

MARC ANGENOT

FASCISME, TOTALITARISME,  
RELIGION SÉCULIÈRE :  
TROIS CONCEPTS POUR LE XX<sup>E</sup> SIÈCLE

NOTES D'HISTOIRE CONCEPTUELLE

VOLUME III

# TOTALITARISME

SECOND CAHIER : CHAPITRES 5 & 6



---

DISCOURS SOCIAL

2015

✻ VOLUME XXXIX BIS ✻

---

*Discours social* est une collection de monographies et de travaux collectifs relevant de la théorie du discours social et rendant compte de recherches historiques et sociologiques d'analyse du discours et d'histoire des idées. Cette collection est publiée à Montréal par la CHAIRE JAMES MCGILL D'ÉTUDE DU DISCOURS SOCIAL de l'Université McGill. Elle a entamé en 2001 une deuxième série qui succède à la revue trimestrielle *Discours social / Social Discourse* laquelle a paru de l'hiver 1988 à l'hiver 1996.  
*Discours social* est dirigé par Marc Angenot.

---

Nouvelle série. Année 2015, volume XXXIX<sup>bis</sup>.  
Marc Angenot, *Fascisme, totalitarisme, religion séculière :  
trois concepts pour le 20<sup>e</sup> siècle.*  
Volume III : *Totalitarisme. Second cahier : chapitres 5 & 6*  
Un volume de 264 pages (16 par 21 cm)

© MARC ANGENOT 2015

---

Prix de vente des deux cahiers, franc de port au Canada :  
\$ (CAD) 60.00.  
En Europe<sup>ψ</sup> 40.00 plus frais d'envoi éventuels.

---

#### Volumes récents:

37. Marc ANGENOT, *Fascisme, totalitarisme, religion séculière : trois concepts pour le XXe siècle. Notes pour un séminaire d'histoire conceptuelle.*  
Volume 1. *Introduction. Catégories et idéaltypes. Fascisme.* 515 pp. 2013. \$ 50.00. – € 35.00.
38. Volume 2. *Le siècle des religions séculières.* 2014. 489 pp. € 35.00 – \$ 50.00.
39. Volume 3. *Totalitarisme, Première partie,* 2015. 342 pp.
45. MARC ANGENOT *La querelle des «nouveaux réactionnaires» et la critique des Lumières.* 2014. 179 pages. € 14.00 — \$ 18.00



## Généalogies

### ● Présupposé : le rôle déterminant des idées

La réflexion généalogique, dans la diversité de ses démarches et de ses périodisations, s'appuie sur un axiome présupposé: celui du rôle déterminant des idées dans l'histoire. Pas d'histoire «concrète», politique, économique, militaire, sans qu'on n'y fasse intervenir pour en rendre raison d'inextricables idées qui donnent forme aux événements, justifient les décisions, légitiment les pratiques et les institutions, auxquelles se subordonnent souvent les intérêts dits «matériels» et qui procurent aux acteurs, les grands et les sans grade, à la fois un mandat de vie et le sens même de leurs actes. Il faut se «rendre à l'évidence et reconnaître le poids des idées en histoire» : c'est ce qu'exige, sans grand succès auprès des historiens français, Zeev Sternhell polémiquant contre des collègues hostiles à sa généalogie française du fascisme dans *Ni droite ni gauche*.<sup>1</sup>

La controverse sur le rôle des idées et leur importance, leur force explicative remonte à la naissance de la discipline historique en ses conflictuelles «écoles» modernes. Pour schématiser, on se trouve en longue durée devant une polarisation épistémique sur deux axiomes antagonistes: un pôle pose en principe le rôle décisif des idées dans le déroulement de l'histoire et leur irréductibilité; l'autre pose la prépondérance des facteurs et des intérêts matériels et traite les idées des époques et des acteurs historiques comme de faits éphémères.

L'histoire des idées peut se réclamer du renversement chez Max Weber de la représentation marxiste de la base économique déterminante «en dernière

---

<sup>1</sup> Sternhell, *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*. 3ème éd. refondue et augmentée d'un essai-préface inédit de 106 pages, "Morphologie et historiographie du fascisme en France". Paris, Fayard, 2000 et, au format poche, Complexe, 2000, p. 67.

analyse», renversement qui s'exprime dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*: les idées ne sont pas les «reflets» super-structurels de changements économiques, elles ne sont pas des épiphénomènes déterminés par les forces productives et les rapports de production. Au contraire, ce sont elles qui contribuent – en mutant, il est vrai, en devenant, d'ascèse religieuse, «esprit du capitalisme» – à produire une mentalité nouvelle qui dynamise la genèse du nouveau mode de production et lui procure un «personnel» imprégné de ces valeurs et de cet *éthos*.

Ernst Nolte a justifié et situé sa démarche d'un «point de vue hérité de la grande tradition allemande d'histoire des idées» qui remonte en Allemagne à Leopold von Ranke et à laquelle il prétend se rattacher. «Pour ce courant de pensée, rappelle-t-il, les affrontements politiques et sociaux sont toujours en premier lieu des affrontements entre des idées».<sup>2</sup> Le premier pôle dont je viens de parler, celui du rôle déterminant des idées, a pris un net avantage dans le monde anglo-saxon également. Les *ideational explanations* y prédominent en histoire politique et elles trouvent à se théoriser de diverses façons. On parle d'un *Ideational Turn*, d'un tournant théorique, réaction, dit-on, aux explications «infrastructurelles», marxisantes, qui avaient dominé les sciences politiques et historiques jusque dans les années 1980 et qui ont fini par paraître stériles, mécaniques et arbitraires.

Or, ces idées qu'on évoque ne sont jamais nées au moment même des événements ni dans l'esprit des agents historiques. Elles sont «apparues» discrètement, obscurément, bien avant de «s'emparer» des masses ou d'inspirer des minorités agissantes. Elles ont subi en outre des mutations, des avatars au cours de leur transmission et de leur éventuelle montée en puissance.<sup>3</sup> Tout historien des idées suppose qu'au départ des grands drames historiques et des grandes ruptures des deux siècles modernes — 1789 figurant le cas premier d'un événement immense censé avoir été préparé de

---

<sup>2</sup> Édouard Husson, «Le noyau irrationnel de l'œuvre de Nolte», n° 122, novembre-décembre 2002, 143. Ernst Nolte pratique une forme d'historiographie qu'il désigne précisément comme «histoire des idéologies», programme distinct à son sentiment de l'histoire des idées lettrées et savantes, et qu'il conjoint à une méthode dite «historico-génétique».

<sup>3</sup> Ce sera souvent appauvrissement et vulgarisation. Le vieil adage le dit, repensé par la médiologie de Régis Debray: toute transmission est trahison.

longue main par des idées<sup>4</sup> — il y a eu un mouvement d'idées préalable qui, typiquement, commence avec des penseurs isolés et leurs rares disciples que parfois l'on moque (comme les socialistes «utopiques» satirisés par les petites gazettes du temps de Louis-Philippe), pour un jour se répandre et «s'emparer» de «milieux» et de masses qui feront l'Événement. C'est ce qui paraît justifier, à la fois scientifiquement et moralement, le travail de l'historien des idées comme une remontée, travail qu'un Zeev Sternhell exprime dans la métaphore de la *Longue route* que l'historien doit parcourir en sens inverse du flux temporel. L'idée originelle à repérer en amont et à suivre en ses altérations et avatars est condition de possibilité des événements et conditions d'intelligibilité rétrospective.<sup>5</sup>

Les idées jouent d'abord un rôle dans l'histoire dans la mesure où en les déchiffrant et en se les appropriant, certains hommes se trouvent une raison de vivre et «un rôle», supposé noble ou héroïque, présenté tel par lesdites idées, un rôle à jouer dans la société. Des hommes tout au long de la modernité se sont reconnus un jour dans un *script* discursif qui leur semblait imposé à eux par les circonstances et par le cours de l'histoire, — *de te fabula narratur*. Cherchant à caractériser la personnalité de Robespierre, François Furet en parle en termes de *possession*: «l'idée révolutionnaire aussitôt qu'elle a paru, l'investit tout entier».<sup>6</sup> Robespierre inaugure l'Âge des Idéologies et celui des vies immergées dans l'idéologie, des vies consumées par l'idéologie, des grands rôles idéologiques assumés *perinde ac cadaver*, — cet âge date «comme de raison» de 1789. Robespierre (non comme individu singulier mais

---

<sup>4</sup> Mais le rôle des idées millénaristes et puritaines radicales, a aussi été étudié dans le cas antérieur de la Révolution anglaise par Michael Walzer, *The Revolution of the Saints: A Study in the Origins of Radical Politics*. Cambridge MA, Harvard UP, 1965. Rééd. New York, Atheneum, 1970. Trad. *La révolution des saints: éthique protestante et radicalisme politique*. Paris, Belin, 1987.

<sup>5</sup> Alors que l'historien positiviste étroit ne commence à apercevoir le fascisme que lorsqu'il s'organise en 1920 en *squadre*, brûle les maisons du peuple et fait régner la terreur, mais ne voit rien d'historiquement saisissable lorsqu'il n'est *encore que* des idées dans les écrits d'Enrico Corradini, de Gabriele d'Annunzio, de Giovanni Gentile, de Maurice Barrès ou de Georges Sorel.

<sup>6</sup> Furet, *Penser la révolution*, p. 85. Ici spéculer le Sage désabusé, il est permis de dire que si les acteurs historiques n'étaient pas des «possédés», s'ils voyaient jamais *lucidement* le possible de la situation et les risques encourus, la réalité déprimante du «rôle» qu'ils joueront objectivement et les ruses infinies de l'histoire, ils resteraient sagement ou stoïquement chez eux ... et Robespierre aurait fini, bien tranquille, avocat à Arras et écrivain mineur, en laissant passer l'orage.

comme le produit d'un esprit du temps), ou la Passion des «principes» immuables et de l'inflexible cohérence!<sup>7</sup> C'est ce qu'avait bien décrit le «réactionnaire» Augustin Cochin, en caractérisant jadis l'«esprit du jacobinisme» dans son étude sur *Les sociétés de pensée et la démocratie*.<sup>8</sup> Il décrit dans ce livre l'efflorescence dans les années du règne de Louis XVI d'une logique nouvelle qu'il nomme «philosophique» ou par anticipation, «jacobine» – manière de penser qui lui paraît à la fois très singulière, foncièrement fausse, délétère, logiquement porteuse de futurs crimes justifiés «abstraitemment» par les Robespierre et les hommes à doctrine de la Terreur. Il voit fleurir dans le petit personnel philosophique d'avant la Révolution une manière de penser applaudie en certains cercles qui permet de tourner en toutes circonstances le dos au réel et à l'expérience pratique, «le succès désormais est à l'idée distincte, à celle qui se parle, non à l'idée féconde qui se vérifie».<sup>9</sup> Ce qui excite sa verve est l'invention par lesdites sociétés de pensée de quelqu'un qui va se nommer un jour *Homo ideologicus*, homme nouveau apte à causer, théoriser et spéculer inlassablement, à changer le monde «sur papier», à débattre d'idées «pures» et entraîné à écarter de sa ligne de mire le monde empirique, ses complexités et ses contraintes.<sup>10</sup>

Pour dire le «rôle» de toute une vie appuyée sur et imprégnée par une idéologie, on rencontre une autre métaphore, celle de *l'incarnation*. Elle permet de faire le portrait de gens qui sont censé avoir «incarné» une idée, – nouvel exemple d'une catachrèse d'origine chrétienne subsistant dans le monde séculier. Cette métaphore a été fréquente dans la phraséologie révolutionnaire elle-même. Ainsi, du titre de la biographie de Jules Guesde, le leader marxiste de France de 1880 à 1920, par Adéodat Compère-Morel: *Jules Guesde, le Socialisme fait homme*, Paris, 1935.

---

<sup>7</sup> Le contre-révolutionnaire et sceptique Rivarol disait ceci très brièvement en pensant sans nul doute aux jacobins: «On peut toujours avoir abstraitement raison et être fou.» Et quant à l'irrationalité inhérente à la logique inflexible dépourvue de sagacité pratique, il ajoutait cette subtile maxime qui importe à la rhétorique de l'argumentation: «De certitude en certitude et de clarté en clarté, l'esprit peut n'aboutir qu'à l'erreur.»

<sup>8</sup> Plon, 1921.

<sup>9</sup> Lire: Augustin Cochin, *L'esprit du jacobinisme*. Préface de Jean Baechler. Paris: PUF, 1979. Reprise partielle de l'éd. de 1922, 39. Augustin Cochin dont la pensée sur les origines intellectuelles de la Révolution a été remise à l'honneur par François Furet. On verra aussi l'éloge d'Augustin Cochin par Régis Debray, *Manifestes médiologiques*, Gallimard, 1994, 127.

<sup>10</sup> La critique du «philosophisme» commence au fond avec *Les Nuées* d'Aristophane.

Dans la mesure où l'historiographie est une science *humaine*, les historiens doivent s'intéresser non aux seuls événements «bruts», mais aux motifs, aux raisons d'agir, aux intérêts, ce qui ne veut pas dire les seuls intérêts «matériels», aux croyances des différents acteurs qui confèrent aux dits événements opaques des significations contradictoires. Ces motifs, ces croyances sont perçus comme des causes (nécessaires, non suffisantes) et procurent du moins des explications indispensables d'événements qui résultent non des lois de la nature aveugle et de la nécessité mais de l'action des hommes.

François Furet a énoncé dans l'esprit que je définis ici une règle heuristique qui est l'opposé de la vulgate marxiste qui lui avait été inculquée dans sa jeunesse: il pose que «pour tenter de saisir ce qui a fabriqué Hitler, l'étude de la fascination exercée sur les passions par les idées est un guide plus sûr que l'analyse des intérêts».<sup>11</sup> Le 20<sup>e</sup> siècle a été, pour son malheur et le nôtre, l'illustration même du rôle décisif des idées dans l'histoire, — surtout les mauvaises: «Il y a peu d'exemple d'une action historique aussi programmée par l'idéologie, du début à la fin .... De même que Hitler ne serait pas devenu maître de l'Allemagne s'il n'y avait pas eu l'idéologie hitlérienne, de même Hitler devenu maître de l'Allemagne est resté l'idéologue Hitler, où l'extermination des Juifs trouve sa source précoce».<sup>12</sup> Rapprochant ensuite le cas de Hitler de celui de Staline, Furet ajoute: «Un des traits extraordinaires des deux grands dictateurs totalitaires du 20<sup>e</sup> siècle tient à la dépendance où ils restent à l'égard des idéologies qui leur servent de fondements. ... Aux deux dictateurs, les idéologies ne servent pas seulement de marchepied vers la conquête du Parti ou de l'État, comme l'ont naïvement cru les politiciens bourgeois. Elles sont d'une autre nature que les programmes ou les professions de foi. Elles constituent la matière, la substance de la volonté, le bréviaire de l'action. ... L'assignation faite à l'action politique est de réaliser ce qui est déjà donné par l'idéologie comme devant être accompli. ... Quelque chose de décisif sépare les idéologies totalitaires du 20<sup>e</sup> siècle de ce que le terme signifie dans son acception banale: c'est le mystère de la contrainte étroite qu'elles ont exercé sur l'action de ceux qui les ont professées ou suivies, des chefs aux militants, des militants aux peuples.»<sup>13</sup>

---

<sup>11</sup> *Le Passé d'une illusion*, 222.

<sup>12</sup> *Ibid.*, 227.

<sup>13</sup> *Ibid.*, 227-28.

Lénine, Staline, Mao Zedong ne sont pas des ambitieux ni des cyniques, plutôt au ciel qu'ils l'aient été ; ils sont hélas tout le contraire: des convaincus. Ils croient à des idées, ils ont une mission et au faîte du pouvoir absolu, ils demeurent soumis à leurs convictions, à leurs illusions volontaristes. Leurs pires crimes proviennent des illusions «révolutionnaires» qui les animent dans l'hybris du pouvoir solitaire. «Pour Mao, la référence, c'est surtout le précurseur soviétique : le même optimisme et le même orgueil lui prescrivent de le dépasser en corrigeant ses vices. Le réaliste Staline est lui-même victime de ses illusions, comme en 1929 lorsqu'il fixe les objectifs du premier plan quinquennal. En dépit de sa rouerie et des détours de sa *Realpolitik*, il est lui aussi un *true believer*, convaincu d'édifier le socialisme et le monde de l'avenir. Ces assoiffés de pouvoir absolu n'ont donc pas cherché le pouvoir pour le pouvoir, ils ont cru à leur mission, s'imaginant travailler au bonheur du peuple en faisant le malheur des vivants.»<sup>14</sup>

### ● 1914 comme cause immédiate : l'ensauvagement de l'Occident

Cet axiome commun de l'origine intellectuelle des événements politiques une fois posé, le principal conflit herméneutique et généalogique, en ce qui a trait au totalitarisme, se joue entre les généalogies longues d'émergence d'un ensemble de doctrines, de «visions d'avenir» et d'une mentalité peu à peu agglomérées qui remonteraient plus ou moins haut dans le passé de l'Occident et l'allégation comme cause immédiate, nécessaire et suffisante, de la «Guerre totale» de 1914, point d'orgue d'une progression inexorable de conflits entre puissances impérialistes qui remonte aux années 1880 sinon même 1870.<sup>15</sup> La Grande guerre apparaît comme cause, et certaines «idées», inconcevables auparavant, qu'elle a fait naître à la fois chez les dirigeants civils et militaires et chez les «minorités agissantes».

Qui prétend réfléchir aux crimes des totalitarismes du 20<sup>e</sup> siècle ne saurait à tout le moins les contraster avec une Démocratie intemporelle qui serait demeurée «civilisée». Il doit voir la Grande guerre préparée de longue main par les «incidents» successifs, par les affrontements de puissances européennes armées jusqu'aux dents, guerre voulue par les dirigeants qui n'ont pas anticipé sa durée ni son ampleur, et acceptée par les masses

---

<sup>14</sup> L. Bianco, *La récidive. Révolution russe, révolution chinoise*. 410.

<sup>15</sup> La militarisation de l'Europe entre 1870 et 1914 est étudiée par John Gillis, dir. *The Militarization of the Western World*. New Brunswick NJ: Rutgers UP, 1989.



chauvines des pays démocratiques (au sens que ce mot, variable dans le temps, pouvait revêtir en 1914), il doit aborder cette inexpiable guerre comme le creuset du mal, comme la catastrophe première qui a entraîné tout le reste.<sup>16</sup> La guerre a tout catalysé pour le pire. Sans la déflagration de 1914 et la «brutalisation» des mœurs qu'elle entraîne, le désordre des esprits qu'elle détermine, l'ultra-nationalisme d'une part et le socialisme révolutionnaire auraient certes joué un rôle et pesé sur le cours des événements au 20<sup>e</sup> siècle mais – raisonnement contre-factuel qui a quelque vraisemblance – ils n'auraient pas été en position de s'emparer où que ce soit du pouvoir, ni en Russie ni en Italie, ni ailleurs. Marcel Gauchet fait lui aussi cette sorte de raisonnement contre-factuel dans *La condition historique* : «Il y aurait eu des idéologies de type totalitaire dans tous les cas. ... Mais s'il n'y avait pas eu la cassure de 1914, il n'y aurait vraisemblablement pas eu de régimes totalitaires. La guerre a révélé aux idéologues ce que même dans leurs rêves les plus fous ils ne pouvaient imaginer: ce que peut un État dans les conditions modernes».<sup>17</sup>

La Guerre de 1914-1918 comme «brutalisation de l'Occident» (George L. Mosse), comme expérience de «guerre totale» et de «mobilisation totale» rend possibles la révolution bolchevique et le développement de mouvements fascistes. Elle est un déclencheur et un accélérateur. Elle ne crée pas les doctrines, socialiste-révolutionnaire d'une part, ultra-nationaliste-raciste de l'autre, lesquelles la précèdent intégralement, même si la théorie inédite de la *Totale Mobilmachung* vient s'y intégrer opportunément et procurer une caisse de résonance. Pour ces idéologies antagonistes d'avant la guerre, le conflit va servir en quelque sorte de preuve mise sur la somme de certaines de leurs intuitions: qu'on peut mobiliser tout un peuple au service d'un «mythe», la Lutte des classes, – ou, pour les réactionnaires, plus puissant que celui de la lutte des classes, celui de la Nation humiliée et de sa «renaissance» prochaine, de la «palingénésie nationale» (Roger Griffin).

---

<sup>16</sup> Je me rapporte notamment à : Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18. Retrouver la guerre*, Gallimard, 2000, «Bibliothèque des histoires».

<sup>17</sup> *La condition historique. Entretiens avec François Azouvi et Sylvain Piron*. Paris: Stock, 2003.  
↻ Rééd. en format poche. Paris: Gallimard, coll. «Folio. Essais», 2005. 387.

La Guerre et son «industrie de la mort» laisse plus de dix millions de morts,<sup>18</sup> vingt millions de grands blessés, cinq millions de veuves et neuf millions d'orphelins. Elle englobe le premier génocide du siècle, accompli par le régime jeune-turc allié des Allemands, celui des Arméniens. Dès 1930, on voit à l'œuvre de toutes parts les idéologues revanchards qui théorisent la nécessité de remettre ça en plus terrible, par exemple *Der totale Krieg* d' Erich von Ludendorff, qui paraît en 1935. La guerre de 1939-1945 laissera cette fois trente millions de morts en Europe occidentale (chiffre comprenant les victimes des génocides nazis), plus de 20 millions de morts soviétiques, 29 millions de personnes déplacées.<sup>19</sup> Toute réflexion doit partir de ces chiffres atroces. Les conséquences démographiques seules sont épouvantables. Rosa Luxemburg invente pour dénoncer les massacres de la Première guerre l'expression de *Völkermord*, qui sera plus tard hellénisée par le juriste Rafael Lemkin comme «génocide».

L'idée d'un enchaînement, d'une «Guerre civile européenne» de trente ans, 1914-1945, constitue le cadre chronologique d'une radicalisation cumulative qui culmine en août 1945 à Nagasaki. Auschwitz, a écrit Theodor W. Adorno, fut un «saut dans la barbarie» – il est juste de dire qu'Auschwitz fut un aboutissement, non pas strictement allemand, mais européen. Ernst Nolte considère aussi pour sa part «la guerre [de 1914] comme cause principale du fascisme» avec «certaines attitudes sociales qui en découlèrent».<sup>20</sup> «Le fascisme, précise-t-il, n'était pas un pur anti-marxisme: les grandes commotions provoquées par la guerre mondiale furent partout la condition nécessaire à son développement.»<sup>21</sup> Le concept de Guerre civile de trente ans a été ré-élaboré par Enzo Traverso, loin d'être un disciple de l'historien berlinois qu'il juge «fort discutable», dans *À feu et à sang: De la guerre civile européenne, 1914-1945*.<sup>22</sup>

---

<sup>18</sup> Ian Kershaw évalue plutôt 8 millions de morts militaires et 5 millions de morts civils plus 4 millions de réfugiés.

<sup>19</sup> Il faut lire sur les conséquences des deux guerres: Volker Rolf Berghahn, *Europa im Zeitalter der Weltkriege. ♦ Europe in the Era of Two World Wars. From Militarism and Genocide to Civil Society, 1900-1950*. Princeton NJ: Princeton UP, 2006.

<sup>20</sup> *Les mouvements fascistes : l'Europe de 1919 à 1945*. Paris: Calmann-Lévy, 1969. ∞ Rééd. avec préf. d'A. Renaut, Paris: Calmann-Lévy, 1991, 17.

<sup>21</sup> 18.

<sup>22</sup> Paris: Stock, 2007.

La Guerre sera encore suivie en Russie d'une féroce guerre civile qui dure plus de cinq années additionnelles, de la fin de 1917 à 1923 (le gros des combats étant terminé en 1921) entre bolcheviks et contre-révolutionnaires.<sup>23</sup>

La Première guerre mondiale ne crée donc pas les cadres mentaux, les projets et les «valeurs» du totalitarisme, on peut en repérer les germes indiscutables bien antérieurement – c'est à cette remontée que je consacrerai le reste de ce chapitre – mais, à titre de brutalisation radicale du monde occidental, elle forme la condition directe à l'émergence de tels régimes. Août 1914 anéantit d'un seul coup toutes les valeurs sociales et réputées «morales» qui s'appelaient «civilisation», – effondrement après une paix continentale relative de cent ans. George L. Mosse a consacré son œuvre à la translation de l'esprit de la Grande guerre, de l'«ensauvagement» de l'Occident, aux totalitarismes.<sup>24</sup> 1914 fait vivre les «Derniers jours de l'humanité», ainsi que titre terriblement Karl Kraus. Le fait de la Première guerre mondiale invite à englober les régimes bolcheviks et fascistes, nés de ses carnages, cette guerre sans laquelle Lénine, Mussolini et Hitler seraient restés des agitateurs marginaux, dans un processus enclenché en 1914 qui dépasse précisément les «totalitarismes»: ils sont les conséquences de la rupture civilisationnelle que la Guerre a instaurée. Seules des sociétés qui avaient connu une destruction et un traumatisme aussi étendus pouvaient accoucher de ces régimes «totaux». «C'est le sang d'août 1914, sorte de malédiction des Atrides dans la Maison Europe qui a engendré cette concaténation de violences internationales et sociales qui a dominé le siècle» et engendré les deux grands totalitarismes, conclut aussi Martin Malia.<sup>25</sup> Si on veut voir apparaître chez les modernes une perversion psychologique inouïe jusqu'alors, c'est dans les tranchées qu'elle naît. Bolchevisme et fascisme «transportent dans

---

<sup>23</sup> Les tentatives d'émancipation de minorités nationales, la défense de projets de société concurrents (*Makhnovchina* anarchiste en Ukraine), l'intervention étrangère, les multiples règlements de compte et les déchaînements de violence spontanés n'ont pu qu'ajouter aux troubles.

<sup>24</sup> George L. Mosse, *Fallen Soldiers: Reshaping the Memory of the World Wars*. New York, Oxford: Oxford UP, 1990 ➡ *De la Grande guerre au totalitarisme*. Paris: Hachette Littératures, 1999. Le concept de «brutalisation» est réélaboré par Traverso dans *La violence nazie : une généalogie européenne*. Paris: La Fabrique, 2002. Voir aussi: Marc Ferro, dir. *Nazisme et communisme: deux régimes dans le siècle*. Paris: Hachette littératures, 1999.

<sup>25</sup> *La tragédie soviétique. Histoire du socialisme en Russie 1917-1991*. Paris: Seuil, 1995, 13. Voir aussi sur la consécution guerre de 14-totalitarisme: Ventrone, Angelo. *La seduzione totalitaria: guerra, modernità, violenza politica*. Roma, Milano: Donzelli, 2004.

la politique l'apprentissage reçu dans les tranchées: l'habitude de la violence, la simplicité des passions extrêmes, la soumission de l'individu au collectif».<sup>26</sup> La guerre engendre ce qu'on a appelé une «culture de guerre» qui lui a survécu durablement. Le *condottiere* fasciste transpose aux temps de paix l'esprit de guerre totale que ses officiers lui ont inculqué avec succès, constatent les historiens italiens. La guerre renvoie dans leurs foyers appauvris et dévastés, en 1918, une génération habituée à vivre au milieu d'une misère inouïe, «des millions d'hommes qui ont fait dans les tranchées, l'apprentissage de la violence et de l'obéissance».<sup>27</sup> Les jeunes combattants, meurtris et frustrés, qui n'ont d'autre expérience de vie que la guerre éprouveront de grandes difficultés à retourner à la vie civile. Les démocraties parlementaires, usées par la guerre, s'effondrent en Italie, Allemagne, Autriche. La brutalisation de la guerre est partout prolongée par le chômage, la paupérisation des classes moyennes et, chez celles-ci, la peur des bolcheviks.

Or, il me faut y insister, ce sont en leur majorité des États démocratiques (au sens que ce mot pouvait avoir en 1914) qui, entrés en guerre sans avoir aucune idée d'une guerre de longue durée, allongée par l'égalité des forces en présence et qui était pourtant le produit fatal des Alliances, ont inventé cette «guerre totale»<sup>28</sup> qui allait inspirer une logique d'extermination que n'avaient pas revêtue les guerres antérieures avec leurs obsolètes «lois de la guerre», — logique qui abaisse radicalement le seuil de l'horreur, dévalue la vie humaine et accoutume à la mort et à la destruction plusieurs générations. On relira sur la Guerre totale comme matrice du malheur du siècle le «classique» de Raymond Aron, *Les guerres en chaîne*.<sup>29</sup>

Dans l'armée on ne discute pas, on obéit, on meurt et on tue: le futur totalitarisme apparaît comme la continuation de la guerre par d'autres moyens et avec d'autres fins – somme toute moins nihilistes. Les États de tradition parlementaire ont fonctionné pendant la guerre sans le contrôle des parlements, avec une économie dirigée vers «l'effort de guerre» et une

---

<sup>26</sup> Furet, *Passé d'une illusion*, 197.

<sup>27</sup> Kr. Pomian, «Qu'est-ce que le totalitarisme?», *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 47: juillet-sept. 1995. 18

<sup>28</sup> Ludendorff est censé avoir créé l'expression dans ses mémoires en 1919.

<sup>29</sup> Paris: Gallimard, 1951. Et Jeremy Black, *The Age of Total War 1860-1945*. Westport CT: Praeger, 2006.

manipulation étatique de l'information au service de l'Union sacrée et de la «victoire à tout prix»: on rencontre ici les linéaments du paradigme totalitaire. La guerre a été aussi la grande impulsion à la sacralisation de la politique, au «culte des morts» et autres religiosités mortifères. En quoi la France en guerre (comme les autres puissances européennes) vers 1917 n'est-elle pas devenue [proto-] totalitaire avec sa censure rigoureuse, sa suspension des élections, ses fusillés pour l'exemple, la coercition exercée au front et à l'arrière par la force militaire? En quoi le totalitarisme ne se définirait-il pas alors par l'application indéfinie au temps de paix des mesures d'exception rigoureuses qui se sont imposées aux démocraties bourgeoises en temps de guerre et qui ont décidé, affirme-t-on, de la victoire?

À l'extrême gauche, le parti révolutionnaire, modelé naguère sur une secte religieuse ou une société secrète, est remodelé en une armée disciplinée qui sera soumise aux ordres d'un état-major omniscient. Tel est le modèle léniniste qui était au reste préfiguré sous la Deuxième Internationale.<sup>30</sup>

«La nature de la guerre totale, exprime Carl Schmitt qui savait de quoi il parlait, détermine la nature et la forme de l'État totalitaire.» La société en révolution est vue, tant par les bolcheviks que par les fascistes, dans un état de guerre permanent perpétué – et dès lors de mobilisation générale indéfinie et de prolongation de la dynamique qui avait été si efficace, de l'Union sacrée, au temps de «paix».

C'est ici le grand argument de ceux qui ne veulent pas voir accusées les idées de progrès et les utopies du siècle antérieur. Le totalitarisme naît avant tout de l'impérialisme belliciste: l'argument retrouve la thèse des antimilitaristes d'avant 1914. Jean Jaurès l'avait dit en une image jugée saisissante qui avait été répétée à satiété: «le capitalisme porte la guerre comme la nuée porte l'orage». Une grande guerre européenne, répétait la gauche, allait «arranger» les capitalistes: elle ferait reculer les acquis sociaux, elle ferait s'entre-tuer les prolétaires au profit des barons de l'industrie. Elle risquait d'apparaître un jour à la bourgeoisie aux abois comme le dernier recours en vue d'empêcher la révolution prolétarienne. Les cruautés des bolcheviks et l'évolution totalitaire de l'URSS peuvent être vues alors comme découlant réactivement

---

<sup>30</sup> Jules Guesde conçoit dès 1880 le Parti ouvrier comme un «camp retranché», dirigé par des chefs possédant la science et attendant le moment historique. Voir ceci – abondamment illustré et référencé – dans mon *Marxisme dans les grands récits*.

de la Guerre impérialiste. la question étant de décider dans quelle mesure. Sans doute, Lénine apparaît féroce et indifférent aux souffrances humaines, mais – ceci n'est pas un raccourci polémique, c'est un constat – pas plus qu'un Joffre, un Foch, un Ludendorff et autres héros patriotiques de la Grande boucherie. Et même pour l'autre camp: sans l'usage des gaz, la vie des tranchées et sa lugubre «camaraderie», les piles de cadavres, les «fusillés pour l'exemple», le bourrage de crânes de la *Totale Mobilmachung*, pas de Hitler.

La guerre de 1914 *démontre* en acte à la fois l'imprégnation chauvine des masses et l'incapacité des partis socialistes internationalistes de pénétrer les consciences des prolétariats «nationaux». Le courant antimilitariste en France (et en Belgique), si intransigeant et véhément pendant une douzaine d'années, se trouve affronté en juillet 1914 à une épreuve du réel qui va le dissoudre en une débandade soudaine accompagnée de reniements ahurissants. Les thèses insurrectionnelles en cas de mobilisation n'avaient été prises au sérieux que par de minces minorités – lesquelles avaient dissimulé aux leaders et aux propagandistes de l'extrême gauche ce que de toute façon ils ne souhaitaient pas voir: le patriotisme ancré et le peu de résolution révolutionnaire du prolétariat français.<sup>31</sup> À ce titre, la Grande guerre, en Europe occidentale du moins, apparaît bien plus préparatoire des fascismes que d'une quelconque révolution ouvrière. Le moteur de l'histoire n'est pas la solidarité de classe mais la nation: Mussolini ne sera pas seul à tirer des événements dans lesquels il s'est laissé entraîner depuis 1914 cette *simple* conclusion.

Mais cette guerre totale elle-même, demandera-t-on ensuite, qu'est-ce qui l'a préparée et rendue possible? Car l'enchaînement meurtrier des événements de l'Été 14 est tellement absurde qu'en lui-même il n'explique rien. Question annexe non moins brûlante et qui est, elle aussi, d'ordre intellectuel et mental: comment expliquer que, de droite et de gauche, les intellectuels, les savants, les artistes – sauf un Romain Rolland et ses rares émules – aient vanté les beautés de la guerre et le caractère rédempteur des massacres? Comment expliquer que cette guerre impérialiste ait été d'abord une guerre «populaire» au sens banal de ce mot jusqu'au moment tardif où la Grande boucherie engendrera dans le peuple recru d'horreur, le réactif «espoir à l'Est» qui persistera à son tour, par delà les démentis, un bon demi-siècle? C'est la

---

<sup>31</sup> Voir mon livre *L'antimilitarisme: idéologie et utopie*. Québec: Presses de l'Université Laval, 2003.

question à laquelle cherche à répondre *The Origins of Totalitarianism* en mettant en accusation l'impérialisme européen, exacerbé depuis les années 1880 — l'impérialisme couplé au militarisme, maladie infantile de la mondialisation. Non seulement l'inhumanité et les atrocités de l'expansion coloniale où les puissances européennes – dont aucune n'est étiquetable comme (pré-)«fasciste» – se disputent les derniers territoires «vacants» (mais en 1914 il n'y en subsiste plus nulle part!), les massacres raciaux de «peuplades primitives» (le prototype colonial étant le génocide des Tasmaniens par les Britanniques, entièrement accompli vers 1870), non seulement cette inhumanité accoutume les esprits à l'horreur, mais aussi bien le besoin de nouvelles ressources et de nouveaux marchés pour éviter la récession économique, la mégalomanie des Grands travaux mondialisateurs (Canal de Suez, Canal de Panama), l'agressivité des alliances militaires et la course aux armements, la militarisation de l'Europe avec les intérêts économiques qu'elle comporte et qui la perpétue, l'invention de la propagande d'État comme «viol des foules» et l'invention concomitante des moyens techniques (journaux à grands tirages, puis radio) qui seront mis au service de cette propagande «totale» et de l'hystérie nationaliste des masses, la brutalisation même opérée par les changements technologiques.

Tous ces «progrès» et la domination hégémonique qu'exerce l'Occident sur le reste du monde du fait de sa supériorité militaire, commerciale et technologique, sont accompagnés par des idéologies conquérantes en progrès elles aussi: ultra-patriotisme instillé dans les masses, étatisme et statolâtrie, chauvinismes de grande puissance, doctrine impérialiste expansionniste à la Cecil Rhodes,<sup>32</sup> darwinisme social, racisme, droit du monde «civilisé» à la domination et «mission civilisatrice» comme couverture idéologique de la conquête coloniale.<sup>33</sup> Toute sortes de «doctrines de haine» à l'égard de minorités – dont l'antisémitisme au premier chef – progressent parallèlement en Europe au cours de ces mêmes années.<sup>34</sup>

---

<sup>32</sup> Elle prône la conquête de «nouveaux marchés» pour alléger la question sociale et y expédier la surpopulation des métropoles.

<sup>33</sup> Voir: Mark L. Haas, *The Ideological Origins of Great Power Politics, 1789-1989*. Ithaca: Cornell UP, 2005. + Lebovics, Herman. *Imperialism and the Corruption of Democracies*. Durham NC: Duke UP, 2006.

<sup>34</sup> Anatole Leroy-Beaulieu, *Les doctrines de haine: l'antisémitisme, l'antiprotestantisme, l'anticléricalisme*. Paris: Calmann-Lévy, 1902. En subsumant anticléricalisme, antisémitisme et antiprotestantisme sous la catégorie des «doctrines de haine», en les montrant s'exciter (à suivre...)

L'Ère des masses amorphes et désorientées, nées de l'industrialisation et de l'urbanisation, analysée et dénoncée par des penseurs conservateurs comme Gustave Le Bon, José Ortega y Gasset,<sup>35</sup> présente un potentiel de fanatisme, d'intolérance, de dogmatisme aveugle, de violence «des foules» auquel la démocratie libérale et ses traditionnels «corps constitués» ne faisaient qu'un faible barrage. Les masses n'ont pas produit le fascisme, le totalitarisme, mais elles étaient de *bons conducteurs*.<sup>36</sup> L'atomisation sociale de l'Ère des masses favorisait leur prochain encadrement autoritaire.

Adrian Lyttelton s'efforce à son tour de relier entre eux la brutalisation des idées et des mœurs, le rabaissement du seuil de l'«acceptabilité morale» après 1914-18 et les projets antérieurs de régénérescence nationaliste avancés par toutes sortes d'idéologues patriotes en Europe pour les faire converger en matrice des fascismes. Je cite un peu longuement sa synthèse:

I would suggest that the effects of war and the perception of war are important for defining fascism's specificity. The 'paligenetic' character attributed to fascism does not distinguish it from earlier nationalist movements that also cast their discourse in terms of personal and collective regeneration. One could perhaps gain greater precision by describing fascism as a 'revivalist' nationalism: that is to say, it aimed to remedy the deficiencies and overcome the limitations of previous attempts at national integration. ... 'Total mobilization'

---

<sup>34</sup>(...suite)

mutuellement, tout en partageant les mêmes paradigmes et les mêmes sophismes soupçonneux, antisémitisme et anticléricalisme étant présentés comme «la contrepartie et comme le pendant l'un de l'autre», Leroy-Beaulieu ne pouvait que profondément déplaire aux deux camps de gauche et de droite. D'autant que l'économiste faisait porter la faute la plus lourde de la «guerre civile morale» où la France était plongée à la plus anciennement apparue des trois idéologies et la seule soutenue par l'appareil d'État.

<sup>35</sup> Ortega y Gasset, *La rebelión de la masas*. Madrid: Revista de Occidente, 1929. ↻ Rééd. parmi plusieurs autres: Madrid: Selecciones Austral / España-Calpe, 1976. ♣ *The Revolt of the Masses*. New York: Norton, 1932. ↻ Rééd. avec une préf. de Saul Bellow : Notre Dame, IN: U. of Notre Dame Press, 1985. ♣ *La révolte des masses*. Paris: Gallimard, 1961.

<sup>36</sup> Voir aussi: Michael Denis Biddiss, *The Age of the Masses: Ideas and Society in Europe since 1870*. Hassocks: Harvester, 1977. ♣ *L'ère des masses. Les idées et la société en Europe depuis 1870*. Paris: Seuil, 1980. ↻ Rééd. Paris: Seuil, «Points/histoire», 1988. + Hoffer, Eric. *The True Believer. Thoughts on the Nature of Mass Movements*. New York: HarperCollins, 1951. ↻ Rééd. en format poche. New York: Harper Perennial Classics, 2002. + Plus ancien: Kornhauser, William. *The Politics of Mass Society*. New York: Free Press, 1959.



and 'total war' were the antecedents of totalitarianism. Before the war, nationalists and socialists alike had conveyed the message the world was entering a new phase of imperialist competition. The war confirmed this thesis, and radical nationalists drew the conclusion that only intensified integration of the national community through the 'nationalization of the masses' could ensure national survival. The sacralization of the nation and the demands that 'internal enemies' should be subdued and minorities assimilated were not new: they were inherent in the idealization of the national community as the supreme form of association and the recognition of the daims of national identity as superior to those of other identities. However, these conceptions achieved much greater potency in the postwar period. They were embodied by the fascist movements, which invented a new synthesis of coercion and consensus, violence and propaganda.<sup>37</sup>

Le fascisme va être une synthèse nouvelle, adaptée à une situation différente et à d'autres visées, des moyens mis en œuvre en 1914-18. On peut conclure ou conjecturer – comme ont fait les penseurs de la *Frankfurt Schule*, mais aussi à leur suite, Michel Foucault, Zygmunt Bauman<sup>38</sup> et bien d'autres – que génocides et terreur d'État sont, non le propre de régimes extrêmes disparus, mais demeurent virtuellement au cœur de la modernité politique, même revêtue d'oripeaux démocratiques, centrée sur le contrôle panoptique des populations, asservie au pouvoir de la technologie, au productivisme et à la raison instrumentale. Je reviendrai sur cette sorte de conjectures, sur ces virtualités totalitaires de «notre monde» au chapitre VI de conclusion.

Un point pourtant qui échappe aux controverses et qui peut apparaître comme une objection à l'implication de démocraties perverses par l'impérialisme et puis par la guerre totale doit être signalé: aucun régime qui sera qualifié de totalitaire, communiste ou fasciste, n'est jamais venu abattre une démocratie parlementaire dotée d'une réelle longévité et de stabilité (alors même que ces régimes ont traversé la guerre). Les totalitarismes de droite ou réputés «de gauche» se sont développés sur les ruines d'autocraties archaïques, de dictatures féodales ou militaires inefficaces et corrompues,

---

<sup>37</sup> A. Lyttelton in Costa Pinto, Antonio, dir. *Rethinking the Nature of Fascism: Comparative Perspectives*. 272-73.

<sup>38</sup> *Modernity and the Holocaust*. Rééd. augm. Ithaca NY: Cornell UP, 2000 [1989].

d'États en décomposition et en crise (ce qui est exactement le cas de l'Italie au cours du *Biennio rosso* des années 1920), au milieu de la défaite, du chômage, de la misère, du désarroi général.

### ● Généalogie de l'esprit totalitaire

Remontons alors en deçà de la coupure engendrée par 1914-18. Pour définir le totalitarisme et en rendre raison, il faut chercher à apercevoir et dégager des origines plus ou moins lointaines, des trajectoires idéologiques et non se fixer à des analogies de pratiques et de structures institutionnelles à l'«arrivée». Tel est l'axiome de méthode de *Modernism and Totalitarianism* de Richard Shorten: «'Totalitarianism' has all too often been treated as a marker for structural commonalities in particular systems of political rule ..... In its two 'classical' expressions — Hitler's Third Reich and the Stalinist Soviet Union — totalitarianism was anchored in a common intellectual trajectory, which cut across more parochial political traditions like fascism and communism, traditions which (unlike totalitarianism) political actors actively identified with.»<sup>39</sup> Richard Shorten identifie les trois sources intellectuelles du totalitarisme comme la convergence fatale de l'esprit d'utopie, du scientisme et de la légitimation de la violence révolutionnaire: je reprendrai ces paramètres un à un. Le projet de créer à toute force un «homme nouveau» est le point commun à ces trois lignes de pensée. J'y viendrai bien entendu.

Les tenants de la genèse idéologique qui diffèrent entre eux par les périodisations, écartent la version caricaturale et absurde que leur prêtent certains de leurs adversaires qui est que le totalitarisme pourrait se *ramener* à des idées. Certes non:

While [this study] confines its analytical attention to totalitarianism's intellectual sources, précise Richard Shorten, it categorically does not argue that totalitarianism can be accounted for in ideational terms alone. Totalitarianism is also to be accounted for in material terms. There are numerous social, political, and economic factors that are relevant, though these are factors that deserve the proper scrutiny of historical sociologist, political scientists, and economic historians

---

<sup>39</sup> Houndmills Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2012. 1.

working in their respective fields.<sup>40</sup>

Si la Grande guerre peut et doit apparaître comme la cause directe, l'élément déclencheur, la condition *sine qua non*, beaucoup d'historiens des idées se sont mis dès lors en devoir de rechercher plus haut, parfois bien plus haut dans le passé les linéaments d'une vision du monde et d'une «mentalité» dont la mise en pratique n'était pas fatale, mais qui tendaient à s'agglomérer et à acquérir, fût-ce sur papier, une sorte de cohérence prégnante et, dans le vocabulaire d'aujourd'hui, de la «crédibilité».

Pas de mouvement ni de système totalitaires, sans un «esprit» que partagent les agents au service du système et, plus ou moins lucidement, les futurs admirateurs à distance des totalitarismes, pas de mise en place des composantes du système sans une «mentalité» spéciale, sans une axiologie et une anti-morale perverses, inconnues du monde jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle, mais que l'historien va montrer prenant insidieusement corps au 18<sup>e</sup> et au 19<sup>e</sup> — sinon plus haut dans le passé.<sup>41</sup> Non pas une doctrine comme telle, systématisée au grand jour, mais quelque chose d'un peu dissimulé car intriqué dans les doctrines «progressistes», les Grandes espérances historiques ou les sentiments «patriotiques», des éléments qu'il faut *extraire* de la rhétorique humanitaire et révolutionnaire des uns, des mythes de renaissance nationale et des programmes de grandes politiques modernisatrices des autres,<sup>42</sup> — une «logique» sous-jacente aux grands projets de bouleversement radical, quelque chose qui va un jour procurer une légitimation morale à la tyrannie absolue exercée au nom de croyances indiscutables, à la terreur comme moyen de gouvernement — et procurer par anticipation une idée de leur «faisabilité». À cette mentalité se joindra une arrogance typique, «ce ton inimitable que donne à l'homme la conviction d'être dans le sens de l'histoire», formule plaisamment Pascal Ory — il parle ici en fait des écrivains collabos de 1940-1944.<sup>43</sup>

---

<sup>40</sup> *Modernism and Totalitarianism*, 13.

<sup>41</sup> Je me rapporte à la notion de Claude Polin, *L'esprit totalitaire*. Paris: Sirey, 1977. Voir aussi: Jänicke, Martin. *Totalitäre Herrschaft. Anatomie eines politischen Begriffs*. Berlin: Duncker und Humblot, 1971.

<sup>42</sup> David D. Roberts, *The Totalitarian Experiment in 20th Century Europe: Understanding The Poverty of Great Politics*. New York, London: Routledge, 2006.

<sup>43</sup> *La France allemande*, 9.

Le penseur chrétien Nicolas Berdiaev est de ces spiritualistes de l'entre-deux-guerres qui remontent au siècle antérieur parce qu'ils y aperçoivent quelque chose: Berdiaev disait que les révolutionnaires russes dès le 19<sup>e</sup> siècle avaient toujours été «totalitaires» de tempérament, l'intellectualisme abstrait de l'intelligentsia, le positivisme borné et autoritaire des Russes formant les germes mentaux du léninisme.<sup>44</sup> Pour Alain Besançon pareillement, c'est la foi idéologique qui détermine toute l'évolution de l'URSS, celle-ci étant, par contre selon lui, le produit d'une attitude de pensée dont la genèse se retrace en remontant dans l'histoire religieuse orthodoxe-russe «sans qu'il y ait eu, admet Besançon, ni mémoire, ni conscience d'une continuité».<sup>45</sup>

Claude Polin, professeur de philosophie politique à l'université Paris IV-Sorbonne, a publié en 1977 son premier livre intitulé précisément *L'esprit totalitaire*. La démarche était originale dans la mesure où le politologue s'efforçait d'articuler un type de régime et une tournure d'esprit, une mentalité nécessairement préexistante. On définit en effet la chose «totalitarisme» comme un régime où aucune forme d'activité n'échappe ou ne devrait échapper à un État panoptique et tyrannique. Fort bien, mais pourquoi les dirigeants de l'État aspirent-ils à ce pouvoir total? Pourquoi la terreur devient-elle l'essence du régime – et non un *simple* recours au besoin? Pourquoi opère-t-elle vite hors de toute rationalité, même scélérate, qui serait de stabiliser le régime et d'abattre ses ennemis? Plus va l'État totalitaire, plus le nombre des croyants diminue, plus les citoyens-pratiquants, mais incroyants, vivent dans le sentiment de l'absurdité terrorisante. «À défaut de trouver une raison à l'absurde, il est séduisant de considérer que c'est l'absence de raison qui est visée».<sup>46</sup> Claude Polin aboutit à articuler – en tant que cause et mise en application – les deux notions qui sont au cœur du présent ensemble de quatre volumes, «totalitarisme» et «religion politique» (volume II), — l'une, logiquement antérieure, expliquant l'autre: «Dans la mesure où l'idéologie peut développer son culte de l'avenir jusqu'à devenir une forme de messianisme, elle explique le style général des totalitarismes qui se veulent tous en marche vers de nouveaux paradis terrestres, leur style d'organisation qui est le mouvement, le style d'adhésion

---

<sup>44</sup> Berdiaev, Nikolai ➤ Berdiaeff, N. *Problème du communisme*. Paris: Desclée de Brouwer, 1936.

<sup>45</sup> *Les origines intellectuelles du léninisme*. Paris: Calmann-Lévy, 1977. Réédition, coll. «Agora», 1987, 26.

<sup>46</sup> *L'esprit totalitaire*, 41.

qu'ils réclament de l'individu qui est la mobilisation totale.»<sup>47</sup>

L'«Esprit totalitaire» se concrétise dans certains éléments qui légitimeront la *réalité* des régimes soviétique et puis fasciste et nazi: la toute-puissance réclamée par un Appareil, la tyrannie d'une oligarchie possédant le savoir, l'embrigadement du peuple, la police omniprésente, la terreur, les camps, les massacres. Oui, Arendt a raison: la création de camps est inhérente au totalitarisme, car le camp doit démontrer à tous que les humains n'ont aucune valeur face à l'Idéologie inébranlable surnommée «Science» qui occupe le pouvoir. Or, l'ouverture des premiers camps date en Russie de septembre 1918: l'hypothèse d'un «esprit totalitaire» cherche à expliquer cette *spontanéité* dans l'invention de l'inhumain.

On doit alors chercher à isoler les composantes fondamentales de cette «pensée totalitaire». Au cœur de celle-ci, on repère un désir de domination intégrale d'une société conçue, idéalement, comme une machine bien huilée, une volonté de soumettre toute la vie sociale, de l'industrie au commerce, à l'éducation, la vie privée aussi bien, de soumettre les pensées et les consciences, à un système idéocratique tout puissant — et le droit ou le devoir corrélatif d'anéantir impitoyablement toute résistance. Cette «pensée» englobante qui d'une certaine façon n'est pas une pensée «politique», ne reconnaît ni morale transcendante, ni secteur existentiel autonome, privé et inaccessible, tout y est soumis à un But à atteindre.

On rencontre de façon connexe un antique paradoxe psychologique qui remonte à Étienne de La Boétie et qui vient se marier complémentirement à la volonté de toute puissance étatique tendue vers un But: la peur de la liberté, née (ou re-née) du ressentiment engendré par la modernisation démocratique, le goût de la servitude. La *pars destruens* de la pensée totalitaire est la haine «spontanée» pour la démocratie pluraliste, pour les droits «individuels» qui perpétuent l'inégalité, la haine du libéralisme «pourri» etc. Je ne fais que rappeler au passage les interprétations freudo-marxistes de tout ceci qui ont abondé il y a un demi-siècle, notamment celle d'Erich

---

<sup>47</sup> *L'esprit totalitaire*, 138.

Fromm: *Fear of freedom*, la peur du fardeau trop lourd de la liberté.<sup>48</sup>

Il me paraît donc à propos de chercher à dégager d'abord non d'emblée une idéologie en forme structurée et doctrinale mais un *imaginaire* diffus qui a fini, pour le malheur des hommes, par passer à l'acte: le «rêve» bien attesté dès les années romantiques, d'une société future sans couture, d'une société «organique», écrit-on au 19<sup>ème</sup> siècle, sans conflit ni division, sans plus d'opposition entre l'État-savant et la société civile, disciplinée, unanime, mobilisée pour un grand projet, communiant à jamais dans le même dogme, «rêve» qui vient, en deçà, de Jean-Jacques Rousseau. – Nous aborderons plus loin le thème accusateur de la Faute à Rousseau. Cet imaginaire se confond et vient s'intriquer avec une autre «idée» à peu près inconcevable jusqu'à la modernité (même si on la dit «pharaonique» et «babylonienne») qui naît de *l'hybris* de la révolution industrielle et de la première mondialisation: celle de la «Grande politique» avec ses «grands travaux» comme mode d'action prométhéen face aux défis du monde moderne, celle du but collectif auquel tout doit être sacrifié, d'un «triomphe de la volonté» qui sera résolument indifférent aux coûts humains, de la mobilisation des masses au service d'un But grandiose, *sur-humain* – dont la dynamique aboutit à tout coup selon la loi des conséquences imprévues et de la surenchère volontariste réactive, à un cataclysme sur des monceaux de cadavres.

Cet imaginaire «moderne» qui met les hommes au service d'une Idole immanente, se prolonge par la découverte permanente d'ennemis à annihiler, ennemis de la Grande politique en marche, tire-au-flanc et «tièdes» dont il faut faire exemple car il est juste et rationnel de débarrasser la société du poids des «déchets humains» qui entravent ses progrès. Au plus profond de cette pensée mégalomane, on rencontre corrélativement une *pulsion* d'élimination, d'extermination de groupes humains, de races, de classes.

L'État qui surveille, punit, s'efforce de contrôler les déviants et terrorise les misérables trouve sa genèse dans le lointain «proto-totalitarisme» des régimes

---

<sup>48</sup> Fromm, *Escape from Freedom*. New York: Farrar & Rinehart, 1941. = *The Fear of Freedom*. London: Routledge & Kegan Paul, 1942. Et: Hayek, Friedrich August von. *The Road to Serfdom*. Chicago: U. of Chicago Press, 1944. ♦ *La route de la servitude*. Paris: Librairie de Médicis, 1945. ¶ Cf. notamt. le chap. «Les racines socialistes du nazisme». ∞ 4<sup>e</sup> éd. Paris: PUF, coll. «Quadrige», 2005. + *The Fatal Conceit. The Errors of Socialism, in Collected Works*, vol. I. Ed. by W. W. Bartley III. London: Routledge, 1988. ♦ *La présomption fatale: les erreurs du socialisme*. Paris: PUF, coll. «Libre échange», 1993.

absolutistes de jadis engagés, avec leurs naissances et inefficaces police et bureaucratie alors qu'ils étaient engagés dans un effort impuissant pour soumettre et normaliser une société désordonnée et chaotique.<sup>49</sup> Le 20<sup>e</sup> siècle ne fait qu'apporter à cette volonté «d'en haut» de contrôle des agissements jugés asociaux par la classe régnante les moyens matériels de ses ambitions et la volonté légitimée d'aller jusqu'au bout.

#### — La séduction totalitaire

Amendant la thèse de «l'illusion» communiste défendue par François Furet, Claude Lefort affirme que ce n'est pas l'espérance d'une société délivrée des rapports de classe, de l'exploitation qui a séduit les imaginations occidentales «progressistes» admiratrices de l'URSS. C'est au contraire le modèle totalitaire lui-même qui a suscité un formidable attrait sur tous les continents.<sup>50</sup> «Le totalitarisme exerce une séduction: il n'énrégimente pas des inconscients.»<sup>51</sup> L'idée d'un «esprit totalitaire» préexistant aux régimes de ce nom et étranger aux moyens que ces régimes ont eu d'imposer l'obéissance par la violence et la peur se confirme par le constat du désir librement éprouvé de totalitarisme, de la tentation ou la séduction totalitaires qu'on a pu observer au cours du dernier siècle dans les bénignes démocraties, tout particulièrement chez les intellectuels. Paradoxe au départ: pourquoi cet état d'esprit prospère-t-il dans les sociétés libérales lesquelles suscitent dans les âmes militantes un puissant rejet affectif et le désir intense de son contraire? Pourquoi, dans le pays de l'Affaire Dreyfus, la soumission corps et âme à l'esprit de parti et aux «directives» des dirigeants et l'acceptation enthousiaste et non forcée du double jeu perpétuel, de la stérilité intellectuelle et de la servitude morale, demande Frédérique Matonti étudiant les *Intellectuels communistes* de 1967 à 1980 ?<sup>52</sup>

Marc Lazar dans *Le communisme, une passion française* a analysé en ethnographe le militantisme communiste français comme «une passion totalitaire en démocratie», – non pas la soumission forcée à un régime au pouvoir, mais une

---

<sup>49</sup> Shlapentokh, Dmitri. *The Proto-totalitarian State. Punishment and Control in Absolutist Regimes*. New Brunswick NJ: Transaction, 2007.

<sup>50</sup> Claude Lefort, *La Complication. Retour sur le communisme*, Paris, Fayard, 1999, 15.

<sup>51</sup> «Écrire à l'épreuve du totalitarisme» par Romain Ducoulombier [23-12-2008] dans [lavedesidees.fr](http://lavedesidees.fr).

<sup>52</sup> *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique*. Paris: La Découverte, 2005.

croissance politique totale librement choisie, – dénis obstinés des faits et mauvaise foi dûment inclus, – une détestation des droits et libertés de l'individu, une haine du pluralisme. La droite déteste dans la démocratie la tyrannie de la majorité, de la plèbe ignare, rien de surprenant, mais la gauche depuis deux siècles la déteste aussi quoique pour des motifs contraires. Marc Lazar conclut que le communisme et sa persistance servent de révélateurs de la potentialité totalitaire qui couve dans notre démocratie.<sup>53</sup> Confession d'une idéologie totale à prétention «scientifique», intolérance censée méritoire et refus de la discussion avec les «incroyants», abnégation militante («On est communiste 24 heures sur 24»), remise de soi aux «dirigeants», culte du parti (et de son secrétaire général), esprit de suspicion et de dénonciation, coupure hostile d'avec le reste de la société: tels sont les traits psychologiques sur lesquels s'attarde Lazar. Il part de l'idée que le déni de l'expérience était au cœur de ladite «passion» à titre d'apprentissage volontariste de la dénégaration et il aboutit à décrire un totalitarisme mental du militant du PCF – qui a ultimement échoué en raison de l'immersion dans un monde extérieur démocratique.

Les procès internes et les rituels d'exclusion, de torture psychologique et de «mises à mort» politiques au Parti communiste français, – ils se succèdent régulièrement depuis l'affaire Barbé-Cellor en 1931 jusqu'au dernier «procès», raté en raison de la résistance aux «aveux» de l'accusé, l'affaire Fiszbin en 1979,<sup>54</sup> – témoignent d'une libre intériorisation de la mentalité totalitaire dans le cadre de l'institution totale qu'est le parti, intégralement coupée de la vie démocratique et arc-boutée à ses certitudes idéologiques.<sup>55</sup>

«L'absolution idéologique du meurtre et du génocide est bien connue des historiens. On mentionne moins souvent qu'elle sanctifie aussi la concussion, le népotisme, la corruption. Les socialistes ont une si haute idée de leur propre moralité qu'on croirait presque, à les entendre, qu'ils rendent la

---

<sup>53</sup> *Le communisme*. Paris: Perrin, 2002, 100.

<sup>54</sup> Stéphane Courtois voit dans cet épisode qui tourne mal pour le parti incapable d'obtenir des «aveux» le «commencement de la désagrégation du caractère totalitaire du PCF» qui tombe effectivement en chute libre de 1981 jusqu'à son repli groupusculaire en 2002. *Le bolchevisme à la française*. Paris: Fayard, 2010. 481.

<sup>55</sup> J'ai rappelé au chap. 4 qu'Irving Goffman a défini la notion d'institution totale. Prisons, camps de concentration, asiles, couvents, mais aussi internats, orphelinats, etc. peuvent être considérés comme des institutions totales. On peut étendre la notion au PCF il me semble. Sauf que c'est ici une institution totale voulue et désirée.



corruption honnête en s'y livrant... Ce n'est point simple complaisance à soi, mécanisme psychologique banal. Cet homme n'est point isolé, il est accompagné, soutenu par la puissance sacrée de l'idéologie, qui capitone sa conscience et le pousse à penser qu'étant lui-même à la source de toute vertu, il ne saurait sécréter que de bonnes actions.»<sup>56</sup> D'autres avaient fait cette sorte de constat avant Jean-François Revel. Joseph Gabel, élève d'Eugène Minkowski et théoricien de la «fausse conscience», dans les années 1950-60, s'est trouvé à devoir expliquer le sentiment qu'il avait que certains militants, nommément, pour ce marxiste inorthodoxe, les communistes staliniens avaient acquis par une sorte de rééducation consentie un rapport *étrange* à la simple raison et au raisonnement: «Tous ceux qui ont l'occasion de discuter avec des communistes d'obédience orthodoxe, écrivait-il, sont frappés par une sorte de refus affectif devant les raisonnements les plus évidents et devant les faits mêmes pour peu que ceux-ci contredisent la doctrine de leur interlocuteur.»<sup>57</sup> Il concluait: «il existe à la base de la pensée politique des communistes une véritable *impermeabilité* à l'expérience, analogue à celle dont parle Lévy-Bruhl» [dans *La mentalité primitive*]. La séduction qu'exerce le totalitarisme sur des intellectuels qui ne sont pas soumis à de tels régimes, mais qui le servent de loin pose donc un problème accablant de psychologie humaine, diagnostiqué jadis par Étienne de La Boétie : je viens d'évoquer la servitude volontaire<sup>58</sup> à quoi se conjoint le puissant besoin de mentir en commençant par se mentir à soi-même, la capacité illimitée de se nourrir d'illusions, de ne pas croire le témoignage de ses yeux, de se faire sans contraintes les propagateurs du mensonge. C'est une disposition psychologique qui caractérise aussi les «compagnons de route» en visite dans les pays communistes dans les années 1920 à 1980.<sup>59</sup> Ce sont eux qui ont

---

<sup>56</sup> Revel, *La Connaissance inutile*, 160

<sup>57</sup> *Idéologies*. Paris: Anthropos, 1974. 2 vol, I, 79.

<sup>58</sup> *Le Discours de la servitude volontaire ou le Contr'un* est un ouvrage rédigé en 1549 par Étienne de La Boétie à l'âge de dix-huit ans. Ce texte constitue un court réquisitoire contre l'absolutisme qui pose la question des raisons de la soumission des sujets. Il impute aux humains une «volonté de soumission». «La première raison pour laquelle les hommes servent volontairement, c'est qu'ils naissent serfs et qu'ils sont élevés comme tels. »

<sup>59</sup> David Caute, *The Fellow Travellers. A Postscript to the Enlightenment*. London: Weidenfeld & Nicolson; New York: Macmillan, 1973. ♦ *Les compagnons de route, 1917-1968*. Paris: Laffont, 1979. Voir du même auteur *Communism and the French Intellectuals, 1914-1960*. London: Deutsch, 1964. Les livres abondent sur la perpétuation pendant 75 ans de l'image «positive» de l'URSS grâce aux efforts de voyageurs illuminés. Voir par ex. Christian Jelen, (à suivre...)

dépeint l'URSS des années 1930 «comme un éden de bombance et de liberté, où tout le monde mangeait à sa faim, et où les rapports des citoyens avec le pouvoir, exempts de toute peur, respiraient la confiance souriante, l'«affection» et la franchise célébrées quarante ans plus tard par M. Brejnev. ... Entre-temps, les compagnons de route avaient trouvé le chemin de Cuba, où il leur fallut une bonne dizaine d'années pour flairer que Castro avait peut-être commis quelques bêtises économiques ne devant rien au blocus américain, et créé un Etat policier gouverné par des conseillers soviétiques, avec camps de rééducation, bourrage de crâne télévisé et délation encouragée.»<sup>60</sup>

La passion totalitaire cultivée chez les intellectuels français a été étudiée aussi par l'Anglo-Américain Tony Judt dans un livre perspicace.<sup>61</sup> «Existe-t-il en nous un désir d'être gouverné de façon totalitaire? C'est une hypothèse qui expliquerait bien des comportements, bien des discours et bien des silences».<sup>62</sup> Ce désir a survécu à titre de haine de la démocratie aux régimes mêmes de l'Est et à leur désaveu ; il demeure diffus dans bien des secteurs de l'opinion française à la fin du 20<sup>e</sup> siècle.<sup>63</sup> L'esprit totalitaire avec son «manichéisme» s'est trouvé notamment perpétué chez les ex- devenus fréquemment des anti-communistes de choc. Alain Minc évoque avec ironie «les anciens communistes devenus l'aile droite du *Figaro*, les Annie Kriegel ou Alain Besançon» qui brûlent inlassablement ce qu'ils ont adoré et chez qui «la violence anticommuniste relève soit de l'auto-flagellation, soit de réflexes staliniens tellement ancrés qu'ils se perpétuent sur l'autre rive.»<sup>64</sup>

---

<sup>59</sup> (...suite)

*L'aveuglement : les socialistes et la naissance du mythe soviétique*. Préf. de Jean-Fr. Revel. Paris: Flammarion, 1984. – Voir aussi : Sophie Coeuré, *La grande lueur à l'est. Les Français et l'Union soviétique 1917-1939*. Paris: Seuil, 1999.

<sup>60</sup> Revel, *La tentation totalitaire*. 144.

<sup>61</sup> Judt, *Marxism and the French Left. Studies in Labour and Politics in France, 1830-1981*. Oxford: Clarendon, 1986. ♦ *Le marxisme et la gauche française*. Paris: Hachette, 1987.

<sup>62</sup> Revel, *La tentation totalitaire*, 22.

<sup>63</sup> Analyse P. A. Taguieff, *Les contre-réactionnaires. Le progressisme entre illusion et imposture*. Paris: Denoël, 2007.

<sup>64</sup> Alain Minc, *Une histoire politique des intellectuels*. Grasset, 2010. 328.

Jean-François Kahn dans un petit livre de 1982, *Essai sur les stalinismes de droite et de gauche*<sup>65</sup> avait choisi d'appeler «stalinismes» des manières de penser et d'argumenter qui se répondaient à son sentiment aux extrêmes, à droite et à gauche. Kahn s'arrête en effet à décrire d'abord, – le souvenir en est encore frais dans les mémoires, – un style stalinien spécifique, une sommaire rhétorique argumentative qui pousse à la limite de la brutalité le terrorisme intellectuel sous des apparences pondérées et rationnelles. La prose de Joseph Staline en est précisément le type idéal. Dans ses écrits, le Secrétaire général se contente d'enchaîner les affirmations dogmatiques, tirées généralement de passages de Lénine – dont il se borne à souligner qu'elles sont indiscutables. Il les répète, les martèle et termine par *donc* – et il reformule l'idée de départ. Il accompagne cette rhapsodie non pas d'arguments, même élémentaires, mais d'interrogations oratoires et autres procédés d'intimidation. Qui n'est pas d'accord avec Lénine et donc avec lui est un crétin — et un traître potentiel. Kahn illustre ceci par deux passages édifiants du *Vojd*:

La thèse de Lénine est-elle juste, disant que la dictature du prolétariat est le contenu fondamental de la révolution prolétarienne? Elle est absolument juste. La thèse est-elle juste, disant que le léninisme est la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne ? Je pense que oui. Mais qu'en résulte-t-il ? Il en résulte que la dictature du prolétariat est la question fondamentale du léninisme, son point de départ, sa base.

Peut-on opérer une refonte aussi radicale de l'ancien ordre de choses bourgeois sans révolution violente, sans dictature du prolétariat ? Il est clair que non. Penser que l'on peut opérer une telle révolution pacifiquement, dans le cadre de la démocratie bourgeoise appropriée à la domination de la bourgeoisie, c'est, ou bien avoir perdu la raison et toutes notions humaines normales, ou bien renier brutalement et ouvertement la révolution prolétarienne.<sup>66</sup>

---

<sup>65</sup> Kahn. *La guerre civile, essai sur les stalinismes de droite et de gauche*. Paris: Seuil, 1982. 28.

<sup>66</sup> Ibid. 29.

La dénonciation diffamatoire est le régime complémentaire de la rhétorique «stalinienne»: elle aboutit régulièrement, on peut même dire automatiquement, à l'exclusion explicite de l'adversaire, ennemi de l'humanité, exclusion préalable à sa «liquidation» physique. Kahn cite à l'appui de ce trait quelques passages de la presse communiste lors de l'insurrection hongroise en 1956. *L'Humanité* du 5 novembre dénonce «l'offensive acharnée et bestiale des fascistes, des féodaux, pour restaurer le régime terroriste de Horthy».<sup>67</sup> «Bestiale» est la métaphore-clé. Dans *La Nouvelle critique* de décembre 1956, les «contre-révolutionnaires hongrois» sont comparés à «des microbes virulents».<sup>68</sup> Quel sort faut-il réserver à des microbes?

Aux fondements de cette sommaire rhétorique, on trouve un axiome moral. L'axiome de la mentalité totalitaire (Kahn évite le mot, il y substitue, ai-je dit, «stalinienne») s'exprime comme une règle éthique, précisément commune au bolchevik et au fasciste si ennemis soient-ils l'un de l'autre: la fin justifie les moyens. *Ergo*, une fin absolue et absolument pure et souhaitable justifie tous les moyens. Lénine a martelé cet axiome de la fin qui justifie les moyens et ses corrélats «concrets» des centaines de fois. il n'a même dit que cela. Une telle logique d'action n'est étiquetable ni progressiste ni réactionnaire; elle est une machine *ni droite ni gauche*. C'est la morale de la guerre de tous contre tous, de la vie en société conçue comme une guerre sans quartier. Ce grand principe se trouve mis en œuvre dès 1919 par les *fasci* et les *squadre*. Les *squadre d'azione*, les bandes de fiers-à-bras dénommés *squadristi* ou *camicie nere*, les chemises noires, qui conduisent des «opérations punitives», pourchassent, battent, laissent pour morts les syndicalistes, brûlent les coopératives et les maisons du peuple et mettent systématiquement à sac le siège des journaux «rouges» appliquent les premiers après guerre dans le concret le principe de la violence extrême justifiée par une noble et patriotique cause.<sup>69</sup>

Une telle maxime est-elle de Machiavel ou provient-elle des Jésuites? Elle est

---

<sup>67</sup> Ibid., 228.

<sup>68</sup> Cité ibid.

<sup>69</sup> Ce sont les socialistes qui ont entamé la spirale de la terreur du *Biennio rosso*, mais les fascistes étaient mieux aguerris, mieux armés, et surtout plus impitoyables, décidés à répondre à la violence par une plus extrême violence et à briser le «bolchevisme» en usant de la loi du talion.

vieille comme le monde, elle n'a pas d'auteur, elle justifie autant le fanatisme «religieux» que le cynisme supérieur du Prince. Vous pouvez objecter que c'est précisément ici que réside le contraste: la fin poursuivie par le bolchevik était noble, si atroces que fussent les moyens utilisés, et celle du fasciste, était ignoble par essence. La fin du bolchevik s'inscrivait dans la lignée des grandes espérances d'émancipation qui remontent aux Lumières et celle du fasciste, ethnocentrique, s'exprimait en haine des Lumières – ce contraste (auquel je reviens plus loin) est certain, il est indubitable. Mais le contraste est néanmoins de peu de portée: au bout de tout ceci, le militant totalitaire, ami ou ennemi de l'Illuminisme, n'a pas d'autre morale que celle tirée de sa justification totale – elle lui suffit pour massacrer à tout-va et sans remords. Car enfin on peut suspicieusement renverser la logique de ceci: si je me crois ou me veux détenteur d'une vérité absolue, si je suis prêt à utiliser tous les moyens pour atteindre mes objectifs, si je méprise les antiques scrupules de l'humanité, il me faut et il me suffira pour me *justifier* de me réclamer d'une grandiose Utopie par delà le bien et le mal. Ceci admis, tout devient simple: quiconque à mes côtés n'est pas prêt à utiliser comme moi tous les moyens, est un mou, un faible, un lâche, un traître potentiel à éliminer — comme il m'est permis d'éliminer quiconque fait obstacle à la marche forcée vers le But final. Qui est en désaccord avec la vérité absolue est un traître aussi – comme l'illustrent les procès de Moscou. Qui n'est pas avec nous est contre nous! Qui hésite parmi les nôtres à mentir, qui avoue des scrupules moraux à «éliminer» les traîtres est sur une bien mauvaise pente: ceci se désignait jadis avec mépris comme des «scrupules petit-bourgeois».

Ce que plusieurs décrivent ainsi comme l'«esprit totalitaire» et dont ils recensent les «cadres» de raisonnement, l'axiologie et les sophismes récurrents n'est guère différent de la catégorie de longue durée, politico-religieuse, du *fanatisme*. Celle-ci condense un faisceau de traits de caractère acquis, inculqués – on ne naît pas fanatique on le devient: consécration de sa vie à une Cause à laquelle tout est sacrifié, crédulité et servilité envers le «dogme», «peur de la liberté», primat de la conviction sur l'expérience, certitude d'avoir toujours raison, absence de nuances et de doute, inflexibilité morale, imperméabilité aux objections, prosélytisme, haine de l'incroyant et du réticent (qui est assimilé dans les termes de Robespierre à un «corrompu»), esprit d'inquisition, «diabolisation» de l'adversaire, scélérat ultimement

indigne de vivre,<sup>70</sup> persécution des hérétiques. Le fanatique est «bardé» de certitudes.

L'analyse et les auto-analyses d'ex-militants désabusés prétendent montrer toutefois la part de «mauvaise foi», de mystification, de dénégation, de mensonge à soi-même dans cette «bonne conscience» inébranlable: le fanatique se raidit contre le doute et contre ses propres faiblesses, il «s'accroche» à ses certitudes de plus en plus fort à mesure que le cours des choses leur inflige des démentis, il se dote d'une «carapace» idéologique renforcée – et n'en devient que plus dangereux.

George Orwell – qui dans tous ses essais entre 1938, date de son séjour dans la Catalogne en guerre, et 1945, a recours à l'adjectif «*totalitarian*» à plus de cent reprises pour désigner et confronter l'esprit stalinien et l'esprit fasciste – a appelé «*double think*» dans sa dystopie 1984 la suppression mentale de toutes les données fâcheuses contredisant la doctrine, par ailleurs données parfaitement connues, autrement dit l'auto-désinformation et auto-mystification muées en mode de vie. Évoquant les massacres soviétiques des années 1920 et 1930 et la parfaite connaissance de leur étendue que l'intellectuel de gauche en avait, François Furet écrit: «Donc qui voulait savoir le pouvait. La question est que peu de gens l'ont voulu.»<sup>71</sup> Et confrontant les attitudes des communistes, trotskystes, castristes et maoïstes, Jeanine Verdès-Leroux synthétise la notion de *foi des vaincus*: «La force du militant, c'est que la vérité ne compte pas».<sup>72</sup>

Le binarisme ou manichéisme : «Le raisonnement stalinien ... implique toujours la lutte à mort: la dramatisation absolue; tuer pour ne pas être tué. Eux ou nous.»<sup>73</sup> La pensée binaire s'étend à la représentation du champ d'action, tout programme intransigeant ayant pour effet de *répartir* les humains en alliés et en opposants, en élus et réprouvés, en défenseurs du bon droit et suppôts de l'iniquité. L'esprit inquisiteur et meurtrier du

---

<sup>70</sup> Sur ce point, lire D. O' Rourke, *Demons by Definition: Social Idealism, Religious Nationalism and the Demonization of Dissent*. New York: Lang, 1998. Voir aussi: Poliakov, *La causalité diabolique, essai sur l'origine des persécutions*. Paris: Calmann-Lévy, 1980.

<sup>71</sup> *Passé d'une illusion*, 175.

<sup>72</sup> Verdès-Leroux, *La foi des vaincus. Les «révolutionnaires» français de 1945 à 2005*. Paris: Fayard, 2005, 17.

<sup>73</sup> Kahn, *La guerre civile*, 41.

fanatique tient en effet au «manichéisme» – autre catégorie venue de l'histoire des religions – lequel est constitutif de sa vision du monde: il interprète toutes choses et classe tous les individus comme relevant d'une lutte «finale» entre deux principes, un bon et un mauvais, de quoi découle la «diabolisation» automatique de l'adversaire et la recherche permanente de «boucs émissaires» qui devront payer pour les difficultés rencontrées.<sup>74</sup>

De la peur des sorcières et des procès d'Inquisition aux massacres des koulaks et des «peuples ennemis», à la chasse aux trotskystes, ou, du côté des nazis, au meurtre des judéo-bolcheviks, les épisodes de pathologie meurtrière se ressemblent à travers l'histoire – et les arguments qui les recommandent et approuvent aussi. Le rapprochement en longue durée de ces épisodes est développé par Norman Cohn dans *Europe's Inner Demons*.<sup>75</sup>

D'où la difficulté de juger le fanatique «du dehors» à partir d'une éthique plus humaine que la sienne. Car nous blâmons l'ultra-nationaliste serbe, l'antisémite, le stalinien, le Khmer rouge et l'islamo-fasciste pour des actes qui, de leur point de vue, ne furent et ne seront nullement blâmables puisque leur logique et leur «conscience» les conseillent et les approuvent, les exaltent même. Comment des croyances qui rendent innocents et même recommandables des actes inhumains ne seraient-elles pas coupables en elles-mêmes? Massacrer les Arméniens, les Juifs, les Gitans, les Koulaks est mal, mais les raisonnements et les axiologies qui ont conduit à montrer ces massacres comme hautement souhaitables, héroïques et vertueux seraient, eux, hors du bien et du mal. Ils seraient tout au plus bien ou mal fondés — et encore, ils ne pourraient être jugés mal fondés que d'une logique différente de celle qui les recommande comme excellents.

La morale totalitaire et la nôtre : les régimes totalitaires ont été établis sur des impératifs qui antagonisaient les normes éthiques dérivées à la fois de la philosophie antique et du christianisme. Cette anti-morale revendiquée était intériorisée par les dirigeants et par les exécutants. «Indeed for Hitler and Stalin the greater sin would have been their failure to protect the race or the socialist state against the threat of destruction. This moral inversion made

---

<sup>74</sup> René Girard, *Le bouc émissaire*. Paris: Grasset, 1982. Girard travaille dans ce livre les «textes de persécution» en remontant à la Peste noire.

<sup>75</sup> New York: Basic Books, 1975. ⇨ *Europe's Inner Demons. The Demonization of Christians in Medieval Christendom*. Chicago: U. of Chicago Press, 2000.

possible the most murderous regimes of the century.»<sup>76</sup> La foi idéologique que le «croyant», même désabusé, persiste à décrire dans son idéalité positive, dévouée et héroïque, libère également, soulignent les adversaires des Grandes espérances, le droit de haïr, de déshumaniser, d'anéantir les tièdes comme les opposants. *La fin justifie les moyens*: tel est, ai-je dit, l'axiome «éthique» qui finit par s'imposer, en dépit de ses scrupules initiaux, à quiconque s'est mis au service d'une cause absolument bonne et d'un programme à réaliser à tout prix. Tout ce qui sert la Révolution est bien. Tout crime commis au nom du Parti est légitimé par l'histoire comme un acte moral. D'où ces qualifications de réprobation militante qui balisent la morale nouvelle et son contraste avec «l'autre»: plus de respect petit-bourgeois de la loi, – mais «légalisme», pas de morale ordinaire, – moralisme, pas de compromis avec l'ancien monde, – réformisme, pas d'attendrissement pour les victimes – sentimentalisme bourgeois, pas de respects des libertés humaines, – libéralisme pourri, pas non plus de prudence pratique, – attentisme etc. Pierre Hervé l'a confessé en revenant sur son passé stalinien en un aphorisme terrible qui remet au goût du jour l'idée de malfaisance pieuse que les voltairiens jetaient à la tête des dévots: «Si l'absolu existe, tout est permis».<sup>77</sup>

— La «foi» dans le déterminisme scientiste, la science au pouvoir

Un discours *holomorphe* qui dit la vérité sur l'homme, révèle ses destinées, diagnostique le mal social, en trouve la cause, formule le remède, indique la mission des Justes dans l'histoire, qui se donne pour mandat «la recherche incessante des conditions de la vérité intégrale, de la justice indéfectible»,<sup>78</sup> ne disposait, à l'orée de la modernité, que de deux statuts légitimateurs possibles, statuts dont le conflit marque le siècle: se proclamer une *religion* nouvelle ou se poser comme une *science* naissante. Or, ces deux légitimations antagonistes furent d'abord – jusqu'au milieu du siècle – senties comme combinables et complémentaires, les «Religions de l'humanité» sous les habits desquelles se présenteront les premiers systèmes socialistes seront toutes déclarées former aussi, tout d'un tenant, des «religions scientifiques» ou

---

<sup>76</sup> Richard Overy, *The Dictators: Hitler's Germany and Stalin's Russia*. New York: Norton, 2004. 303.

<sup>77</sup> P. Hervé in Natacha Dioujeva et François George, dir. *Staline à Paris. Journées d'étude*. Paris: Ramsay, 1982, 264.

<sup>78</sup> *La Rénovation*, 24. 4.1890, 217.



«rationnelles», des religions englobant et sacralisant une «science sociale» nouvellement découverte.<sup>79</sup>

Au 18<sup>e</sup> siècle, un transfert s'est amorcé de l'idée de vérité établie, des dogmes religieux à la science positive – et la science a peu à peu acquis le potentiel de se muer en un Tout Autre substitutif. Avec l'instauration alors de «religions scientifiques» dans les années 1830, apparaît une opération qui est moderne aussi, celle de la *fausse coupure* épistémologique, qu'il faut entendre dans le sens de «Tout doit changer pour que tout demeure pareil», comme le dit le vieil aristocrate sicilien dans le *Gattopardo* de Lampedusa. La fraternité et la justice, la punition des méchants et la récompense des gens vertueux, dogmes de l'ancien christianisme, privés de fondement avec sa chute, doivent renaître, toujours pareils et transfigurés pourtant, sous la forme, durable, de «lois» sociologiques fondant rationnellement la «solidarité» qui va conduire l'humanité vers le bonheur.

«C'est l'accession de l'idéologie et de la politique au rang de Vérité absolue parce que «scientifique» qui fonde la dimension totalitaire du communisme. C'est elle qui commande le parti unique», pose Stéphane Courtois.<sup>80</sup> Or, ce statut de vérité remonte haut. S'il y a eu un bonheur propre aux adhésions militantes, une forme de bonheur durable qui va des fouriéristes sous Louis-Philippe aux communistes du 20<sup>ème</sup> siècle, il a tenu à la confiance impavide d'avoir, grâce à la «science» nouvellement découverte, trouvé réponse à tout. Je cite un fouriériste enthousiaste: «l'École sociétaire n'est pas seulement en possession d'une doctrine sociologique. Elle possède encore une doctrine psychologique et une doctrine métaphysique, non moins certaines, non moins capitales».<sup>81</sup> «Le jour où dans le monde paraîtra la vérité absolue, il n'y aura plus de contradictions ni de luttes; tout combat cessera, car c'est la vertu de la vérité de rallier à elle tous les esprits.»<sup>82</sup>

---

<sup>79</sup> J'ai étudié cette question des deux légitimations d'abord concurrentes dans *Les Grands récits militants des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles. Religions de l'humanité et sciences de l'histoire*. Paris: L'Harmattan, 2000.

<sup>80</sup> Stéphane Courtois, «Pourquoi?», *Le livre noir du communisme*, 807 citant Cornelius Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*. Paris, Le Seuil, 1975.

<sup>81</sup> H. Destrem, in *La Rénovation*, 20.11.1890, 277.

<sup>82</sup> Texte de Victor Cousin (!), repris en contexte militant par G. Potron, *Revue du socialisme rationnel*, janvier 1911, 362.

Les utopistes romantiques en pleine possession de la Vérité ne souffraient guère, dans leurs *blueprints* d'avenir, les libertés individuelles susceptibles de s'exercer contre la raison et la vérité d'État. Dans l'Icarie d'Étienne Cabet, il y a un seul journal communal, un seul provincial, puis un seul national qui, sous le contrôle des autorités, ne contient que la vérité factuelle, «des récits et des faits, sans aucune discussion».<sup>83</sup> Que ce soit dans le «Diamat», dans le sommaire matérialisme dialectique stalinien, ou dans la théorie sociétaire, la phraséologie change, une attitude mentale demeure pendant près de deux siècles.

Tôt dans le 19<sup>ème</sup> siècle s'est formé alors un syntagme qui étend son ombre sur les entreprises totalitaires du 20<sup>ème</sup> mais qui est, à sa source, un essai d'effacer l'énigmaticité du cours des choses et de sortir de la déréluction et du doute: «science de l'histoire». Quelque chose se cachait dans le déroulement de l'histoire humaine: le dessein de la nature, la raison avec ses «ruses», la destinée de l'humanité, le déterminisme économique, la hiérarchie des races et le *Rassenkampf* ; il appartenait à la science de l'histoire de découvrir la loi cachée qui en règle le cours. Dès qu'il apparaît, vers 1830, chez Philippe Buchez notamment, le syntagme prétend se référer à un corps de savoirs nouvellement découverts mais définitifs qui recèle la réponse aux trois grandes questions, Qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous? «Nous appelons *Science de l'histoire* l'ensemble des travaux qui ont pour but de trouver dans l'étude des faits historiques, la loi de génération des phénomènes sociaux afin de prévoir l'avenir politique du genre humain, et d'éclairer le présent du flambeau de ses futures destinées.»<sup>84</sup> L'histoire fait raconter au passé l'avenir de l'humanité et elle démontre la moralité immanente des entreprises humaines légitimes, celles qui vont dans son «sens», en même temps qu'elle condamne et défait les entreprises scélérates *puisque* réactionnaires, c'est à dire celles allant à contresens. Et l'histoire, confessionnal en même temps que tribunal, *absout aussi*: les philosophies des hautes nécessités historiques furent des moyens de prendre du recul à l'égard d'une Révolution française pleine d'épisodes sanguinaires, mais absoute par le jugement de l'avenir. Il s'agit alors de déchiffrer la tendance historique, de dégager et formuler ce que les critiques de l'historicisme scientiste, à la suite de Karl Popper, désigneront comme l'illusion première, comme «les

---

<sup>83</sup> Cabet, *Voyage en Icarie*, 197.

<sup>84</sup> Ph. Buchez, *Introduction à la science de l'histoire, ou science du développement de l'humanité*. Paris: Paulin, 1833, 1.

introuvables lois de l'histoire». <sup>85</sup>

L'idée d'établir un gouvernement «scientifique» se déduit de cet historicisme. À l'absurde, anarchique et fallacieuse démocratie, inséparable du régime bourgeois honni, la plupart des réformateurs romantiques opposent le projet d'un gouvernement de savants guidés par la «science sociale». L'Occident, a dit Foucault, n'a pas cessé depuis Platon de mettre le discours de vérité au pouvoir.

Pour Saint-Simon, au premier chef parmi les doctrinaires romantiques, il convenait d'instaurer prochainement un «gouvernement scientifique» guidant un peuple qui ne pourrait se passer d'une croyance commune, d'où le «nouveau christianisme», cette religion «scientifique» qu'il bricole pour remplir le vide laissé par les religions révélées, religion qui doit recréer une communion unanimiste dans la société autour de ses dirigeants. <sup>86</sup> On voit ici comment religion politique et scientisme totalitaire loin de se contredire s'épaulent. La concentration de toute l'activité économique et sociale dans l'État commence avec le système de Saint-Simon. Tout la vie sociale est rigoureusement planifiée d'en haut par ceux qui possèdent la Science.

L'avènement des saines doctrines positivistes selon Auguste Comte un peu plus tard, exigera aussi l'instauration d'une «dictature rationnelle» dont la première tâche sera de «hâter l'extinction du parlementarisme». <sup>87</sup> «L'ordre social se modèlera inévitablement sur la philosophie positive ou système général de la science». <sup>88</sup> Un clergé scientifique gouvernera l'opinion et l'«avènement social de la philosophie positive» aura raison de l'anarchique libre examen. Car la liberté d'opinion, la liberté de bafouer la Science au nom d'une subjectivité anarchique, choque l'auteur du *Catéchisme positiviste*. Dans la future Sociocratie, aura disparu l'absurde «liberté permanente laissée à chacun, sans le préalable accomplissement d'aucune condition rationnelle, de

---

<sup>85</sup> R. Boudon, *Effets pervers et ordre social*. Paris: P.U.F., 1993. [éd. orig.: 1977], 19. Voir aussi du même sociologue, *La place du désordre*, 1984.

<sup>86</sup> Et que ses disciples après sa mort, rebaptiseront Religion saint-simonienne.

<sup>87</sup> Dr. Audiffrent, *Circulaire exceptionnelle*, 24.

<sup>88</sup> Littré, *Conservation, révolution et positivisme*. Paris: Ladrangé, 1852, 76.

remettre chaque jour en discussion indéfinie les bases mêmes de la société». <sup>89</sup>  
La science élimine la démocratie et la discussion. Quand la politique scientifique est au pouvoir, «il ne s'agit plus de vouloir, soit en vertu de Dieu, soit en vertu du nombre; il s'agit de connaître». <sup>90</sup>

Dans les autres projets politiques romantiques, laboratoires du moderne, d'emblée, la «raison», la «science» sert à légitimer le pouvoir futur et à mettre l'individu au service de fins supérieures. L'«organisation du travail» selon Louis Blanc, c'est l'État prenant rationnellement en main la production et la distribution des richesses. Louis Blanc avait en effet trouvé le remède aux maux économiques dans une «organisation du travail» assurée par un État central compétent et tout-puissant. Seul l'État peut faire régner la justice face aux intérêts individuels en conflit. Toute l'industrie est mise entre ses mains et, ayant supprimé la concurrence, il dirige les «ateliers sociaux». Tous les citoyens deviennent fonctionnaires. L'État typographe publie et dirige une «librairie sociale»: «on va nous opposer le danger de rendre l'État arbitre souverain des productions de l'esprit», admet en passant Louis Blanc qui écarte avec mépris cette sotte objection. <sup>91</sup>

Le communiste Étienne Cabet hyperbolise de son côté avec son *Icarie* l'idée de l'État «poussée jusqu'à l'absorption de l'individu». <sup>92</sup> L'État, seul propriétaire, y fait tout, il produit, distribue, légifère, réprime quand il le faut (en dépit de la satisfaction sans faille prêtée aux Icaréens) et intervient autoritairement et bienveillamment dans tous les détails de la vie ci-devant privée. Les communistes de 1848 voyaient dans cet étatisme une solution toute positive et sans danger: «comme l'État, c'est vous, c'est moi, c'est nous, que chaque individu est une portion de l'État, chacun se trouvera par le fait riche des richesses de l'État, propriétaire de ses propriétés, intéressé à les défendre, à les multiplier». <sup>93</sup>

---

<sup>89</sup> *Cours de philosophie positive*, IV, 47.

<sup>90</sup> Lonchampt, Joseph. *Précis de la vie et des écrits d'Auguste Comte*. Paris, 1889, 23.

<sup>91</sup> *Organisation du travail*. 9<sup>e</sup> édition refondue et augmentée. Paris: «Nouveau Monde», 1850, 148.

<sup>92</sup> Avril, V. *La communauté, c'est l'esclavage et le vol, ou: Théorie de l'égalité et du droit*. Paris: Guillaumin, 1848, 17.

<sup>93</sup> Duval. *Le communisme et M. F. Lamennais*. s.l.n.d. [1847], 5.

L'État scientifique tout puissant est le seul moyen d'organiser un régime social juste, avec «un gouvernement national, centralisateur des instruments et répartiteur du travail et des produits, selon les facultés et les besoins de chacun».<sup>94</sup> Alors que les «merveilles de la science» seront mise au profit de l'humanité, la société collectiviste «rêvée» par les doctrinaires de la Deuxième Internationale sera avant tout scientifiquement dirigée et le travail sera «organisé scientifiquement».<sup>95</sup> Dès lors, la liberté du citoyen consistera à contribuer rationnellement à cette organisation comme un rouage dans une machine bien huilée. Cela s'appelle «l'affranchissement du travail ..., c'est-à-dire la suppression du régime capitaliste et l'organisation sociale de la production».<sup>96</sup>

C'est, dit-on, Friedrich Engels, vingt-cinq ans après la chute de la Deuxième République, quelques années après la Commune qui dans *l'Anti-Dühring* a accredité le paradigme de la coupure épistémologique: «socialisme utopique d'autrefois vs socialisme scientifique de Marx». Or, ceci est inexact: dans les années 1870, la thèse selon laquelle le socialisme, né utopique vers 1820, serait récemment «devenu scientifique» est le lieu commun de tout le monde à l'extrême gauche. Cette thèse, on la trouve par exemple exposée, on ne peut plus explicitement, dans un article anonyme du *Bulletin de la Fédération jurassienne* de 1874, bulletin où s'exprimait la tendance anarchisante opposée à Marx:

À ses débuts, le socialisme a d'abord été l'idée personnelle de quelques rêveurs ... Ensuite il est devenu une affaire de sectes jusqu'après la révolution de 1848. Maintenant ..., il a cessé d'être l'affaire d'un homme ou d'une secte pour devenir celle du prolétariat tout entier: il n'est plus un dogme, une doctrine toute faite arbitrairement élaborée par un penseur isolé; il est devenu une science expérimentale et progressive au même titre que la physique et la biologie.<sup>97</sup>

Quand Engels publie en 1877 son pamphlet contre le Sieur Eugen Dühring –

---

<sup>94</sup> Lahautière, Richard. *De la loi sociale*. Paris: Prévot, 1841, 80.

<sup>95</sup> *Le combat*, SFIO, 8. 9. 1907, 1.

<sup>96</sup> Groupe socialiste, Chamre, novembre 1889.

<sup>97</sup> Numéro du 11. 10. 1874, 2.

le pamphlet s'intitule *Herrn Eugen Dührings Umwälzung der Wissenschaft*, – Le Bouleversement de la science par le Sieur Eugène Dühring –, il reprend donc un thème qui est devenue le lieu commun des revues post-communardes et se borne à capter au profit du système de son ami Marx la qualité de «socialisme scientifique», succédant aux vieux utopistes sentimentaux et dévaluant leurs doctrines.

Le socialisme est une science qui a pour objet l'étude des lois qui président à l'évolution sociale de l'humanité. ... À Karl Marx et à Fr. Engels revient l'honneur d'avoir apporté, avec l'explication des phénomènes sociaux, les lois qui les régissent.<sup>98</sup>

On voit quelle conception positiviste, nomothétique, de la science est présupposée dans ce passage, conception certainement répandue sinon prédominante dans les années 1880 dans le monde « bourgeois ». Le lexème «science» comporte deux caractères: la *conformité* rigoureuse au réel et la capacité d'énoncer des *lois*, c'est à dire des propositions prédictives susceptibles d'application.

Il suffit qu'un groupe d'hommes ait la certitude de posséder la vérité et se donne mandat de la faire triompher à tout prix pour que la vie des réticents et des objecteurs n'ait plus aucune valeur. En 1896, le guesdiste Chauvin, envisageant les décisions à prendre au lendemain de la révolution prolétarienne, avait déjà sereinement indiqué que, les anarchistes refusant obstinément de confesser le socialisme scientifique et constituant par là un obstacle «objectif», «le premier soin des socialistes au pouvoir sera[it] de faire fusiller les anarchistes.»<sup>99</sup> C'est qu'en effet les libertaires avaient vu venir de loin, ils avaient multiplié les objections et c'est précisément à ce titre qu'ils s'étaient mués en insupportables «ennemis objectifs» des collectivistes. La société d'après *leur* révolution, avec ses dictateurs «prolétariens», sera «un système d'organisation que personne n'aura à discuter et que l'on imposera à tous au lendemain de la révolution», avait prédit le compagnon Jean

---

<sup>98</sup> X., *Le cri du travailleur*, 9. 2. 1890, 2.

<sup>99</sup> Commenté par *Le Libéraire* du 28. 3. 1896 qui ajoute, gouailleur: «je me permettrai toutefois de faire observer au *scientifique* Chauvin qu'il est dangereux de vendre la peau de l'anarchiste avant de l'avoir tué», p. 1.

Grave<sup>100</sup>. Les compagnons redoutaient spécialement un régime dont les marxistes-guesdistes auraient le contrôle, les «guesdistes dont le tempérament et aussi la doctrine nous promettent une de ces petites républiques sociales auprès de qui le jacobinisme de Robespierre paraîtra un jeu d'enfant».<sup>101</sup>

Si l'autoritarisme du Parti-qui-a-toujours-raison, l'imposture du «socialisme scientifique», la lecture déterministe de Marx, la chasse fanatique aux déviationnistes et les «épurations» constantes, le culte de la personnalité, la production même de ce type psychologique, le militant, sûr de ses quelques formules, inébranlable, plein de haine pour les déviationnistes, vivant dans une connivence qui lui permettait de dénier le cours du monde, si tous ces phénomènes corrélés ne sauraient avoir eu le même sens dans la mince secte guesdiste des années 1880 et dans les États et les partis de l'Internationale troisième du nom, ce qui est justement plein d'intérêt historiquement, c'est de constater la *continuité* du mode de pensée en dépit de ses avatars diachroniques. C'est ce qui établit l'idée de «précession» de l'esprit totalitaire. Tout a commencé dans la conjoncture de l'après-Commune et pour de futurs intellectuels-de-parti formés par les vieilles doctrines quarante-huitardes. C'est dans cette conjoncture que le nom de *Karl Marx* est devenu l'instrument de légitimation d'une idéologie totale irréfutable. Ce constat invite à une reconsidération féconde de la périodisation moderne.

La rationalité future «rêvée» par les dirigeants socialistes avant quatorze, c'est la garantie d'une harmonie unitaire entre les projets des dirigeants et l'assentiment éternel des dirigés communiant dans la même «raison» d'État. L'intérêt collectif devenu identique aux intérêts particuliers, la démocratie de l'avenir se résorbe dans une volonté unique animée par une même logique laborieuse et productive. En somme, on pourra toujours consulter les citoyens, et on promet de le faire, mais leurs réponses seront connues d'avance.<sup>102</sup>

Au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, les adversaires de l'orthodoxie marxiste, – il n'en manquait pas de l'intérieur de la SFIO et chez les compagnons anars', – ont

---

<sup>100</sup> Jean Grave, *La Société au lendemain de la Révolution*, Paris, La Révolte, 1893, 14.

<sup>101</sup> *Les Temps nouveaux*, 28 octobre 1911, 1.

<sup>102</sup> Je renvoie à mon livre *L'Utopie collectiviste: le Grand récit socialiste sous la Deuxième Internationale*. Paris: Presses Universitaires de France, 1993.

tous établi un *lien* entre le dogmatisme de la doctrine, son omniscience alléguée, le culte du chef, l'autoritarisme du parti et le caractère totalitaire (avant la lettre) du projet de société collectiviste. Leurs soupçons d'une convergence, d'une cohésion de ces éléments s'étaient sur de bonnes raisons. Un discours de vérité exclusive va fonctionner fatalement comme un discours qui permet de se fermer à la connaissance du monde réel, qui permet de nier les démentis que celui-ci inflige. Les schémas du déterminisme économique ont permis au marxisme orthodoxe de ne rien comprendre aux tendances de l'évolution économique du monde capitaliste ou de les percevoir systématiquement à contresens. C'est à ce sentiment d'avoir réponse à tout que, dans les émergents partis de masse, tiennent les dérives totalitaires et les fanatismes militants.

— Prédiction scientifique et attente de la catastrophe finale

La «scientifique» prévision d'une catastrophe finale imminente, d'un effondrement de ce monde inique, prélude à la fin fraternelle et heureuse de l'histoire, fait en quelque sorte le pont avec la violence eschatologique inhérente aux idéologies totalitaires. (Je reviens encore plus loin sur la sécularisation de ce «millénarisme».) L'attente d'une catastrophe, d'un *Götterdämmerung* wagnérien empreint la «mentalité» de la droite hyper-nationaliste allemande, mais une telle mentalité expectative était non moins installée au cœur du socialisme révolutionnaire. Elle n'était pas un pur fantasme, elle puisait à bonne source. Sans doute, les marxistes de la Deuxième Internationale ont-ils lu Karl Marx de façon tendancieuse, mais ils n'ont pas inventé la thèse *catastrophiste*, fondée en science, la thèse de la concentration capitaliste augmentant inflexiblement la misère générale jusqu'à effondrement. Que le mode de production capitaliste préparât lui-même sa ruine par l'excès de son développement, c'est *dans* Marx. C'est une des grandes certitudes de Karl Marx que le guesdisme et les autres marxismes de l'Internationale ont *aggravée* en la muant en une eschatologie scientiste. Cette évolution a été constatée par Saverio Merlino et par Georges Sorel à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et Eduard Bernstein a dénoncé de son côté la rhétorique millénariste qui fleurissait sous la Deuxième Internationale sous le nom moliéresque de «catastrophite».<sup>103</sup>

Le prétendu marxisme d'avant 1914 a filtré et sélectionné avec un instinct sûr

---

<sup>103</sup> Voir Angel, *Bernstein*, 136.



qui tenait au sens pratique de leaders politiques modernes et non à un quelconque penchant à la mystique, tout ce qui se coulait dans des schémas manichéens (lutte des classes), gnostiques (le capitalisme, source de tous les maux), apocalyptiques (effondrement prévu et imminent de tout le Système), millénaristes (passage «à vue» au collectivisme et règne de la justice), tout ce qui se prêtait à cette opération mobilisatrice tout en se légitimant comme une science extralucide révélée par un homme de génie.

— La création de l'homme nouveau

«À temps nouveaux, il faut des hommes nouveaux».<sup>104</sup> L'expectative révolutionnaire fait naître à la fin des temps, non une meilleure société seulement mais un *l'homme nouveau*, un homme produit de circonstances nouvelles, inouïes, un humain régénéré. La pensée des Grands récits révèle son ultime projet métamorphique: changer les hommes. Les romantiques les premiers avaient rêvé d'une humanité future régénérée au physique et au moral. L'imagination de Charles Fourier avait été jusqu'à prédire des mutations génétiques au stade harmonien. Il suffisait de puiser dans ses écrits pour y trouver l'*archibras*, l'homme actif en amour à 120 ans, la taille moyenne à 7 pieds, 2 mètres 27.<sup>105</sup> La mystique de Joachim de Flore perce chez d'autres romantiques sous l'annonce de «la venue de l'Esprit d'intelligence qui ... fera de l'humanité une famille de prophètes», sous la vision de «l'humanité ressuscitée [qui] aura la grâce de l'enfance, la vigueur de la jeunesse et la sagesse de l'âge mûr».<sup>106</sup> L'abbé Constant représente le pôle mystique du socialisme romantique; le pôle rationaliste et démocrate, non moins spéculatif mais plus terre-à-terre, envisage pour l'avenir l'apparition d'«êtres rationnels, égaux en éducation et condition suivant l'âge, et gouvernés par les seules lois de la science et de la charité.»<sup>107</sup> Tous rêvent un homme nouveau sur une terre transformée et dans une société délivrée du mal. Tous, finalement, ne réforment la société que pour faire disparaître du cœur humain tous les vices. «Plus d'ivrognes, plus de paresseux, plus de débauchés,

---

<sup>104</sup> Dr. J. Pioger, *La vie sociale, la morale et le progrès. Essai de conception expérimentale*. Paris: Alcan, 1894, 9.

<sup>105</sup> *Le Système de Fourier étudié dans ses propres écrits*, 1842.

<sup>106</sup> Alphonse-Louis Constant, *La bible de la liberté*. Paris: Le Gallois, 1841, 92.

<sup>107</sup> Robert Owen, *Le livre du nouveau monde moral, contenant le système social rationnel basé sur les lois de la nature humaine*. Trad. & abrégé par T.W. Thornton. Paris: Paulin, 1847, 69.

plus de voleurs!» s'exalte Cabet.<sup>108</sup> Mais cet homme vertueux sera aussi plus beau grâce aux progrès de l'hygiène, à l'éducation. En Icarie, «ce qu'il faut admirer le plus, c'est l'amélioration dans la pureté du sang, dans l'éclat du teint, dans la beauté des formes».<sup>109</sup> Une humanité supérieure apparaîtra après la Révolution. On doit «attendre du socialisme, expose le leader marxiste allemand Kautsky, la création d'un type humain plus élevé que ne l'est l'homme moderne».<sup>110</sup> La société future sera «faite d'hommes plus justes, plus tempérants, plus fraternels, meilleurs en un mot que ceux d'auparavant».<sup>111</sup>

Si dès lors on se demande ce qui forme, plus ou moins inconsciemment, dans le tissu des grands projets socialistes, une sorte d'adhésion anticipée, portée par la *logique* du progressisme, aux perversions totalitaires des «socialismes réels», c'est du côté de l'*homme nouveau*, que les conjectures d'avant 1917 – fort officielles, nullement dénichées dans des textes obscurs – font surtout frémir. Un axiome de l'idée de progrès, c'est que, pour que tout marche bien dans l'avenir, il faudra *changer les hommes* et les adapter au bonheur qu'on leur procurera. Changer les hommes, c'est améliorer la «race» et éliminer les dégénérés, les tarés, produits des anciennes mœurs. Des projets eugénistes se rencontrent abondamment avant 1914 dans le socialisme européen. L'État futur, guide et comptable du progrès accéléré, se donne aussitôt des droits effrayants au nom du progrès lui-même, au nom de l'humanité, et devant ces droits, ce que nous appelons aujourd'hui les «droits de l'homme» ne pèse pas un fétu:

Toute femme enceinte d'une union permanente ou passagère devra, sous les peines disciplinaires, déclarer sa grossesse au service médical. La justice médicale ... jugera le nouveau-né et le replongera dans le néant si elle estime qu'il est voué par sa condition à la misère physiologique ou psychologique.<sup>112</sup>

---

<sup>108</sup> Cabet, *Douze lettres d'un communiste à un réformiste sur la communauté*. Paris: Prévot, 1841, 6.

<sup>109</sup> *Voyage en Icarie*, 121.

<sup>110</sup> *Le Mouvement socialiste*, 1903, 417.

<sup>111</sup> Georges Renard, *Paroles d'avenir*. Paris: Bellais, 1904, 99.

<sup>112</sup> *Ibid.*, 307 et 79.

Cet eugénisme socialiste ne se reconnaissait pas frère de l'eugénisme encore plus brutal des progressistes *de droite*, celui des darwinistes sociaux. Toute assistance aux pauvres est anti-sélectionniste, donc anti-scientifique, démontrait Georges Vacher de Lapouges (qui était personnellement convaincu d'être un homme de gauche et était proche du Parti Ouvrier marxiste): «Les assistés sont, en règle, des héréditaires de la paresse et de la débauche, parfois du crime ..., des primitifs soustraits par le parasitisme à la sélection naturelle».<sup>113</sup> Il sera politiquement expédient et rationnel pour un État scientifique qu'il appelle de ses vœux d'éliminer ces groupes racialement médiocres par la castration, par la relégation et d'utiliser les «déchets humains» pour les «travaux meurtriers». Lui aussi, Vacher de Lapouges, dans le calme de son cabinet de travail de Montpellier, préparait le 20<sup>me</sup> siècle.

Sans des «hommes nouveaux» rééduqués pour servir aveuglément les nouvelles Idoles et accomplir de tels projets que répudie la morale «traditionnelle», pas d'État totalitaire, pas de régime totalitaire.

— La violence purificatrice

J'ai esquissé dans *Le marxisme dans les Grands récits* un historique de la topique de la violence purificatrice, la violence mise au service de l'Histoire, — historique des approbations *et* des réticences face à cette idée à gauche.<sup>114</sup> Il va de soi qu'elle remonte bien avant Marx, mais la thèse de la violence nécessaire et légitime n'est pas non plus typique des socialismes romantiques qui étaient plutôt pacifiques et pour qui la Terreur de 1793 était un mauvais souvenir à exorciser et non un exemple à suivre; l'émeute, les massacres de la guerre civile faisaient frémir, «l'abondance ne sortira pas des ruines», écrit un disciple de Fourier.<sup>115</sup>

On connaît au contraire, face à ce «sentimentalisme» petit-bourgeois, l'*explicit* du *Manifeste communiste* de 1848: «Les communistes déclarent ouvertement que leurs fins ne peuvent être atteintes sans le renversement violent de tout l'ordre social tel qu'il a existé jusqu'à présent.» Plus d'un siècle de gloses,

---

<sup>113</sup> *Les Sélections sociales*, 1890, 317.

<sup>114</sup> *Le marxisme dans les Grands récits. Essai d'analyse du discours*. Paris: L'Harmattan et Québec: Presses de l'Université Laval, 2005.

<sup>115</sup> Jean Czynski, *Avenir des ouvriers*. Paris: Librairie sociale, 1839, 11.

interprétations, relectures casuistiques ou littérales accompagne ce propos après la mort du maître – propos destiné d’abord à répudier les illusions cher payées de la démocratie pacifique quarante-huitarde.

Au cœur de la polémique intra-socialiste de la Commune à la Grande guerre, on rencontre dès lors la *violence*, – apologie inconditionnelle de la violence pour les uns, volonté de l’éviter «si possible» pour d’autres. Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, les syndicalistes d’action directe et autres gauchistes de la SFIO ne semblent avoir retenu de Marx qu’une seule formule selon laquelle «la violence est l’accoucheuse des sociétés» en gésine d’une société nouvelle. Ils la répètent à qui vient leur parler de révolution pacifique, de «lutttes» électorales, de violences évitables. Il subsiste dans la propagande socialiste, tard dans le 20<sup>ème</sup> siècle et vivement réactivée par la Révolution de 1917, une mystique du bouleversement eschatologique accompagnée d’un pathos de mise à feu et à sang rédemptrice. Lisons un éditorial de *L’Égalité*, avril 1889, pour illustrer cette eschatologie et cette éthique militante. Il débute par ces mots:

Puissions-nous voir bientôt l’année splendide dont l’illumination sera l’incendie rouge de toutes les bastilles, casernes, couvents, prisons, bagnes industriels et l’abandon par tous les privilégiés de tous les privilèges!<sup>116</sup>

L’Histoire enseigne et elle absout d’avance: elle apprend que la violence seule peut faire triompher le droit, ce que répète, routinièrement et souvent oratoirement et sans réfléchir, la propagande de la Deuxième Internationale. Le but sur lequel tous s’accordent, c’est toutefois l’expropriation intégrale de la bourgeoisie: à l’extrême-gauche du Mouvement ouvrier, on ne conçoit pas un moment que ce but puisse être atteint sans mise à feu et à sang – et c’était bien ainsi. Le souvenir de la Terreur jacobine est entretenu avec nostalgie et on se promet bien de ne pas demeurer en reste. «Si nous voulons vaincre, il ne faudra pas craindre d’être féroces! Nous parlerons de justice, de bonté et de liberté après. Quand on se bat, l’heure n’est pas à la fraternité et à la clémence. ... Il ne faudra reculer devant aucune mesure si terrible qu’elle paraisse. ... En un mot à la tyrannie bourgeoise devra succéder fatalement – tant que durera la bataille – la tyrannie ouvrière s’exerçant contre tout ce qui

---

<sup>116</sup> *L’Égalité*, 14. 4. 1889, 2.

n'acceptera pas le nouvel ordre social.»<sup>117</sup>

Le syndicalisme révolutionnaire, avant de se trouver un théoricien de talent en Georges Sorel, exaltait dans sa presse, romantiquement et lyriquement, le rôle décisif de la force, inséparable de la tactique d'«Action directe»: «la Force est l'origine de tout mouvement, de toute action et, nécessairement, elle en est le couronnement. La vie est l'épanouissement de la Force et hors de la Force, il n'y a que néant. Hors d'elle, rien ne se manifeste, rien ne se matérialise.»<sup>118</sup> Sur ce seul point, les syndicalistes d'action directe étaient en harmonie de sentiments avec les groupes anarchistes. Après avoir tracé un tableau idyllique de la future Anarchie, le compagnon anar se devait de conclure en changeant de ton: «Et pour faire triompher cet idéal, pour entrer dans ce paradis inondé de soleil, que faut-il? User de la violence. L'état social ne peut être détruit que par la violence, c'est à dire une révolution sanglante.»<sup>119</sup> Contre les pharisaïques dénégations des «pontifes socialistes», le vrai révolutionnaire voulait que ça casse et que ça saigne: «Le jour où nous serons les plus forts, nous ne ferons pas de sentimentalisme puisque nous avons à venger toutes les victimes et assouvir la haine qu'ils ont développée en nous.»<sup>120</sup> Le renversement violent et soudain de l'ordre social inique devient vers 1900 objet de théories, mais il demeure aussi, et pour certains il est d'abord, un objet de désir et d'émoi inséparable de l'espérance révolutionnaire. «Je n'ai plus qu'un désir, écrit Émile Pouget en lançant son *Père Peinard*, c'est de ne pas crever avant d'avoir vu la Sociale».<sup>121</sup>

Pouvait-on compter sur l'ouvrier moyen, pacifique, jobard, «votard» et «émasculé», pour accomplir la tâche de changer le monde, de détruire l'Ancien monde? Le syndicaliste révolutionnaire n'attendait le salut que des seules «minorités agissantes» qui entraîneraient, le jour venu, la masse indécise. «Les changements sociaux, pose Jean Grave, ne peuvent être le fait

---

<sup>117</sup> Victor Méric, *Comment ON fera la Révolution*. Paris: Les Hommes du jour, 1910, 20, 25, 32.

<sup>118</sup> Émile Pouget, *L'action directe*. Paris: Guerre sociale, 1910, 18.

<sup>119</sup> Alain Gouzien, *La révolution prochaine*. Paris: Guyard, 1887, 5.

<sup>120</sup> *L'affamé*, 15. 5.1884, 1.

<sup>121</sup> 3 mars 1889, 16.

que de minorités agissantes en avance sur la moyenne». <sup>122</sup> Peut-on mettre son espoir dans une révolution «entreprise par une masse qui non seulement ne possède ni idéal ni héroïsme, mais encore a une mentalité capitaliste»? <sup>123</sup> Nullement. «Que restera-t-il à mettre en ligne de bataille au jour venu? Une petite masse consciente, intelligente, énergique». <sup>124</sup> Il est fortifiant de se savoir appartenir à une poignée héroïque d'individus «qui portent au cœur la haine du présent douloureux et l'amour du consolant avenir». <sup>125</sup>

Par ailleurs, corrélation «logique» décisive, déduite de la critique sociale même, si l'organisation présente est universellement mauvaise, rien ne devra en être sauvé ni conservé. La topique connexe, indispensable à la légitimation totalitaire, l'arme des révolutionnaires face aux réformistes, est celle de la nécessaire Destruction totale. <sup>126</sup> Le but des socialistes, lit-on régulièrement, et on peut dire routinièrement, dans la presse de la SFIO avant 1914, est «la *transformation totale* de la société». <sup>127</sup> Il va falloir détruire la société bourgeoise jusque dans ses fondations et que rien n'en subsiste pour reconstruire à zéro un monde nouveau, délivré du mal. Puisque tout dans la société bourgeoise est criticable, il ne devra rien en subsister, il faut «jeter bas» l'état social actuel car «tout est à y démolir». <sup>128</sup> Cette thèse encore un coup remonte haut. Dans *L'Éducation sentimentale*, Flaubert fait porter un toast par un quarante-huitard exalté: «Je bois à la destruction complète de l'ordre actuel, c'est à dire de tout ce qu'on nomme Privilège, Monopole, Direction, Hiérarchie, Autorité, État!» <sup>129</sup> La société de l'avenir sera «un monde d'où la souffrance évitable aura disparu». <sup>130</sup> Un monde où la survie même du mal sera impossible en raison de la fraternité qui y régnera par définition. Le capitalisme étant condamné par les lois de l'histoire à s'effondrer sous peu, dès lors, «son renversement en bloc peut seul produire des effets salutaires»,

---

<sup>122</sup> Grave, Jean. *Réformes, révolution*. Paris: Stock, 1910, 86.

<sup>123</sup> *Temps nouveaux*, 2. 9. 1911, 2.

<sup>124</sup> Ibid.

<sup>125</sup> Sébastien Faure, *Libertaire*, 16. 11. 1895, 1.

<sup>126</sup> Voir mon *Marxisme dans les Grands récits*, chap. III.

<sup>127</sup> *Cri des travailleurs*, Tarn, 24. 2. 1907.

<sup>128</sup> A. Cipriani, *Almanach de la question sociale 1894*, 132.

<sup>129</sup> II, ii.

<sup>130</sup> Émile Armand, *Qu'est-ce qu'un anarchiste?* Paris: L'Anarchie, 1908, 169.

déduisent les marxistes-guesdistes.<sup>131</sup> Le syndicalisme-révolutionnaire mettait tout autant la thèse du capitalisme irréfutable au cœur de sa doctrine et de ses projets: «Il n'y a pas d'amélioration à espérer dans la société présente, il faut la transformer. Elle est défectueuse. Elle est à détruire. Ses bases, ses principes sont mauvais et tous les essais de replâtrage et de remaniement sont voués à l'impuissance».<sup>132</sup> Table rase et changement de base. La violence extrême se justifie encore par la nécessité qu'il y aura de tout détruire en un temps très bref. La révolution n'est pas un long processus, une suite de mesures étalées dans le temps (ceci, c'est la vision des choses interpolée par Jaurès – c'est peut-être raisonnable, mais cela ne plaît pas), elle change tout du jour au lendemain à peine d'échouer, «la révolution, affirmait Jules Guesde, est perdue si elle n'aboutit pas 48 heures après sa victoire».<sup>133</sup> Pour beaucoup de socialistes de la Deuxième Internationale, la mainmise de «l'État ouvrier» allait être immédiate et générale. «Quelques mois, une année au plus devront suffire.»

Cette double théorie de la violence nécessaire et de la table rase qui inspire le syndicalisme révolutionnaire et qui se trouve développée philosophiquement par Georges Sorel, débouche directement sur la stratégie léniniste et la pratique bolchevique. «Like the syndicalists, the Bolsheviks ultimately came to reject parliamentary democracy and electoral politics. Like the syndicalists, the Bolsheviks were advocates of violent class struggle. Both rejected politicians and professional labor leaders. They both advocated direct action by the proletariat in demonstrations, work stoppages, sabotage, and boycotts culminating, ultimately, in the insurrectionary general strike — to result in the revolutionary overthrow of the “bourgeois state” and its entire institutional infrastructure. ... Originally a student of Plekhanov, Lenin was to become prophet of a moralistic, dogmatic, and intolerant Marxism that, like Sorelianism, repudiated parliamentarism and representative democracy. It was a heterodox Marxism that proclaimed, for the first time in history, the legitimacy of elite dominated, single party, ideological

---

<sup>131</sup> *Tribune socialiste*, Bayonne, 7. 6. 1908, 1.

<sup>132</sup> Lorulot et Yvetot. *Le syndicalisme et la transformation sociale*. Paris: Librairie internationaliste, 1909, 11.

<sup>133</sup> Guesde, paraphasant du reste un propos de Blanqui, *Tribune socialiste*, 2. 8. 1908, 1.

Pour Anthony Gregor, la version fasciste/mussolinienne de la violence totalitaire n'est alors que l'avatar italien, par l'entremise de l'expérience de la Grande guerre et de l'inspiration offerte par les bolcheviks (mais aussi de l'horreur qu'inspiraient à Mussolini leurs premiers massacres et le chaos russes), de l'interprétation syndicaliste-révolutionnaire (sorélienne) du marxisme alimentée par l'éthique jacobine de la violence. «The Great War and the Bolshevik revolution provided the doctrinal impetus that gave final form to the heterodox Marxism of Benito Mussolini. It was with that variant of Marxism that Mussolini acceded to rule in postwar Italy. Other than the doctrinal developments associated with it, the war was itself significant in that it rendered hundreds of thousands of young Italians susceptible to the blandishments of Marxist anarchist nationalist, and Roman Catholic revolutionaries.»<sup>135</sup> Le fascisme n'invente rien ou peu de choses: il métamorphose dans le cadre d'un «national-syndicalisme» (doctrine esquissée chez Léon Jouhaux et autres figures de la CGT française avant guerre<sup>136</sup>) les théories de la violence révolutionnaire légitimée par l'histoire. Le sentiment patriotique, plus puissant que la conscience de classe, va permettre de mobiliser les masses et d'accomplir une régénération nationale, une révolution modernisatrice.

La question de la généalogie des idées et de l'esprit totalitaires revient donc à poser la question de la légitimation de la violence de masse: tout au long

---

<sup>134</sup> A. Gregor, *The Faces of Janus*, 102. L'historien précise cependant ici, fort justement: «Whatever the ideological similarities shared by the thought of Georges Sorel and Lenin, however, there is no convincing evidence that Lenin ever consciously accepted any of the doctrinal elements of revolutionary syndicalism. It is unmistakable that the Leninism which inspired the Bolshevik revolution displayed features of the revolutionary thought of Sorel. How that came to be involves considerable speculation.» Le léninisme est le produit volontariste d'une impossible adaptation des théories dominantes dans la Deuxième Internationale au cas de la Russie. 305.

<sup>135</sup> Gregor, *ibid.*, 271. L'historien recrée très finement les conditions mentales de l'émergence du fascisme: «From the very commencement of Italy's involvement in the Great War, the interventionist Marxists, primarily syndicalists, were cut off from their normal environment. Those who survived the bloodletting had been occupied for years as combatants. Their contacts in the ranks of labor had desiccated. Not only had they lost contact with civilian labor, their very life circumstances had been transformed.» 272.

<sup>136</sup> Voir p. exemple: Émile Pataud et Émile Pouget. *Comment nous ferons la révolution*. Paris: Tallandier, 1909. Écrit étudié dans mon livre *La démocratie c'est le mal*.



du 20<sup>e</sup> siècle, des intellectuels des camps antagonistes ont voulu fonder le droit à la violence au service d'une grande cause: «history witnessed the most heinous acts against humanity—and in not a single case did the major protagonists fail to advance a moral and/or empirical rationale, however unpersuasive, to legitimate their behaviors.»<sup>137</sup> Le recours à la violence extrême a été puissamment argumenté – et c'est ce qui doit retenir l'historien des idées. Le fascisme est souvent caractérisé en incluant le paramètre de l'esthétisation de la violence, héroïque et créatrice — alors que les origines «de gauche» de la légitimation et de l'apologie de la violence révolutionnaire sont moins souvent abordées et que la question de la violence ou des formes de violences immanentes à *toute la modernité* industrialiste-productiviste, militariste, impérialiste, colonialiste, étatiste-nationale est reléguée au niveau de la trop vaste spéculation philosophique et moralisante. Elle est évidemment le creuset des idéologies de la violence au service d'un Bien suprême.

Fascism, écrit D. Woodley, is distinguished from liberalism by the aestheticization of struggle and the glorification of paramilitary violence as primary features of political action. Whereas liberals seek to isolate or minimize the disruptive impact of violence — seeing war as the distinctive activity of military specialists — for fascists 'creative violence' is contrasted with the insipid cowardice of liberal intellectualism: violence is not just a means to an end, but an intrinsic value in itself. This reflects the influence of revolutionary thinkers like Sorel on the development of fascist syndicalism, but it also reflects the determinate relationship between violence, power and modernity, and the impact of colonialism on the internal-political development of European nation-states in the late nineteenth and early twentieth centuries.<sup>138</sup>

Le plus fidèle bourreau et complice de Staline, Viatcheslav Molotov ne se cacha jamais d'avoir soutenu sans réserve la politique de la Grande Terreur, qui aboutit à 680 000 exécutions en deux ans et à l'envoi de millions de Soviétiques au Goulag. Sa signature apparaît aux côtés de celle de Staline sur de très nombreuses listes de condamnations à mort collectives. Viatcheslav

---

<sup>137</sup> *Marxism, Fascism and Totalitarianism*, 21.

<sup>138</sup> Chap. 5, «Fascism and violence», in Woodley, Daniel. *Fascism and Political Theory. Critical Perspectives on Fascist Ideology*. London & New York: Routledge, 2010, 105-.

Molotov a fermement justifié à la fin de sa sanguinaire carrière (il était en disgrâce pour s'être opposé à la déstalinisation et il est mort en 1986, désolé par la Perestroïka), les crimes de masse des bolcheviks. Il est réputé avoir redit ceci peu avant de mourir:

Of course there were excesses, but all was permissible, to my mind, for the sake of the main objective: keeping state power! ... Our mistakes, including the crude mistakes, were justified.<sup>139</sup>

Il a également justifié dans la foulée la déportation ou l'exécution des familles entières des individus «réprimés», en ayant recours aux métaphores prophylactiques de la désinfection, chères aux nazis:

They had to be isolated. Otherwise, they would have spread all kinds of complaints, and society would have been infected by a certain amount of demoralization.

*Bloodlands: Europe Between Hitler and Stalin* est une étude de Timothy D. Snyder, publiée chez Basic Books en 2010 qui décrit et cherche à expliquer (en confrontant les pratiques) le massacre de 14 million de non-combattants simultanément par l'URSS et l'Allemagne nazie (laquelle compte pour les deux tiers des meurtres commis) entre 1933 et 1945 dans la région, le périmètre que forment la Pologne, l'Ukraine, le Belarus, la Russie et les États baltes.

La «morale» meurtrière illustrée par le sénile mais cohérent Molotov, appliquée à grande échelle sans le moindre frémissement de conscience, s'est emparée d'abord non des fascistes défenseurs des privilégiés mais des militants bolcheviks prétendant agir au nom du bien de l'Humanité. C'est ici, dans le rejet intégral de toutes les barrières mises séculairement par la morale et la civilisation, dans le refoulement de tous les sentiments d'humanité, de compassion et de pitié, que réside le noyau virulent de l'Esprit totalitaire. Cet esprit meurtrier s'est manifesté d'abord chez les bolcheviks avant d'être émulé en une hostilité mimétique par les fascistes-nazis. Sans décider de savoir ce que cela change, il est évident – on doit le concéder à Ernst Nolte – que les «fascistes» ont pris l'exemple «moral» chez leurs adversaires et les ont imités.

---

<sup>139</sup> *Inside Kremlin Politics. Conversations with Felix Chuev*. Chicago: Dee, 2007, 262 & 270.

On présente souvent Staline comme un «paranoïaque» et parfois on cherche à expliquer par la pathologie d'un homme la dérive criminelle du régime, comme si la paranoïa (en ne prenant pas ce mot au sens clinique, mais comme une catachrèse intuitive) ne faisait pas partie de l'éducation politique et morale des bolcheviks depuis toujours. La pensée conspiratoire est entretenue comme indispensable au révolutionnaire et méritoire, — autre trait commun aux nazis et aux communistes:

Both totalitarianisms believed in the ubiquity of maleficent adversaries. Both defined their enemies on the basis of their potential for blocking the realization of the perfect community. Their obsession with eliminating all “objective enemies” on the road to the promised land led first to the replacement of “the suspected offense by the possible crime” (Hannah Arendt), and then to an all-out fixation on universal conspiracies.<sup>140</sup>

C'est dans ce contexte «mental» que le Parti du temps de Staline transforme toute opposition en crime, mais cette perversion était amorcée depuis toujours.<sup>141</sup> On relève une différence ici. Les fascistes, les nazis n'ignorent pas les règlements de compte entre camarillas mais ils sont capables de faire front pour la Cause, pour œuvrer à la renaissance, à la régénérescence nationales. Les totalitaires «de gauche» avec leur grande Utopie et leur horreur corrélative des hérésies et des déviations se sont massacrés plus volontiers les uns les autres: staliniens et oppositionnels, trotskystes, anarcho-syndicalistes et anarchistes.

De la conspiration illuministe découverte (ou plutôt inventée) dans l'Émigration par l'Abbé Barruel pour expliquer de bout en bout la Révolution française, à la conspiration jésuitique, honnie des libéraux au temps de la Restauration, puis à la conspiration judéo-maçonnique de la fin du siècle, puis enfin à la conspiration des «Sages de Sion», l'explication conspiratoire du cours des choses qui anime en longue durée des idéologies contradictoires

---

<sup>140</sup> Vl. Tismaneanu, *The Devil in History. Communism, Fascism and some Lessons of the 20th Century*. Berkeley: U of California Press, 2012, 31.

<sup>141</sup> Avec Oleg V. Naumov, *The Road to Terror: Stalin and the Self-Destruction of the Bolsheviks, 1932-1939*, New Haven, Yale University Press, 1999, 527.

doit être examinée globalement dans la confrontation de ces idéologies diverses et la récurrence de certaines manières de raisonner.<sup>142</sup> Les raisonnements conspiratoires permettent d'aboutir à une conviction inexpugnable. C'est en quoi ils portent la haine des ennemis dissimulés et la violence annihilatrice «comme la nuée porte l'orage.»

— De l'esprit totalitaire aux mouvements et partis totalitaires

Le scientisme conjoint à l'irréalisme millénariste du «marxisme orthodoxe» sous la Deuxième Internationale ne conduisent pas de façon nécessaire au totalitarisme pas plus du reste que les nationalismes extrêmes et les racismes d'avant la guerre, si déplaisants qu'on ait lieu de les juger, n'y mènent non plus directement en la version «fasciste». L'idéologie omnisciente n'est pas un système totalitaire *in posse*. En matière d'histoire des idées toute explication en termes de «pentes fatales» est fallacieuse. Mais toutes ces idéologies comportaient, comme je viens de le souligner, une anti-morale immanente et une logique dénégatrice, elles installaient ici-bas et fétichisaient un *Realissimum* auquel tout devait être sacrifié, – caractères qui en font non la cause, mais la condition de possibilité et de future légitimation des mouvements et des régimes totalitaires.

La conception militariste du parti de masse, le «culte» rendu à Marx, la foi inculquée dans le déterminisme marxiste, le futur socialisme de caserne collectivement «rêvé» par les leaders «autoritaires», haïs des anarchistes, de même que les luttes pied à pied contre les «déviationnistes» et les sanglantes haines militantes sont des faits concomitants et co-intelligibles qui prennent parfaitement leur sens dans le contexte du mouvement ouvrier de 1870-1914, et qui sont non préfigurés alors, mais accomplis, établis, structurels, indélogeables, qui sont créateurs d'attitudes et, si on veut user de ce mot, d'*habitus*. C'est bien pour avoir non pas anticipé l'avenir, mais observé en synchronie certains phénomènes délétères qui les frappaient dans le mouvement ouvrier de leur temps que les sociologues d'avant 1914 ont dégagé les notions de «culte du chef» (Roberto Michels), de «tendances oligarchiques» des partis (Michels encore), de religions modernes (Vilfredo Pareto) etc. Les prétendues perversions du socialisme – quoique différentes

---

<sup>142</sup> Je renvoie à mon étude, «La pensée conspiratoire : Une histoire dialectique et rhétorique ?». In Emmanuelle Danblon & Loïc Nicolas, dir. *Les rhétoriques de la conspiration*. Paris : CNRS Éditions, 2010. 25-42

de fonction d'une époque à l'autre – sont inhérentes à toute son histoire, plus ou moins latentes ou patentes selon les moments, à la fois dans les doctrines et dans les mœurs militantes. Elles sont là, avant 1917, non comme des préfigurations indécises, mais comme des éléments récurrents des programmes et des modèles d'action, et comme l'aliment des conflits internes — puisqu'il est vrai qu'avant cette date, les résistances internes au mouvement ouvrier ont été considérables et que bien des penseurs de gauche ont semblé voir venir et, à tout le moins, ont été assez nombreux à crier casse-cou.

Marc Lazar en 2002 dans l'essai que j'ai évoqué plus haut, *Le communisme, une passion française*, analyse le Parti communiste français, PCF et son passé terrible et glorieux alors que ce parti à bout de souffle vient précisément de s'effacer de la carte politique, de disparaître comme force significative – effondrement que confirme la décennie suivante.<sup>143</sup> Lazar caractérise les structures de ce parti si différent des autres comme celles d'une «société secrète» animée en démocratie par une «passion totalitaire» complotiste:

Le PCF représente bien une société secrète établie au grand jour, selon la formule d'Alexandre Koyré que Hannah Arendt reprend à son compte. Outre le puissant appareil clandestin dont il dispose très longtemps, il s'entoure d'une panoplie d'organisations de façade (syndicats, associations diverses et variées). Celles-ci ont pour fonction de séparer les adhérents du mouvement totalitaire du monde réel tout en constituant un trait d'union avec lui et en entretenant l'idée chez les adhérents d'un semblant de normalité extérieure: « Les organisations des compagnons de route entourent les mouvements totalitaires d'un brouillard de normalité et de respectabilité qui trompe les adhérents sur le vrai caractère du monde extérieur et le monde extérieur sur le vrai caractère du mouvement. L'organisation de façade a une double fonction: façade du mouvement totalitaire aux yeux du monde, et façade de ce monde aux yeux de la hiérarchie interne du mouvement». Les adhérents et les sympathisants sont à la fois liés et séparés selon des « cercles de contact ». Le compagnon de route représente «l'habitant normal du monde extérieur », l'adhérent ordinaire «appartient encore au monde

---

<sup>143</sup> Robert Hue, son candidat à la présidentielle, n'a obtenu alors que 3,3 % des voix. Le PCF n'avait du reste pas encore touché le fond.

environnant », le militant s'identifie complètement au mouvement: les deux premiers forment un mur protecteur tout en figurant le monde extérieur (et donc normal) aux yeux du dernier. Les structures rigides et cloisonnées du parti impliquent une discipline quasiment militaire, un contrôle absolu.<sup>144</sup>

Le PCF fut d'abord totalitaire par sa participation organique au régime soviétique dont il recevait des ordres: le PCF a été soumis «à une dépendance organisationnelle, adoptant dès les années 1920 les mêmes structures et le même mode de fonctionnement que le Parti bolchevique, pour les conserver jusque dans les années 1990. L'essentiel pour les bolcheviks était de transformer un parti socialiste réformiste en mouvement de révolutionnaires professionnels.»<sup>145</sup> Le Parti a par ailleurs entretenu en son sein une «mentalité totalitaire» tout en se trouvant pénétré par les valeurs et les mœurs démocratiques et immergé en quelque sorte dans un monde antagoniste du sien. «Cependant, à aucun moment le PCF n'a permis que [les] pressions conjointes de la société ouverte et du régime démocratique n'entament sa structure totalitaire. ... En cas de divergence d'intérêts, c'est toujours l'impératif téléologique et totalitaire qui l'a emporté – en mai 1936 par la non-participation au gouvernement de Front populaire, en août-septembre 1939 par le soutien à l'alliance germano-soviétique, à l'automne 1947 par une entrée résolue en Guerre froide, et encore en 1978-1980 par la rupture de l'Union de la gauche.»<sup>146</sup>

Il faut ici encore *historiciser*. Ce qu'on identifie comme parti totalitaire a un double passé: sectaire-religieux et conspiratoire romantique: il présente des

---

<sup>144</sup> Lazar, *Le communisme, une passion française*. Paris: Perrin, 2002. 101. Lazar insiste sur la part de mauvaise foi inhérente à ce désir dissimulé de totalitarisme: «Les communistes français, aujourd'hui plus encore qu'hier, le clament haut et fort, la main sur le cœur et l'indignation prête à exploser face à l'éventuel contradicteur: ils sont les plus démocrates des démocrates et ils l'ont toujours été. Ils ne sont pas responsables du sang versé dans les pays où les partis qui, pourtant, se réclamaient de la même idéologie et auxquels ils étaient étroitement liés au point d'en être longtemps dépendants, exerçaient le pouvoir.» 99.

<sup>145</sup> Stéph. Courtois, *Quand tombe la nuit. Origines et émergence des régimes totalitaires en Europe*, 146. Ces faits sont aujourd'hui éclairés par l'ouverture des archives.

<sup>146</sup> *Quand tombe la nuit*, 162. Il aura fallu attendre l'an 1994 et la «mutation» inaugurée par Robert Hue pour assister, trois ans après l'effondrement du régime communiste à Moscou, à un début de «détotalitarisation» réticente du PCF. Trop peu, trop tard.

points communs avec les sociétés secrètes des babouvistes et des socialistes utopiques et avec les sectes millénaristes d'une époque depuis longtemps révolue.<sup>147</sup> Les sociaux-démocrates occidentaux et les occidentalistes russes considéraient avant 1917 l'organisation clandestine des Bolcheviks comme un résultat malheureux mais tout à fait compréhensible de la lutte illégale et semi-légale contre le tsarisme. «Mais ils pensaient qu'elle ne pouvait qu'être abandonnée lorsque la liberté finirait par prévaloir.»

L'hostilité de principe à la démocratie parlementaire et aux droits «bourgeois» a une longue histoire à gauche, le communisme n'a fait en en héritant que l'exacerber. J'ai montré dans *La démocratie, c'est le mal*<sup>148</sup> en remontant haut dans le 19<sup>e</sup> siècle la persistance de l'hostilité de principe de toutes les familles «révolutionnaires» françaises à l'égard de la démocratie bourgeoise et du suffrage universel. Entre 1880 et la Grande guerre, les marxistes guesdistes comme les syndicalistes-révolutionnaires vont répétant une formule de Friedrich Engels qui posait bien des problèmes aux socialistes parlementaires: le suffrage universel, avait écrit l'ami de Marx, est le «dernier instrument de règne des classes possédantes». Elle est l'«ancrage de salut, l'espoir suprême des exploités de tous les régimes».<sup>149</sup> Démocratie et capitalisme sont indissociables et qui lutte contre celui-ci doit répudier celle-là. Le chef des blanquistes, Édouard Vaillant rejetait aussi sans appel le suffrage populaire, mystification de la «nouvelle féodalité» bourgeoise qui, sous des apparences bienveillantes, dissimulait la perpétuation de l'exploitation en transformant le prolétaire en complice jobard de sa propre dépossession: «Le suffrage universel est l'axe de l'ordre social actuel, l'ordre bourgeois, exposait Vaillant. Le peuple dont il escamote les droits l'accepte au bénéfice de ses maîtres, comme autrefois le droit divin dont il est le successeur et le remplaçant. ... La classe régnante convie le peuple à venir par le vote abdiquer entre ses mains. Bonapartistes et opportunistes chantent à l'envi ses louanges: dette de reconnaissance et espoir d'avenir. Le peuple trompé applaudit.»<sup>150</sup>

---

<sup>147</sup> Robert Conquest, *Féroce 20<sup>e</sup> siècle*, 88.

<sup>148</sup> *La démocratie, c'est le mal. Un siècle d'argumentation antidémocratique à l'extrême gauche*. Québec: Presses de l'Université Laval, coll. «Mercure du Nord», 2004.

<sup>149</sup> *La révolution sociale*, 31. 7. 1881.

<sup>150</sup> Éd. Vaillant, *Le suffrage universel et les élections municipales*. Paris: Alavoine, 1880, 3.

Le léninisme ne fait dès lors que proroger en la dogmatisant une hostilité anti-démocratique de longue durée. Il l'impose à l'Internationale communiste et à tous les partis «frères» dont éminemment et sans réserve le PC français. La démocratie «en général» n'existe pas, insistait Lénine, il n'y a qu'une trompeuse démocratie au service de la classe bourgeoise que les communistes entendent renverser pour établir la dictature du prolétariat. «Celle-ci exprime les intérêts de la majorité contre une minorité: elle doit détruire impitoyablement la bourgeoisie et le capitalisme afin d'établir une vraie démocratie. En attendant, les communistes utilisent les moyens légaux d'expression à des fins de propagande, mais sans illusion et sans tomber dans les pièges du «crétinisme parlementaire».<sup>151</sup>

### ● Les «germes» du totalitarisme : jusqu'où remonter ?

Je viens d'amorcer une remontée dans le temps bien avant l'apocalypse de 1914. Quand peut-on voir les linéaments de cette vision des hommes et de la société, de ce que j'ai synthétisé comme «esprit totalitaire» émerger et puis s'agglomérer? Les historiens des idées ont un choix de catachrèses: Germes? Ferments? Racines?<sup>152</sup> Il est toutefois un axiome heuristique commun à des dizaines d'historiens qui se contredisent cependant en leurs périodisations: «The seeds of totalitarianism were sown long before its 20th-century outgrowth».<sup>153</sup> Les germes avaient été semés longtemps auparavant, mais combien longtemps? On constate dans les périodisations un nouveau conflit fondamental, conflit entre les tenants de la longue durée, d'une persistance-immanentisation de schémas religieux chrétiens, de l'esprit eschatologique, et les penseurs qui insistent sur le caractère moderne des éléments à retenir: par exemple la Terreur, la levée en masse, le culte de la Raison et autres éléments qualifiés de «totalitaires» nés de la révolution de 1789 et inconnus de l'Ancien monde.

À force de *remonter*, on peut à ce qu'il semble continuer indéfiniment: à Thomas d'Aquin, à Platon même et toujours on rencontrera des idées et des projets proto-totalitaires qu'on pourra «raccrocher» à d'autres ultérieures! On trouvera des idéocraties proto-staliniennes «préfigurées» avant le 20<sup>e</sup> siècle

---

<sup>151</sup> Lénine, cité par M. Lazar, *Le communisme, une passion française*. 101.

<sup>152</sup> Ex. J.-Lucien Radet, *Roots of Totalitarianism*. New York: Crane, Russak, 1975.

<sup>153</sup> Albert Salomon, *The Tyranny of Progress. Reflections on the Origins of Sociology*. New York: Noonday Press, 1955, 23.



dans la Genève de Calvin – régime idéocratique et totalitaire «avant la lettre» – comme dans le Paraguay des «Réductions» créées par les jésuites et gérées, de façon pré-soviétique, jusqu'à la ruine inclusivement!<sup>154</sup>

Ce fut même un lieu commun des brochures érudites anti-socialistes vers 1848 que de trouver des précédents fâcheux aux doctrines nouvelles en remontant haut dans le lointain passé pour montrer qu'elles s'inspiraient en fait d'«hérésies» vieilles comme le monde.<sup>155</sup>

Dans les années 1950, des érudits repéreront des anticipations totalitaires dans les sociétés hydrauliques, bureaucratiques et coercitives, dans l'Égypte pharaonique (Pitirim Sorokin) ou dans les despotismes orientaux chinois et indien (Karl Wittfogel dont j'ai fait état plus haut, et Barrington Moore). C'est toutefois Karl R. Popper qui a placé le plus résolument le débat sur le totalitarisme «dans la longue durée de la pensée occidentale en ouvrant une véritable histoire archéologique de l'idéologie totalitaire.»<sup>156</sup> *The Open Society and Its Enemies* est un ouvrage en deux volumes écrit par Popper au début de la Seconde Guerre mondiale. Il y développe une critique de l'historicisme à travers trois auteurs, Platon, Hegel et Marx, en s'attachant à montrer comment l'historicisme débouche sur le totalitarisme. Le livre, faute d'éditeur en Amérique, a été publié en 1945 à Londres par Routledge.<sup>157</sup> Dans le premier tome, «L'ascendant de Platon», Popper prétend établir l'influence de Platon sur la pensée politique à travers les âges. «Pour le philosophe et épistémologue d'origine autrichienne, le totalitarisme est en effet le résultat d'un travail intellectuel de longue haleine inauguré par Platon», premier champion de la *Société close* qui est pour Popper – qui pratique une étude à grandes enjambées passablement anachronique – une vision politique

---

<sup>154</sup> «Au nom du progrès, les socialistes veulent appliquer à la société française du 19<sup>ème</sup> siècle une organisation que les jésuites avaient jugée propre à civiliser des anthropophages». Hamon, *Études sur le socialisme, premières considérations ou l'on expose et réfute les principes des différentes sectes socialistes, des saint-simoniens, des fouriéristes, des communistes, de MM. Louis Blanc et Proudhon etc.*, 1849, I 29. Propos raciste et diffamatoire du reste à l'égard des Guaranis.

<sup>155</sup> Voir le premier chapitre de ma *Rhétorique de l'anti-socialisme. Essai d'histoire discursive*. Québec: Presses de l'Université Laval, 2005.

<sup>156</sup> Bern. Bruneteau, *L'Age totalitaire. Idées reçues sur le totalitarisme*. Paris: Cavalier bleu, 2011.

<sup>157</sup> *La société ouverte et ses ennemis*. Paris: Seuil, 1979.

transhistorique. Le philosophe-roi de la *République* de Platon, possédant le savoir véritable et gouvernant en ne suivant que celui-ci, interdit irrémédiablement la discussion, le débat nécessaire à toute société ouverte, il soumet les hommes, pour leur bonheur supposé, à un pouvoir-savoir indiscutable et omniscient.<sup>158</sup> Platon se voit ainsi conférer par Karl Popper le sombre mérite d'avoir inventé la première organisation totalitaire. La Cité platonicienne est en effet dominée par un code moral strictement utilitaire.<sup>159</sup>

### ● L'Église catholique romaine, institution proto-totalitaire

L'Inquisition, mise sur pied dans l'Espagne de l'Âge classique, «préfigure» à son tour dans quelques autres travaux l'État totalitaire, «idéocratique», régnant par la terreur et la torture. Ce rapprochement a été travaillé par des historiens libéraux des années 1930, mais sensiblement moins apprécié des philosophes catholiques, alliés potentiels de leur anti-totalitarisme. Le libéral Élie Halévy, qui s'occupe à rapprocher le fascisme et le communisme dans des conférences publiées en 1938 sous le titre de *L'Ère des tyrannies*,<sup>160</sup> pose que la Rome impériale a eu deux héritiers: l'Empire et l'Église, «l'un et l'autre totalitaires dans leurs ambitions. Il semble qu'ici ou là, et peut-être partout, tôt ou tard, le conflit doive éclater entre ces puissances.»

C'est du reste, rappelle-t-on alors ironiquement, le pape Pie XI qui a trouvé bon en 1938 de rabaisser le caquet du *Duce* qui le prenait d'un peu trop haut avec lui. Le Pontife ne pouvait mieux dire:

S'il y a un régime totalitaire, totalitaire de fait et de droit, c'est le régime de l'Eglise, ... parce que l'homme appartient totalement à l'Eglise.<sup>161</sup>

C'est cette généalogie catholique qu'expose tout au long le récent ouvrage

---

<sup>158</sup> *République*, V, 471c4-475c5.

<sup>159</sup> Bruneteau, op.cit., 21.

<sup>160</sup> *L'Ère des tyrannies*. Paris: Gallimard, 1938. ⇨ Rééd. Paris: Gallimard, coll. «Tel», 1990.

<sup>161</sup> Pie XI, discours prononcé lors d'une audience accordée à des pèlerins français le 18 septembre 1938, publié dans *La Croix* du 22 décembre 1938 sous le titre *Le seul régime totalitaire légitime est celui de l'Eglise*, cité dans *Penser l'hétérogène: Figures juives de l'altérité*, Georges Zimra, Editions L'Harmattan, 2007 et dans *Histoire secrète du Vatican*, Augias Corrado, Express Roularta, 9 févr. 2012.

d'Arthur Versluis, *The New Inquisitions: Heretic-Hunting and the Intellectual Origins of Modern Totalitarianism*.<sup>162</sup> La thèse de l'Américain est adressée *ad hominem* à Eric Voegelin: s'il faut chercher une origine chrétienne aux pratiques totalitaires modernes, ce n'est pas du côté des *prophetae* analphabètes et des misérables groupes gnostiques et millénaristes étudiés par Norman Cohn qu'il faut chercher, mais du côté de la puissante Église catholique romaine et de l'appareil « policier » créé par elle et destiné à préserver l'orthodoxie, l'Inquisition. Toutes les figures de la contre-révolution, de Louis de Bonald et Joseph de Maistre à Donoso Cortès, à Carl Schmitt et Eric Voegelin lui-même, nostalgiques de l'Ordre ancien, ont regretté l'Inquisition et surnoisement admiré sa chasse impitoyable aux hérétiques. Voegelin est un contre-révolutionnaire d'esprit autoritaire et « illibéral »; il est parvenu à occuper cette position dans la mesure où, à le suivre, le 20<sup>e</sup> siècle a procuré au monde une rencontre inattendue: celle du millénarisme et de l'État théocratique et inquisitorial! Cette conjoncture lui a permis de dissimuler la véritable origine, catholique, et le modèle ecclésial des totalitarismes.<sup>163</sup>

Jacques Maritain qui était soucieux d'exonérer le christianisme tout en historicisant les totalitarismes du 20<sup>e</sup> siècle en en faisant des produits de la déchristianisation même, répliquait à ces « attaques » en soutenant que « le moyen âge n'a pas été une époque de totalitarisme chrétien ». « La civilisation médiévale était une civilisation temporellement pluraliste de type sacré et religieux ce qui supposait l'unité de foi dans les cœurs: cette unité ne rassemblait pas seulement la multitude dans le corps mystique du Christ, elle se manifestait aussi sur le plan temporel dans la communauté terrestre, en telle sorte que l'infidèle n'était dans celle-ci qu'un hôte ou un étranger, et que l'unité de civilisation impliquait naturellement l'unité de religion ... Les « États chrétiens » qui ont occupé la scène pendant la liquidation de la chrétienté médiévale ... ont tourné de plus en plus à une déformation mécanique et « despotique » de la conception médiévale. Le nom et le décor du christianisme, tandis que la foi elle-même s'affaiblissait, s'y réduisant de plus en plus à une utilisation politique de la religion au bénéfice des « classes dirigeantes ». Une telle dégradation progressive arrive à son terme ultime, d'une part dans la théocratie économique athée du communisme, d'autre part

---

<sup>162</sup> New York: Oxford UP, 2006.

<sup>163</sup> Versluis, op. cit., 75.

dans la statolâtrie politique des totalitarismes païens.»<sup>164</sup>

### ● Persistances du millénarisme et de la gnose

J'ai traité longuement de la thèse de la perpétuation à couvert et de l'immanentisation des schémas chrétiens par la modernité dite «séculière» au volume II, *Le siècle des religions séculières*. Je résume en essayant de ne pas trop me répéter et en abordant la question sous d'autres angles.

Des penseurs spiritualistes en nombre sont intervenus dans le débat des origines du totalitarisme avec une périodisation de moyenne durée, articulée à une thèse qui leur est commune et qui remonte non pas aux années 1930, mais bel et bien aux Anti-Lumières, aux premières controverses contre les «esprits forts», censées montrer le danger inhérent à leur vaniteuse et téméraire pensée: une modernité sans Dieu ne peut engendrer de vraies valeurs, elle ne peut conduire qu'à l'horreur, à l'inhumain. Dès les débuts des Lumières, les dévots avouent la peur que leur inspire les idées libertines et rationalistes en prétendant faire voir à quoi elles aboutissent: ils en font la base de l'aliénation prochaine des hommes à une Société, avant la lettre, totalitaire: «chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la Volonté générale.»

Les réactionnaires sceptiques, – il en était aussi plus d'un, – soucieux seulement de préserver l'ordre social et de tenir en respect la barbarie, partent de l'idée qui est pour eux évidente que les hommes du commun n'ont rien à gagner à connaître la vérité nue et à contempler le ciel vide, l'illusion religieuse leur convient mieux et elle convient donc à la société. Robespierre lui-même met cartes sur table, il reconnaît que dans une société post-religieuse, délivrée des anathèmes et des censures d'Église, il y a pourtant une vérité qu'il faut censurer, qu'il ne faut pas dire. L'Incorruptible invective l'Athée qui proclame inconsidérément ce qu'il faut taire:

Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées, et frappe au hasard le crime et la vertu; que son âme n'est qu'un souffle léger qui s'éteint aux portes du

---

<sup>164</sup> Jean Chaunu, *Le paradigme totalitaire*, 19.

Les attaques furieuses contre les pyrrhoniens et les athées au 18<sup>e</sup> siècle ne consistent pas à leur dire: tout ceci est faux, vous vous trompez, il y a un dieu, mais à les traiter de scélérats, à leur intimer une profonde réprobation pour avoir révélé une dangereuse vérité – que tout le monde connaît.

Les philosophes rationalistes de tous bords, des libertins du Grand siècle aux philosophes de l'histoire au 19<sup>e</sup>, ont voulu conserver à la vie en société un reste de sacralité — lors même qu'ils ne se sont pas entendu sur l'étendue de ce reste impérissable puisqu'aucune argumentation décisive n'impose la partie du dogme à préserver. Les spiritualistes ont bien perçu et interprété à leur façon cette duplicité des négateurs. Les athées eux-mêmes faisaient la preuve qu'une société athée sereine et harmonieuse est impossible, la preuve de la nécessité de la croyance religieuse dans le moment même où leur aveugle et inconséquent orgueil leur faisait concevoir une société qui s'en serait passé.

C'est ici l'amorce de la théorie de la sécularisation-persistance que l'on rencontre avec une ampleur érudite chez Karl Löwith, chez Norman Cohn, Jacob Talmon, Eric Voegelin: la sécularisation rationaliste n'est pas, comme elle le donne à croire, une nette rupture avec des croyances dévaluées, ni la substitution d'une conception neuve et fondée en «science» du monde, mais la persistance dénégatrice du religieux et la transposition adaptative des schémas fidéistes qu'on *prétend* avoir écartés. Or, cette sécularisation ambiguë ainsi interprétée débouche *logiquement* sur le totalitarisme, – et c'est ce que répète de nos jours le philosophe catholique italien Augusto Del Noce, héritier de cette longue tradition controversiste.<sup>166</sup> C'est au fond la thèse de Dostoïevski dans *Le souterrain*: la modernité sans Dieu, c'est le «culte» de Stavroguine, l'Homme nouveau, avec Chatov et Piotr Verkhovenski qui se roulent à ses pieds. Voir aussi sa «Parabole du Grand Inquisiteur».<sup>167</sup> C'est encore la thèse fondamentale de Leo Strauss, Strauss qui part de la conviction que l'humanisme laïc, avec toute sa raison raisonnante, ne peut conduire qu'à

---

<sup>165</sup> Cité par Georges Minois, *Histoire de l'athéisme. Les incroyants dans le monde occidental des origines à nos jours*. Paris: Fayard, 1998, 426.

<sup>166</sup> Aug. Del Noce, *L'epoca della secolarizzazione*, Milano: Giuffrè, 1970. ➡ *L'époque de la sécularisation*. Paris: Syrtès, 2001, 24.

<sup>167</sup> *Frères Karamazov*, V 5.

la déraison et à la catastrophe: l'inexorable sécularisation n'est que la «crise de l'Occident», elle conduit à l'abîme. Le rationaliste fait de sa raison un usage téméraire, il profane tout ce qui est «sacré» sans voir, dans son aveuglement vaniteux, qu'il détruit toute société possible. Répandez vos indiscrets sophismes: Tout roi est un usurpateur, la propriété c'est le vol, Dieu c'est le mal! La «raison» qui vous conduit à dire *cela* est dangereuse. Il vaut mieux que les humains croient à des dogmes que de raisonner sur tout jusqu'à ce que plus rien ne tienne: c'est ce que redisent depuis plus de deux siècles tous les réactionnaires de Burke et de Joseph de Maistre à Carl Schmitt et Leo Strauss.

On rencontre cette même idée exprimée en un *trilemme*: le rationalisme, l'athéisme, supprimant le dualisme du spirituel et du profane, conduit soit au nihilisme et à la décomposition sociale, au repli de l'individu sur ses intérêts égoïstes, à la lutte impitoyable de tous contre chacun – soit à l'idolâtrie nouvelle d'un Absolu immanent, d'un *Realissimum*, et à un nouvel asservissement — soit encore (version de Colins de Ham<sup>168</sup>) à l'alternance indéfinie de l'anarchie et du despotisme. Argument intéressant à étudier en ses différentes expressions, de la *pente fatale* tripartite.

Eric Voegelin publie à Vienne en 1938, quelques semaines avant l'Anschluss, *Die politische Religionen*.<sup>169</sup> Pareillement et également hostile aux nazis et aux communistes, il fait des régimes totalitaires de droite et de gauche non un «simple» phénomène politique fruit du malheur des temps et notamment des horreurs de la guerre mondiale, mais le symptôme ultime de la crise spirituelle de la modernité déchristianisée. Il l'inscrit comme le passage à l'acte, comme l'accomplissement concret d'une «religion intramondaine» coupée de la transcendance, avec sa sacralisation d'une Idole terrestre qui réclame du sang, des massacres et se crée des zéloteurs aveuglement soumis et sans pitié.<sup>170</sup> Loin de se contenter de qualifier dédaigneusement le nazisme de retour à la barbarie, Voegelin voit en lui – comme dans la «religion intramondaine» concurrente bolchevique – une force nouvelle dotée d'un

---

<sup>168</sup> Voir mon *Colins et le socialisme rationnel*.

<sup>169</sup> *Die politische Religionen*. Wien: Bermann-Fischer, 1938. ⇔ Rééd. München: Fink, 1993, éd. Peter J. Opitz avec un „ Nachwort “ important. ♦ *Les religions politiques*. Paris: Cerf, 1994.

<sup>170</sup> Dans ses *Réflexions auto-biographiques*, Voegelin fait partir toute sa pensée philosophique de sa haine du nazisme, idéologie destinée à procurer à ses adhérents une «pseudo-identité» substituée à un *moi* humain authentique.

pouvoir d'attraction immense, force dont toute la modernité, fallacieusement humaniste, rationaliste et séculière, préparait en fait le succès.

Voegelin, authentique réactionnaire, dans *From Enlightenment to Revolution*<sup>171</sup> va caractériser après la guerre avec un serein aplomb les Lumières comme l'expression première d'une «révolte apostatique» qui devait conduire fatalement les hommes modernes au «cauchemar du marxisme et du national-socialisme».

La religion séculière n'est pas seulement un culte de masse instrumentalisé par un État dictatorial, c'est tout le contraire d'un expédient cynique: elle est l'essence, la source et la cause du phénomène totalitaire. Le totalitarisme «désigne essentiellement une perversion d'ordre spirituel»,<sup>172</sup> il exprime une «pathologie» moderne de l'Âme. Les modernes «religions politiques» qu'il appelle aussi des «religions intramondaines» apparaissent en 1938 à Eric Voegelin comme le produit d'une déchéance civilisationnelle, d'une perte de l'ouverture de l'esprit sur la transcendance qu'avaient procuré à l'Occident tant la philosophie platonicienne que la théologie chrétienne, comme une vaine et fallacieuse immanentisation des religions révélées et, à ces divers égards, comme le produit délétère de la modernité séculière même et de la bien mal inspirée «foi en l'homme», source nouvelle supposée du bien et du perfectionnement – cet axiome des Lumières. «Lorsque les symboles de la religiosité supra-mondaine sont bannis, ce sont de nouveaux symboles nés dans le langage scientifique intramondain qui prennent leur place», expose Voegelin.<sup>173</sup> Le Dieu transcendant est chassé du monde mais une sacralisation perverse envahit l'immanence de la vie en société, laquelle ne peut plus être délimitée «comme une sphère profane dans laquelle nous aurions seulement affaire à des questions d'organisation du droit et du pouvoir.»<sup>174</sup> Les religions politiques déplacent le sacré dans une hiérarchie immanente de l'être. Les dieux de ces équivoques «religions intramondaines» ont soif et ils sont plus altérés de sang que ne le fut jamais le Dieu judéo-chrétien. Les idéologies totales du 20<sup>e</sup> siècle, les «religions politiques» déplacent le sacré dans une

---

<sup>171</sup> Ed. J. Hallowell. Durham NC: Duke UP, 1975.

<sup>172</sup> Thierry Gontier dans son étude sur Voegelin in: Lara, Philippe de, dir. *Naissances du totalitarisme*. Paris: Cerf, 2011, 165.

<sup>173</sup> *Les religions politiques*, 87.

<sup>174</sup> 107.

hiérarchie immanente de l'être. Elles installent dans le monde un Fétiche plus-que-réel, un *Realissimum*, dénommé Eric Voegelin comparant l'un des premiers, comme je viens de le signaler, les bolcheviks et les nazis.<sup>175</sup> Elles mettent l'homme à son service. «L'homme ... se considère lui-même comme un outil, comme un rouage hégélien de la grande totalité, et se soumet volontairement aux moyens techniques avec lesquels l'organisation du collectif l'incorpore.»<sup>176</sup> L'Être-le-plus-réel «s'élève à la place de Dieu et cache ainsi tout le reste».<sup>177</sup> Le *Realissimum* exige et il obtiendra toujours plus de «sacrifices humains.»

L' idéaltype transhistorique que construit après la guerre Eric Voegelin, celui de «gnose» moderne, est proche d'autres termes à même visée synthétique, d'autres termes aussi délibérément anachroniques appliqués par divers penseurs spiritualistes à la modernité politique et à ses idéologies radicales. Jacques Maritain traçait l'axiome et le programme de ces sortes de problématiques généalogiques quand il écrivait: «Il convient d'aller chercher assez loin dans le passé les racines et la première vertu germinative des idées qui gouvernent le monde aujourd'hui».<sup>178</sup> La «gnose» voegelinienne se construit sur un dualisme qui oppose le Dieu véridique et caché et le Mauvais démiurge, qui confronte les justes au monde scélérat. Elle promet un avènement messianique imminent et débouche sur une eschatologie millénariste. La gnose est une révélation eschatologique, elle comporte un récit prophétique de la fin des temps et le récit d'un combat mystique qui opposera un monde scélérat à une poignée de justes à qui est promise la victoire finale. Le dualisme gnostique a des affinités avec le manichéisme: le mal ici-bas ne vient pas de Dieu mais d'un Mauvais démiurge et de ses suppôts. Le messianisme annonce alors et prophétise dans ce contexte la venue imminente d'un Sauveur, d'un Empereur des derniers jours par exemple comme le fantasmaient les plèbes médiévales, qui conduira à la victoire finale sur les Fils des ténèbres. Le millénarisme ou chiliasme narre l'épisode central de *l'Eschaton*, le Second avènement où, ayant enchaîné les forces du mal, le Sauveur régnera mille ans (κίλιοι = mille) au milieu des élus dans l'égalité et l'abondance.

---

<sup>175</sup> *Les religions politiques*. Paris: Cerf, 1994.

<sup>176</sup> 94.

<sup>177</sup> 37.

<sup>178</sup> *Trois réformateurs*. Paris, Plon-Nourrit, 1925, 4.



Voegelin fait ainsi de la gnose revivifiée une forme de pensée [proto-]totalitaire qui résulte, – sur fond psychologique d'un volontarisme extrême et d'une *hybris* de la raison, – de la rencontre et de la fusion du fanatisme eschatologique, de l'antique vision chiliastique de l'avenir *et* des techniques modernes de contrôle social.

La thèse qui représente les modernes philosophies de l'histoire et la pensée du progrès comme une «sécularisation de l'eschatologie» chrétienne a été développée surtout par Karl Löwith dans sa monumentale synthèse, *Weltgeschichte und Heilsgeschehen*.<sup>179</sup> Pour Löwith, une profonde rupture cognitive s'est opérée une seule fois en Occident: elle s'inscrit entre le temps cyclique des Anciens et la temporalité linéaire-eschatologique des chrétiens. La sécularisation de l'histoire du salut en historicisme hégélien et puis en matérialisme historique est au contraire relativement superficielle car les «idées» d'une fin des temps et d'un salut des justes s'y conservent. Ce sont ces idées mêmes qui reprennent vigueur en se sécularisant.

Le progrès est une «sécularisation» de la Providence, les prétendues lois de l'histoire sont un *Heilsgeschehen*, une eschatologie travestie. Le grand livre de Karl Löwith est construit selon un plan contre-chronologique: il *remonte* de Marx à Comte et à Hegel, puis à Condorcet, Turgot, Voltaire, puis à Vico, puis à Joachim de Flore et enfin aboutit à Augustin d'Hippone. Löwith développe dans ce contexte la thèse, sans doute provocatrice quand elle fut énoncée vers 1950, que «la foi communiste [est] un *pseudomorphe* du messianisme judéo-chrétien» et que le matérialisme historique «est une histoire sacrée formulée dans la langue de l'économie politique».<sup>180</sup> Un *pseudomorphe*, c'est à dire l'avatar inauthentique de quelque chose de refoulé. La future société communiste chez les socialistes romantiques et puis le socialisme collectiviste chez Marx et les marxistes des Deuxième et Troisième Internationales sont, pour Löwith, l'équivalent, superficiellement modernisé, du Royaume messianique du *Millenium*.

---

<sup>179</sup> 1<sup>ère</sup> version américaine : *Meaning in History : The Ideological Implications of the Philosophy of History*. Chicago: Chicago U. Press, 1949. Version **différente** en allemand comme *Weltgeschichte und Heilsgeschehen. Die theologischen Voraussetzungen der Geschichtsphilosophie*. Stuttgart: Kohlhammer, 1953. 1967 = 4. Aufl. Traduction tardive: *Histoire et salut. Les présupposés théologiques de la philosophie de l'histoire*. Paris: Gallimard, 2002.

<sup>180</sup> *Histoire et salut. Les présupposés théologiques de la philosophie de l'histoire*. Paris: Gallimard, 2002, 71.

On voit le sens paradoxal que prend «sécularisation» chez Löwith (son mot est plutôt *Verweltlichung*, «immanentisation»): la sécularisation n'est pas une rupture avec des croyances pré-modernes rejetées, ni comme la substitution d'une conception neuve du monde à une ci-devant vision religieuse dominante, mais au contraire il faut la voir et la modernité avec elle comme la persistance structurante du religieux et sa transmission adaptative dénégratrice. Les philosophies de l'histoire sont une immanentisation des théologies du Salut. Les diverses pensées du progrès sont séculières dans leur rhétorique de surface, mais elles seraient pourtant «incompréhensibles», pose-t-il, sans considérer leurs antécédents eschatologiques et messianiques. L'immanentisation partielle de l'*eschaton* est un phénomène significatif, mais qui ne peut masquer la continuité cognitive ni les «présupposés théologiques» qui sont justement préservés dans ce processus.

Le paradigme de la persistance et du retour du religieux comme moyen d'explication du fanatisme totalitaire a été appliqué au nazisme. James M. Rhodes étudie l'idéologie nazie dans *The Hitler Movement: A Modern Millenarian Revolution*.<sup>181</sup> Un autre historien du nazisme, Klaus Vondung, a prétendu en retracer la genèse en termes de prégnance de l'«apocalyptisme» en Allemagne dans *Die Apokalypse in Deutschland*.<sup>182</sup> Je m'arrête à James Rhodes qui, de tous les historiens du nazisme, est celui qui s'inspire le plus directement de Voegelin.

In the tradition of Eric Voegelin and Norman Cohn, écrit-il, I think that the National Socialist ideology should be seen as a more or less coherent millenarian and gnostic worldview that must be taken seriously if the Nazis are to be understood. .... the Nazis believed that their reality was dominated by fiendish powers and they experienced revelations or acquired pseudo-scientific knowledge about their historical situation that made them want to fight a modern battle of Armageddon for a worldly New Jerusalem.<sup>183</sup>

---

<sup>181</sup> Stanford CA: Hoover Institution Press, 1980.

<sup>182</sup> München: Deutscher Taschenbuch Verlag, 1988. ♦ *The Apocalypse in Germany*. Columbia MO: University of Missouri Press, 2000. Voir aussi son *Magie und Manipulation. Ideologischer Kult und Politische Religion des Nationalsozialismus*. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1971.

<sup>183</sup> Op. cit., I et 18.

Rhodes fait du millénarisme fondé sur une expérience de «catastrophe ontologique», la motivation profonde des nazis et l'explication essentielle de la criminalité de ceux-ci, écartant les causes contingentes réductrices – crise économique etc., – soulignant qu'il importe de considérer centralement et de prendre au sérieux la conception si irrationnelle soit-elle que les nazis eux mêmes avaient du sens de leur action.<sup>184</sup>

Ici aussi l'intuition d'un retour immanentisé du millénarisme remonte au début du régime nazi. Pour Franz Borkenau en 1939, le nazisme était à voir comme la «wildest outburst of secular messianism ever experienced.»<sup>185</sup> Les figures de sauveurs, en clé fasciste de *Duce et Führer*, ont été d'autant plus étudiées dans un tel contexte que, du côté fasciste, la transposition du type messianique du *Dux* a été consciente. Mais il faut ajouter que les sauveurs abondent dans la modernité – et leurs cultes. Dans les socialismes, mais aussi dans les Grands récits nationalistes avec leurs Mazzini et leurs Mickiewicz.

### ● Les Lumières comme rationalisation de l'eschatologie

Dès 1932 dans un ouvrage vraiment «précurseur», *The Heavenly City of the 18th-Century Philosophers*, Carl L. Becker, historien américain, fait le lien de cette immanentisation réticente avec l'esprit des Lumières. Il fait des «philosophes» du 18<sup>e</sup> siècle les fomentateurs plus ou moins inconscients de la persistance-dénégation en opérant, en les maquillant de rationalité, la «remise en selle» des idées chrétiennes apparemment répudiées par eux. Dans ce classique d'histoire des idées, Becker montre combien les paradigmes eschatologiques «informent» quoi qu'elle en ait la pensée des Lumières. Il a soutenu, et ses disciples ont abondamment développé cette thèse à sa suite, que la vision entretenue par «the radical Enlightenment» d'une imminente et soudaine rupture après laquelle les vices des sociétés humaines seront effacés est un «sous-produit du christianisme», et que dans la foulée, tous les projets puis les mouvements révolutionnaires modernes sont une continuation de la religion par d'autres moyens.<sup>186</sup> Les Philosophes ont démoli la Cité de Dieu augustinienne mais seulement pour la reconstruire ici-bas avec de nouveaux

---

<sup>184</sup> 19.

<sup>185</sup> Borkenau, *The Totalitarian Enemy*. London: Faber, 1939, 129.

<sup>186</sup> John Gray, *Black Mass. Apocalyptic Religion and the Death of Utopia*. London: Allen Lane, 2007, 2.

et plus durables matériaux.<sup>187</sup> Becker repousse l'idée, largement acceptée de son temps, selon laquelle le 18<sup>e</sup> siècle, fondamentalement moderne, serait la véritable source du «climat d'opinion» du 20<sup>e</sup> siècle. «Selon lui, le 18<sup>e</sup> siècle est infiniment plus proche du 13<sup>e</sup> siècle croyant que du 20<sup>e</sup> siècle libéral, ... les philosophes étaient beaucoup moins émancipés de la pensée chrétienne du Moyen Âge qu'ils ne le pensaient eux-mêmes ou que ne le pense la postérité. ... L'on en arrive, vingt ans avant l'école totalitaire des années de la guerre froide, à l'idée que, «dans le *Manifeste communiste*, Karl Marx et Friedrich Engels ont lancé le cri de guerre d'une religion sociale nouvelle. Tout comme la religion de l'humanité du 18<sup>e</sup> siècle, la foi communiste est fondée sur les lois de la nature révélées par la science».<sup>188</sup> Les philosophes élaborent des projets rationnels de réforme politique et sociale, ils critiquent les vieilles institutions et les traditions et cherchent à leur opposer les «lois de la Nature». Ont-ils résolument rejeté pourtant la Providence, l'eschatologie, l'idée messianique, le paradis sur terre? Becker s'emploie à montrer que ceci est bien moins sûr. Ce qu'il fait apparaître c'est une sécularisation partielle qui récupère et recycle divers schémas, proroge en les rationalisant certaines «valeurs», autant qu'elle cherche à se séparer du cadre théologique chrétien ou du moins à l'oblitérer.

Apparemment une alternative s'impose à la critique des Lumières: *Ou bien* on dénonce leur rationalisme sec et leur *hybris* matérialiste vaniteuse, *ou* on décide d'y voir la résurgence/persistance des gnosés et des millénarismes antiques. Mais on voit qu'il est possible de combiner les deux imputations. Eric Voegelin retrouve Joseph de Maistre: le doute philosophique qui sape la vraie religion ne vient pas éclairer un monde plongé dans les ténèbres, c'est tout au contraire: le philosophisme engendre des abstractions fantasmatiques, des chimères, des croyances fanatiques que l'Église dans sa sagesse avait de tout temps répudiées comme «hérésies» et «gnosés». La croyance dans la capacité de la raison humaine de connaître le monde de part en part et de le maîtriser est plus irrationnelle que la foi en une Révélation. Plus grosse d'effets pervers aussi. Tout se ramène chez Voegelin à un raisonnement spiritualiste que je synthétise brutalement: si l'homme n'est qu'un animal dénaturé, s'il n'a aucune essence spirituelle, il sera rationnel un

---

<sup>187</sup> *The Heavenly City of the 18th-Century Philosophers*. New Haven: Yale UP, 1932. ♦ 2003, 49-53.

<sup>188</sup> Reproche que formule Z. Sternhell, *Les anti-Lumières. Du 18<sup>e</sup> siècle à la guerre froide*. Paris: Fayard, 2006. 559.

jour de le mettre au service d'un Plan et d'une Grande politique comme un matériau «expendable», jettable. Régis Debray résume en une formule ironique tout ceci: «Les Lumières, c'est l'homme sans Dieu et l'homme sans Dieu, c'est Auschwitz.»<sup>189</sup>

Cette critique qui «remonte» aux Lumières et les accuse a sa logique: plutôt que de se trouver devant l'énigme d'une pensée rationnelle, une pensée qui aurait été intégralement bonne et bienfaisante à l'origine mais qui aboutit à tout coup à des «applications» atroces, plusieurs historiens, divers de tempérament intellectuel et de formation, ont cru perspicace de se demander ce qu'il y avait de pernicieux dans les postulats et à l'origine même, au temps des Lumières, de Rousseau, dans les utopies romantiques – ce qu'il y avait là qui «portait en germe» le ou du totalitarisme. Si les utopies philosophiques, modernisées par le petit personnel des Lumières en projets concrets à réaliser, si l'esprit d'utopie sont en effet parties intégrantes des Lumières, ne devrait-on pas en venir à mettre en cause celles-ci? La Révolution russe se présente en héritière des Lumières, les mouvements fascistes se proclament ennemis des Lumières et cependant l'une et les autres tournent à la terreur et à la dictature totalitaire et ils *convergent* sur bien des points.

L'optimisme utopique des Lumières, l'idée seule d'une société délivrée du mal et d'un «changement à vue» possible est à la source du malheur moderne, «the very idea of a self-contained system from which all evil and unhappiness have been exorcised is totalitarian».<sup>190</sup> Tous les historiens des idées libéraux de langue anglaise depuis Isaiah Berlin et Jacob Leib Talmon dans les temps de la Guerre froide, prétendent retracer des étapes qu'ils voient fatales qui vont des bonnes intentions abstraites et irréfléchies des Philosophes à l'Univers concentrationnaire. Les doctrines des Grandes espérances apparues chez le petit personnel des Lumières, l'abbé Mably, Morelly, puis développées par les socialistes romantiques, par leur caractère *utopique* justement, par leur promesse de remède global à portée de main à tous les maux sociaux, par le déterminisme historique qui les étayait depuis les temps lointains des Saint-Simon, Fourier, Leroux, Colins, par l'esprit de croyance dénégatrice qu'elles ont inspiré, n'ont-elles pas à l'évidence joué un rôle décisif et néfaste dans le

---

<sup>189</sup> Régis Debray, *Aveuglantes lumières*. Paris: Gallimard, 2006, 18. Dire que l'Occident, la modernité, le monde sécularisé, la pensée politique moderne etc., se sont engagés dans une mauvaise voie suppose qu'il y en avait une bonne de disponible.

<sup>190</sup> J. Talmon, *Origins...*, 35.

malheur des temps, ne débouchent-elles pas sur les horreurs d'un 20<sup>ème</sup> siècle qui serait *passé à l'acte* en mettant sur pied, inspiré par leurs vains *blueprints* et leurs fallacieuses «lois de l'histoire», des *idéocraties* sanguinaires?<sup>191</sup>

Lourde question! Les Français y sont réticents plus que d'autres, ceci tient sans nul doute à leurs mythes mémoriels. «Rare est le penseur qui, en France, a abordé le véritable problème du totalitarisme, diagnostique l'historien américain Tony Judt, le fait, précisément, qu'il soit un dérivé logique et historique de cette vision universaliste de la démocratie républicaine qui épate encore tant de penseurs français.... Pour regarder en face l'expérience européenne du totalitarisme, y compris dans ses aspects qui ont tellement séduit les intellectuels occidentaux, il ne suffit pas de proclamer les vertus de la démocratie et la victoire du régime politique libéral. Il faut d'abord se demander en quoi la démocratie libérale se distingue de son homologue totalitaire, ce qui suppose que l'on dépasse les diverses catégories héritées de la pensée socialiste d'après les Lumières et que l'on se préoccupe sérieusement des droits et de la place des individus.»<sup>192</sup>

La thèse d'une *face sombre* des Lumières a été exposée assez diversement mais de façon convergente somme toute par Karl Popper, Isaiah Berlin, Hannah Arendt, Czeslav Milosz et Friedrich Hayek. Elle a sa version marxisante avec Adorno et Horkheimer dans leur *Dialektik der Aufklärung*. Elle se présente aussi sous une version à la Foucault: la raison abstraite des philosophes débouche sur la rationalité bureaucratique et répressive des prisons modernes et des camps, des sociétés planifiées où les humains sont des «rouages» d'une Grande machine.<sup>193</sup>

Isaiah Berlin, jadis professeur à Oxford, historien d'une immense érudition des idées politiques modernes, établit dans plusieurs ouvrages qui ont touché jusqu'au grand public anglais une généalogie qui va des Philosophes aux Bolcheviks, et une généalogie complémentaire et entremêlée, un *fil rouge* qui court de la Terreur jacobine à la Terreur soviétique. Lénine et Staline sont les héritiers de Rousseau. Les philosophes sont au bout du compte, *verbatim*,

---

<sup>191</sup> Ainsi serait-on allé du «siècle-charnière», le 19<sup>e</sup>, qui les a conçues, au siècle-charniers qui les a testées. C'est une formule amèrement spirituelle de Philippe Muray.

<sup>192</sup> Tony Judt, *Le Passé imparfait. Les intellectuels en France, 1944-1956*. Paris, Fayard, 1992, 371-372.

<sup>193</sup> *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Paris: Gallimard, 1975.

«responsables», «complices avant le fait» comme dit le droit anglais, de la tyrannie soviétique et du Goulag.<sup>194</sup> Pour Berlin, il est vrai, les Lumières «se réduisent à un tout petit nombre d'idées simples: l'uniformité de la nature humaine, l'universalité du droit naturel en tant que code de tout comportement moral, la conviction qu'il existe une seule finalité parfaite pour l'humanité, que les hommes peuvent découvrir et atteindre»<sup>195</sup> et le professeur d'Oxford admire en Herder et Burke certains penseurs proto-nationalistes des anti-Lumières qui conservent les traditions, les particularismes des mœurs, nient l'idée d'une nature humaine, une nature commune à tous les hommes et l'idée corrélative de droits naturels.

Tous les historiens libéraux depuis Tocqueville et Taine repassent par des étapes qui étaient *fatales* selon eux, qui vont des bonnes intentions abstraites, rigidement déduites et irréfléchies à l'univers concentrationnaire. L'optimisme utopique des Lumières, l'idée seule d'une société à venir délivrée du mal et conçue comme un Système bien huilé, l'idée d'un «changement à vue» sont à la source du malheur moderne, «the very idea of a self-contained system from which all evil and unhappiness have been exorcised is totalitarian».

Friedrich Meinecke dans *Die deutsche Katastrophe*<sup>196</sup> a cherché à expliquer pour sa part le nazisme en remontant lui aussi aux «illusions optimistes des Lumières» et à l'esprit jacobin de la «levée en masse».

Car les Lumières, c'est sans doute le rejet de l'obscurantisme, la rationalité et la tolérance – mais c'est aussi l'esprit d'utopie (j'aboutis un peu plus loin au «procès» de l'utopie), c'est l'optimisme fallacieux du déterminisme historique qui commence avec Turgot, la vision du progrès asymptotique, c'est l'hybris du scientisme et l'angélisme autoritaire du rationaliste face à une société à réformer et reconstruire de part en part, c'est encore l'expansionnisme européen au nom de la supérieure civilisation – c'est tout ce qui conduit aux totalitarismes et au malheur du 20<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>194</sup> Thèse commentée par G. Garrard, *Counter-enlightenment from the 18th Century to the Present*. Abingdon UK: Routledge, 2006, 80-.

<sup>195</sup> Sternhell, *Les anti-Lumières*, 541.

<sup>196</sup> 1946. *The German Catastrophe*. Cambridge: Harvard UP, 1950.

Le débat sur les origines intellectuelles du totalitarisme «s'est polarisé d'entrée autour de deux positions: celle d'Hannah Arendt qui, au nom du caractère inédit du phénomène, entend lever tous les soupçons portés à l'encontre de la tradition philosophique occidentale courant de Platon à Nietzsche ; celle des auteurs qui entendent traquer au contraire la généalogie intellectuelle du fantasme totalitaire : Karl Popper et Bertrand Russell [sic] au lendemain immédiat de la Seconde Guerre mondiale, Jacob Talmon en 1952. Pour ceux-ci, Jean-Jacques Rousseau et son concept de volonté générale, générateur d'unanimité propice à l'endoctrinement font figure d'accusés majeurs. «Hitler est un résultat de Rousseau» décrète sans nuance Russell, bientôt contempteur du bolchevisme à partir du même présupposé».<sup>197</sup>

L'application aux doctrines politiques modernes de la notion de «messianisme» a été l'instrument de recherche de l'historien israélien Jacob L. Talmon. Son premier livre, *The Origins of Totalitarian Democracy*,<sup>198</sup> est consacré en partie au babouvisme et à la Conspiration des égaux. L'ouvrage toutefois part de Jean-Jacques Rousseau pour en venir ensuite à Babeuf — et aboutir à Staline. Il prétend montrer dans les idées et les enchaînements de raisonnements de l'auteur du *Contrat social* la matrice originelle de toutes les idéologies ultérieures que Talmon regroupe sous le chef de «démocratie totalitaire». Dans une société idéale future fondée sur le *Contrat social*, le citoyen n'aura d'autre critère de valeur et de morale que ceux édictés par le Contrat duquel il reçoit sa personnalité et ses devoirs. L'État prend la place d'un absolu, il devient un Plus-que-réel immanent. Talmon présente à son tour le «messianisme séculier» qui naît au 18<sup>e</sup> siècle comme un avatar du millénarisme chrétien, coupé de la transcendance.<sup>199</sup> Le concept paradoxal de «démocratie totalitaire» pose une relation de cause à conséquence entre l'idée de volonté générale et les passages à l'acte tyranniques du 20<sup>e</sup> siècle. «Selon Talmon, les trois voûtes du mécanisme totalitaire (demiurgie de l'Homme nouveau, unité de la volonté, parti révolutionnaire d'élus) sont directement issues de la volonté générale rousseauiste : 1. le but de la vie politique étant de préparer les hommes à vouloir la volonté générale, il

---

<sup>197</sup> Bruneteau, «L'interprétation du totalitarisme en tant qu'extrémisme du mythe de la volonté générale», *Jus politicum*, 10, 2013.

<sup>198</sup> London: Secker & Warburg, 1952. 1970.

<sup>199</sup> 10.



suppose de changer la nature humaine, de dissoudre l'individu dans le tout collectif, de l'entraîner à «supporter docilement le joug du bonheur public»; 2° la conjugaison de la volonté générale avec le principe de la souveraineté populaire exclut les notions de séparation et de balance des pouvoirs, interdisant de surcroît le pluralisme des partis suspects de segmenter la passion unanimiste ; 3° le concept de volonté générale étant abstrait et inaccessible pour un peuple empreint de préjugés et d'égoïsmes, la notion de peuple souverain sous-entend les seuls individus qui s'identifient à la volonté générale.»<sup>200</sup> Alfred Cobban énonçait ceci dès 1939 et c'est lui qui inspirera les penseurs libéraux de Talmon à Furet :

Robespierre et les Jacobins ont construit une philosophie du totalitarisme fondée sur Rousseau qui a affirmé que la volonté générale était tout. ... De même qu'aujourd'hui Staline, Hitler ou Mussolini soutiennent qu'ils sont des «dictateurs démocratiques», de même Robespierre croyait qu'il représentait la volonté du peuple.<sup>201</sup>

Talmon à son tour n'a pas manqué de disciples. Dans l'Angleterre de la Guerre froide, Isaiah Berlin qui n'a pas reconnu sa dette envers l'Israélien «part en campagne, dans le sillage de Talmon, contre Rousseau, élevé dans *Les Origines de la démocratie totalitaire* au statut non seulement de principal responsable de la dictature jacobine, mais de véritable fondateur du léninisme et du stalinisme.»<sup>202</sup> Pour Roger Payot en 1978<sup>203</sup> comme pour Talmon, le processus de retour en force d'un gnosticisme imparfaitement rationalisé remonte à Jean-Jacques Rousseau ; du moins, il se constate d'abord chez l'auteur du *Contrat social*. L'homme vit sous le règne du mal quoique bon à l'origine et restant bon en son essence. Il peut s'émanciper de ce monde mauvais et

---

<sup>200</sup> Ibid., 5. Bernard Bruneteau relève et analyse les nombreuses sources d'inspiration de Talmon.

<sup>201</sup> Alfred Cobban, *Dictatorship : its History and Theory*, London, Jonathan Cape, 1939, 12-13. Cité et traduit par Bruneteau, loc. cit.

<sup>202</sup> Sternhell, *Les anti-Lumières*. 511. Sternhell paraphrase les accusations de Berlin en ces termes: «Pour Rousseau, la liberté est une valeur absolue. Mais en même temps ce calviniste sécularisé — ici on entend un écho de la thèse de Carl Becker — pense aussi que tout comme la liberté est une valeur absolue, le respect des règles est aussi une valeur absolue, et il n'y a pas de compromis possible entre eux. La réponse se trouve dans le *Contrat social*: «En se donnant à tous il ne se donne à personne.»

<sup>203</sup> Jean-Jacques Rousseau, *ou la Gnose tronquée*. Grenoble: PUG, 1978.

trouver collectivement la voie d'une rédemption. Si l'homme est victime d'un Mauvais démiurge et d'une société inique, il lui est permis d'espérer changer la vie en détruisant cette société.<sup>204</sup>

Le débat sur Rousseau pré-totalitaire a resurgi en France lors de l'Année Orwell, alors que le Suisse Jan Marejko pointe la «dérive totalitaire» de l'auteur du *Contrat social* dans son *Jean-Jacques Rousseau et la dérive totalitaire* paru à Lausanne en 1984. Pour Marejko, les termes de l'acte d'accusation de Jean-Jacques sont les suivants: «postuler que notre esprit est capable d'une analyse globale du devenir grâce à laquelle il pourra conduire les hommes à bon port, loin du mal, de l'inégalité, de l'injustice ..., c'est ce postulat lui-même qui est totalitaire.»<sup>205</sup> Évidemment Rousseau comparaît alors avec ses complices, Condorcet, Saint-Simon, Fourier et tous les «humanitaires».

Il y a assurément une histoire à écrire de la Faute-à-Rousseau, elle remonterait à Mallet du Pan.<sup>206</sup> «Le sang innocent versé depuis quatre ans rejaillit sur sa mémoire, écrivait celui-ci, ... et je ne crains pas de dire .... qu'il devrait être l'objet d'une flétrissure solennelle si ses intentions et ses conséquences ne prescrivaient des égards pour son génie.» Face à ces réquisitoires qui commencent avec Thermidor, on rencontre une objection, une protestation qui vaut pour toutes les mises en accusations d'idées tirées des fautes commises ultérieurement par ceux qui s'en sont réclamés. Benjamin Constant trouve déplorable «de faire retomber sur un écrivain l'odieux ou l'absurdité des prétendues conséquences qu'il n'a pas tirées de ses principes et que nous en tirons sans son aveu.»<sup>207</sup>

— Lumières, anti-Lumières: écueils de la pensée binaire

Zeev Sternhell est de ceux qui tiennent à maintenir un antagonisme tranché entre deux visions du monde diamétralement opposées qui divisent la modernité sur près de trois siècles, Lumières, anti-Lumières. «Les grands

---

<sup>204</sup> Voir J. Julliard, *La faute à Rousseau*. Paris: Seuil, 1985. Et: Colletti, Lucio. *Ideologia e società*. ♦ *From Rousseau to Lenin: Studies in Ideology and Society*. London: NLB, 1972. ☞ Rééd. New York: Monthly Review Press, 1974.

<sup>205</sup> Marejko, *Jean-Jacques Rousseau et la dérive totalitaire*. Lausanne: L'âge d'homme, 1984, 20.

<sup>206</sup> *Considérations sur la nature de la Révolution*, 1798.

<sup>207</sup> Cité par Marejko, *Jean-Jacques Rousseau*, 19.

ennemis des Lumières n'avaient pas tort: il suffit de comparer l'homme de Rousseau, de Voltaire, de Fontenelle ou de Lessing à l'homme de Burke, de Taine, de Maistre ou de Spengler, et même à l'homme de Herder, pour saisir la nature du fossé qui sépare les Lumières de leurs ennemis. Il fallait que l'homme porte cette image de lui-même pour oser ce qui fut accompli en 1789.»<sup>208</sup> Le mot de Pope, «The proper study of mankind is man» exprime le sentiment profond que le 18<sup>e</sup> siècle a de lui-même. Zeev Sternhell dénonce dès lors une «guerre contre Rousseau et les Lumières» menée par des historiens anti-Lumières depuis la Guerre froide, y compris son compatriote et prédécesseur Jacob Talmon. Mais le contraste rigoureux a-t-il un sens ? H. Arendt, Georg Lukàcs et Isaiah Berlin, penseurs très différents, il n'est guère besoin de le souligner, font remonter le totalitarisme fasciste-nazi aux Anti-Lumières – le stalinisme étant alors une déviation et une corruption qu'il faut chercher à expliquer d'un idéal intrinsèquement humaniste. Carl Becker et puis Jacob L. Talmon au contraire mettent en cause l'esprit utopique, la cité idéale, la *Heavenly City* des philosophes, l'historicisme messianique des Lumières mêmes.

Ce conflit allégué est vicié par son binarisme, par sa démarche en alternative. Les Lumières, les Anti-Lumières sont des catégories hétérogènes qu'on ne peut opposer comme blanc et noir: les idées politiques de Rousseau — qu'un Isaiah Berlin traitait en effet avec de suspicion, de pair avec celles d'Helvétius — sont résolument étrangères aux pensées de Voltaire (qui le détestait), de Diderot (idem), de Montesquieu, de Locke, de Hume. Les Lumières en matière de doctrines politiques et civiques et de critique sociale ne forment pas un concept cohérent mais un espace polémique très distendu. Nietzsche qui fait l'éloge des «Lumières» dans *Humain trop humain* rejette néanmoins Rousseau, homme du ressentiment, mais il conserve toute son admiration à Voltaire. Berlin lui-même, accuse derechef Rousseau de tous les maux, mais c'est pour admirer immensément Montesquieu, «précurseur» du libéralisme pluraliste. De ce point de vue, le paradigme binaire (manichéen) anti-Lumières/Lumières est avant tout fallacieux et simplificateur.

Les idées-des-Lumières contribuent à légitimer la démocratie élective, les droits de l'homme, les valeurs de liberté, la tolérance tout comme il est possible de soutenir qu'elles engendrent aussi la «Totalitarian Democracy» avec son historicisme déterministe, son optimisme vertueux, son monisme

---

<sup>208</sup> Sternhell, *Les anti-Lumières*, 562.

scientiste, avec ses projets de régénération en un tournemain de la société *par en haut*, avec l'utopie d'une Société sans couture» et celle de l'homme nouveau. L'historien unilatéral va alors choisir, selon ses visées et ses préférences politiques, de suivre l'une ou l'autre «filiation» avec dans les deux cas de bons arguments de continuités — en fermant les yeux sur l'autre, contiguë.

Le 20<sup>e</sup> siècle des massacres idéologiques et des totalitarismes de gauche et de droite a été la défaite de la raison, de l'humanisme et de la tolérance. Mais il n'y a pas lieu non plus de sacrifier les Lumières et d'en faire un héritage indivis, intouchable et indéfiniment fécond, la source censée inépuisable de rationalité et d'humanisme. «Le 18<sup>e</sup> siècle vaut par les chaînes dont il a su se libérer, soit. Ce qui sidère, c'est de le voir promu au rôle de phare, d'éclaireur du moderne comme si Auschwitz et Hiroshima, trois guerres mondiales, dix génocides et mille carnages n'avaient pas entre-temps réfuté ses promesses, démonté ses postulats, et mis cul par-dessus tête l'avenir projeté par Condorcet.»<sup>209</sup> Régis Debray qui écrit ceci a quelques paragraphes ironiques à l'égard des *Anti-Lumières* de Zeev Sternhell, gros livre qui condense tous les partis pris unilatéraux qui l'agacent, qui retrace sans nuance le combat continu du 18<sup>e</sup> siècle à la Guerre froide du Bien et du Mal, l'affrontement de «deux modernités, la blanche et la noire». Il résume la démarche en feignant l'admiration:

La seconde [modernité, la noire] n'ayant cessé depuis Herder et Vico jusqu'à Georges Sorel et Isaiah Berlin de faire la guerre à la première. Sérieux, documenté, exhaustif. Une mine. L'auteur entend «défendre la vision prospective créée par les Lumières d'un individu maître de son présent, sinon de son avenir» pour «éviter à l'homme du 20<sup>e</sup> de sombrer dans une morale d'âge glacé». Comment ne pas abonder? De la belle ouvrage assurément. Et dans la ligne, sans rien qui trouble et dénature. La tradition se parle à elle-même, le droit canon est respecté. Nous voilà derechef dans la pensée binaire, avec un tableau

---

<sup>209</sup> Debray, *Aveuglantes lumières*, 23-24. Debray relève des titres : «Un héritage pour demain», la formule est reprise en couverture des hebdomadaires. *Télérama*, *L'Obs*, *L'Express*... Sous-entendu: «Non, cette vieilleries n'est pas anachronique. Prenez-en de la graine et tenez-vous prêt.» «Le passéisme est en général une passion propulsive, et la nostalgie des légendes dorées, un ferment classique de révolution. Cette fois, la mise au futur de l'âge d'or fait douter que nos journalistes lisent vraiment les journaux, comme un vain peuple pense.»

à deux colonnes: d'un côté, la raison, l'universel, le droit au bonheur et le droit naturel, égalité, démocratie, etc., et de l'autre, irrationalisme, sève et sang, racisme, culte de la guerre, génie national dressant les nations les unes contre les autres, etc. Si on ne relève pas de la première culture, on tombe sous le coup de l'autre.

À la fin, s'exaspère Debray, «quelque chose en nous se cabre». On a envie de répondre: «Bravo, monsieur l'historien, les clartés, c'est l'idéal, mais moi, vous savez, je ne connais que des clairières.» – «Cela dit, un maître-livre que la presse a raison de saluer bien bas. Dont l'auteur, plus qu'estimable, tombera peut-être un jour, qui sait, sur la phrase de Scott Fitzgerald: "La marque d'une bonne intelligence est qu'elle est capable de se fixer sur deux idées contradictoires sans perdre pour autant la possibilité de fonctionner"».<sup>210</sup>

#### — L'esprit du jacobinisme

La mise en accusation «dans la foulée» de l'esprit du jacobinisme remonte, elle aussi, très haut. Elle remonte à Burke et à Herder et dans la génération suivante, affrontée aux progrès de la démocratie, à Carlyle, à Taine et à Renan. 1789, ou «La Révolution française, fille des Lumières»: on connaît cette formule mythique et confuse (couplée aux «Horreurs de l'ancien régime», aux «Généreuses illusions» de 1789, aux «Excès» de 1793 et aux «Circonstances» qui expliquaient lesdits excès). Elle a fait l'objet d'un tir de barrage des deux camps historiographiques français de l'après-guerre. Daniel Mornet dans ses *Origines intellectuelles de la Révolution française* avait bien écrit «ce sont pour une part les idées qui ont déterminé la Révolution». En dépit de cette prudente restriction, cette connexion peu théorisée allait être la cible des *Annales* d'une part, – pesanteurs sociales, poids des mentalités, longue durée, – tandis que les historiens marxisants mettaient de l'avant les déterminants conjoncturels lourds et concrets, crise économique de 1787-89, pénuries, émeutes de la faim, conflits sociaux exacerbés.

Roger Chartier, dans *Les origines culturelles de la Révolution française*, réplique tardive apparue en 1990, critique les postulats de Mornet quant à la pénétration des idées illuministes, pénétration qui se serait opérée selon deux vecteurs – des classes lettrées au peuple et de Paris à la Province. Mornet a été victime, pense-t-il, de l'«illusion rétrospective». Chartier qui a

---

<sup>210</sup> *Aveuglantes lumières*, 146-149.

bien lu Foucault parle de la «chimère des Origines», chimère qui suppose la linéarité du cours de l'histoire, qui ne perçoit pas l'événement comme discontinuité abrupte et qui semble supposer enfin que l'Événement «1789-...» est une sorte de totalité homogène porteuse d'une signification unique. À tous ces égards, dire que les Lumières furent «causes» de quoi que ce soit est absurde. Et du reste quelles Lumières? Voltaire, ou Montesquieu, ou Rousseau? — Alors qu'il est soutenable que la Révolution s'est servie de Voltaire, de Rousseau, mais aussi du «petit personnel» des Lumières, l'abbé Mably, Restif, Raynal, pour se *légitimer* en puisant chez eux des «idées» – ce qui est tout à fait différent.

La comparaison entre le bolchevisme et le moment jacobin de la Révolution française, entre terreur bolchevique et terreur de 1793 a fleuri dans l'entre-deux-guerres – mais c'était à l'avantage des Bolcheviks, héroïques descendants et continuateurs des Jacobins. Lénine était un Robespierre qui avait réussi. Le «despotisme de la liberté» qu'il faisait peser sur la Russie ne pouvait pas effaroucher les admirateurs du jacobinisme. Plus tard, Vychinski se verra comparer avantageusement à Fouquier-Tinville. Dans un article célèbre de 1920, l'historien français Albert Mathiez, adhérent au jeune Parti communiste, faisait du règne de Robespierre et de la dictature de Lénine «des dictatures de classe, nées toutes deux de la guerre civile et étrangère, animées par un même projet démocrate-universaliste.

Alexis de Tocqueville avait écrit au reste ce genre de choses il y avait bien longtemps en parlant des hommes de 1789 et de la mentalité spéciale qu'il leur voyait: «Même attrait pour les théories générales, les systèmes complets de législation et l'exacte symétrie dans les lois; même mépris des faits existants; même confiance dans la théorie; .... même envie de refaire la constitution tout entière suivant les règles de la logique et d'après un plan unique. Effrayant spectacle !»<sup>211</sup>

Tous les historiens conservateurs depuis Hippolyte Taine ont souligné le rôle fâcheux joué par le «petit personnel» des Lumières dans la préparation de la Révolution française et la création de l'«esprit du jacobinisme». Sur ce point, François Furet n'a fait que renouer avec une longue tradition refoulée ou tenue en respect par l'historiographie «de gauche». Les penseurs libéraux depuis Tocqueville cette fois ont par ailleurs pointé du doigt, de 1848 à la

---

<sup>211</sup> In *L'Ancien régime*, éd. 1860, 238-39

Belle Époque, ces «ratés», ces «déclassés», ces «aigris», ces avocats sans cause, médecins sans clientèle, hommes de lettres sans éditeur, qui vengeaient leur échec personnel et leur maigre prestige en prenant la tête des mouvements révolutionnaires et rêvaient de renverser une société où ils faisaient mauvaise figure.<sup>212</sup>

Sans doute la dynamique «furieuse» de la Révolution française, le déchaînement, jamais anticipé, terrorisant pour les acteurs, des difficultés qui s'accumulent, des dérapages, des réactions imprévues, ne se *déduit* pas de l'idéologie jacobine, mais cette idéologie procure à des hommes de conviction leur volonté de «fuite en avant» dans une escalade des violences tandis qu'ils «surfent» sur la vague révolutionnaire en cherchant à ne pas s'y noyer et qu'ils font l'expérience de cette «loi» inéluctable qui transforme les espérances de salut en régimes de terreur. Il leur reste, comme l'esquisseront Robespierre et Marat et comme le théoriserait Lénine, à légitimer, à sacraliser la terreur et à la promettre permanente.

Alors que les historiens d'esprits anti-religieux font remonter l'esprit totalitaire aux rémanences du catholicisme, à l'Inquisition, à l'extermination des Albigeois, les adversaires de la Révolution française depuis Taine font remonter à 1789 la corrélation entre croyance politique totale et terreur. Ainsi Gustave Le Bon: «Il faut bien croire que la terreur est une méthode considérée nécessaire par tous les croyants ... Les apôtres de la croyance jacobine se conduisirent donc comme leurs pères et employèrent les mêmes méthodes».<sup>213</sup> Jacob Talmon dans les années 1980 ne dira pas autre chose en travaillant à son tour la comparaison entre stalinisme et jacobinisme: «The parallel seemed to suggest the existence of some unfathomable and inescapable law which causes revolutionary salvationist schemes to evolve into regimes of terror.»<sup>214</sup>

On peut noter que les marxistes, français et autres, de la Deuxième

---

<sup>212</sup> Henri Béranger, *Les prolétaires intellectuels en France*. Paris: Édition de la Revue, 1898.

<sup>213</sup> Le Bon, *La Révolution française et la psychologie des révolutions*. Paris: Flammarion, 1912. ↻ Rééd. 1916, 140.

<sup>214</sup> Talmon, *The Myth of the Nation and the Vision of Revolution. The Origins of Ideological Polarisation in the 20th Century*. Rééd. Berkeley CA: U. of California Press, 1981, 535. Même corrélation suggérée chez Arno Mayer, *The Furies. Violence and Terror in the French and Russian Revolutions*. Princeton: Princeton UP, 2000. ♣ *Les furies*. Paris: Fayard, 2002.

Internationale ont admiré avec un instinct rétrospectif sûr, dans la Révolution française, et justifié avec enthousiasme tout ce qui précisément y préfigure le totalitarisme: la religion révolutionnaire, la dictature des comités, la terreur, les massacres de contre-révolutionnaires allégués – ce penchant *précurseur* doit donner à réfléchir.

François Furet part de la thèse que c'est 1789 qui a créé un état d'esprit nouveau, la «conscience révolutionnaire» qui n'est rien d'autre, expose-t-il, que *l'illusion de la politique*.<sup>215</sup> L'axiome de cette «illusion» meurtrière est le suivant: «Tout problème a une solution politique et quand une solution politique échoue, la conscience révolutionnaire ne tient pas compte des obstacles objectifs, mais seulement des volontés subjectives ou de l'ennemi.»<sup>216</sup> Du théorème se déduit la morale perverse du «Aux grands maux, les grands remèdes» et de la fin sublime qui justifiera tous les moyens. Ce ne sont pas alors les passions et les souffrances des masses qui font la Révolution française dans sa dynamique, les masses étaient elles-mêmes manipulées par des idéologues, par une «minorité agissante» qui nourrit un programme total qu'il lui faut appliquer à tout prix. On peut ramener Furet, dans ce qu'il a de délibérément polémique, à un schéma formé de deux thèses: — le règne de la terreur stalinienne est anticipé dans la terreur révolutionnaire de 1793. — Celle-ci n'est pas un dérapage de la Révolution, elle est consubstantielle à son projet et à sa «logique». François Furet trouve l'origine du mal dans le radicalisme jacobin, lui-même issu d'une vision fautive de la souveraineté nationale empruntée à Rousseau, génératrice de la politique intransigeante jacobine qui forme «la matrice» des dérives totalitaires de l'âge moderne.

Les livres de Furet et leur interprétation «idéologique» de la Révolution s'inscrivent dans un mouvement international de relecture de la Révolution française qui remonte en fait aux années 1960.<sup>217</sup> Hannah Arendt par exemple anticipait sur sa démarche dans *On Revolution*.<sup>218</sup> Sa critique des Jacobins qui ont prétendu instaurer une république vertueuse et installèrent en son lieu

---

<sup>215</sup> Asservie à la réalisation d'un programme total, l'action révolutionnaire est étrangère au politique empirique.

<sup>216</sup> Christofferson, 343.

<sup>217</sup> Je pense aux travaux du Britannique Alfred Cobban notamment.

<sup>218</sup> Arendt, *On Revolution*. New York: Viking Press, 1965 [1963].



et place le règne de la terreur avait déjà choqué les «progressistes»: «[it] offended many at the time for its cavalier unconcern with the classic accounts and interpretations of the French Revolution, Marxist and liberal alike, remarque Tony Judt. It now sounds like a benign anticipation of the historical consensus espoused by François Furet and other scholars, notably in their appreciation of terror not as an extraneous political device but as the primary motor and logic of modern tyranny.»<sup>219</sup> La réinterprétation que Furet impose de la Révolution française est un pas de plus dans le contexte de virage idéologique des années 1970-1990. Furet met en accusation le phénomène stalinien en retraçant sa genèse dans la tradition jacobine. Ou plutôt l'exemple russe revient «frapper comme un boomerang son “origine” française.»<sup>220</sup> «En mettant l'accent sur les origines du totalitarisme dans la Révolution française, [Furet soutient] que la culture jacobine de la Révolution française explique l'attrait du communisme en France au 20<sup>e</sup> siècle. La Révolution de 1789, qui marque l'avènement de la bourgeoisie, est censée contenir aussi l'expression d'une contestation égalitaire proto-«totalitaire» qui va resurgir au 20<sup>e</sup> siècle sous la forme aggravée de la révolution bolchevique.

Dans la descendance de Furet, Patrice Gueniffey, avec *La politique de la Terreur, essai sur la violence révolutionnaire, 1789-1794*<sup>221</sup> va plus loin que son maître puisqu'il développe l'idée que la Terreur est consubstantielle à la Révolution et qu'elle est en marche dès 1789.

Sophie Wahnich, avec *La Liberté ou la Mort. Essai sur la Terreur et le terrorisme*<sup>222</sup> part d'une constatation. Elle caractérise le début du siècle nouveau: la Révolution française y est devenue «une figure de l'intolérable politique».<sup>223</sup> La représentation qui s'impose de nos jours de l'événement révolutionnaire est marquée par le “dégoût pour les crimes politiques du 20<sup>e</sup> siècle” et par “l'idéalisation du modèle démocratique actuel”. La Révolution française

---

<sup>219</sup> Judt, *Reappraisals. Reflections on the Forgotten 20th Century*. London: Heinemann, 2008. 77.

<sup>220</sup> *Penser la Révolution française*. Paris: Gallimard, 1978.

<sup>221</sup> Paris: Fayard, 2000.

<sup>222</sup> Paris, Éditions de la Fabrique, 2003.

<sup>223</sup> Op. cit., 11.

constituerait en somme “l’autre de la démocratie”.<sup>224</sup> Ce que dit Furet sur le processus de 1789-93 répond encore *mutatis mutandis* à ce qu’a développé dans son histoire du marxisme Leszek Kołakowski sur la séquence des événements depuis 1917 et sur l’«idée» qui sous-tend, qui étaye ses traits les plus inhumains: il est beau non moins que hautement rationnel de faire table rase de tout le passé, de chercher à appliquer intégralement et tout de suite un programme en forme de *Mundus inversus*, d’écraser sans pitié ceux qui regimbent et qui résistent. D’où *proviennent* de telles «idées» pour ceux qui ne pensent pas que le fanatisme aveugle fait partie intégrante de la nature humaine et que tout soit dit? Sûrement pas en tout cas des pacifiques utopies de Thomas More à Morelly et à Fourier.<sup>225</sup>

### ●Les socialistes romantiques

À l’absurde, anarchique et fallacieuse démocratie, les réformateurs romantiques en majorité opposent le projet d’un gouvernement de savants qui seront guidés par la «Science sociale». Pour Saint-Simon, il convenait d’instaurer prochainement un «gouvernement scientifique» guidant un peuple qui ne pourra se passer d’une croyance commune, d’où le «Nouveau christianisme», cette religion «scientifique» qu’il bricole pour remplir le vide laissé par les religions révélées, religion qui doit recréer une communion unanimiste dans la société rassemblée autour de ses dirigeants. L’idée de la concentration de toute l’activité économique et sociale dans l’État dirigé par les possesseurs de la science commence avec le système de Saint-Simon. Georg Iggers est l’auteur d’une étude sur la genèse intellectuelle de l’esprit du totalitarisme, *The Cult of Authority: The Political Philosophy of the Saint-Simonians*. Pour lui, Saint-Simon doit être vu comme le précurseur d’un État monopoliste et planiste, «the forerunner of monopolistic capitalism and of a scientifically organized and planned society», projet qui revient à un rejet de principe de toute forme de démocratie, «the most radical rejection of liberal and democratic institutions by any of the reform or revolutionary movements

---

<sup>224</sup> 16.

<sup>225</sup> Marcel Gauchet dans *La révolution moderne (L’avènement de la démocratie I)*, 129, adopte à son tour le point de vue négatif: La Révolution française laisserait comme héritage «un exclusivisme juridique» et «l’illusion de l’accomplissement révolutionnaire de l’histoire», à ce titre, elle préfigurerait et présiderait sur le long terme au surgissement des totalitarismes.

of the Left in the 19th century, including Marxism».<sup>226</sup> Il y a, de fait, dans le système politique prôné par Saint-Simon, les éléments d'une vision de la société où science, morale, politique, art et religion vont devoir se confondre en un système cohésif, où l'État tout puissant devient aussi une Église qui est dirigée par un «clergé» savant, industriel et artistique, par des savants-prêtres. Toute la vie sociale est alors rigoureusement planifiée et contrôlée d'en haut.

Albert Salomon dans *The Tyranny of Progress: Reflections on the Origins of Sociology*<sup>227</sup> fait aussi de la naissante sociologie française, entre les saint-simoniens et Auguste Comte, le précurseur de l'esprit totalitaire, avec l'idée qu'il voit naître au reste un siècle avant chez Turgot, d'une réorganisation «scientifique» de la société. Il ne s'agit pas d'accuser de complicité avant la lettre les penseurs romantiques mais de montrer où se place néanmoins l'amorce d'une certaine vision du social et du politique, inouïe jusqu'alors et bien antérieure aux «mises en pratique» du siècle passé:

It was not our purpose to declare that Saint-Simon or Comte was the direct progenitor of Hitler. Rather we wish to make it clear that the seeds of totalitarianism were sown long before its 20th-century outgrowth.<sup>228</sup>

Aucun des utopistes romantiques en peignant des tableaux d'avenir ne souffre ni ne tolère des libertés individuelles qui seraient susceptibles de s'exercer contre la raison et la vérité d'État. Le seul livre socialiste qui a parcouru avant 1848 les ateliers parisiens est le *Voyage en Icarie* d'Étienne Cabet.<sup>229</sup> Cabet y dépeint sous forme romancée une société rigoureusement «communiste» – c'est son qualificatif. Il faut aller lire le *Voyage en Icarie* pour rencontrer l'expression première, naïve du désir de totalitarisme: en Icarie, il y a un seul journal communal, un seul provincial, puis un seul national qui, sous le contrôle des autorités, ne contient que la vérité factuelle, «des récits

---

<sup>226</sup> Nijhoff, 1958, 2.

<sup>227</sup> New York: Noonday Press, 1955.

<sup>228</sup> Salomon, Albert. *The Tyranny of Progress. Reflections on the Origins of Sociology*. New York: Noonday Press, 1955, 23.

<sup>229</sup> *Voyage en Icarie. Roman philosophique et social*. 2e éd. Paris: Mallet, 1842.

et des faits, sans aucune discussion».<sup>230</sup> Les livres antérieurs au régime communiste ont été supprimés, détruits – «cependant nous avons conservé dans nos grandes bibliothèques nationales, quelques exemplaires de tous les anciens ouvrages afin de constater l'ignorance ou la folie du passé et les progrès du présent». C'est la spontanéité désarmante de cet «esprit totalitaire» avant la lettre, sous Louis-Philippe, plein de bonnes intentions qui doit être aperçue et soulignée — tout en se gardant de l'attitude de procureur qui dénoncerait une complicité anticipée avec *l'inconcevable*. «Le bon Cabet ne pouvait se douter qu'en donnant de tels pouvoirs à la communauté, c'est à dire à un État censé représenter ou plutôt être la société, il créait les conditions d'une oppression dont il n'avait pas idée.»<sup>231</sup> Cabet invente même en Icarie les rituels du Culte de la personnalité:

À tous les repas le premier toast est à la gloire du bon Icar, *bienfaiteur des ouvriers, BIENFAITEUR DES FAMILLES, BIENFAITEUR DES CITOYENS*.

Quant au sort réservé aux «dissidents» et mécontents, il est d'avance précisé par Jean-Jacques Pillot dans son *Histoire des Égaux*:<sup>232</sup> «L'avenir est à l'équité. Malheur aux monstres dont les besoins et les goûts ne seront point satisfaits par la condition commune à l'espèce.» Colins de Ham dirige pour sa part fermement les opposants vers l'hôpital psychiatrique:

La démonstration de la religion scientifique une fois socialement faite et acceptée, quiconque examinera ou protestera sera réputé fou et dans un Charenton quelconque, *livré aux douches et cousu dans une camisolle de force* [sic].<sup>233</sup>

Toutes ces mesures fermes mais «de bon sens» face aux vaines résistances à un régime conçu pour le bien de tous persisteront dans les discussions des partis de la Deuxième Internationale: le sort des anciens capitalistes n'inquiétait guère les foules militantes, mais une question revenait souvent,

---

<sup>230</sup> *Voyage en Icarie*, 197.

<sup>231</sup> François George, *Pour un ultime hommage au camarade Staline*. Paris: Julliard, 1979, 125.

<sup>232</sup> Paris: Aux bureaux de la «Tribune du Peuple», 1840, 9.

<sup>233</sup> Cité dans Erdan, André [pseud. de Alexandre André Jacob]. *La France mystique, tableau des excentricités religieuses de ce temps*. Paris: Coulon-Pineau, 1855. Il 676.

semble-t-il, dans les meetings: et les paresseux? Les parasites incorrigibles? Toutes sortes de mesures ré-éducatives étaient envisagées. On pourrait par exemple les bannir dans un territoire lointain:

S'il se trouvait cependant des individus assez fous pour refuser de participer aux bienfaits de la société, rien n'empêcherait de leur réserver un territoire spécial où ils pourraient à loisir expérimenter les avantages de l'isolement.<sup>234</sup>

Ernest Tarbouriech, député de la SFIO, proposait plutôt pour les réfractaires une rééducation psychiatrique, les soumettant à un «régime disciplinaire très simple et très doux», contrôlée par une «juridiction médicale qui les soumettra à un traitement psychothérapique.» Celle-ci mettra tout d'abord ces dégénérés «hors d'état de donner le jour à des malheureux condamnés par leur hérédité.» On devait espérer qu'avec ces philanthropiques mesures, «les déchets sociaux seront très vite ramenés à un résidu insignifiant.»<sup>235</sup>

Qu'y a-t-il au principe de ces sortes de spéculations et de projets candides? Une «religion de la Révolution» est née, dans l'après-coup de 1789, non comme une volonté de réformer ou d'alléger certains maux sociaux mais, formule Jacob L. Talmon, comme une «insurrection contre le Mal lui-même», une insurrection qui ne devait s'achever que lorsque le mal aurait été éradiqué, la régénération accomplie, la justice immuable établie sur terre.<sup>236</sup> *Political Messianism: The Romantic Phase*<sup>237</sup> est l'ouvrage qui fait suite à *The Origins of Totalitarian Democracy*,<sup>238</sup> Talmon y étudie, en partant cette fois de Saint-Simon, les socialistes *dits* utopiques que Paul Bénichou avait passés en revue de son côté dans son subtile et érudit *Temps des prophètes*.<sup>239</sup> Les systèmes sociaux qui pullulent entre 1815 et 1848 sont présentés comme

---

<sup>234</sup> Heberlin Darcy, *Esquisse d'une société collectiviste*. Préf. d'Anatole France. Jussey: Fournier, 1908, 29

<sup>235</sup> E. Tarbouriech, *La Cité future, essai d'une utopie scientifique*. Paris: Stock, 1902. 32.

<sup>236</sup> *The Origins of Totalitarian Democracy*. London: Secker & Warburg, 1952. ↻ Rééd. 1970, 19.

<sup>237</sup> London: Secker & Warburg, 1960.

<sup>238</sup> London: Secker & Warburg, 1952. 1970.

<sup>239</sup> Paris: Gallimard, 1977.

l'étape décisive d'une évolution d'idées radicales (des idées qui prétendent aller à la *racine* des problèmes sociaux) dont sortira la Révolution bolchevik. L'attente d'une régénération universelle, la conviction que l'histoire humaine répond à un plan et a un but ultime, le sentiment d'imminence apocalyptique engendré par l'expérience de la Révolution française non moins que par les bouleversements de la révolution industrielle, tout ceci contribue à former pour Talmon une foi messianique «établie sur le roc de la bonté naturelle de l'homme».<sup>240</sup>

Ce qu'il nomme une «religion» naissante embrasse un grand nombre de tendances modernes du nationalisme au communisme, de la pauvreté évangélique à la technocratie industrielle. Ce n'est pas que les problèmes sociaux, que l'injustice sociale soient des choses neuves en Europe, ils ont toujours existé. C'est que vers 1830, ils se mettent à provoquer un scandale accru par la conviction toute nouvelle qu'il y a un «remède» à portée de main, remède découvert par un bienfaiteur de génie.

La notion de messianisme politique qualifie pour Talmon l'idée «d'une progression fatale vers un dénouement déterminé [et] d'un rôle décisif joué par une avant-garde consciente» dans cette tâche ultime et lutte finale.<sup>241</sup> Le jeune Marx, avec notamment les pages fameuses de sa *Critique de la philosophie du droit*, «document messianique par excellence»<sup>242</sup>, contribue à enrichir ce courant d'idées. La sacralisation de l'histoire qui s'opère est la conséquence paradoxale du désenchantement du monde.<sup>243</sup> Elle anime une foi profonde dans l'idée que la marche du temps va engendrer une intégration et une cohésion de plus en plus grande de l'humanité – et la politique doit être au service de ce progrès fatal.<sup>244</sup>

#### — Mythe de la Révolution et mythe de la Nation

Le troisième livre de la trilogie bâtie par Talmon, *The Myth of the Nation and the Vision of Revolution : The Origins of Ideological Polarisation in the 20th*

---

<sup>240</sup> Ibid., 23.

<sup>241</sup> 21.

<sup>242</sup> 21.

<sup>243</sup> 24.

<sup>244</sup> 25.

*Century*<sup>245</sup> interpose toutefois un correctif important à la description continuiste et linéaire de l'évolution d'idées qu'il avait postulée. Talmon développe maintenant un paradigme de polarisation, amorcée dès le début du 19<sup>e</sup> siècle, des ainsi nommés «messianismes politiques» entre une «religion de la révolution» d'une part et une «religion de la nation» de l'autre. L'esprit messianique s'est tôt investi dans les deux forces les plus puissantes des deux derniers siècles, mais forces divergentes: «la vision d'une révolution totale et mondiale et le mythe de la nation.»<sup>246</sup> L'historien va ainsi, en ce qui touche à la seconde branche de l'alternative, du Printemps des peuples de 1848 à Mussolini et Hitler.

La branche nationaliste, au 20<sup>e</sup> siècle, observant la rhétorique efficace et jalouxant les succès de ce qui est devenu pour elle le «camp» adverse dont le projet de révolution internationale menaçait à son sens la survie de la Nation, a été tentée et bien inspirée d'emprunter à l'adversaire, en l'aménageant selon sa logique, le mythe de l'attente d'un prochain changement total, d'une parousie, d'une palingénésie qui était au cœur de la version concurrente et dont le caractère enthousiasmant pouvait être utilement approprié et émulé. Et il faut ajouter ceci: le messianisme nationaliste a compris le potentiel mobilisateur total de cet «apocalyptisme» beaucoup mieux que ceux à qui il l'empruntait. Sur le plan des idéologies, c'est ce qui fait le caractère, non des nationalismes, le terme est trop général, mais du phénomène *fasciste* comme exacerbation palingénésique du nationalisme en un volontarisme mêlé de ressentiment: le fascisme opère une habile transposition hyperbolique des doctrines et rituels de l'adversaire en en *esthétisant* les éléments les plus irrationnels. Un peuple souffrant mais élu, une époque ultime de tribulations, un ennemi scélérat qui doit n'avoir qu'une seule tête et qui est «la cause de tous nos malheurs» (les Juifs feront l'affaire), un Sauveur né du peuple, une Solution finale et un Règne de mille ans.

### ● Procès de l'esprit d'utopie

L'utopie, genre littéraire ou divertissement philosophique mineur de conjecture rationnelle, se mue, avec l'abbé Mably et Morelly à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, en un programme politique positif dont les socialistes romantiques tireront de grandioses Systèmes aperçus dans l'avenir prochain. Depuis les

---

<sup>245</sup> London: Secker & Warburg, 1981. Aussi: Berkeley CA: U of California Press, 1981.

<sup>246</sup> *Myth...*, 1.

temps romantiques, le «Système» total débouchant sur un arrêt sur image a formé d'emblée le stade suprême de l'idéologie.<sup>247</sup>

Ce n'est pas dans l'homme qu'il y a un «vice de construction», mais dans une société résolument mal organisée quoique susceptible d'être refaite sur de radicalement autres bases, sur des bases *contraires*. Rousseau, l'abbé Mably, Morelly, soumettent peu avant la Révolution à la «raison» la question des fondements de la société. Si la société présente était mauvaise comme toutes les sociétés passées parce que les hommes sont iniques et mauvais, si l'esprit humain était impuissant pour le bien, aucune société future délivrée du mal ne pourrait se concevoir ni se préparer. Mais non, l'homme est «né bon», c'est la société qui est bâtie sur un mauvais principe. «Quel est le principe de la Société actuelle? C'est l'*Inégalité* ou l'*Individualisme*, ou l'*Égoïsme* d'après lequel chacun ne pense qu'à soi ou ne travaille que pour soi»<sup>248</sup> Il va «suffire» de remplacer ce principe par son contraire pour faire le bonheur de tous. Le mal ontologique se constate, se médite; le mal organisationnel se raisonne et se corrige. Il est possible de découvrir et de changer le principe mauvais qui en est à la base. Tout le problème tient, dit l'auteur du *Voyage en Icarie*, Étienne Cabet, à «une mauvaise organisation sociale»<sup>249</sup> – il *suffira donc* de réorganiser la société sur de justes bases pour que tous les vices sociaux «disparaissent». C'est présupposer qu'à tout mal constaté, il y a un remède à portée de la volonté bonne. La critique sociale démontre alors par l'avenir fatal que le monde empirique est d'autant plus mauvais qu'il pourra être tout autre et qu'il ne dépend que des hommes de l'organiser autrement. Au départ des Grands projets romantiques se rencontre cette *critique sociale*: la longue liste des symptômes du mal, l'étiologie de sa cause ultime, l'affirmation de son caractère contingent et curable, et la prescription d'une panacée, tirée du constat et prouvée *a contrario*. Ainsi, typiquement et en une simple phrase dans le programme des communistes icariens en 1848:

Tout le mal vient, partout, de ce que la société est *mal organisée*; et

---

<sup>247</sup> On a oublié ces premiers faiseurs de systèmes totaux auxquels je suis remonté — comme Hyacinthe Azaïs qui, après de nombreux livres antérieurs, a synthétisé en 1844 dans *Le Précurseur philosophique de l'Explication universelle* sa définitive doctrine. Au début du 19<sup>e</sup> siècle, prétendre penser, c'est penser la cohérence d'un grand Tout.

<sup>248</sup> Cabet in *Almanach icarien* 1847, 167.

<sup>249</sup> Cabet [Étienne]. *Voyage en Icarie. Roman philosophique et social*. 2<sup>e</sup> éd. Paris: Mallet, 1842.



le vice principal de l'organisation sociale et politique partout, c'est que cette organisation a pour principe *l'individualisme ou l'égoïsme*. ... Le remède est DONC dans le principe contraire, dans *Communisme*, ou dans l'intérêt commun et public, c'est à dire dans la *Communauté*.<sup>250</sup>

Georges Sorel au tournant du siècle passé qualifiait la mécanique de la pensée jacobine, transmise aux socialistes révolutionnaires de la Belle époque et adoptée par eux, d'«hypothèse intellectualiste» : tout ce qui est rationnel y devient réel et tout ce qui est souhaitable y est décrété réalisable. La cohérence d'une vision d'avenir déduite d'un grand principe a un rapport direct avec l'extrémisme dogmatique qui comme le perçoit Sorel transforme toute valeur argumentable en but à atteindre. Si l'Égalité est un bien, il faudra qu'elle soit, un jour prochain, devenue absolue, totale et immuable. Il faut tout faire pour que ce jour arrive tôt. Cette posture héritée de l'esprit jacobin se raisonne sous Louis-Philippe du côté des babouvistes: «Qu'est-ce qu'une égalité qui n'est pas absolue? C'est une égalité inégale. Il n'y a ni plus ni moins d'égalité; elle est ou elle n'est pas.»<sup>251</sup> Babeuf en avait tiré la conclusion pratique (si j'ose dire): «Un seul homme plus riche, plus puissant que les autres – l'équilibre est rompu, le crime et le malheur sont sur la terre», énonce le *Manifeste des égaux*. Même droits, même devoirs. Pas de devoirs sans droit. Abolition des privilèges. De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins.

Une fois conçu ou «découvert» le remède définitif aux maux sociaux, il faudra qu'il passe et qu'il s'impose. Comme il est conçu pour le bien de l'humanité, il ferait beau voir que l'humanité n'en veuille pas – dans ce cas, ce serait l'humanité qui aurait tort et le communiste Pillot vers 1840, lui fait comprendre qu'elle aura, bon gré, mal gré, à s'adapter:

Mais nous dira-t-on, si l'humanité n'en veut pas [du communisme]?  
– Mais répondrai-je, si les pensionnaires de Bicêtre ne voulaient pas

---

<sup>250</sup> *Prospectus. Grande émigration au Texas en Amérique pour réaliser la Communauté d'Icarie*. Paris, [1849], 1.

<sup>251</sup> Richard Lahautière, *Les déjeuners de Pierre. Dialogues*. Paris, Prévot, 1841, p. 40.

Nous voici au cœur du raisonnement utopique et à l'amorce de son passage à l'acte, on l'aperçoit dans sa «naïveté» originelle. Le long 19<sup>ème</sup> siècle qui va de 1815 à 1914 a été le laboratoire d'une invention idéologique foisonnante à laquelle le 20<sup>ème</sup> n'a strictement rien ajouté de substantiel — invention qui demeure contenue dans un «cadre de pensée» spécifique et dans un canevas argumentatif indéfiniment réutilisé. Il faut de fait remonter à l'émergence de ces «Sciences sociales» couplées à des «Religions de l'Humanité» que les bourgeois prudents des temps de Charles X et de Louis-Philippe ont qualifiées avec réprobation de «rêveries», de «romans», d'«utopies» et que des érudits de l'époque ont rapprochées (démarche qui est aussi revenue à la mode après 1991), qui, des hérésies médiévales, qui des puritains de la Révolution anglaise. Revoici le paradigme de la persistance-immanentisation qui émerge bel et bien à cette époque. Le socialisme qui se dit «moderne» se bornait à donner un «verniss scientifique» à des spéculations hérésiarques vieilles comme le monde: c'est à quoi les nombreuses et érudites histoires de «l'idée communiste» compilées vers 1848 invitent à conclure. Tous les utopistes ont rêvé d'un monde où il n'y aurait ni injustice ni douleur. Et tous, démontraient, ont inventé des sociétés despotiques et inquisitoriales où l'individu est soumis à l'État et lui doit tout. Le communisme, c'est Sparte et son «brouet», c'est Lycurgue, ce sont les théocraties antiques, c'est l'idéal monastique médiéval, ce sont les Albigeois, les Frères moraves, les Turlupins, ce sont les anabaptistes de Thomas Münzer et c'est le cauchemardesque Münster de Jean de Leyde, c'est tout ce qu'on veut sauf une idée neuve en Europe! Louis Reybaud a procuré au 19<sup>e</sup> siècle aux gens cultivés un panorama qui fit autorité pendant plus d'un demi-siècle, les *Études sur les réformateurs et socialistes*

---

<sup>252</sup> *Ni châteaux, ni chaumières, ou : État de la question sociale en 1840*. Paris: Aux bureaux de la «Tribune du Peuple», 1840, 60. Il ne s'agit pas d'un écart de langage isolé, car un autre doctrinaire romantique, Colins de Ham, confirme le traitement psychiatrique réservé de longue main aux dissidents: «La démonstration de la religion [scientifique logocratique] une fois socialement faite, proclamée et acceptée, *quiconque examinera ou protestera* sera réputé fou et, dans un Charenton quelconque, livré aux douches et cousu dans une camisolle [sic] de force.» Colins de Ham, cité dans : Erdan, André, *La France mystique, tableau des excentricités religieuses de ce temps*. Paris: Coulon-Pineau, 1855, II, 676.

modernes<sup>253</sup>. «Utopie» est partout dans ce livre alors célèbre, en concurrence avec «rêve», «rêveries», «mirages» et «chimère» pour qualifier les doctrines de ceux que Reybaud regroupait comme les «socialistes modernes». «Quel dommage que tout ceci ne soit et ne puisse être qu'un roman!», écrit de son côté l'économiste M. Chevalier dans ses *Lettres sur l'organisation du travail*, dans un passage condamnant les théories fouriéristes. Citant le traité *De l'Humanité* de Pierre Leroux, Louis Reybaud commente: «Il est facile de se convaincre que l'écrivain qui a pu gravement tracer un pareil programme est placé hors de toute réalité, et vit dans un autre monde que le nôtre, celui de ses rêves...»

Après la Révolution de février 1848, des dizaines de nouvelles brochures dénoncent derechef les «utopistes», mais en raison de la terreur des gens en place, la connotation du mot a varié: c'est désormais, le sème «funeste» qui prédomine. Les mauvais bergers de février et de juin 1848 sont «des terroristes..., des idéologues..., des discoureurs incorrigibles..., des pédagogues insolents, ... des séducteurs qui flattent les passions les plus basses, ... des charlatans..., des *utopistes* qui nous crient qu'ils ont à la disposition de tous une immense machine à félicité publique qui fonctionnera incessamment»<sup>254</sup>. Victor Duruy sous l'Empire évoquera avec un frisson rétroactif les «utopies sanglantes de 1848».<sup>255</sup> Le rêve passé à l'acte se mue en «cauchemar» pour l'ordre social.

Les polémiques autour du *Livre noir du communisme*, comme toutes les autres controverses du tournant du siècle passé, avec leur part de malentendus, de sophismes et de dénégations, polémiques dont j'ai longuement rendu compte au volume I, chapitres 1 et 2,<sup>256</sup> reviennent au bout du compte à décider si on a le droit de *réduire* le communisme, le bolchevisme à ses échecs et à ses crimes en écartant le projet originel de société juste et d'émancipation révolutionnaire fût-il réputé «utopique», chimérique, — ou en traitant celui-ci

---

<sup>253</sup> Paris: Guillaumin, 1841 ♦ Version revue et corrigée de l'ouvrage précédent: *Études sur les réformateurs contemporains*. 6<sup>e</sup> éd. Paris: Guillaumin, 1849. 2 vol et nombreuses rééd. ultérieures. Dépouillé sur l'éd. *Études sur les réformateurs contemporains*. Genève: Slatkine, 1979. [= reproduction anast. de l'éd. de Paris, 1864].

<sup>254</sup> Delaroa, *Vue générale sur le socialisme*, 1850, 20.

<sup>255</sup> Cité par Molinari, *Le mouvement socialiste avant le 4 septembre 1870*, 1872, 46.

<sup>256</sup> Notamment dans la section: — Le *Livre noir du communisme* en 1997, un livre-événement.

soit comme un «manteau de Noé» dissimulant une criminalité intrinsèque, soit comme complice avant le fait et coupable par «imprudence».

Est-ce que l'espérance utopique devrait racheter *comme telle* par la beauté de sa «vision» d'avenir et de son espoir placé dans l'homme? Dit autrement : est-ce qu'en dénonçant les crimes commis en son nom, on ne cherche pas à priver l'humanité de l'Espérance en une société meilleure? C'est la variante, après l'effondrement, d'une formule sophistiquée qui servait à dédouaner jadis la bonne conscience militante: «il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain». Qu'en est-il de crimes commis au nom d'une grande espérance qui a illuminé d'abord le 19<sup>e</sup> siècle ?

La seule réponse qui tranche en condamnant en bloc revient à jeter la suspicion non seulement sur le passage à l'acte et ses effets pervers mais sur l'esprit d'utopie lui-même, sur certaines composantes et constantes du moins de ce qu'on peut désigner comme la pensée utopique.

Le thème du rêve «généreux» de quelques-uns qui devient un cauchemar en passant à l'acte, en s'emparant du pouvoir, de la fraternité qui guillotine, de l'idéologie émancipatrice qui devient inexorablement aussitôt appliquée «totalitaire», qui *couvre* les massacres continus de misérables mués en «opposants» et sert d'alibi à ces massacres, c'est un des grands thèmes des anti-totalitaires des années 1970. Mais ici encore, il faut *remonter haut* pour comprendre historiquement. Ce fut jadis, on l'a oublié, le grand thème de méditations sur la Révolution de 1789, des penseurs romantiques y compris Michelet et Quinet, à Taine et Renan. Charles Fourier lui-même, utopiste sans doute, était du même souffle un critique impitoyable des Lumières à qui il reprochait leur intellectualisme, générateur abstrait de septembrisades et de massacres. Il s'exclamait: «Aujourd'hui, c'est pour l'honneur de la raison qu'on surpasse tous les massacres dont l'histoire ait transmis le souvenir. C'est pour la douce égalité, la tendre fraternité qu'on immole trois millions de victimes».<sup>257</sup> C'est déjà avec un peu d'avance le chiffrage des «crimes de la Révolution» et de ceux du communisme!

Les gens rassis du début du 19<sup>e</sup> siècle tenaient non sans mépris les raisonnements «livresques» de certains philosophes et les utopies

---

<sup>257</sup> *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*. Paris: Librairie sociétaire, 1846.  
= Éd. Anthropos, 1966, I, 316.

romantiques pour des «rêveries» irréalisables et ils ne se faisaient pas faute de le répéter aux esprits «humanitaires» (néologisme des années 1820), amateurs de telles billevesées. Or, il se fait que les hommes du 20<sup>ème</sup> ont dû se poser la question inverse: «Les utopies sont beaucoup plus réalisables qu'on ne le croyait. Aujourd'hui nous sommes confrontés à une question nouvelle: comment peut-on éviter la réalisation définitive des utopies?» Ainsi s'exprime le philosophe chrétien Nicolas Berdiaev, — et ce propos est mis en épigraphe de son *Brave New World* par Aldous Huxley en 1930.

Je reviens à Jacob Talmon qui, précisément, établit ce lien. La tragédie de l'utopisme, selon lui, consiste dans le fait qu'au «lieu d'une réconciliation entre liberté humaine et cohésion sociale, il a apporté la coercition totalitaire».<sup>258</sup> Le totalitarisme est ainsi le résultat du refus de la tradition, des habitudes ou des préjugés, et le produit de la foi en la raison comme seul critère de comportement humain. En fait, la raison, selon le conservateur qu'est Talmon, «se trouve être le plus fragile et le plus faillible guides, car rien ne peut empêcher qu'un grand nombre de « raisons » chacune prétendant à une validité exclusive, ne s'engagent dans un conflit dont l'arbitre ne peut être que la force.»<sup>259</sup>

Le mépris ironique ou exaspéré envers l'esprit d'utopie et la dénonciation de ses dangers sont, en longue durée, les thèses les plus constantes non seulement des héritiers conservateurs de Burke mais des publicistes libéraux: «L'utopie n'est astreinte à aucune obligation de résultats. Sa seule fonction est de permettre à ses adeptes de condamner ce qui existe au nom de ce qui n'existe pas.»<sup>260</sup>

Karl R. Popper a dit la même sorte de choses mais il n'a certes pas été le premier à lier la pensée utopique et ses attrait avec la légitimation ultérieure de la violence d'État.<sup>261</sup> Si le bien absolu existe et que l'État peut chercher à l'instaurer, tout lui sera permis. «I consider what I call Utopianism an attractive, and indeed an all too attractive theory; for I also consider it

---

<sup>258</sup> J.L. Talmon, *Utopianism and Politics*, [Londres], Conservative Political Center, 1957. 12.

<sup>259</sup> Sternhell, Zeev. *Les anti-Lumières. Du 18e siècle à la guerre froide*. Paris: Fayard, 2006. 498.

<sup>260</sup> Revel, *La Grande parade*, 2000, 33

<sup>261</sup> *Conjectures*, 359.

dangerous and pernicious: ... it leads to violence», concluait Popper. La logique des Grandes espérances utopiques, issue des Lumières, pose de façon aiguë le problème de la responsabilité idéologique indirecte parce que, plus qu'une autre, elle s'est présentée comme animée par une volonté bonne susceptible de résulter d'une action politique radicale et panoptique qui donnait tort au cours des choses au nom d'une «pensée du refus».<sup>262</sup>

Ç'avait été le thème-clé de Cioran dans les mêmes années 1950, le «pessimiste» Cioran qui faisait de l'esprit d'utopie la source de tous les maux du siècle où il vivait.<sup>263</sup> Que les utopies du 19<sup>ème</sup> siècle aient grandement alimenté le malheur du 20<sup>ème</sup>, c'est dès lors ce que soutiennent de nos jours quelques grands historiens qui cherchent à suivre pas à pas l'enchaînement des idées aux projets et aux actes. Les utopies modernes, projetées dans un avenir donné comme étant à portée de main, issues à titre de *pars construens* rhétorique, de la critique d'une société fondée sur les inégalités, sur le profit, l'exploitation et la concurrence, une société où le bonheur des uns semble tenir au malheur du plus grand nombre, n'étaient pas seulement irréalistes dans leurs attentes et leurs promesses, naïves dans leurs solutions en un tournemain, dans leur *Mundus inversus* issu de raisonnements abstraits, elles étaient intrinsèquement dangereuses et néfastes dès lors qu'elles se sont données non plus pour une spéculation philosophique, ou pour une conjecture littéraire, mais pour un programme positif, et un programme si parfait qu'il était à appliquer à tout prix. «Utopias (meaning visions of a perfectly unified society) are not simply impracticable but become counter-productive as soon as we try to create them with institutional means», répète Leszek Kołakowski dans tous ses livres depuis son monumental *Glówny nurt marksizmu*.<sup>264</sup>

L'histoire soviétique, histoire de «l'utopie au pouvoir»,<sup>265</sup> est alors le récit d'un parcours qui était fatal «de l'utopie au désastre», de l'utopie aux systèmes concentrationnaires qui sont au cœur du régime léniniste et stalinien comme

---

<sup>262</sup> Expression de M. Wiewiorka.

<sup>263</sup> Cioran, [Émile], *Histoire et utopie*. Paris: Gallimard, [1960].

<sup>264</sup> Ici, c'est une citation d'un texte de Kołakowski dans Tucker, *Stalinism: Essays in Historical Interpretation*. New York: Norton, 1977. ⇨ Rééd. 1999, 297.

<sup>265</sup> Mikhail Heller [Geller], et Aleksandr Nekrich. *L'utopie au pouvoir*. Paris: Calmann-Lévy, 1985. Poliakov use du même titre pour un chapitre de *Les totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle : un phénomène historique dépassé?* Paris: Fayard, 1987.

de leurs adversaires ultra-nationalistes. Ce qui conduit à poser la question de l'*applicabilité* de l'idée communiste qui paraît à Leszek Kołakowski la seule concrète: «Was every attempt to implement all basic values of Marxian socialism likely to generate a political organization that would bear marks unmistakably analogous to Stalinism? I will argue for the affirmative answer.»<sup>266</sup> L'utopie communiste, affirme-t-il, ne pouvait chercher à s'incarner que sous la forme concrète d'un régime totalitaire. En d'autres termes, le totalitarisme soviétique, ne fut pas une expression possible, éminemment regrettable, de passage à l'acte, de l'«application» de l'idée, mais, étant données les prémisses et la nature du projet, la seule sorte possible de réalisation de cette idée: une société qui serait à la fois communiste, démocratique, respectueuse des droits et simplement de la vie des hommes est tout bonnement un assemblage de mots creux, non plus une simple utopie mais une *chimère* inconcevable, un oxymore rhétorique, «de la glace bouillante», écrit-il.<sup>267</sup>

Les doctrinaires romantiques ont évidemment nié que leur connaissance de l'avenir fût chimérique. Les dictionnaires, protestaient-ils, définissent l'utopie comme «projet impraticable». Or, leur projet était justement et éminemment praticable, il était «scientifiquement» démontré et son instauration était fatale. La société de demain, disent-ils à l'unisson, n'est pas chimérique, elle est inévitable, elle est imminente, «elle est, à l'heure près, aussi certaine que l'apparition du jour chaque matin car son avènement est imposé par la raison et par les faits.»<sup>268</sup> La description de l'avenir dans les doctrines progressistes sous la Monarchie de juillet n'était pas un roman, c'était le produit d'une *démonstration*. Le contre-projet opposé à la société inique, n'était pas une «utopie» puisqu'il était raisonné à partir de ce qui ne va pas dans la société, qu'il était réalisable et facilement encore: «l'étude approfondie de cette question, affirme Étienne Cabet, nous a profondément convaincu que la communauté pourra facilement se réaliser dès qu'un Peuple et son gouvernement l'auront adoptée.»<sup>269</sup>

---

<sup>266</sup> 284.

<sup>267</sup> «Le fait national, force majeure de la désintégration», in P. Kende & Kr. Pomian, dir., 1956, Varsovie-Budapest. Paris: Seuil, 1978, 63.

<sup>268</sup> Charles-Ange Laisant, *L'anarchie bourgeoise (politique contemporaine)*. Paris: Marpon et Flammarion, 1887, 309.

<sup>269</sup> *Voyage en Icarie*, iv.

L'historien de l'URSS Martin Malia rejoint à son tour Leszek Kołakowski en ce qui touche au paradigme d'enchaînement «utopie → totalitarisme». «Of all the reasons for the collapse of communism, the most basic was that it was an intrinsically nonviable, indeed impossible project from the beginning.»<sup>270</sup> — Système «inviabable», absurde et chimérique qui a cherché, par la terreur et dans la pénurie perpétuelle, dans la misère matérielle et morale de trois générations, à faire fonctionner une impossibilité pratique jusqu'à la ruine inclusivement.

Détruire une «vieille» société pour construire une autre, régénérée ou purifiée, sur ses ruines, aller à la racine du mal et l'«éradiquer», un tel projet quels qu'en soient le fondement et la légitimation, ventilés en progressistes ou réactionnaires, engendre en soi et de toute nécessité un projet totalitaire intransigeant qui comporte une morale immanente «par delà le bien et le mal» traditionnels, une morale qui ne reculera pas devant l'élimination impitoyable des suppôts de l'Ancien monde et la mise au pas du peuple réticent au bénéfice duquel cet immense bouleversement doit s'accomplir.

Du procès du passage à l'acte au nom du «marxisme», certains en viennent ainsi à un paradigme encore plus large – qui d'une certaine façon exonère Marx comme tel lequel n'est qu'un ultime «relais» – supposant que la source du malheur du siècle tient tout simplement au caractère intrinsèquement chimérique et abstrait du projet communiste et que ce caractère tient lui-même à une propension fâcheuse de la pensée rationaliste et séculière développée au temps des Lumières: la transformation des utopies, conjectures philosophiques et littéraires venues de Thomas More, en des programmes grandioses s'offrant à réaliser car fondés en raison. On en vient ainsi à sonder les sources utopiques-romantiques alléguées du malheur du siècle vingt et à instruire le procès de l'esprit d'utopie.

Qu'on le regrette ou non — on peut y voir une vaine invite à méditer confusément sur les bonnes intentions dont l'enfer du 20<sup>e</sup> siècle a été pavé débouchant mollement sur une plate conclusion moralisante, sur une invocation du principe de précaution au vu des entraînements irréfléchis de naguère, — la question du mal idéologique et politique est au cœur de l'histoire des idées modernes, ou plus spécifiquement et terriblement la

---

<sup>270</sup> In: Lee Edwards, dir. *The Collapse of Communism*. Stanford CA: Hoover Institution Press, 2000.



question de *la mutation du bien en mal*, la métamorphose des hommes de bonne volonté en scélérats, de l'idée généreuse en légitimation de l'inhumain, du «retournement de l'humaniste en fanatique, du persécuté en policier», retournement qui est au cœur de la réflexion de Régis Debray – lequel n'offre cependant pas une explication bien satisfaisante du caractère fatal de ce retournement ni ne propose des conclusions *pratiques* à tirer du constat.<sup>271</sup>

L'accession de l'utopie au rang de vérité scientifique – accomplie vers 1830 – a déterminé la dimension «totalitaire» de l'entreprise révolutionnaire. Celle-ci rétrodictivement a été un révélateur. Le stalinisme, exprime Alexandre Zinoviev, «a mis à nu la véritable et terrible essence du rêve séculaire de l'humanité».<sup>272</sup> Tous les historiens ci-devant soviétiques s'occupent à montrer comment «le règne de l'utopie», indifférent au coût humain et aux souffrances impliquées par ses Grandes politiques fondées sur la «science», a écrasé les hommes et anéanti à la fois toute trace de justice et de liberté.<sup>273</sup> «Ses chimères sont notre malheur», avait répété Cioran. «Le type de société qu'elle imagine sur un ton lyrique nous apparaît à l'usage intolérable.»<sup>274</sup> Le ci-devant Soviétique Michel Heller prétend confirmer d'expérience la condamnation de l'utopie: «les hommes n'ont cessé de construire sur terre un paradis qui, chaque fois s'est révélé être un enfer, sans que pour autant cela décourage de nouvelles tentatives.»<sup>275</sup>

On ne peut que trouver bien faible, face à ces accusations et ces soupçons, le raisonnement d'une poignée de nostalgiques des grands projets utopiques lesquels avaient, ils le concèdent, débouché inexplicablement sur les horreurs concrètes du siècle écoulé, mais dont ils prétendaient maintenir qu'à l'origine et en eux-mêmes, ils étaient et demeuraient nobles, élevés, bien susceptibles d'enthousiasmer les assoiffés d'idéal – ce dont ils tirent souvent un benoît

---

<sup>271</sup> *Critique de la raison politique*, 361.

<sup>272</sup> Aleksandr Zinoviev, *Nashei i u nosti polet*. 1983. ♦ *Le héros de notre jeunesse. Essai littéraire et sociologique sur le stalinisme*. Lausanne: L'Âge d'homme; Paris: Julliard, 1984, 10.

<sup>273</sup> Aleksandr N. IĀkovlev, *Predislovie – obval – posleslovie*. ♦ *The Fate of Marxism in Russia*. New Haven CT: Yale UP, 1993.

<sup>274</sup> Cioran, *Histoire et utopie*, 143.

<sup>275</sup> M. Heller, *La machine et les rouages. La formation de l'Homme soviétique*. Paris: Calmann-Lévy, 1985. ⇨ Rééd. en format poche. Paris: Gallimard, 1994, 17. Voir aussi: *L'utopie au pouvoir*. Paris: Calmann-Lévy, 1985.

mais passablement inquiétant «On efface tout et on recommence ...»

Zeev Sternhell, encore lui, voit dans la condamnation actuelle de l'esprit d'utopie un plaidoyer pour le *statu quo* prévisiblement appuyé sur le «rejet des Lumières», c'est son antienne, et même sur le refus de la simple rationalité: «On en vient finalement à la question qui sous-tend toutes les versions, depuis les plus modérées aux plus extrêmes du rejet des Lumières: le monde dans lequel nous vivons est-il le seul possible parce qu'il est celui qui existe? Si Furet s'engage avec une telle détermination pour la défense de Nolte, c'est que l'analyse que celui-ci présente a pour lui l'énorme avantage de confirmer l'idée que l'origine du mal qui ronge la modernité se trouve non pas dans le particularisme du sang et du sol, mais dans l'universalisme de «l'utopisme» marxiste. La chute du communisme signifie la fin non seulement de l'histoire du communisme, mais de l'idée du communisme, c'est-à-dire de «l'utopisme» ou, en d'autres termes, de l'idée produite par les Lumières, selon laquelle un monde autre que celui qui est le nôtre est concevable, envisageable et désirable. Mais la leçon que tire Furet de l'histoire du 20<sup>e</sup> siècle est que «l'idée d'une autre société est devenue presque impossible à penser, et d'ailleurs personne n'avance sur le sujet, dans le monde d'aujourd'hui, même l'esquisse d'un concept neuf ». Le terme illusion qui fait le titre de son ouvrage est fondamental chez Furet: la foi dans la possibilité de l'existence d'un système différent du nôtre est en elle-même une illusion. Or il est difficile de voir sur quelles prémisses méthodologiques, dans un monde qui a changé pendant les cent dernières années plus profondément qu'à aucune autre période de l'histoire moderne, s'appuie cette démission de la raison. ... Il est certain que c'est une autre façon de célébrer la victoire finale et définitive du capitalisme, assimilée à la "fin de l'histoire". »<sup>276</sup>

#### — Le productivisme

Le productivisme est partie prenante des visions et projets utopiques du 19<sup>e</sup> siècle. Le productivisme est la rencontre de la rationalité panoptique d'État et du Pays de Cocagne. À la misère de la majorité doit se substituer l'abondance pour tous. S'il est *un seul* présupposé commun entre le

---

<sup>276</sup> Sternhell, *Les anti-Lumières*, 578. L'historien des idées conclut son livre par une ultime affirmation de foi dans les utopies des Lumières: «Pour éviter à l'homme du 21<sup>e</sup> siècle de sombrer dans un nouvel âge glacé de la résignation, la vision prospective créée par les Lumières d'un individu acteur de son présent, voire de son avenir, reste irremplaçable.».

libéralisme et le socialisme, au-delà de quelques communistes austères de 1848, c'est celui que le remède à tout le mal social passe par *l'accroissement indéfini* de la production de marchandises, de la richesse publique. Si l'injustice naît de la pénurie et de la lutte entre les hommes pour la répartition d'un produit insuffisant, une société juste ne peut être qu'une société d'abondance. Pour arriver à la vraie justice, il faudra produire et encore produire.

Le productivisme a été, à mon sens, depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle sinon depuis Saint-Simon, la doctrine ésotérique du socialisme. Là où le socialisme «naïf», de sentiment et de ressentiment, voyait dans la «socialisation» de la propriété privée une juste mesure destinée à faire «rendre gorge» aux possédants, aux repus, aux «vampires» et «sangsues» du Capital, le socialisme scientifique des futurs «dirigeants» ne voyait qu'une mesure préalable qui allait permettre de mettre en place un État planificateur, hyper-producteur et hyper-efficace. Le paradigme productiviste-planiste trouve sa justification dans ses fins, créer une abondance illimitée réglée par l'intérêt commun, et dans le contraste qui s'établit terme à terme avec les vices du système capitaliste: production marchande réglée sur le profit (et non sur les besoins), production pour le marché solvable (et non pour la consommation et les consommateurs), gabegie et gaspillage, concurrence, perpétuation de l'éparpillement en petites entreprises rentables, crises périodiques de surproduction et chômage endémique, enfin dispositif économique renforçant les inégalités sociales, la misère à un bout, l'injuste opulence à l'autre. Le paradigme productiviste est censé, par un simple retournement des axiomes, substituer au «désordre capitaliste» un ordre eudémonique et égalitaire. Les termes de ce paradigme forment un système cohésif et cumulatif: ils sont appelés l'un par l'autre et censés renforcer leurs effets bénéfiques. En fait, – tout le problème résulte de ce constat, – c'est le productivisme qui est le préalable à l'égalitarisme dans la conception socialiste de la Deuxième Internationale: La société la plus parfaite est celle qui permet de produire le plus pour un minimum d'effort humain et qui répartit le plus équitablement les produits. Cet État futur que tous les doctrinaires veulent démocratique, composé de responsables élus, soumis à la discussion et aux desiderata des masses, sera aussi un État qui aura l'œil fixé sur ses statistiques et ses programmes de croissance planifiée. Il reste à conclure que les masses ne voudront jamais, démocratiquement, autre chose que ce que, rationnellement, fixera le plan de production et de consommation. Mais dans tous les cas, la Raison au pouvoir devra prévaloir.

Pour les anarchistes de la Belle époque, qui étaient unanimes sur ce seul point, cet État issu de la révolution et promis par leurs frères-ennemis, cet État qui «organiserait la production, réglementerait la consommation et supprimerait, cela va sans dire, ceux qui ne seraient pas de son avis»,<sup>277</sup> promettait d'être pire que l'État bourgeois. Il créerait, avait prédit le vieux Blanqui dont on répétait la prophétie, «des bagnes tout neufs où l'Humanité jouira du bonheur de la chaîne perfectionnée».<sup>278</sup> Les collectivistes parlaient avec aplomb d'une forme de société "supérieure" qu'ils allaient mettre en place: «Supérieure, dites-vous? En tyrannie, je n'en disconviens pas! ... Dans cette société supérieure, le travailleur sera considéré comme une bête de somme.»<sup>279</sup>

#### — La rencontre fatale de la modernité : utopisme et historicisme

J'ai inscrit plus haut dans ce que je dénomme «esprit totalitaire», la foi dans le déterminisme scientiste. La rencontre dangereuse de deux formes de pensée irrationnelles, l'esprit d'utopie et l'esprit de fatalité historique, tel est l'idée-clé des défenseurs de la «Société ouverte». Karl Popper, leur maître à tous, a synthétisé cette idée dès 1973:

It is an obvious task of all thinking people to do their best to bring about a better world. But it is an immensely difficult task. Many valiant attempts to establish heaven on earth have only produced hell, such the hell of war and of civil war, of the guillotine, of concentration camps, and of extermination camps. ... I wish to distinguish between two kinds of optimism. The optimism which I regard as a duty is an optimism of hope in contrast to optimism based upon certainty, or upon prophecy. What I advocate is optimistic outlook which is prepared to face the uncertainties and dangers in our way, and which takes them seriously. It is an optimist outlook which is prepared to recognize both our past achievements

---

<sup>277</sup> Jean Grave, *La société au lendemain de la Révolution*, op.cit., p. 7.

<sup>278</sup> Cité par Emile Fouillée, *Le socialisme et la sociologie réformatrice*, Paris: Alcan, 1909, p. 303.

<sup>279</sup> Sartoris, *Le Libéraire*, 21 août 1898, p. 3.

and our past mistakes, and which is prepared to learn from them.<sup>280</sup>

Le progrès historique, tel que le 19<sup>e</sup> siècle l'invente, était une démonstration (et, paradoxalement, c'était une démonstration circulaire): la démonstration de l'avenir inévitable par les «lois» extrapolées des tendances du passé – et moyen de distinguer, par le test de l'avenir fatal, ce qui est prometteur et bon, et ce qui est condamné et *donc* mauvais dans le présent. Les saint-simoniens le formulaient limpidement: il faut posséder une vision globale de l'histoire pour penser une société meilleure, «le pouvoir de constituer une société n'est donc qu'aux hommes qui savent trouver le lien du passé et de l'avenir de l'espèce humaine, et coordonner ainsi ses *souvenirs* et ses *espérances*».<sup>281</sup> L'avenir de l'humanité va alors être déduit de la mise en intrigue de son passé. Et un impératif historico-éthique catégorique s'imposera aux justes.

Le socialiste romantique Colins de Ham procure l'expression de la nécessité historique comme seule «morale» immanente au monde en termes d'autant plus inquiétants que «naïfs»: «Du moment qu'il est prouvé: que l'ordre moral [= l'ordre historique, veut-il dire] existe, tout ce qui arrive est juste et n'a plus rien de terrible. Il est certain alors que le sang humain, socialement versé, ne peut l'être que comme expiation; et, tant qu'il coule, c'est une preuve que l'expiation n'est pas complète.»<sup>282</sup> Car l'histoire, confessionnal en même temps que tribunal, *absout aussi*. On revient à l'interprétation «progressiste» de 1789: la philosophie des hautes nécessités historiques fut le moyen de prendre du recul à l'égard d'une Révolution française pleine d'épisodes sanguinaires, mais absoute par le jugement de l'avenir. C'est ce qu'enseigne le conventionnel G\*\*\*, en mourant, à Mgr Myriel, évêque de Digne: «– 93. J'attendais ce mot-là. Un nuage s'est formé pendant quinze

---

<sup>280</sup> «Historical Prophecy As An Obstacle To Peace», confér. rééd. *After the Open Society. Selected Social & Polit. Writings*. Routledge, 2008. 298–. Et, revenant sur le concept-clé de sa critique du communisme: «Many years ago I gave the name 'historicism' to the belief that there are intrinsic laws of historical development which we can discover, and so find out what the future has in store for us. Words or names like 'historicism' do not matter, of course; what matters is that the philosophical belief which I have called 'historicism' is deeply entrenched, and that it is liable to do damage. ....» 299.

<sup>281</sup> *Doctrine de Saint-Simon. Exposition. Première année. 1828-1829*. Paris: «L'Organisateur», 1831, 13.

<sup>282</sup> Jean-Guillaume Hippolyte Colins, *Société nouvelle, sa nécessité*. Paris: Didot, 1857, I, 133.

cents ans. Au bout de quinze siècles, il a crevé. Vous faites le procès au coup de tonnerre.»<sup>283</sup>

L'historicisme fait, selon la formule fameuse de Hegel, de l'histoire devenue intelligible car dirigée vers un But «entrevu» le tribunal sans appel du monde, *Weltgericht*. Il transforme les jugements moraux en obligation de se soumettre à une histoire fondée sur des Lois objectives. Il résultait en effet de la «science» de l'histoire, une éthique que partageaient, s'ils l'ignoraient, le bourgeois «progressiste» du 19<sup>e</sup> siècle et le prolétaire révolutionnaire: l'individu ne pouvait connaître d'autre tâche et d'autre bonheur légitime que de «contribuer au progrès de l'humanité», de l'aimer et de se dévouer pour elle. Les hommes n'étaient plus créés à l'image de Dieu, ils étaient tous «frères» en humanité, les vivants communiant avec les morts qui avaient été «progressistes» dans l'accomplissement d'une Destinée unique. *L'humanitarisme* était cette foi laïque et ce mandat civique d'avoir à contribuer pour sa modeste part aux «progrès sociaux».

La critique sociale romantique se donne pour tâche de déchiffrer la tendance historique, de deviner le devenir, de dégager et formuler ce que les adversaires de *l'historicisme*, à la suite de Karl Popper, désigneront sceptiquement comme «les introuvables lois de l'histoire».<sup>284</sup> L'histoire se métamorphose, comme le disent les saint-simoniens, en une «*preuve* à l'appui de nos rêves d'avenir», elle procure une «vérification» de la doctrine.<sup>285</sup>

Le grand avantage psychagogique de l'historicisme est qu'il permet de qualifier le mal social constaté de «survivance» – c'est à dire de le constater et de l'effacer en même temps, puisqu'il est appelé à «disparaître». Puisque la «marche du progrès» jusqu'ici a effacé certains maux, le mal présent n'est déjà plus tout à fait réel, «l'esclave a eu son jour; le serf a eu son jour; le prolétaire aura le sien. Telle est la révélation de l'histoire, telle est la loi

---

<sup>283</sup> *Les misérables*, I, première partie, ch. 10.

<sup>284</sup> Popper, *La société ouverte et ses ennemis*. Paris: Seuil. 1979. Voir R. Boudon, *Effets pervers et ordre social*. Paris: P.U.F., 1993. [éd. orig.: 1977], 19.

<sup>285</sup> *Doctrines de Saint-Simon. Exposition. Première année. 1828-1829*. Paris: «L'Organisateur», 1831, 36 et 118.

indiscutable du progrès».<sup>286</sup>

Je définis donc l'historicisme, avec Karl R. Popper,<sup>287</sup> comme un dispositif herméneutique répandu dans les deux siècles modernes et susceptible d'éveiller l'enthousiasme, fondé sur l'axiome que l'histoire avance dans une direction déterminée étant soumise à des lois («scientifiques»), lois transcendant la volonté des hommes. L'historicisme est alors ce dispositif herméneutique qui *transpose* l'hétéronomie de la Providence. La «sécularisation» de la pensée n'en vient pas à poser résolument une autonomie rationnelle de l'action des hommes, avec sa très large part d'indétermination, mais elle semble se raccrocher à quelque chose d'irréductiblement ambigu: une sorte d'hétéronomie immanente appelée Histoire, à laquelle néanmoins les hommes demeureraient soumis. Celle-ci, du fait de son statut de rupture équivoque et partielle, préservera et recyclera les idées de salut, de lutte entre les justes et les méchants, de fin des temps et de bonheur terrestre ultime.

Karl Popper ne fait pas qu'opposer à l'historicisme la sobre raison positive et empirique. Il est convaincu – c'est précisément ce qui a indigné les esprits militants – qu'il y a un lien nécessaire entre cette gnoséologie irrationnelle et déterministe et le grand malheur du siècle passé, c'est à dire le «totalitarisme», ennemi de la Société ouverte. *Poverty of Historicism* est dédié aux victimes de cette forme de pensée: «In memory of the countless men and women ... who fell victims to the fascist and communist belief in Inexorable Laws of Historical Destiny.» Karl Popper oppose à l'épistémè historiciste deux thèses sceptiques qu'il tient pour seules rationnelles: « – That the belief in historical destiny is sheer superstition, and – that there can be no prediction of the course of human history by scientific or any other rational method».<sup>288</sup> Toute «loi de l'histoire» est à la fois chimérique et intrinsèquement

---

<sup>286</sup> Édouard de Pompery, *Blanquisme et opportunisme. La question sociale*. Paris: Ghio, 1879, 13.

<sup>287</sup> *Auf der Suche nach einer besseren Welt*, 1984. ➡ *À la recherche d'un monde meilleur. Essais et conférences*. Monaco: Anatolia \ Éditions du Rocher, 2000. – *The Open Society and its Enemies*, 1945 ➡ *La société ouverte et ses ennemis*. Paris: Seuil, 1979. – *The Poverty of Historicism*. London: Routledge & Kegan Paul, 1961. Republ. 1969. ➡ *Misère de l'historicisme*. Paris: Plon, 1956, réédition, Paris: Pocket, 1988, version retraduite sur l'édition de Londres, 1976. – Popper, Karl et Konrad Lorenz. *Die Zukunft ist offen* ➡ *L'avenir est ouvert*. Paris: Flammarion, 1990.

<sup>288</sup> *Poverty...*, § 1.

contradictoire. Toute prétention des sciences sociales à la prévision historique, à l'annonce de faits inéluctables, est nécessairement infondée et fallacieuse. Popper qui prétend admirer la critique sociale de Marx, ne qualifie pas moins la conviction de celui-ci qu'il y a des déterminismes historiques en quelque sorte observables *en temps réel* de «mystique».<sup>289</sup> Les Grands systèmes socialistes ont été donnés pour «scientifiques», mais voulus «infalsifiables», dans les termes de Popper, puisque définitivement démontrés et inaccessibles à la réfutation; ils se sont présentés comme ayant réponse à tout, comme des explications totales. On peut étendre le reproche fait au marxisme à toutes les idéologies: que faire face au fuyant, à l'inconnu, à l'immaîtrisable de l'expérience historique? La réponse définit la notion même d'*idéologie*: il faut «chercher une réponse globale et définitive qui mette un terme au questionnement».<sup>290</sup> L'idéal idéologique, c'est bel et bien l'infalsifiable et l'inexpugnable, renforcés d'une réserve inépuisable de sophismes dénégateurs.<sup>291</sup>

Beaucoup ont répété jadis que sur le terrain des idées du moins, les totalitarismes rouge, noir et brun diffèrent du tout au tout. Or non, pas vraiment: un trait «idéel» commun existe qui est précisément inscrit au cœur de la généalogie des Grands récits : c'est l'idée même de «Lois de l'histoire» qui s'imposeraient aux hommes, c'est l'historicisme apparu dans les temps romantiques qui procure ce point commun tant à Hannah Arendt qu'à Karl Popper. Cette idée permet de *remonter* en un moment précis dans le passé de la modernité, le moment où déterminisme historique et aboutissement utopique se conjoignent.

Tôt dans le 19<sup>ème</sup> siècle, à l'époque des «sectes» socialistes utopiques, s'est formé un syntagme qui étend son ombre sur les entreprises totalitaires du 20<sup>ème</sup>: la formule exprimait, à sa source, un effort voulu rationnel pour effacer l'énigmaticité du cours du monde et sortir l'humanité moderne désenchantée de la dérélition et du doute: «Science de l'histoire». Ce serait une science nomothétique, comme le voulait l'époque, une science qui découvre et révèle

---

<sup>289</sup> Il lui reproche également son goût de la violence et le caractère peu scientifique de ses théories économiques.

<sup>290</sup> P. A. Taguieff, *La Foire aux illuminés*, 80.

<sup>291</sup> C'est en quoi Popper a raison qui voit dans le respect de l'expérience et le fait que ce qui prime ce n'est pas la logique apparente, mais la *confrontation* l'essentiel de ce qui distingue la science de la métaphysique.



des «lois» et conduit ainsi du passé au présent et à l'avenir.

De la critique sociale, la logique militante passe ainsi à la découverte des «lois» du devenir qui confirment que les maux sociaux sont contingents, qui, bien plus, garantissent aux hommes la fin des souffrances et la fatalité d'un renversement prochain de l'ordre inique. L'histoire se métamorphose alors, comme le disent les saint-simoniens, en une «*preuve* à l'appui de nos rêves d'avenir», elle procure une «*vérification*» de la doctrine du Maître.<sup>292</sup> Cette «*preuve*» historique permet de vivre et de «*lutter*» en anticipant le bien futur, de vivre un pied dans l'avenir pour supporter le présent. Le déterminisme historique, la fatalité de l'avenir deviennent ainsi le cadre épistémologique de tous les systèmes socialisants dès la Restauration et cette épistémologie, loin d'être soumise à la critique, ne cesse de se renforcer avec la domination à la fin du siècle du «socialisme scientifique» qui en est non le sobre correctif mais la *figure accomplie*.

Plus tard dans le siècle, les «lois historiques» seront mises en complément des lois de l'évolution biologique découvertes par Darwin et on conclura qu'«on peut dire que le progrès est la loi de la vie sociale comme la sélection est celle de la vie organique.»<sup>293</sup> Est-il besoin de rappeler en effet que ce scientisme qui donne mandat à la science d'énoncer les lois du devenir humain et d'en attendre du monde empirique la vérification fatale est général aux esprits «cultivés» au 19<sup>ème</sup> siècle. À l'autre bout de la topographie politique, les darwiniens sociaux, qui seront les inspireurs-clés des fascismes, ont leur science qui consiste à transposer aux sociétés «le principe de la lutte pour l'existence et la sélection ..., lois de la vie et de la mort des nations.»<sup>294</sup>

C'est donc, non dans les aléas des événements empiriques, mais dans le principe, dans l'Idée, dans l'idéologie originelle, déterministe et finaliste-utopique, qu'Hannah Arendt, tout comme Karl Popper, trouvent la source du mal politique et les linéaments de son explication: dans l'idée commune aux léninistes et aux nazis (et aux lettrés progressistes, et aux darwinistes du 19<sup>e</sup>

---

<sup>292</sup> *Doctrine de Saint-Simon. Exposition. Première année. 1828-1829.* Paris: «L'Organisateur», 1831, 36 et 118.

<sup>293</sup> Pioget, Dr. J. *La vie sociale, la morale et le progrès. Essai de conception expérimentale.* Paris: Alcan, 1894, 195.

<sup>294</sup> Vacher de Lapouges, Georges. *Les sélections sociales.* Paris: Fontemoing, 1896, 1.

siècle) qu'il y a des «lois de l'Histoire» qui ont été récemment «découvertes», — des lois comprises comme une fatalité du cours des choses par delà la volonté des hommes et par delà le bien et le mal. «A peine est-il besoin de le préciser, une telle loi n'existe pas, souligne Claude Lefort. Si, apprenons-nous, rien ne se fait qui ne s'en inspire, cette notion ne révèle qu'une « prétention monstrueuse à remonter à la source de l'autorité». C'est donc une supposée loi: la politique communiste se guide sur une fiction.»<sup>295</sup> Mais cette fiction a été portée par tout le 19<sup>e</sup> siècle et avant de s'imposer au 20<sup>e</sup>.

L'histoire des historicistes répondait à l'individuelle question: que pouvons-nous en tant que «maillon de la chaîne» Humanité? Elle comportait ainsi une morale immanente. «Si l'homme, écrit le fouriériste Victor Considerant, n'est pas plus maître d'arrêter le développement de la vie universelle et la marche de l'histoire que le cours des grands fleuves, ces forces naturelles et sociales qu'il ne peut *comprimer*, il peut les *régler*». Voilà le mandat, le seul possible, au service de l'Histoire! L'histoire de chaque homme est alors muée en un «maillon» de l'Histoire en marche et sa liberté d'individu doit s'abolir dans la soumission au *sens* de cette histoire et dans la volonté d'en favoriser le bon déroulement. «L'homme doit tout sacrifier au progrès et à l'impérieuse nécessité de hâter l'époque de l'unité humaine et de la fraternité», formule-t-on vers 1830.<sup>296</sup> L'homme ne peut changer le cours de l'histoire, mais il peut et doit chercher à y jouer un rôle: rôle tout écrit et sans marge d'improvisation qui ne peut être que celui de «hâter» l'évolution inéluctable, de la précipiter si possible. Nul besoin de lire ceci dans de tardives brochures stalinienne, il suffit d'ouvrir, un bon siècle avant, les journaux fouriéristes.

La pensée [proto-]totalitaire postule non seulement des lois de l'histoire mais un aboutissement fatal et imminent. La science dont elle se réclame montre contingent et illusoire le libre arbitre des individus. Il ne reste à l'individu qu'à mettre sa volonté et ses forces au service de l'histoire et d'y trouver à se *justifier*.

Le marxisme orthodoxe, tel qu'il se fige dans les partis de la Deuxième Internationale, va être la figure accomplie de ce fatalisme historique. Si toute l'histoire est l'histoire de la lutte des classes, l'issue de cette lutte et la victoire finale du prolétariat sont fatales.

---

<sup>295</sup> Ibid., 200.

<sup>296</sup> *Moniteur républicain*, 8: 1838.

Le socialisme tel qu'il se réorganise sur de nouvelles bases après la Commune, hérite de la thématique de la révolution inéluctable et imminente, mais avec *deux* grands changements. Si le socialisme romantique avait été «utopique» comme le qualifie Engels en 1877, il avait été, ai-je rappelé, aussi pacifique, absolvant d'avance quelques épisodes un peu agités mais sans souhaiter la mise à feu et à sang générale. La nouvelle «science de l'histoire» attribuée à Karl Marx démontrait au contraire explicitement la fatalité d'une révolution *violente* qui serait la culmination des luttes sociales et l'accoucheuse du définitif régime collectiviste. «Ainsi la période utopique du socialisme fut pacifique. La période scientifique adopte la tactique révolutionnaire», distingue le marxiste Charles Rappoport à l'avantage de sa «science».<sup>297</sup> Vers 1830, la fatalité d'une révolution et son imminence étaient alléguées, mais les raisons en étaient morales: la société actuelle était trop remplie d'iniquités, on n'étouffe pas le droit, «une idée juste finit par triompher...» Avec le socialisme scientifique, la révolution est démontrée inévitable à moyenne échéance par l'effet d'une *loi économique*. La propagande socialiste martèle cette conviction ou plutôt ce savoir scientifique; il suffisait d'en convaincre les masses pour que ce savoir les arrache à leur torpeur résignée:

FATALITÉ DE LA RÉVOLUTION SOCIALE

Considérable est la foule ignare qui — dans le prolétariat comme dans la grande et petite bourgeoisie — nie l'inéluctabilité d'une transformation sociale à une époque plus ou moins rapprochée.<sup>298</sup>

Ainsi, «la Révolution sociale viendra sur les ruines d'un monde pourri établir le règne de la Justice.»<sup>299</sup> Le déterminisme historique avec sa révolution automatique, l'analyse économique avec ses «lois» fatales ne sont pas non plus venus à bout d'un *éthos* de violence purificatrice, les deux se sont intimement mêlés. Contre l'oppression, la violence «est le plus sacré des devoirs»: ici encore, la bourgeoisie de 1789 avait soufflé aux prolétaires la formule et l'argument. Ce serait une histoire complexe que je ne fais

---

<sup>297</sup> P. J. Proudhon et le socialisme scientifique. Paris, 1909, 16.

<sup>298</sup> G. Defnet, *Le Peuple* [Bruxelles], 8 mai 1890, 1.

<sup>299</sup> *L'aurore sociale*, 1. 12. 1889.

qu'esquisser que celle des justifications et apologies de la violence au 19<sup>ème</sup> siècle – et au 20<sup>ème</sup>.

L'avènement de la société de l'avenir est démontré fatal: son succès irréversible tout aussi inévitable et certain. Sortie de l'indigence, de la fourberie, de l'égoïsme, de l'oppression et du carnage, l'humanité ne reverra plus ces fléaux et à la société capitaliste mauvaise et irréformable se substituera une société bonne, «terme fatal de l'évolution humaine», répéteront toutes les sectes, des saint-simoniens aux staliniens. Charles Fourier était agacé que des esprits chagrins reprochassent aux tableaux qu'il peignait du futur phalanstère leur perfection, «on réplique *tant de perfection n'est pas faite pour les hommes!* Qu'en savent-ils?»<sup>300</sup>

L'habileté argumentative du socialisme scientifique a consisté à montrer que cette «fatalité» résultait de l'évolution même du régime même qu'il fallait abolir. «La révolution sociale, pressentie et entrevue même par ceux qui la redoutent, parce qu'elle mettra fin à leurs privilèges, sera la conséquence fatale du régime anti-social qui pèse aujourd'hui sur la classe des travailleurs».<sup>301</sup> La vieille société, édifice vermoulu, craque, elle s'effondre. Il ne faut pas songer à la reconstruire ni à la ravalier ni à en conserver quoi que ce soit et surtout pas les «fondations». Il faut «changer le principe, asseoir le système social sur une autre base» et rebâtir à zéro.<sup>302</sup>

— Des utopies fascistes ?

Peut-on appliquer le terme d'Utopie – qui conserve en dépit de tout des connotations positives – aux programmes fascistes, aux visées et «réalisations» de tels régimes? Ceci choque mais bien des historiens le font. On peut poser en effet que pour qu'il y ait «fascisme», il faut, par la définition même qu'on en avance, que le régime se guide sur la volonté de créer à toute force un «homme nouveau» et une nouvelle civilisation. Si cet élément n'est pas à l'avant-plan, — mais seulement la volonté d'ordre et la répression des indésirables, on a une droite autoritaire, pas un fascisme. Pas plus que la société sans classe et le Règne de la liberté ne sont autre chose que *des mots*,

---

<sup>300</sup> *Le nouveau monde industriel et sociétaire*, éd. 1845, 21

<sup>301</sup> Arcès-Sacré, in *Le Prolétariat*, 18. 1. 1890, 2.

<sup>302</sup> Paget, Amédée. *Introduction à l'étude de la science sociale*. Paris: «La Phalange», 1841, xlv.

les fascismes ne réalisent jamais, de près ni de loin, leur utopie, mais ils se guident néanmoins sur un projet total qui se discerne dans leurs actions: celui d'instaurer une société-communauté heureuse et immuable, organique et unanime à jamais — ce qui est bien un axiome, l'axiome de l'utopisme. Ils prétendent éliminer les «ferments de décadence» qui minent la Nation et parlent constamment de «nouvelle civilisation», de «révolution spirituelle», de «nation régénérée» peuplée d'«hommes nouveaux» — longtemps les historiens ont traité par le mépris cette phraséologie qui est pourtant *la clé*.

L'idée que le nazisme même fut la mise en œuvre d'une «utopie barbare» est celle du grand livre de Michael Burleigh & Wolfgang Ipperman, *The Racial State: Germany 1933-1945*.<sup>303</sup>

#### — Objections à l'origine utopique

Ne faut-il pas voir cependant une mise en accusation foncièrement anachronique des utopistes de jadis comme «complices avant le fait» ou même instigateurs? Non, si on suppose que la terreur idéocratique et la conséquence *directe* de l'Esprit d'utopie. Oui, si toute transmission intellectuelle apparaît faite d'*avatars* inopinés. En un premier temps, viennent les prophètes sociaux et leurs rares et enthousiastes disciples, puis les militants et les idéologues d'appareil et de pouvoir, puis les apparatchiks et les kapos – et les suiveurs. Ce serait le cadre de l'histoire idéologique moderne avec trois personnels successifs et trois générations, chacun distordant la logique du précédent et ignorant celle du suivant. Pour les sceptiques et les adeptes échaudés par l'histoire du Principe de précaution, il y a ainsi les premiers qui préparent avec enthousiasme *et* aveuglement un monde tragique en concevant des doctrines de lutte ultime débouchant sur un pays de Cocagne présenté comme à portée de l'action concrète des hommes, — puis il y a ceux qui, dûment endoctrinés, résolus et convaincus, s'organisent et manipulent avec opportunisme et dogmatisme le Grand récit à eux livré, puis ceux qui prennent le pouvoir en se servant de ce Grand projet, qui passent à l'acte et — oh surprise! — sont, à leur façon, conséquents avec la doctrine «totale», avec la mystique-devenue-politique, dont ils sont imprégnés et qu'ils ont traduite en logique pratique intransigeante. Ces hommes de trois générations qui se succèdent ne se connaissent, ni ne se

---

<sup>303</sup> Cambridge: Cambridge UP, 1991. Notamment le chap. 2, "Barbarous Utopia" et suivants.

comprennent, ni ne se devinent.

Le paradigme anti-utopique s'il est interprété comme un argument de condamnation linéaire, un paradigme de continuité directe /utopie+historicisme → idéocratie et totalitarisme/ est cependant aussi fallacieux et simpliste que celui de l'anticlérical de jadis qui croyait réfuter les Évangiles par les bûchers de l'Inquisition. On pourrait formuler autrement l'objection en proposant un schéma alternatif: l'utopie comme telle est irréalisable, alors, pour qui néanmoins passe à l'acte, c'est *quelque chose d'autre* qui se met en place. C'est ce quelque chose, – productiviste, despotique, autoritaire, liberticide – qu'il faut expliquer mais comme *substitution*. Le «règne de la Liberté», c'est une phrase d'Engels; la «dictature du prolétariat», ce sont des mots purement spéculatifs de Marx sans référent possible dans le réel, ils sont *inapplicables*. La dictature des «clubs» ou celle d'une oligarchie extrémiste, par contre, c'est du «faisable» et au reste du connu! Cette idée de substitution de quelque chose de concret et de brutal au chimérique rejoint, je l'admets, l'objection des bourgeois prudents dans les temps romantiques: ce n'est pas qu'ils étaient, ils l'assuraient, contre la paix perpétuelle, l'abondance et la justice pour tous, – c'est qu'ils cherchaient à faire comprendre qu'appliquée, l'utopie humanitaire se muait inévitablement en quelque chose de «cauchemardesque». L'utopie révolutionnaire se transforme toujours en terreur en raison de la dialectique psychotique anxiété-paranoïa que la révolution produit à tout coup en abolissant les références psychosociales traditionnelles: telle est la thèse d'Eli Sagan dans *Citizens and Cannibals: The French Revolution, the Struggle for Modernity, and the Origins of Ideological Terror*.<sup>304</sup>

Le passage à l'acte du 20<sup>e</sup> siècle fait voir alors la rencontre des projets utopiques, peu à peu dénaturés, et des idées volontaristes, autoritaires et normatives incarnées dans la société que les socialistes désignaient comme «bourgeoises», mais dont ils avaient récupéré et adopté les éléments-clés en croyant les avoir amendés dans un sens humanitaire: industrialisation accélérée, «croissance» à tout prix et productivisme, planisme bureaucratique, étatisme centralisateur et panoptique, Grandes politiques et grands travaux, militarisation de la vie, conformation sociétale intégrale assurée dès l'enfance, rationalisation du travail à la chaîne et même des loisirs de masse «rêvés» pour tous, adoption en fait des *modèles* de l'asile, de la prison, du

---

<sup>304</sup> Lanham MD: Rowman & Littlefield, 1991.

bagne, du *workhouse*, de la «cité ouvrière», de la caserne, du bataillon disciplinaire, de l'usine tayloriste, – les anarchistes, souvent perspicaces, ne se sont pas fait faute, comme je l'ai rappelé, de le leur répéter.

J'ai évoqué plus haut l'esprit productiviste qui imprègne les *blueprints* révolutionnaires. Le grand capitalisme apparaissait comme un productivisme pervers et inconséquent qui, au prix de l'exploitation et de la misère, s'interdisait un développement asymptotique, illimité, régulé sur une consommation toujours croissante et des besoins de plus en plus abondamment satisfaits. L'utopie collectiviste se mue en une modernisation, une industrialisation, une rationalisation planifiées et la doctrine d'avant 1914 préfigure la prépondérance que prendra cette logique dans le système soviétique. Le productivisme socialiste est simplement censé soumis à une «rentabilité» qui inclut l'intérêt social et, à long terme, l'intérêt des générations futures.

C'est en adoptant et développant cette thèse de la substitution que je conclurai ce chapitre. Voir plus bas : – *Capitalismus inversus*.

#### ● Hegel inspirateur historiciste de Marx

La lointaine postérité totalitaire qu'on attribue au philosophe mort en 1831, met en question par un raisonnement extrapolateur le rationalisme de la totalité qui est au cœur de la vision de l'histoire chez Hegel. Les philosophies contemporaines relativistes et holistes de diverses moutures se rejoignent pour répandre la suspicion sur le hégélianisme. L'essor de ces philosophies est dû en grande partie à leur suspicion inhérente à l'égard d'une conception commune à Hegel, à Marx et aux marxistes du devenir humain comme dévoilement du Sens. «La notion philosophique de totalité et la notion politique de totalitarisme tendent ... à se rejoindre, selon une ligne de pensée qui va de Karl Popper à Jean-François Lyotard : la totalité rationnelle hégélienne est perçue comme le paradigme de l'édifice totalitaire en philosophie.» La rationalité comme telle a mauvaise presse de nos jours, note Slavoj Žižek, elle est sapée de toutes parts, «les disciples du *New Age* la condamnent comme pensée cartésienne rigide, mécaniste et discursive; des féministes la rejettent comme posture fondamentalement masculine reposant implicitement sur l'opposition à la sensibilité féminine; quant aux post-modernistes [à la Foucault, pas cité], la rationalité présuppose selon eux l'exigence métaphysique d'«objectivité», laquelle occulte les mécanismes de

pouvoir et de discours qui déterminent ce qui peut être considéré comme «rationnel» et «objectif».<sup>305</sup>

Pour les penseurs chrétiens qui suspectent la sécularisation censée rationaliste, Hegel dégrade l'histoire sacrée en une histoire immanente et il sublime celle-ci au niveau de l'histoire sacrée. Le caractère de transposition du théologique au séculier de sa pensée est d'autant plus patent que Hegel ne songe pas à le dissimuler: elle exprime son projet même. L'histoire guidée par l'Esprit avance vers sa propre réalisation. Chaque époque de la civilisation forme une étape de cet accomplissement. Le devenir-raison de l'histoire humaine est le Tribunal du monde, l'histoire du monde est une théodicée et la «ruse de la raison», une rationalisation de la Providence. Hegel développe le premier grand système athée, mais en ceci qu'il y phagocyte tout le théologique. «Dieu, c'est l'Absolu qui se réalise dans l'histoire, mais ce Dieu n'est pas transcendant, il est immanent au fini, il est l'idée et le tout du fini.»<sup>306</sup>

La qualification de la pensée de Marx comme «mythe sotériologique»,<sup>307</sup> issue de la gnose de Hegel est un lieu commun dans les secteurs anti-modernes et spiritualistes de l'histoire des idées. La parenté hégéliano-totalitaire est mainte fois indiquée par les essayistes catholiques dans les années 1930, années qui sont marquées en France par la tardive «redécouverte» de Hegel. «Don Luigi Sturzo ne manque pas d'y faire référence dans sa synthèse sur l'État totalitaire. Il rappelle que chez Hegel «l'État n'est que la manifestation de l'Esprit, sa plus parfaite manifestation; l'État est en lui-même éthique-droit-puissance. Une sorte d'incarnation divine, où l'idée de puissance s'identifie avec l'idée de Dieu ... Voici donc trois Allemands — Hegel, Fichte, Marx — qui synthétisent l'effort européen du 20<sup>e</sup> siècle en vue de donner une signification, un contenu, une finalité absolue et presque divine à l'État, à la nation, à la classe. » Louis Dupeux rappelait lui-même

---

<sup>305</sup> Žižek, Slavoj. *Did Somebody say Totalitarianism ?* London: Verso, 2001. Trad. *Vous avez dit totalitarisme? Cinq interventions sur les (més-)usages d'une notion*. Paris: Éditions Amsterdam, 2004. 17. — Il me semble toutefois que ces règlements de comptes philosophiques sont d'un mince intérêt en dehors du «champ» académique qui en débat.

<sup>306</sup> Georges Minois, *Histoire de l'athéisme. Les incroyants dans le monde occidental des origines à nos jours*. Paris: Fayard, 1998, 494.

<sup>307</sup> A. Walicki, *Marxism and the Leap to the Kingdom of Freedom: The Rise and Fall of the Communist Utopia*. Stanford CA: Stanford UP, 1995, 49. Voir notamment voir le chap. "Dual Consciousness and Totalitarian Ideocracy."



récemment l'importance de Hegel, «le philosophe aux deux descendance totalitaires», – une fois de plus fascisme et communisme convergeant dans l'analyse rétrospective du malheur du temps.<sup>308</sup>

En France, la pensée d'Auguste Comte, délaissée de nos jours, forme – à l'instar de celle de Hegel – un savoir total légitimé par l'Histoire. Comte n'a pas la grandeur de Hegel, mais il est extraordinairement «de son temps». Le système positiviste et «sociocratique» qu'il élabore est *tout* à la fois: une science et une religion, une anthropologie, une philosophie de l'histoire, une critique sociale et politique et un programme pour l'avenir (un «remède» global aux maux qui affligent la société). Sa doctrine totale est une des figures de cette réponse «moderne» à toutes les questions qui prend formes multiples dans la foulée de la Révolution française et dans le bouillonnement des idées romantiques.

### ● La faute à Karl Marx

Le catholique Waldemar Gurian dans les années 1930 parlait de «métamorphose» d'une idée bonne en soi, celle de socialisme, de collectivisme, en un régime atroce: «la doctrine s'est transformée en devenant, au lieu d'utopie d'avenir, justification du terrorisme et de la privation de tout droit de l'individu en face de l'État de parti.»<sup>309</sup> Cette «métamorphose» inopinée, qui a été souvent alléguée, est pourtant, comme telle et sans plus, inexplicable. «Pourquoi le communisme moderne, apparu en 1917, s'est-il presque immédiatement érigé en dictature sanglante puis en régime criminel?»<sup>310</sup> En réponse à cette bonne question, il est possible d'émettre l'hypothèse, non d'un fait surprenant, mais d'une consécution probable, d'un «potentiel» de consécution depuis les projets et les idées jusqu'à la mise en pratique et à l'horreur. À la tête de l'État soviétique se trouvait un groupe de ci-devant révolutionnaires clandestins mués en idéocrates et animés par une doctrine spécifique à laquelle ils croient aveuglement: il semble de bonne méthode de sonder cette doctrine et de

---

<sup>308</sup> Chaunu, *Paradigme totalitaire*, 111.

<sup>309</sup> Waldemar Gurian, *Der Bolschewismus: Einführung in Geschichte und Lehre*. Freiburg iB: Herder, 1931. ♦ *Bolshevism: An Introduction to Soviet Communism*. Notre Dame IN: Notre Dame UP, 1952. ♦ *Le bolchevisme. Introduction historique et doctrinale*. Paris: Beauchesne, 1933, 229.

<sup>310</sup> Stéphane Courtois in *Livre noir du communisme*, 853.

questionner son caractère même «d'utopie d'avenir» vouée au bonheur de l'humanité.

Partout où s'est établi un régime communiste, les mêmes théories ont débouché sur les mêmes sortes de liquidations, déportations, massacres. Pour les historiens portés à jouer au procureur et à sauter les étapes, la question de la genèse des idées totalitaires se précise en accusations «nominales»: Quelle responsabilité porte Karl Marx dans le caractère autoritaire, sanglant et répressif de tous ces régimes sur tous les continents qui se sont réclamés de lui? Jusqu'à quel point les résultats censés «imprévus» d'un projet supposé émancipateur ne sont-ils pas cependant sans quelque rapport avec certains éléments de cette pensée? Cette question, longtemps refoulée et censurée, a fini par devenir obsédante dans le monde anglo-saxon: «Is original Marxism to any degree accountable for the despotic character of the Marxist-Leninist party regimes in the various parts of today's world?»<sup>311</sup>

La question «embarrassante» des origines du totalitarisme bolchevik-stalinien chez Karl Marx même était esquivée dans *Origins of Totalitarianism*. Elle a été abordée toutefois par Hannah Arendt dans *The Human Condition* paru à Chicago en 1958. Arendt avait reçu une subvention Guggenheim en 1952 pour un projet de recherche sur les «Totalitarian Elements in Marxism». Elle avait expliqué qu'elle souhaitait précisément combler une lacune des *Origins*. Voici en gros ce qu'elle conclut: même en rébellion contre la tradition politique occidentale, Marx provient d'elle et ne s'en dégage pas. Sans faire de sa pensée la «cause» des projets totalitaires, elle lui reproche certains aspects qui se sont avérés dangereux, l'identification de l'homme au travailleur-producteur, l'absorption de la liberté humaine dans la vie collective. Il va de soi que ce trait n'est pas propre à Marx; il est chez les utopistes des Lumières et chez tous les socialistes romantiques – peut-être pas Charles Fourier. Elle lui reproche la subordination de l'homme à des «lois de l'histoire», à un déterminisme historique chimérique (je renvoie à mon livre, *Le marxisme dans les Grands récits, essai d'analyse du discours*, 2005).

---

<sup>311</sup> M. Van der Linden, *Western Marxism and the Soviet Union*, 1. cf. Encore parmi des dizaines de livre sur le sujet: Lovell, David W. *From Marx to Lenin: An Evaluation of Marx's Responsibility for Soviet Authoritarianism*. Cambridge: Cambridge UP, 1984. On a aussi la version un peu plus naïve du même questionnement, «Was Stalin really a Communist? demande Robert Vincent Daniel., *The Rise and Fall of Communism in Russia*. New Haven CT: Yale UP, 2007, titre de chap., 266 – .... et Torquemada était-il un bon catholique?

Le système stalinien a-t-il alors sa source chez Marx ou dans quelque aspect de sa pensée *ou bien* trouve-t-on au contraire chez Marx (et on le trouve aisément) la répudiation anticipée du stalinisme, du totalitarisme ? Marx se serait-il «retourné dans sa tombe» etc.? Autant de formulations confuses qui sont sans intérêt parce que sans réponse possible. Le topos de Marx-se-retournant-dans-sa-tombe est le lieu commun des chercheurs qui veulent épargner l'auteur du *Capital* tout en réprouvant toutes les prétendues mises en application de sa pensée: «Karl Marx would have found very little in the political culture and political institutions of Cuba, China or Russia that he could identify as Marxist» (ce qui n'est pas douteux), etc.<sup>312</sup>

Acquittement de Marx trahi par les siens, mais procès des marxismes, à tout le moins procès du léninisme et de son avatar ou renforcement stalinien: telle est la tendance prépondérante, mais il y a quelque chose de vain de cette volonté quasi-judiciaire de marquer clairement un point précis où le contresens est devenu trahison. On songe à l'aporétique et vain débat des intellectuels de gauche des années 1960-1980, désolés par le cours de l'histoire soviétique, quant au «rapport entre la théorie marxiste et la pratique stalinienne», question mal posée, dénégatrice, – et donc réponses cacophoniques.

Certains historiens suspicieux, adversaires de droite des précédents, prétendent pour leur part «remonter» directement des totalitarismes «réels» aux écrits de Marx même «mis en cause» comme complice à tout le moins par «imprudence de pensée» des crimes commis en son nom. Pour d'autres, c'est Lénine qui est le grand coupable pour avoir mué le marxisme en une «gnose» et un «millénarisme» (je viens à Lénine plus bas). Le marxisme bolchevik n'est plus qu'une suite de contresens fanatiques mis sous l'invocation fallacieuse mais extraordinairement efficace du «socialisme scientifique» et du «matérialisme historique».<sup>313</sup>

---

<sup>312</sup> Anthony James Gregor, *The Fascist Persuasion in Radical Politics*. Princeton NJ: Princeton UP, 1974, 395.

<sup>313</sup> Mais des contresens patents, on en trouve... Parmi les contresens fameux sur la pensée de Marx, cette «pensée équivoque et inépuisable» (les deux épithètes, bien choisis, de Raymond Aron), on évoquera par exemple l'idée de «dictature du prolétariat» qui, apparue dans le contexte des *Luttes de classe en France* de 1850 (et venue du babouvisme) n'a aucun rapport avec le sens – répressif, violent, antidémocratique – que dénotera ce syntagme vers 1950, – lequel sens passe évidemment par Lénine qui, au prix d'un  
(à suivre...)

Le paradigme moulé dans le schéma /Marx → marxisme → totalitarisme soviétique/, polarise la diachronie en un début apparemment rationnel et généreux rendu suspect par une mise en œuvre et un aboutissement atroces. Il ne prend pas en compte ce qui est précisément à expliquer pour l'historien: les avatars successifs dans leur contingence, les déperditions et distorsions de la transmission, l'appauvrissement radical de conceptions complexes, muées à l'arrivée en de plates rhapsodies dogmatiques. Pour Alain Besançon, c'est l'idéologie léniniste qui détermine toute l'évolution de l'URSS, mais celle-ci est le produit d'une «attitude de pensée» dont la genèse se retrace non dans les pensées et théories d'un Karl Marx mais dans l'histoire religieuse russe – sans qu'il y ait eu, admet Besançon, ni mémoire, ni conscience d'une continuité.<sup>314</sup>

#### — Marx millénariste

À la fin de son grand ouvrage, *The Pursuit of the Millenium*, Norman Cohn esquisse le rapprochement des millénarismes de jadis avec le communisme et le marxisme, avec le nazisme aussi, idéologies «dissemblables à bien des égards», dit-il, mais qui ont justement en commun leur «lourde dette» à l'égard de la légende apocalyptique populaire médiévale, «the popular apocalyptic lore of Europe».<sup>315</sup> Karl Marx est placé au point de départ de cette persistance dissimulée<sup>316</sup>: sa pensée est construite, selon Cohn, sur «a quasi-apocalyptic phantasy which as a young man, unquestioningly and almost unconsciously he had assimilated from a crowd of obscure writers and journalists.»<sup>317</sup> Les idéologies modernes de gauche et de droite sont, aux yeux de l'historien anglais, le retour de vieilles chimères auxquelles le 19<sup>e</sup> siècle socialiste a simplement rajouté un vernis de scientificité et de rationalité évolutionniste. Socialistes ou fascistes, ces idéologies diamétralement opposées ont cependant en commun «the tense expectation of a final decisive

---

<sup>313</sup>(...suite)

contresens «bien russe», en avait fait «l'idée la plus importante du marxisme».

<sup>314</sup> 26.

<sup>315</sup> *Pursuit*, 309. Comme le relève aussi M. Barkun, *Disaster and the Millenium*. New Haven CT: Yale UP, 1974, 31.

<sup>316</sup> Question débattue aussi dans: Hunt, Richard. *The Political Ideas of Marx and Engels. Marxism and Totalitarian Democracy, 1818-1850*. Pittsburgh PA: U. of Pittsburgh, 1974.

<sup>317</sup> *Pursuit*, 311.

struggle in which a world tyranny will be overthrown by a "chosen people" and through which the world will be renewed and history brought to its consummation». <sup>318</sup> Communistes et nazis ont été obsédés par la vision d'une lutte finale imminente qui éradiquerait les Méchants. Cohn suggère dans ce contexte un rapprochement direct du fanatisme millénariste de jadis avec l'idéologie antisémite: «The Nazi phantasy of a world-wide Jewish conspiracy of destruction stands only one remove from medieval demonology». <sup>319</sup> Le millénarisme de jadis se sécularise en totalitarisme: «The more carefully one compares the outbreaks of militant social chiasm during later Middle Ages with modern totalitarian movements, the more remarkable the similarities appear». <sup>320</sup>

La mise en accusation de Marx comme étant à l'origine intellectuelle des totalitarismes a inspiré une horde d'historiens-procureurs. Dans son récent *Marxism, Fascism and Totalitarianism: Chapters in the Intellectual History of Radicalism*, paru à Stanford UP en 2009, <sup>321</sup> Anthony James Gregor se donne mandat d'étudier de façon convergente les origines des idéologies révolutionnaires du 20<sup>e</sup> siècle, marxiste et fascistes, en remontant à leur «source initiale» chez Marx et Engels et en suivant leur mutation en légitimation anticipée du totalitarisme par le biais du ou des «révisionnismes» marxistes. Comment le «matérialisme», – ontologie et épistémologie, – a-t-il été compris ou mécompris tout en étant «rendu utilisable» politiquement et mis au service d'une mobilisation des masses et du formatage éthique de «minorités agissantes»? Comment des idées de Marx se dégagent ou s'inventent une «moralité révolutionnaire» et une politique de la violence légitimée par l'«histoire»? Telle sera sa ligne généalogique qu'il dit avoir été remarquablement peu parcourue avant lui. Le paradigme traditionnel qui fait du fascisme l'opposé diamétral du «marxisme» fils des Lumières est l'obstacle majeur à l'hypothèse, qui mérite à priori considération, d'une *commune origine* qui viendrait à tout le moins expliquer comment et pourquoi au 20<sup>e</sup> siècle *les extrêmes se touchent*. Anthony James Gregor prétend en somme creuser l'idée des origines de gauche (à savoir de la révision censée de gauche du

---

<sup>318</sup> *Pursuit*, 309.

<sup>319</sup> *Pursuit*, 310.

<sup>320</sup> *Pursuit*, xiii.

<sup>321</sup> Voir aussi, plus récent encore, *Totalitarianism and Political Religion: An Intellectual History*, Stanford University Press, 2012

«matérialisme» marxien) de l'esprit totalitaire:

Some years ago, Zeev Sternhell traced the Fascist ideas of Benito Mussolini to late nineteenth- and early twentieth-century revolutionary ideas in France. At the same time, he made allusion to sources in the specifically Marxist tradition — and spoke of a “second main component” of Fascist ideology as a peculiar “revision” of the Marxism it inherited. The present study attempts to trace the influences that shaped that revision — for it will be argued that much, if not all, revolutionary thought in the twentieth century was shaped by just such revisions of traditional Marxism.<sup>322</sup>

Pourquoi en effet ce qu'on a pu identifier comme l'esprit totalitaire émerge-t-il à la fois et simultanément vers le tournant du 19<sup>e</sup> siècle d'idées et de projets *censés* opposés, de droite et de gauche? C'est la question qui découle à l'évidence de toutes les généalogies du totalitarisme depuis Hannah Arendt. Cette question épineuse, on ne l'a jamais abordée de front, affirme Anthony J. Gregor. Elle dérange, l'historien reste coi devant l'énigme première et indépassable qui se présente à lui: comment ce qu'on appelle les totalitarismes a-t-il pu sortir, avec la même radicalité et le même potentiel de violences massives, d'idéologies qui étaient censées diamétralement opposées? «One might have expected that intellectual historians would make it a priority to explain why totalitarianism was fostered and sustained by both the revolutionary "left" as well as their counterparts on the "right." In fact remarkably little has been done in that regard», constate-t-il.<sup>323</sup>

Spécialiste de l'histoire du fascisme italien, Gregor se propose notamment de dégager les «affinités» de celui-ci avec le bolchevisme. «For the purpose of the present exposition, the relationship between Mussolini's Fascism and Lenin's Bolshevism is of central concern. It speaks to the ideological relationship shared by Italian Fascism and one or another variant of Marxism, and helps us understand why relevant similarities regularly resurface in any study

---

<sup>322</sup> Xi-xii.

<sup>323</sup> xii. «Martin Malia, ajoute-t-il, spoke of the "conceptual poverty" associated with Western efforts to come to grips with the reality of "communist totalitarianism". I would suggest that much of its failure stems from opacity that surrounds the ideological discussions that arose out of the uncertainty of the philosophic and social science claims made by Marx and Engels in the nineteenth century.»

dealing with modern revolutionary political systems. It is a story that covers almost half a century of European radical thought and involves some of the major intellectuals of the first quarter the twentieth century.»<sup>324</sup>

Après la mort de Marx et celle d'Engels – et Marx fut un homme «de son temps», un jacobin mâtiné de darwinien, porté à transposer dans la vie sociale l'impitoyable «lutte pour l'existence» – il restait aux marxistes à tirer les conséquences pratiques, si l'on peut dire, de l'historicisme marxien. «Marxists were left to their own devices in attempting to provide a moral rationale for the violence, mayhem, and death that attended the revolution to which they devoted their efforts. It will be argued that out of that attempt emerged much of the moral reasoning used to justify totalitarianism and the massive destruction of life and property that darkens almost the entire past century.»<sup>325</sup>

— Marx transformé en marxiste par ses sectateurs mêmes

Marx a connu, par l'entremise de sa mondialisation, un triste sort: il s'est trouvé mué en marxiste par ses admirateurs et disciples. Au *Manifeste communiste*, Karl Marx s'était élevé expressément contre les formulateurs de «lois» de l'évolution sociale, – fort nombreux comme on sait vers 1840. Ce sont pourtant de telles lois que l'orthodoxie marxiste après 1880 va repérer chez lui et elle trouvera caution chez Engels, «le matérialisme moderne, écrit celui-ci, voit dans l'histoire le développement graduel et souvent interrompu de l'humanité et sa tâche est de découvrir les lois de ce développement».<sup>326</sup> La définition que la propagande des partis de l'Internationale donne du «socialisme scientifique» est conforme à la conception engelsienne: «le socialisme est une science qui a pour objet l'étude des lois qui président à l'évolution sociale de l'humanité», enseigne à ses militants le Parti Ouvrier français (guesdiste).<sup>327</sup>

Cet historicisme est cependant indivis à toutes les écoles socialistes de la fin du siècle. En conflit avec Jules Guesde, le parti «possibiliste», la Fédération

---

<sup>324</sup> 20.

<sup>325</sup> 21.

<sup>326</sup> *Socialisme utopique...* op.cit.

<sup>327</sup> *Cri du travailleur* (Lille), 9.2.1890, 2.

des Travailleurs socialistes de France diffuse en fascicules, vers 1890, les *Lois du socialisme* d'Arcès-Sacré, compilation où des fragments de Marx sont éclectiquement mêlés à des «lectures» scientistes et des résumés à grandes enjambées de l'évolution «sociale» depuis la préhistoire. Le «triomphe de l'idée socialiste» peut se conclure de la connaissance de ces lois de l'histoire, «des signes certains annoncent la ruine du vieux régime économique».<sup>328</sup> Le déterminisme économique, c'était précisément le grand progrès apporté par le marxisme aux conceptions idéalistes de ses prédécesseurs: «Ce qui caractérise par dessus tout le socialisme moderne, c'est qu'il sort directement des faits. Loin de reposer sur des jugements imaginaires, d'être une aperception plus ou moins utopique d'une société idéale, le socialisme n'est aujourd'hui que l'expression théorique de la phase économique actuelle de l'évolution humaine.»<sup>329</sup>

On connaît praxe qu'elle a été souvent répétée la boutade de Karl Marx dans une lettre à Bernstein datée du 2 novembre 1882 — on ne sait pas toujours que c'est de Jules Guesde et de ses comparses du Parti ouvrier français récemment fondé que Marx parlait: «Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis pas marxiste.»<sup>330</sup> Aussi, ajoutait Marx, passablement méprisant à l'égard des doctrinaires français, le *Programme du Parti ouvrier* révisé plume à la main par lui déplaisait-il à «tous ces filous qui vivent de la fabrication de nuages». De Jules Guesde à Kautsky, à Lénine, les chefs de la Deuxième Internationale se sont dès lors employés à faire de Marx un marxiste — et ils y sont parvenu.

---

<sup>328</sup> *Lois*, éd. 1890, I, 7.

<sup>329</sup> *L'Ère nouvelle*, décembre 1893, 491. La loi du matérialisme historique le plus fréquemment évoquée par le chef marxiste français Jules Guesde est la «Loi d'airain des salaires», formule de Ferdinand Lassalle, démontrée fausse par Marx, mais très belle loi scientiste parce qu'alliant deux apparences rhétoriques, la rigueur et le pathos: sous le capitalisme, énonce-t-elle, le salaire ne peut s'élever durablement au dessus de ce qui est strictement nécessaire pour la reproduction de la force de travail de l'exploité. «Tant que subsistera l'ordre capitaliste, l'ouvrier sera attaché au gibet de la misère sans que rien ne puisse l'en délivrer». «En vertu de la *loi d'airain* ou loi des salaires, qui durera aussi longtemps que le régime capitaliste, l'ouvrier n'aura jamais que ce qui lui est indispensable pour vivre ou se reproduire.» Loi désolante si on veut, mais surtout utile pour le Parti puisque le corrélat évident en était que toute réforme et toute action partielle étaient vaines et que seule la Révolution conduite par le Parti mettra un terme aux maux du prolétariat.

<sup>330</sup> Lettre qui sera publiée une première fois en français par *Le mouvement socialiste*, numéro du 1. 11. 1900, 523. Voir *Œuvres*, Pléiade, 1538.



Si on endosse la théorie de Régis Debray, dans sa *Critique de la raison politique*, avec sa réinterprétation religieuse de la «raison politique», avec son équation «l'idéologique = le religieux», on devra non blâmer Jules Guesde pour ses contresens sur Marx, mais dire à sa gloire qu'avec son marxisme mis-en-dogme, sa vision du Parti comme d'une minorité possédant la science et guidant le prolétariat, il a pertinemment révélé au grand jour l'élément refoulé de la pensée de Marx et il a trouvé une juste réponse avec son millénarisme scientiste, sa promesse de rédemption collective, aux sentiments d'oppression et de révolte des masses – de même que le culte du leader, l'invention de rituels émotifs, les drapeaux rouges et toutes les liturgies de parti relèvent d'un inconscient politique intuitif fort bien manipulé que Karl Marx, athée obtus et rationaliste impénitent, n'a pas voulu comprendre et auquel, bien à tort, il répugnait.

Le «marxisme» concocté par les Bebel, les Kautsky, les Guesde dans les temps de la Deuxième Internationale a trahi tant que vous voudrez, dans la mesure où il a sélectionné avec un instinct sûr – qui tenait au sens pratique de leaders modernes auto-mandatés pour organiser un parti de masse et non à un quelconque penchant à la mystique illuministe – tout ce qui, dans ce qu'ils parvenaient à déchiffrer chez Marx et Engels, se coulait dans des schémas manichéens (lutte des classes), gnostiques (le capitalisme, source de tous les maux), apocalyptiques (effondrement prévu et imminent du Mode de production capitaliste), millénaristes (passage irréversible au collectivisme et règne de la justice), tout ce qui se prêtait à cette vaste opération mobilisatrice et qui allait se légitimer comme une «science» révélée par un homme de génie et gagée sur l'histoire en cours qui en procurait constamment et quoi qu'il advint, les «preuves».

#### ● Étatisme et statolâtrie dans les socialismes

Pendant un court siècle, depuis la Monarchie de juillet jusqu'en 1914, des hordes de publicistes bourgeois se sont attaqué au programme socialiste et acharné à en prédire l'échec, échec qui allait être précédé par les pires épisodes de despotisme destinés à en exorciser la dynamique fatale. Ils se sont entendu sur un paradigme indéfiniment répété: le régime socialiste sera fatalement conduit à faire le contraire de ce qu'il prétend vouloir, il cherchera à aboutir à ses fins par des moyens qu'il réprouve et il aboutira tout aussi fatalement aux résultats contraires de ceux qu'il promet. Le projet collectiviste élaboré au nom de Marx est ouvert à des dévoiements hautement

probables et n'offre aucun garde-fou pour empêcher son inévitable perversion. Tout se ramène à l'argument de *l'effet pervers*. Aboutissant à la ruine, à la démoralisation, à la famine et non à la prospérité, le collectivisme n'arrivera à ce fatal résultat qu'après l'avoir conjuré pendant un temps par la coercition, le travail forcé, par le recul de la culture, par la création d'une classe de privilégiés et par l'élimination de tout contrôle démocratique.<sup>331</sup>

Ce qui m'intéresse maintenant dans ces argumentations par prophétie, c'est qu'elles mettent au centre de leurs prédictions de mauvais augure une figuration anticipée de l'État socialiste, pléthorique et *totalitaire* — ce n'est pas un anachronisme d'interpoler ce terme puisque toutes les prédictions anticipent un à un les paramètres élaborés dans les années 1950. Qu'en serait-il de cet «État de l'avenir» producteur, planificateur, répartiteur, gestionnaire de tout l'économique pour toute la société? Cet État, disent les réfutateurs «bourgeois» à l'unisson, sera une chose à la fois inconnue et redoutable, «une autorité centrale consciente, omnisciente et toute puissante, dominant d'assez haut l'économie nationale pour en apercevoir l'ensemble». «Le socialisme est un étatisme effréné qui ne veut à l'État ni limitation ni contrepoids»: les socialistes se récriaient à cette assertion d'Émile Faguet<sup>332</sup> que partagent tous les critiques bourgeois. Ils rejetaient comme malveillante et absurde l'image despotique de l'État producteur unique et patron universel, autoritaire et répressif, et répétaient leur formule: ce sera une bénigne et technique «administration des choses». Le réactionnaire Faguet répliquait que les mots importaient peu, cela «ne s'appellera peut-être pas l'État et cela m'est bien égal, mais ce sera une tyrannie et une tyrannie plongeant le pays dans l'inertie et dans le coma».<sup>333</sup> Jaurès répliquait à ces sortes de critiques récurrentes de la droite avec une stupeur bien livresque: «il n'y aura plus d'intérêt de classe à servir dans l'ordre socialiste: qui donc

---

<sup>331</sup> Voir mon livre *Rhétorique de l'anti-socialisme. Essai d'histoire discursive*. Québec: Presses de l'Université Laval, 2005.— Voir Reinach, *Démagogues et socialistes*, 1896, 9 et Jean, *Causeries ouvrières. La Solution collectiviste*. Paris: La Maison bleue, 1912, 16.

<sup>332</sup> Émile Faguet, *Le socialisme en 1907*. Paris: Société française d'imprimerie et de librairie, 1907. 203. On verra aussi le «classique» allemand dont j'ai fait état au d.but de ce chapitre : Eug. Richter, *Où mène le socialisme?* Paris: Le Soudier, 1892. Adaptation française de: *Sozialdemokratischen Zukunftsbilder. Frei nach Bebel*. Berlin: "Fortschritt" A.G., 1891.

<sup>333</sup> *Le socialisme en 1907*, 243.

pourrait tyranniser les citoyens?»<sup>334</sup>

L'État collectiviste issu de la «Révolution prolétarienne» tel qu'on le conjecture «sur papier» à l'extrême gauche dans toute l'Europe du tournant du siècle, par sa nature et par les fonctions qu'on lui attribue, est incompatible avec un quelconque contrôle démocratique. Il devra à la fois commander et être subordonné à ceux à qui il commande. Il doit faire travailler des gens qu'il s'aliénera s'il insiste trop. Ce sont des paradoxes pratiques dont il ne pourra sortir que d'une seule façon, répètent les sceptiques: le collectivisme sacrifiera sa démocratie encombrante à la rationalité productiviste qu'il promet d'assurer. Il le fera d'autant plus fatalement que la démocratie de masse face à un appareil aussi énorme est une chimère. Les anti-collectivistes, et ils sont nombreux, vers 1900 tombent d'accord sur les mêmes prophéties déduites du projet même: discipline de fer, terreur policière, autoritarisme, fonctionnarisme, népotisme. Les socialistes pouvaient bien dénoncer le «servage», l'«esclavage» ouvriers et promettre l'«émancipation» de l'humanité. La situation des travailleurs vis-à-vis de l'État tout puissant qu'ils aspirent à mettre en place ne deviendra-t-elle pas, cette fois sans figure ni hyperbole, comparable à l'esclavage antique?<sup>335</sup>

L'économiste Eugène d'Eichthal montre une contradiction centrale entre les protestations de démocratie maintenue au lendemain de la Révolution *et* le plan colossal de collectivisation et de centralisation que les socialistes allemands se promettaient de réaliser en un tournemain. Karl Kautsky «oublie une chose: c'est d'établir qui osera et pourra tenir le manche du balai dans cette opération gigantesque destinée à bouleverser la vie sociale et économique de toute une nation laborieuse, à transplanter des milliers et des millions d'individus, à les faire changer de métier et d'habitudes, opération gigantesque que n'oserait pas tenter un Gengis Khan ou un César industriel.» La collectivisation, telle que décrite par le chef du principal parti ouvrier européen, paraissait à l'économiste français incompatible avec le maintien du suffrage universel et des droits de l'homme. «Reste à savoir, ironise-t-il, si ceux qui pourraient s'en charger seront élus par ces millions de futurs

---

<sup>334</sup> Texte de 1898, *Œuvres*, vol. VI, 102.

<sup>335</sup> Jean, *Causeries ouvrières. La solution collectiviste*. Paris: La Maison bleue, 1912, 22.

déplacés ou éliminés...»<sup>336</sup> Poser la question, c'était y répondre.

— Application : le Parti-État au pouvoir

Edgar Morin en reconnaissant expressément la nature totalitaire de l'URSS, prétend sauver l'idée socialiste au moyen d'un raisonnement de dissociation qui semble relever du bon sens: «On ne déduit pas Torquemada de Jésus, l'Inquisition des Évangiles.»<sup>337</sup> «Quelle fantastique dérive des aspirations socialistes du 19<sup>e</sup> siècle au totalitarisme d'URSS», s'exclame le courageux auteur d'*Autocritique*. Ceci peut sembler évident; toutefois il me semble à y regarder de près que cette *disculpation* ne tient pas. Morin amorce une explication, celle d'un renversement inopiné des finalités, «le parti, moyen de la révolution est devenu sa finalité. ... Du coup, le pouvoir de l'Appareil et la domination de la *Nomenklatura* sont devenus les fins mêmes du socialisme "réalisé"». <sup>338</sup> Il semble penser que ce rôle de l'Appareil est une perversion tardive, étrangère au socialisme du 19<sup>e</sup> siècle. Or, encore un coup, ce glissement du Grand rôle historique, de la classe ouvrière au Parti, est résolument accompli dans les programmes de la Deuxième internationale.

Ici on peut toutefois «disculper» Marx. La théorie du Parti, l'idée de parti n'est pas *dans* Marx, Marx ne souhaite pas voir les besoins du politique. L'idée de parti, en France nommément, c'est Jules Guesde. Et c'est le «parti de classe» conçu par Guesde qui explique le «marxisme» qu'il bricole en «trahissant». Au commencement, il y a l'*appareil*, la mise en place d'un appareil, groupuscule qui deviendra en vingt ans une puissante organisation nationale. Chose nouvelle: ni un cénacle saint-simonien, ni une société secrète babouviste, ni un «comité» blanquiste au service de l'émeute populaire, mais tout de suite, sur papier, une organisation disciplinée, centralisée, structurée par département, un état-major en quelque sorte à la recherche d'une armée. Ce parti, tel qu'il se représente son rôle, *est* la classe prolétarienne, il l'«incarne» comme naïvement disaient les guesdistes, de même qu'il est «l'incarnation de l'idée révolutionnaire», — double incarnation. «Conscient et organisé», le prolétariat ne peut devenir ces deux choses par lui-même, il a besoin de chefs, de théoriciens et ceux-ci se méfient toujours de ses impulsions

---

<sup>336</sup> «*Le lendemain de la Révolution sociale*». Paris: Chaix, 1903, 11.

<sup>337</sup> Morin, *De la nature de l'URSS : complexe totalitaire et nouvel Empire*. Paris: Fayard, 1983, 39.

<sup>338</sup> 178-9.

spontanées. Le Parti est «l'avant-garde» consciente, investie d'une mission historique, l'avant-garde d'une immense masse qui suit à l'arrière-plan dans un désordre et une indécision qui en font, d'ici le Grand soir, un appoint négligeable. La conscience socialiste *et* révolutionnaire ne naît pas spontanément dans le prolétariat, elle ne peut que lui être apportée par le parti, c'est à dire par les intellectuels de parti, par les «vulgarisateurs» autoproclamés de la Science. Cette thèse que l'on dit léniniste, est à la base de la pensée de Guesde et du rôle qu'il s'est attribué.<sup>339</sup> Le parti repose alors sur une division du travail entre les chefs et ceux qu'on désignera plus tard comme les «militants de base», division qui retrouve, aggravée, la hiérarchie de l'usine. Ici encore les compagnons anarchistes, écœurés par le «socialisme autoritaire», ont tôt perçu et montré le parallèle. Le parti sert à garantir la supériorité infaillible des chefs, propriétaires de la théorie. Le Parti, c'est un état-major savant et tout puissant suivi de troupes obéissantes et bien endoctrinées parmi lesquelles toutes les «déviation» auront été éliminées. L'État futur, c'est un État omniprésent et planificateur qui a socialisé les moyens de production et les contrôle, l'œil fixé sur ses «statistiques», comme il contrôlera pour son grand bien tous les aspects de la société. Les disciples de Sorel ont pu suggérer qu'au fond les guesdistes avaient *peur* de la classe ouvrière, de sa vitalité, de ses initiatives spontanées: c'est une façon de dire les choses. Le marxisme guesdiste fétichise et dogmatise le moyen – la discipline militarisée – de gagner la «bataille» comme une fin en soi, de même qu'il mystifie le Parti comme substitut conscient des masses et porteur du Mandat de l'histoire. Voici bien un «germe» totalitaire semé tôt dans la doctrine socialiste et devenu indélogeable bien avant la fin du siècle.

### ● Autres virtualités totalitaires

#### — La passion égalitaire

L'extrémisme des idéocrates venus au pouvoir découle de la passion égalitaire. Le grand principe de l'égalité des humains, que seuls des scélérats rejettent, tel est le sentiment élémentaire qui unit les divers courants socialistes d'avant 1914, avec pour corrélat la conviction qu'il faudrait sur les ruines de la société inique et après avoir détruits les maîtres et les

---

<sup>339</sup> «La doctrine socialiste est née des théories philosophiques, historiques, économiques élaborées par certains représentants instruits des classes possédantes, les intellectuels» explicite Lénine dans *Que faire?*

bénéficiaires, établir une égalité absolue. Enthousiasme qui s'exprime de touchante façon dans les temps romantiques: «Quel est le principe de la Société actuelle? C'est l'*Inégalité* ou l'*Individualisme*, ou l'*Égoïsme* d'après lequel chacun ne pense qu'à soi ou ne travaille que pour soi»;<sup>340</sup> pour le communiste vertueux qu'est Étienne Cabet, inégalité et égoïsme sont synonymes, ce sont des vices à éradiquer. Aucune inégalité ne peut se justifier. Le prétendu talent par exemple n'est-il pas le bénéfice d'une éducation favorable et le reconnaître par quelque avantage social, ne serait-ce pas légitimer les chances inégales dont certains ont bénéficié? Et ce talent, serait-il même un don que la nature a fait à quelques-uns, «serait-il juste de punir en quelque sorte celui que le sort a moins bien partagé»? Interrogation oratoire qui se passe de réponse chez Cabet tant la réponse va de soi.<sup>341</sup> L'égalité de tous devant le travail équitablement réparti, c'est ce qui avait séduit l'ouvrier parisien dans les brochures de Cabet vers 1840. Ce serait à la fois la justice, la sécurité et le bien-être. Et ce serait surtout une revanche contre les messieurs élégants et les belles dames aux mains blanches. Tous seront à l'usine, tous ouvriers!

Les *blueprints* de sociétés futures concoctés par les romantiques ont pris grand soin d'assurer par tous les moyens et souvent dans le moindre détail la parfaite égalité entre les citoyens – et entre les citoyennes aussi car le beau sexe est peut-être de sa nature un peu rebelle à la sainte égalité: en Icarie, «tout le monde a les mêmes vêtements, ce qui ne laisse pas de place à l'envie et à la coquetterie.»<sup>342</sup>

Le mot d'égalité est au cœur de toutes les doctrines qui cherchent sous la Monarchie de juillet à mettre un terme aux maux dont souffre la société, à réorganiser celle-ci sur de nouvelles bases, à quel point ce mot fait vibrer les réformateurs et figure à leurs yeux la dynamique même de l'histoire humaine, le motif de toutes les actions bénéfiques des humains du passé et *ipso facto*, le but ultime à atteindre. «Égalité, s'exclame Pierre Leroux, ce mot résume tous les progrès antérieurs accomplis jusqu'ici par l'humanité; il résume toute la vie passée de l'humanité en ce sens qu'il représente le résultat, le but et la

---

<sup>340</sup> Cabet in *Almanach icarien* 1847, 167.

<sup>341</sup> *Voyage en Icarie, Roman philosophique et social*. 2e éd. Paris: Mallet, 1842, 102.

<sup>342</sup> *Voyage en Icarie*, 58.

cause finale de toute la carrière déjà parcourue.»<sup>343</sup> Cette loi du passé permet d'extrapoler ce que doit être l'avenir car tel est le raisonnement-clef du progrès: «la terre est promise à la justice et à l'égalité».<sup>344</sup> Mais justement parce que l'égalité est à ses yeux le bien suprême et un but ultime et absolu, l'égalité juridique présente (en 1847, on n'en est pas encore à l'égalité civique devant le suffrage) lui apparaît non comme une étape, mais comme une dérision et une imposture: «votre égalité devant la loi n'est qu'un leurre d'égalité véritable et une absurde chimère quand, pour la satisfaction d'oisifs, tant de millions d'hommes travaillent sans relâche.»<sup>345</sup> Cette fausse égalité actuelle, qui n'est pas encore désignée comme «bourgeoise», était dénoncée déjà par les saint-simoniens vers 1830: «égaux en droit! Lorsque l'un a le droit de vivre sans travailler, et que l'autre, s'il ne travaille pas, n'a plus que le droit de mourir!»<sup>346</sup> Il n'est, dans cette logique revendicatrice qui transmue un concept en but à atteindre, d'égalité véridique et acceptable qu'*absolue*, — ce que pose Babeuf dans le *Manifeste des Égaux* de 1793, «un seul homme plus riche, plus puissant que les autres, l'équilibre est rompu, le crime et le malheur sont sur la terre».

— La haine du pluralisme

J'ai évoqué plus haut le «rêve» du bonheur futur dans l'unanimité. J'ai étudié dans *La démocratie c'est le mal* l'hostilité de principe à la démocratie «bourgeoise», telle qu'elle s'est exprimée continûment à l'extrême gauche de l'époque romantique à la Première Guerre mondiale.<sup>347</sup> À travers un long 19<sup>ème</sup> siècle qui a vu se transformer du tout au tout et les institutions représentatives et le rôle de l'État et la condition de la «classe laborieuse», la persistance de certaines théories «progressistes» qui récusaient et dénonçaient la malfaisante et trompeuse démocratie et promettaient d'en débarrasser l'humanité émancipée mérite qu'on s'y arrête à titre de germe

---

<sup>343</sup> *De l'égalité*. Boussac: Leroux, 1848, 270.

<sup>344</sup> Leroux in *Revue sociale*, 2:1845, 20.

<sup>345</sup> Leroux, *Discours sur la situation actuelle de la société et de l'esprit humain*. Boussac: Leroux, 1847, I, 27. [Recueil d'articles de presse]

<sup>346</sup> *Doctrine de Saint-Simon. Exposition. Première année. 1828-1829*. Paris: «L'Organisateur», 1831, 40.

<sup>347</sup> *La démocratie, c'est le mal. Un siècle d'argumentation antidémocratique à l'extrême gauche*. Québec: Presses de l'Université Laval, coll. «Mercure du Nord», 2004.

paradoxal du désir totalitaire.<sup>348</sup> Une expression péjorative qui rassemblera jusque dans les années 1930 les adversaires de la démocratie représentative «bourgeoise» est apparue chez les saint-simoniens qui font état, dans l'opinion louis-philipparde, en s'en réjouissant, du croissant «sentiment de dégoût du parlementarisme».<sup>349</sup> Il y a deux classes dans la science sociale saint-simonienne: les producteurs (de l'ouvrier à l'ingénieur) et les parasites. Or, ce ne sont pas les producteurs qui dominent dans les parlements, mais les bavards, les rhéteurs, les inutiles, les «parasites» sociaux. Cette démocratie aux mains des parasites, des phraseurs en dehors de la vie économique, est incapable de veiller aux intérêts industriels de la nation et ceci seul est un motif de s'en débarrasser.

Quelques années plus tard, l'ancien secrétaire de Saint-Simon et fondateur du positivisme, Auguste Comte réclame l'établissement d'une «dictature républicaine» qui devra avoir raison de l'anarchie démocratique et parlementaire issue de la «Grande crise» de 1789 et remettre l'ordre dans le progrès, *Ordem e Progresso*.

Colins, de son côté, auteur d'une *Science sociale* en dix-neuf volumes, «socialiste utopique» auquel j'ai consacré un livre,<sup>350</sup> appelle «Logocratie» le pouvoir scientifique futur qui remplacera, quand les humains seront devenus accessibles à la raison, l'absurde «règne de la force enrobé de sophismes» dénommé démocratie. Comment une société raisonnable pourrait-elle croire décider de ce qui est juste et vrai par une majorité à «cinquante pour cent

---

<sup>348</sup> L'hostilité réactionnaire à la démocratie ne pose pas grand problème à interpréter: pour les droites de jadis et de naguère, la démocratie, incarnant le cours peccamineux pris par l'histoire en 1789, sapant les Traditions qui font la grandeur d'un pays, écartant les «élites naturelles», règne des médiocres et des incapables, est facteur de décadence nationale, de désordre et d'anarchie, de même que les idées égalitaires et humanitaires sont d'infâmes sophismes et des formes de pathologie inspirées par le ressentiment. La démocratie en son principe est un dogme insensé et, ajoute Louis de Bonald, «impie»: les hommes naissent dépendants et inégaux.

<sup>349</sup> «Le sentiment de dégoût du parlementarisme fait tous les jours d'immenses progrès», note Prosper Enfantin en 1840, cité par Colins, *L'économie politique, source des révolutions et des utopies prétendues socialistes*. Paris, Bruxelles: Librairie générale, Bestel etc., 1856-1892, VI, 480.

<sup>350</sup> *Colins et le socialisme rationnel*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1999. 192 pp.



plus une voix»?<sup>351</sup> Le «dogme démocratique», au regard de la raison, n'est pas moins absurde et indéfendable que les dogmes théologiques de jadis. La «souveraineté du nombre» n'est jamais que l'expression d'un rapport de force.

Le «socialiste rationnel» Agathon de Potter va consacrer un pamphlet à *la Peste démocratique*, le *morbus democraticus*, ce «trouble cérébral» dont les victimes «s'imaginent être dans le meilleur état de santé du monde».<sup>352</sup> «Nous, socialistes rationnels, nous prétendons qu'il y a incompatibilité absolue entre la démocratie et le socialisme. La démocratie c'est dit-on, le gouvernement du peuple. Le socialisme, au contraire, c'est disons-nous, le règne de la raison».<sup>353</sup>

L'idée que, dans la société future, la Raison – c'est-à-dire une administration panoptique rationnelle gérée par une élite savante – sera aux commandes et que les citoyens unanimes n'auront qu'à se rallier et communier dans cette rationalité d'État, cette idée ne disparaît pas dans les temps du «socialisme scientifique». Au contraire. La société collectiviste envisagée sous la Deuxième Internationale sera scientifiquement dirigée par des leaders l'œil fixé sur la Statistique. Dès lors, la liberté du citoyen consistera à contribuer rationnellement et modestement à cette organisation comme un rouage dans une machine bien huilée. Quand le dirigeant aura à décider, ce ne sera guère le peuple qu'il consultera, mais ladite statistique dont on attend merveille. «Grâce aux commissions de statistique, les besoins de tous les citoyens seront déterminés, on pourvoira à leur bien-être.»<sup>354</sup>

Vers 1909, l'idéologie de l'État syndicaliste dont Émile Pouget, Émile Pataud, Gustave Hervé et quelques autres dirigeants de la CGT imaginent le bon fonctionnement, part de l'anarcho-syndicalisme et de l'autogestion ouvrière

---

<sup>351</sup> «On en est réduit pour déterminer ce que l'on convient à chaque époque d'appeler *vérité* et *justice* à consulter les membres délibérants de la société et à s'arrêter à la décision que prend la moitié des votants plus un». Louis de Potter, *Études sociales*, «Scepticisme», 7.

<sup>352</sup> A. de Potter, *Contribution à l'étude des maladies mentales: la peste démocratique*. Bruxelles: Manceaux, 1884, 2.

<sup>353</sup> *L'Ordre social*, 12-11, 1892, 1.

<sup>354</sup> Argyriadès, Paul. *Essai sur le socialisme scientifique*. Paris: Question sociale, [189?]-1899, 7.

pour aboutir à ... l'unanimité d'un syndicalisme totalitaire.<sup>355</sup> Dans la future administration de la France révolutionnaire, gérée par les minorités agissantes venues au pouvoir, on nous annonce qu'il n'y a plus de partis, plus de dissensions politiques. L'unanimité règne, les partis ont «disparu», leurs membres sont rentrés dans le rang, «les opinions, qui avaient tant divisé les hommes, avaient stérilisé tant d'efforts, suscité tant de haines, qui avaient fait couler des flots d'encre... et combien de sang! étaient inconnues dans cette assemblée. En elle, il n'y avait pas de partis politiques. Ils avaient disparu dans la tourmente, sombré avec l'État. Ils étaient anéantis, finis, la révolution les avait tués».<sup>356</sup> La haine du «droit bourgeois» et de la démocratie parlementaire, le souci qu'il ne demeure rien qui les rappelle *après*, conduit des leaders syndicalistes révolutionnaires — en l'occurrence des responsables syndicaux avec une longue carrière dirigeante — à ce *blueprint* irréaliste à un degré rare et passablement sinistre, qui est censé former une contreproposition, de caractère ouvriériste, anti-bourgeoise, aux conceptions de l'«État du travail» qu'épousaient les autres idéologues du Parti SFIO.

Le «mythe de la société sans conflit et sans division» (expression de Pierre Rosanvallon) triomphe dans les programmes socialistes d'avant 1914. Je lis dans la *Revue socialiste* en 1898, ce propos d'Eugène Fournière, personnalité importante du socialisme français, d'ordinaire moins porté que d'autres à se payer de mots: «La raison d'État de l'avenir sera la raison de chaque individu associée à la raison de tous pour faire enfin de la loi la garantie et la sanction de la liberté individuelle.»<sup>357</sup>

C'est notamment ici qu'il faut situer le «germe» de gauche du fascisme en France. L'anti-démocratisme de gauche fait au début du 20<sup>ème</sup> siècle sa connexion avec l'extrême-droite, évolution paradoxale relevée avec surprise par quelques essayistes à l'époque: «les philosophies anti-démocratiques sont d'autant plus curieuses qu'elles viennent des extrémités les plus opposées de

---

<sup>355</sup> Pouget & Pataud, *Comment nous ferons la révolution*, Paris, 1909. Émile Pouget, rédacteur de *La Voix du Peuple*, principal idéologue de la CGT, homme d'âge mûr, chargé de responsabilités et peu porté à la littérature, publie en 1909 un long récit qui romance les théories du syndicalisme d'action directe et cherche à montrer ce qui les distingue des projets des autres courants du Parti socialiste unifié, *Comment nous ferons la révolution*, en collaboration avec Émile Pataud, du Syndicat des électriciens.

<sup>356</sup> Ibid.

<sup>357</sup> «La Cité idéale», *Revue socialiste*, 28: 1898, 282.

l'horizon politique ..., de la plus extrême-droite et de la plus extrême-gauche»<sup>358</sup> — de Maurras et l'Action française, du syndicalisme révolutionnaire de la CGT et de Georges Sorel, de Georges Deherme et certains positivistes enfin (fidèles à leur maître Comte qui voyait dans la démocratie un principe condamné, issu de la pensée «métaphysique»). C'est cette convergence qu'analyse en 1911 Georges Guy-Grand dans un perspicace essai, *Le procès de la démocratie*.<sup>359</sup> C'est dans les *Cahiers du cercle Proudhon* (Paris, 1912-1914) que s'exprime juste avant la Grande Guerre l'idéologie en gestation d'une droite révolutionnaire, anti-capitaliste et autoritaire, — figure caractéristique du pré-fascisme: «La démocratie, y lit-on, est la plus grande erreur du siècle passé. ... Il est absolument nécessaire de détruire les institutions démocratiques. ... La démocratie a permis, dans l'économie et dans la politique, l'établissement du régime capitaliste qui détruit dans la cité ce que les idées démocratiques dissolvent dans l'esprit, c'est à dire la nation, la famille, les mœurs en substituant la loi de l'or à la loi du sang.»<sup>360</sup>

— De la dictature de la raison à la dictature du prolétariat

Une thèse orthodoxe – puisque «dans Marx» – n'a pas été sans embarrasser les leaders «modérés» de la Seconde Internationale qui ont cherché à en arrondir les angles. Avant l'instauration en régime de croisière du collectivisme, un «bref épisode» permettrait à la révolution de s'imposer et de détruire les survivances du système capitaliste: ce serait la «dictature du prolétariat». — Or, encore un coup, cette thèse ou cette formule qui a pu inquiéter les esprits pacifiques et démocratiques ne commence pas avec Marx, elle remonte bien plus haut. C'est partout dans les deux siècles modernes que le Philosophe doit venir régner autoritairement sur ses pauvres — y compris ses pauvres d'esprit. C'est le règne du «Couple sacerdotal» chez Prosper Enfantin, couronné pape de la Religion saint-simonienne, c'est la «Dictature républicaine» prônée par Auguste Comte, ce sont les «Logocrates», membres majeurs du Souverain, chez Colins de Ham. C'est le «Parti», si vous regardez vers le 20<sup>ème</sup> siècle mais c'est le règne des Lumières et la «dictature de la justice» selon Saint-Just et Robespierre si vous remontez dans le passé.

---

<sup>358</sup> Georges Guy-Grand, *Le procès de la démocratie*. Paris: Colin, 1911, 9.

<sup>359</sup> Voir aussi sur ce sujet, du même auteur: *La philosophie nationaliste*. Paris: Grasset, 1911.

<sup>360</sup> Vol. 1912, 1-2. Les *Cahiers du cercle Proudhon*, c'est un des arguments établi dans les faits retenus par Z. Sternhell pour étayer la catégorie de pré-fascisme.

Louis-Sébastien Mercier dans le premier récit d'anticipation utopique de la littérature française – le premier récit où l'utopie est située dans le futur et non aux antipodes –, *L'an 2440*, voit dans l'avenir lointain, la France prospérer sous une Dictature de la vertu. Sous le Directoire, Babeuf, doutant de la capacité du peuple à s'auto-émanciper, envisageait aussi d'établir la «dictature provisoire» d'un homme vertueux chargé de mater l'aristocratie et d'imposer l'égalité.

Les positivistes remplaçaient, eux aussi, la démocratie qu'ils se proposaient d'abolir par une dictature provisoire. Selon le programme établi par Auguste Comte, dans la «phase de transition» avant l'établissement définitif du positivisme, une dictature «républicaine» maintiendra le calme et l'ordre tandis que le Sacerdoce de l'Humanité imposera le culte du Grand Être. Cette dictature se transformera ensuite en un triumvirat «irrévocablement progressiste» qui assurera le règne définitif de la Sociocratie.

Philosophie officielle de la Troisième République, ainsi qu'on le répète et pas à tort car les notables républicains et les francs-maçons l'ont beaucoup pratiqué, le positivisme est une doctrine pour laquelle la démocratie électorale et représentative est un mal, un archaïsme métaphysique, le système à abattre en premier lieu. Les positivistes, ses disciples, promettaient à l'unisson de «délivrer l'Occident d'une démocratie anarchique».<sup>361</sup>

#### ● La faute à Lénine

La tournure d'esprit «gnostique» de Lénine et son interprétation dogmatique du marxisme posent les fondations inébranlables du totalitarisme selon Leszek Kołakowski<sup>362</sup> – et selon le soviétologue Alain Besançon auquel je viens plus bas. Le système soviétique n'est aucunement le produit des circonstances, il est intégralement issu d'une Idée, d'une manière singulière de déchiffrer le monde, de la vision du monde de Vladimir I. Lénine et il est l'«application» conséquente de cette gnoseologie perverse, y compris en sa version stalinienne. Le totalitarisme et la terreur au pays des Soviets croissent

---

<sup>361</sup> Comte, *Catéchisme positiviste ou sommaire exposition de la religion universelle*. Paris, éd. 1891, préf.

<sup>362</sup> Kołakowski, *Currents of Marxism: Its Origins, Growth, and Dissolution*. Oxford: Clarendon Press, 1981 [1978]. ↻ Rééd. New York, London: Norton, 2005 en 1 vol. avec nouv. préf. et un "New Epilogue".

après la mort de Vladimir Ilitch de façon continue et régulière de 1924 à 1953. Kołakowski illustre ce point décisif pour conclure qu'il n'y a eu aucune sorte de coupure vers la fin des années 1920 ni de «radicalisation», ni dès lors à proprement parler de Période stalinienne. Tout se trouve dans les principes:

There is absolutely nothing in the worst excesses of the worst years of Stalinism that cannot be justified on Leninist principles, if only it can be shown that Soviet power was increased thereby. The essential difference between the Lenin era and the Stalin era is not that under Lenin there was freedom in the party and society and that under Stalin it was crushed, but that it was only in Stalin's day that the whole spiritual life of the peoples of the Soviet Union was submerged in a universal flood of mendacity. This was due, however, not only to Stalin's personality but also, if one may so put it, to the 'natural' development of the situation.<sup>363</sup>

En aval, l'ainsi nommée «déstalinisation» de 1956 n'est pas moins un concept «montre molle», il correspond simplement à une vigoureuse reprise en main par l'État-parti d'un système qui lui avait échappé aux mains de la Dictature du Secrétariat.<sup>364</sup> Aucun effort raisonnable ni, encore moins, fondé «en marxisme» n'est fait par Nikita Khrouchtchev (lui même largement compromis dans les crimes en Ukraine) pour expliquer le quart de siècle écoulé: Staline était un fou criminel, mais l'URSS est demeurée à travers tout ces massacres et cette répression, le pays le plus démocratique et le plus progressiste du monde, le Parti a été irréprochable et ne porte aucune responsabilité pour les atrocités commises par le tyran et dont ses membres ont les premiers souffert. Allez comprendre ! Pour Nikita Krouchtchev, la terreur déchaînée par le *Vojd'* a surtout passé les bornes en s'en prenant aux communistes. Le nouveau secrétaire général n'a pas un mot pour les massacrés *ordinaires*. Par ailleurs, le culte de la «personnalité», le culte du leader a commencé dans les temps de Lénine, le stalinisme ne fait que l'accentuer, en ceci comme en

---

<sup>363</sup> *Main Currents of Marxism*, 769.

<sup>364</sup> Dans la foulée de cette reprise en main, le 4 novembre 1956, les troupes soviétiques pénètrent en Hongrie et matent dans le sang la révolte hongroise à Budapest. Imre Nagy, chef du Parti socialiste ouvrier hongrois est arrêté ; il sera exécuté en 1958. *L'Humanité* en France approuve sans réserve l'intervention soviétique qui vient sauver le camp socialiste d'un complot « fasciste » ourdi par l'Amérique.

tout.<sup>365</sup>

Le prétendu marxisme de Lénine est un contresens intégral, il est l'exact contraire de ce qu'a pu penser et vouloir Marx, conclut Marcel Gauchet acquittant Marx dans *A l'épreuve des totalitarismes. 1914-1974*.<sup>366</sup> Contre l'analyse réformiste d'Eduard Bernstein et la thèse «impie» selon laquelle le système capitaliste n'était nullement en voie de s'effondrer,<sup>367</sup> qu'il était capable de surmonter ses crises et de continuer à se développer, Lénine entend sauver la voie révolutionnaire mais il y parvient en changeant de sujet de l'histoire. Pour ce faire, il retourne les arguments des révisionnistes dans *Que faire?* – opuscule paru en 1902. Puisque le système ennemi ne s'effondrera pas tout seul et puisque les ouvriers européens sont en leur majorité des réformistes, des «trade-unionistes», il faut créer un Parti, entendu comme une organisation militarisée de révolutionnaires professionnels décidés à conquérir l'Etat en lieu et place du prolétariat qui manque à son devoir et sa mission historiques. On est aux antipodes de la vision que Marx avait de la révolution, note Gauchet: «le léninisme, c'est l'incorporation du contraire de Marx dans le marxisme.» J'ai montré toutefois un peu plus haut que cette dévolution du mandat historique au seul Parti est déjà accomplie dans la doctrine guesdiste en France ; elle était la pente virtuelle du volontarisme militant.

Face à une autocratie répressive, le plus rigide encore Lénine fonde un parti de révolutionnaires professionnels, un mouvement rigoureusement discipliné et hiérarchique, une organisation clandestine que l'on peut dire à *vocation totalitaire*, un parti détenant seul la vérité historique et la ligne juste, qui se muera sans peine en prenant inopinément le pouvoir – à la faveur de la défaite et de l'effondrement de l'armée et de la société civile – en un parti-Etat totalitaire, un parti décidé à conserver le pouvoir à tout prix et pour ce

---

<sup>365</sup> J'ai dit que c'est dès 1925 que Tsaritsyne devient Stalingrad.

<sup>366</sup> Gallimard, 2010.

<sup>367</sup> Bernstein publie en 1899 *Die Voraussetzungen des Sozialismus und die Aufgabe der Sozialdemokratie* – Les présupposés du socialisme et les tâches de la social-démocratie. On connaît la phrase fameuse des *Voraussetzungen*: «Le mouvement est tout, et ce qu'on appelle ordinairement le but n'est rien.»

faire, mettant en place d'emblée un système de monopole et de terreur.<sup>368</sup> Stéphane Courtois s'interroge dans une étude fouillée, «Lénine et l'invention du totalitarisme»,<sup>369</sup> sur le rôle qu'il voit lui aussi décisif, joué par Lénine dans l'émergence du phénomène totalitaire: «C'est bien Lénine personnellement qui a conçu et mis en place ce dispositif».<sup>370</sup>

En 1996 Richard Pipes, historien américain d'origine polonaise, spécialiste de la Russie et qui avait enfin eu accès aux archives du régime défunt a publié *The Unknown Lenin: From the Secret Archives*<sup>371</sup> qui fait état de nombreux ordres d'exécutions de masse signés par le chef bolchevik.

Le programme des Bolcheviks formulé par Nicolas Boukharine en 1918 et publié en allemand, *Programm der Kommunisten [Bolschewiki]*, met l'accent sur la dictature du prolétariat, sur la lutte plus intense que jamais des «ouvriers, paysans pauvres et soldats» contre la bourgeoisie et les forces contre-révolutionnaires. Le rejet de la république parlementaire dite «bourgeoise», la dictature des Soviets, le mépris fondé en théorie de toutes les libertés de presse, d'association et de coalition se trouvent dogmatiquement justifiés par les tâches colossales que les Bolcheviks ont mandat de réaliser: socialisation des banques et de l'industrie, mise en commun du sol national, imposition du devoir universel de travail («Brot nur den Arbeitenden!»), imposition d'une discipline du travail, nationalisation du commerce extérieur, lutte contre les superstitions religieuses, création d'un système d'enseignement socialiste, armement du peuple pour anéantir la résistance armée des bourgeois, constitution d'un corps d'officiers issus du prolétariat, émancipation des peuples qui se trouvent sous le despotisme tsariste, lutte mondiale enfin contre l'Impérialisme. Un tel programme maximal à accomplir au plus vite et sans concession semble conduire de façon directe à l'État-parti oligarchique appuyé sur la Tchéka, à la terreur comme système politique, aux mesures de collectivisation forcée, au productivisme

---

<sup>368</sup> On lira *Principes du léninisme. La théorie du parti révolutionnaire et ses implications politiques* de Dominique Colas. Paris, 1980, 2 tomes. Et *Le léninisme. Philosophie et sociologie politiques du léninisme*. Paris: PUF, 1982.

<sup>369</sup> Qui forme le chap. 3 de *Communisme et totalitarisme*. Paris: Perrin, 2009.

<sup>370</sup> 94.

<sup>371</sup> New Haven: Yale UP, 1996. Une seule œuvre de Pipes a été traduite en français, *La révolution russe*. PUF, 1990. On peut lire ses mémoires, *Vixi: Memoirs of a Non-Belonger*. Yale University Press, 2003.

forcené, à la «dégénérescence bureaucratique» aussi, dénoncée d'emblée par certains, dont Lénine, dès 1920, mais inhérente à ce programme volontariste.

Le parti léniniste accouche en tout cas d'un régime qui semble aux antipodes de ce que le marxisme en sa version humanitaire, le marxisme de la Deuxième Internationale laissait envisager. Ce «parti» bolchevik composé de professionnels de la révolution soumis à la rigoureuse discipline d'une armée insurgée est une *idée en action* qui était, de fait, inouïe jusqu'alors, que ni Karl Marx ni les marxistes de naguère n'auraient pu concevoir. La croyance dans le socialisme et dans le futur bonheur collectiviste à portée de main se mue en une croyance aveugle dans le Parti qui détient la science de la voie à suivre et auquel tous doivent se soumettre. C'est le léninisme, «vérifié et certifié par octobre 1917, qui a fourni la clé d'entrée des idéologies extrêmes dans le réel.» Les fascismes n'auront qu'à prendre modèle sur lui pour le combattre.

Alain Besançon, face au léninisme, a rejeté la catégorie de «religion politique» au motif que la croyance idéologique est pour lui *l'inverse exact* de la foi dans une Révélation. Toutefois Besançon accueille, à l'instar de Voegelin, la catégorie ambiguë, forme de crédulité semi-séculière, de *gnose*. Communiste dans sa jeunesse à la fin de l'époque stalinienne, comme tous autres, Besançon est passé à une démarche d'analyse de l'idéologie soviétique et a rencontré dès lors la question des fondements religieux du totalitarisme. Il a mis au cœur de son histoire intellectuelle la thèse que le léninisme était une «gnose» articulée à une eschatologie ; que l'idéologie dite marxiste et révolutionnaire est tout bonnement la forme que «prend l'attitude gnostique en présence de la science moderne». Quels sont les points communs entre la gnose et le léninisme? Besançon les détaille: «le blocage d'une cosmologie encyclopédique et d'une sotériologie; la sur interprétation de l'histoire; la morale déduite de la doctrine et prenant en elle ses critères; l'autocritique comme réapprentissage du système interprétatif [etc.]»<sup>372</sup> C'est dans la persistance de la gnose qu'il convient de chercher la clé des deux énigmes bolchevique et hitlérienne. «Le même trait formel qui discrimine l'idéologie de la religion, discrimine, à l'intérieur des religions de la foi, une attitude de pensée qui n'est pas sans présenter avec l'idéologie des analogies assez étroites. Cette attitude de pensée est la gnose.» Il développe sa thèse de la fausse conscience dénégatrice bolchevique en concluant avec une formule justement fameuse:

---

<sup>372</sup> *Origines*, 21.



Un trait formel suffit à discriminer l'idéologie du groupe de religions avec lesquelles elle est communément comparée. Il concerne la structure de l'acte de foi. C'est un adage classique qu'une chose ne peut être à la fois, et sous le même rapport, sue (ou: vue) et crue. Lors du sacrifice d'Isaac, Abraham, lit-on, «crut ce que Dieu lui disait». Devant le tombeau vide, Jean «crut». Dans le Coran, le mot foi signifie, comme dans la Bible: «s'en remettre à», «se confier à». Au fondement des religions de la foi, il y a un non-su conscient. Abraham, saint Jean, Mahomet savent qu'ils ne savent pas. Ils savent qu'ils croient. Quand Lénine déclare que la conception matérialiste de l'histoire n'est pas une hypothèse, mais une doctrine scientifiquement démontrée, c'est une croyance, certes, mais qu'il imagine prouvée, fondée en expérience. ... *Lénine ne sait pas qu'il croit. Il croit qu'il sait.*<sup>373</sup>

La controverse sur la continuité d'idées de Lénine à Staline et au stalinisme a fait également rage, continuité voulant dire pour certains historiens «fatalité» et/ou enchaînement «logique», Staline apparaissant de fait le fidèle «disciple et continuateur» de Lénine que dépeignait la propagande. David Lovell, parmi d'autres historiens récents, dans son *Evaluation of Marx's Responsibility* a re-posé la sempiternelle question de la transmission-altération de Marx à Lénine et au marxisme-léninisme de Staline et de ses successeurs et il a prétendu mesurer et évaluer dans quelles mesures le système soviétique a été influencé par le projet collectiviste de Marx, par l'interprétation qu'en fait Lénine, par l'héritage social et culturel de la Russie.<sup>374</sup> David Lovell passe en revue les paradigmes opposés de ceux qui pensent que la doctrine et la pratique léninistes sont des interprétations légitimes de la pensée de Marx et ceux qui insistent sur la rupture représentée par le léninisme, étant admis en général que celui-ci et son idéologie qui faisait de la violence illimitée le moyen de prendre et de conserver le pouvoir, avaient pour logique appliquée, immanente et directe la terreur en permanence et les massacres.

Après la prise de pouvoir des bolcheviks en 1917 se produit un événement majeur, remarque Stéphane Courtois: le changement complet du statut de

---

<sup>373</sup> Je souligne. Alain Besançon, *Origines*, 15.

<sup>374</sup> David W. Lovell, *From Marx to Lenin: An Evaluation of Marx's Responsibility for Soviet Authoritarianism*. Cambridge: Cambridge UP, 1984.

l'idéologie dans le mouvement socialiste. En dépit de tendances dogmatiques, la Deuxième Internationale demeurait un lieu d'après débats et de pluralisme d'idées qui s'affrontaient acrimonieusement (tout en se donnant du «citoyen» et du «camarade») dans les congrès. Mais déjà avant 1917, Lénine avait montré sa conviction profonde qu'il était le seul à détenir la vraie doctrine, à décrypter le vrai sens de l'Histoire». «L'irruption de la révolution russe et, surtout, la prise de pouvoir apparurent à Lénine comme des «signes du Ciel», comme une confirmation éclatante, incontestable, que son idéologie et son analyse étaient infaillibles. Après 1917, sa politique et l'élaboration théorique qui l'accompagne deviennent paroles d'évangile. L'idéologie se transforme en dogme, en Vérité absolue et universelle. Cette sacralisation a des conséquences immédiates, bien repérées par Cornelius Castoriadis: « S'il y a une théorie vraie de l'histoire, s'il y a une rationalité à l'œuvre dans les choses, il est clair que la direction du développement doit être confiée aux spécialistes de cette théorie, aux techniciens de cette rationalité. Le pouvoir absolu du parti ... a un statut philosophique ; il est fondé en raison dans la conception matérialiste de l'histoire. ... Si cette conception est vraie, le pouvoir doit être absolu, toute démocratie n'est que concession à la faillibilité humaine des dirigeants ou procédé pédagogique dont eux seuls peuvent administrer les doses correctes.»<sup>375</sup>

C'est aussi la sorte de conclusion à laquelle est venu l'historien de la Chine, Lucien Bianco qui adjoint Mao Zedong dans la généalogie totalitaire marxiste-léniniste. Les deux monstres les plus sanguinaires du siècle écoulé, Staline et Mao procèdent directement de la pensée, de la vision du monde de Lénine. Leurs massacres ne sont que l'accomplissement de cette pensée. «Stalinisme et maoïsme ne sont pas des aberrations, mais des avatars du léninisme, un aboutissement ni inéluctable ni surprenant du *Que faire ?* La personnalité des deux monstres, celle de Staline surtout, a ajouté sa griffe à la construction léninienne. Celle de Mao, le pouvoir absolu, dont Lénine est responsable, l'a pervertie, il a au minimum aggravé ses défauts.»<sup>376</sup>

---

<sup>375</sup> C. Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*. Paris: Seuil, 1975.

<sup>376</sup> L. Bianco, *La récidive. Révolution russe, révolution chinoise*. Paris: Gallimard, 2014. Il ajoute parlant du tyran chinois: «Tel Napoléon sous Bonaparte, le tyran buté des années 1960 perçait sous le guérillero des années 1920-1930, mais l'adulation et l'habitude d'imposer sa volonté, ses caprices et ses lubies sans vraie résistance ont joué un rôle décisif dans l'évolution catastrophique (pour la révolution, le pays et le peuple) de sa personnalité.» 461.

## ● Synthèse des théories généalogiques

On aperçoit tout au long de ce chapitre une alternative herméneutique qui divise les interprètes en deux camps tranchés: – Ou bien le ver était dans le fruit, le totalitarisme en germe et en puissance dans les idées et les projets prétendus généreux toujours mêlés de fait, au moment censé *naïf* de leur émergence, de haines aveugles, de pulsions répressives et de volontarisme déraisonnable. – Ou bien un processus fatal, processus partout attesté quoiqu'en effet insoupçonnable par les premiers acteurs, un processus qui semble propre aux entreprises humaines radicales, à l'*hybris* de l'humanité, processus de dégradation inexorable des Grandes espérances entraîne le révolutionnaire plein d'idéal qui aime le Peuple tout en méprisant les hommes, vers l'inhumain et l'horreur, vers le pourrissement totalitaires et puis, en bout de course, vers l'affairisme des gérontocrates et des «entourages» corrompus.

Régis Debray qui adopte le paradigme de la pente fatale insoupçonnée, qui y revient obsessionnellement dans *Loués soient nos seigneurs*, se trouve au bout du compte politiquement d'accord, dit-il, – à peine ironique à l'égard de lui-même et de ses illusions perdues, – avec ... le dernier *Tintin*:<sup>377</sup>

Peut-on tirer un sens exemplaire de ce lent virement du rouge au noir? Il n'aura pas fallu trente ans pour que le *Patria o Muerte* des origines glisse au *i Viva la Muerte !* du général franquiste (comme les «Brigades de riposte rapide» inventées à La Havane pour terroriser les manifestants rappellent à s'y méprendre les *squadristi* de Mussolini). Pour qu'un ultra-révolutionnaire se retourne en conservateur ultra, ou un Cid Campeador frôle le Père Ubu. ... Logique de l'effet pervers, dont la tradition dite réactionnaire fait un prétexte rhétorique passe-partout (pour n'entreprendre aucune réforme et laisser les choses en l'état), mais dont la réalité expérimentale ne peut pour autant être niée. Un «anti-impérialisme» trop furibond aura arrimé le Cuba du siècle prochain à l'empire ; bon nombre de Cubains, à la fin du nôtre, rêvent déjà de partir pour Miami, et, après la mort du tyran, les Havanais ne manqueront pas d'applaudir la bannière étoilée sur le Malecòn, comme hier à Tirana ou à Prague. Cycle astronomique des «révolutions». Prostitution, inégalités, prisons, dollars... Alcàzar

---

<sup>377</sup> Gallimard, 1996.

a remplacé Tapioca, Castro, Batista, et demain son envers, *eadem sed aliter*. Car le Livre des retournements, comme toute tragi-comédie, a sa version gaie et en l'occurrence illustrée: c'est *Tintin et les Picaros* d'Hergé.<sup>378</sup>

Toutefois, il ne manque pas de penseurs et d'analystes que l'histoire des idées ici laisse sur leur faim. Nul n'a exprimé l'objection à la «pure» généalogie intellectuelle mieux que Claude Lefort, déçu par certains aspects des analyses de François Furet et de Martin Malia qui traitent tous deux *la Tragédie soviétique* comme le récit composé de l'application d'une idée «illusoire». Malia replace le communisme «dans le champ de la modernité et découvrait dans le rationalisme et le libéralisme au 18<sup>e</sup> siècle, puis dans la philosophie de l'histoire, hégélienne ou marxiste, au 19<sup>e</sup> siècle et, non moins, dans les méfaits de l'égalitarisme démocratique et du volontarisme, les sources de l'utopie qui devait déclencher la tragédie soviétique. Dans le livre de Martin Malia, l'idée règne absolument. Le fait qu'elle s'imprime dans la pratique et l'organisation d'un parti-État et dans des institutions sociales ne l'altère pas. Les communistes, à commencer par leurs dirigeants, Staline comme Lénine, Khrouchtchev, Brejnev ou Gorbatchev comme Staline, se montrent pareillement guidés par elle: ils «croient» tous au socialisme. L'auteur affirme bien un moment que le système soviétique n'est intelligible qu'à la condition de reconnaître le «primat du politique»: il nomme le régime une «partitocratie». Mais c'est pour ajouter qu'il s'agit en définitive d'une «idéocratie». Si le parti est reconnu comme une création de Lénine, sa fonction paraît tout instrumentale. Il fournit le moyen efficace de multiplier les agents de la doctrine et de les soumettre à une rigoureuse discipline d'action. L'étude des rapports sociaux et de l'économie soviétique ne renseigne en rien sur la nature du régime. Malia, en une formule lapidaire, déclare que «dans le monde créé par Octobre, nous n'avons jamais affaire à une société, mais à un régime, un régime idéocratique».<sup>379</sup> De la Révolution de 1917, analyse Martin Malia, n'est pas sorti un régime qui formât un *stade supérieur* aux démocraties bourgeoises et aux économies de marché, ni même une alternative rationnelle à celles-ci, mais une «idéocratie», c'est à dire un régime, au décri de la représentation marxiste de la base et la superstructure, fondé sur un programme irréaliste, sur une «utopie», au sens négatif et chimérique du mot, système voué à réaliser un projet intrinsèquement

---

<sup>378</sup> 160.

<sup>379</sup> Lefort, *Complication*, 8-9.

inviabilité.<sup>380</sup> Ce système impossible a cherché, par la terreur et dans la pénurie perpétuelle, dans le «flicage» généralisé et la misère matérielle et morale de trois générations, à faire fonctionner une impossibilité pratique jusqu'à la ruine inclusivement.

Certes, l'histoire est la rencontre et l'entremêlement de séries indépendantes et non le récit d'une genèse linéaire qui irait de l'idée à sa mise en œuvre, et «nous sommes reconduits à plus d'un foyer d'histoire: au despotisme auquel se rattache l'ancien régime tsariste, aux mouvements révolutionnaires, de caractère conspiratif ou terroriste, dont la Russie a été le théâtre dès la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, non moins qu'à la démocratie, au capitalisme industriel, et à l'essor de la social-démocratie en Europe occidentale.»<sup>381</sup> Néanmoins, à titre de condition *sine qua non* de l'histoire de l'URSS, l'idée bolchevik, ultérieurement étiquetée marxiste-léniniste, est la condition nécessaire du régime que Lénine a fondé. Il est permis d'accuser l'idée au départ à la fois dans son irréalisme foncier et dans le volontarisme fanatique qu'elle était susceptible d'inspirer, – double caractère, l'un corrigeant l'autre, qui explique de façon suffisante les horreurs de la mise en pratique.

On peut et on doit toutefois faire objection à la généalogie intellectuelle linéaire s'il faut l'entendre comme mise en accusation qui *remonterait* de Lénine à ses «inspirateurs» allégués. De façon générale, les historiens doivent se refuser aux réquisitoires résultant d'enchaînements à grandes enjambées qui imputent moralement de complicité avant le fait des pensées originées de plusieurs générations en amont. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy le disent mieux que je ne pourrais le dire: «Le nazisme n'est pas plus dans Kant, dans Fichte, dans Hölderlin, ou dans Nietzsche (tous penseurs sollicités par le nazisme) – il n'est même, à la limite, pas plus dans le musicien Wagner – que le Goulag n'est dans Hegel ou dans Marx; ou la Terreur tout uniment dans Rousseau.»<sup>382</sup> Toute généalogie d'idées procédant par une «remontée» d'étape en étape en vue d'accuser d'imprudence ou de complicité les initiateurs de l'idée, toute généalogie qui fait remonter de proche en proche le soupçon à l'origine, qui raisonne en termes de «pente

---

<sup>380</sup> In: Edwards, Lee, dir. *The Collapse of Communism*. Stanford CA: Hoover Institution Press, 2000.

<sup>381</sup> Lefort, *La complication. Retour sur le communisme*. Paris: Fayard, 1999, 13.

<sup>382</sup> Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy. *Le mythe nazi*. La-Tour-d'Aigues: L'Aube, 2005, 28.

fatale» opère avant tout sans égard aux «niveaux de pensée» – qu'elle prétende aller de Herder et Nietzsche à *Mein Kampf*, ou de Saint-Simon, Hegel et Marx à *Matérialisme dialectique et matérialisme historique* de Joseph Staline en passant par l'indigent corpus du «marxisme-léninisme». Entre le romantique Étienne Cabet et les États socialistes, entre Paul de Lagarde et l'Allemagne nazie un siècle environ s'est écoulé. La façon *linéaire* de considérer les idées, même lorsque «les masses» s'en emparent, ou s'emparent de versions «vulgarisées» comme engendrant des régimes politiques est idéaliste. Les idées ne sont pas des entéléchies qui posséderaient *ab ovo* le potentiel de leur déploiement et de leur application.<sup>383</sup> Toute transmission et spécialement toute transmission de masse est trahison, toute pensée qui débouche sur la sphère publique, qui est absorbée dans les luttes politiques, qui «s'empare» des masses devient un contresens généralisé. La médiologie de Régis Debray écarte toutefois ce terme de «trahison» qui suppose qu'il y a une vertu essentielle dans la fidélité à la source. Platon, platonisme et néo-platonismes; Rousseau, rousseauisme et jacobinisme; Marx, marxismes en tous genres: ce sont là des «généalogies» que, fructueusement, l'on peut suivre et chercher à comprendre, mais qui se ramènent à des histoires de malentendus, de déperditions, de contresens, de «téléphones cassés», de sorte que les idées, certes, «jouent un rôle dans l'histoire» comme on va répétant (et comme je le pense), mais les idées qui «jouent un rôle» ne sont jamais l'idée de départ. Les idées n'ont pas d'essence, mais une existence par leur transmission qui suppose toujours altération et déperdition.

Sans doute de telles constatations n'interdisent-elle pas du tout à l'historien des idées de remonter de proche en proche à des *origines* et de suivre pas à pas des enchaînements, des réinscriptions, des appropriations – s'il ne s'agit ni de porter un jugement moral ou quasi-juridique rétroactif, ni surtout d'insinuer en un platonisme plus que sommaire que l'aboutissement était *dans l'œuf*, dans l'Idée de départ, le nazisme chez Fichte et le goulag chez Marx.

Isaiah Berlin qu'on a vu accuser les philosophes des Lumières de tous les maux engendrés par les excès du rationalisme précise néanmoins une règle qu'il voit à la fois comme de méthode et de déontologie: «Les hommes ne sont pas responsables de la carrière de leurs idées, encore moins pour les aberrations vers lesquelles elles conduisent». Il revient sur ce point dans son

---

<sup>383</sup> Ou un *génotype* — si vous préférez une image plus moderne.

*Vico and Herder*: «C'est une erreur historique et morale que d'identifier l'idéologie d'une période avec conséquences au cours d'une autre période, ou avec des transformations subies dans un autre contexte, et en combinaison avec d'autres facteurs».<sup>384</sup>

Le paradigme /idée □ application «logique»/, sous quelque forme automatique et linéaire qu'il apparaisse, contredit un fait fondamental de l'histoire humaine : qu'il y a des accidents de l'histoire, que l'histoire est beaucoup faite d'aléatoire et d'imprévisible, que bien rarement elle montre des enchaînements nécessaires à partir de «facteurs» déterminants, qu'on y observe des évolutions que personne n'a voulues, ni prévues, ni dirigées, et dont les «facteurs» préalables (y compris et spécialement en termes d'idées et de «consciences» collectives pénétrées de telles idées) n'expliquent que partiellement les déroulements qui s'ensuivent – si lesdites idées expliquent en partie la sorte de conscience partiellement aveuglée que les agents ont prise des événements. Car enfin, l'histoire, c'est le nez de Cléopâtre, la vessie de Cromwell, une mauvaise récolte, un renchérissement des denrées, une panique. Les idées qui censément «préparaient» les événements et inspireront les acteurs auraient débouché sur tout autre chose si des faits minimes avaient été différents.

On ne peut à la fois prétendre établir l'idée généreuse et le projet utopique comme étant à l'origine des Idéocraties totalitaires et dépeindre les *aparatchiki* du socialisme réel et les militants communistes bien à l'abri dans les sociétés bourgeoises comme des cyniques, des opportunistes et des pharisiens n'ignorant rien de la réalité des choses derrière les mensongères images de la propagande. Parlant d'un faux idéalisme qui couvrait le cynisme des intellectuels de Parti, Harold Rosenberg trace sans indulgence le portrait du communiste américain des années 1950-60: « Délirant à l'idée de jouer un rôle sur la scène de l'histoire, ils accomplirent avec ardeur les atrocités intellectuelles qu'on leur commanda, ne perdant pas de vue le poste qu'ils espéraient dans le Pouvoir international, mais ne lâchant pas non plus la bonne place dans le gouvernement, l'université, Hollywood et la presse.» Claude Lefort confirme ce portrait peu flatté pour la France «lettrée» de la même époque: «... pour m'en tenir à la période que je connais pour l'avoir vécue, il me paraît juste de dénoncer le cynisme de nombre de ces

---

<sup>384</sup> Berlin, *Vico and Herder*, xxiv et ibid, 184. Traduit & commenté par Sternhell, *Les anti-Lumières. Du 18e siècle à la guerre froide*. Paris: Fayard, 2006, 548.

intellectuels et de souligner les bénéfices à la fois symboliques et matériels qu'ils tiraient de leur engagement. C'était un bienfait que l'appartenance à un milieu qui procurait à chacun le sentiment d'une reconnaissance sociale, celui de la participation à une élite du savoir se nourrissant du mépris de la gauche non communiste et aussi de l'espoir de gagner des postes dans l'administration, dans l'université, dans les maisons d'édition, dans les organismes culturels, pour ne pas parler des écrivains dont les livres diffusés dans le monde communiste atteignaient un public d'une ampleur dont ils n'auraient pu autrement rêver.»<sup>385</sup>

On n'a jamais – sauf par un sophisme rétrospectif qui peut tenter les historiens-procureurs – le court-circuit de l'enchaînement direct: /Édouard Drumont ♦ Auschwitz/, pas plus du reste que /Jules Guesde ♦ Goulag/. Il faut précisément passer par des *étapes* qui ne semblent avoir été fatales que rétrospectivement.

Entre les «systèmes utopiques» illuministes et romantiques et leurs catastrophiques «applications» au siècle passé dans les idéocraties bolcheviques intervient une dynamique historique qui n'est aucunement inhérente au *blueprint* utopique. On peut la nommer celle du volontarisme ou du «révolutionnarisme»: dans la mesure où le programme utopique, dans son intégralité littérale, est abstrait, largement inapplicable et que ce caractère irréaliste et chimérique est dénié, scotomisé (le projet est au contraire «scientifique» dit-on et ce, dès 1830), chaque échec des révolutionnaires, chaque difficulté rencontrée leur inspire, non une sobre révision de leurs grandes idées et une prise en compte du faisable et de l'impossible, mais une *fuite en avant*, qui détermine une «radicalisation cumulative» des militantismes et entraîne une haine impitoyable envers ceux qui sont perçus «faire obstacle» et, – je m'y suis longuement arrêté, – la morale des fins si belles qu'elle justifie tous les moyens.

### ● *Capitalismus inversus*

Karl Polanyi dans un livre fameux, *La grande transformation* montre comment le marché, le gain et le profit sont des nouveautés apparues au 18<sup>e</sup> siècle dans

---

<sup>385</sup> *La complication. Retour sur le communisme*. Paris: Fayard, 1999, 31 – citant Harold Rosenberg, *La Tradition du nouveau*, trad. Anne Marchand, Paris, Éd. de Minuit, 1962. (*The Tradition of the New*, New York: Horizon Press, 1959).



les temps d'Adam Smith, liées au processus historique d'autonomisation de l'économie marchande par rapport aux autres activités sociales et qui ont abouti à occuper hégémoniquement les mentalités formant un système qui domine désormais la quasi totalité de la planète. L'homme se définit par le travail et le travail est défini comme productif: même les projets socialistes, des romantiques aux bolcheviks, tombent d'accord sur cet axiome que ne répudient avant 1917 qu'une poignée de libertaires. L'incapacité des idéologues «de gauche» et «révolutionnaires» à sortir de la vision productiviste (travail/consommation) dans laquelle le capitalisme nous a enfermés est un fait avéré et remarquable. Seuls quelques adeptes de la «simplicité volontaire» et de la décroissance, guère plus audibles que les libertaires de la Belle époque, rejettent aujourd'hui en bloc la logique de la mondialisation marchande. Karl Polanyi analyse le système de marché autorégulateur de sa naissance jusqu'à sa mort vers 1930.<sup>386</sup> Le capitalisme est devenu capitalisme le jour seulement où la terre et la force de travail sont devenues des marchandises comme les autres, avec un prix susceptible de fluctuer en fonction de l'offre et de la demande. Cette transformation, assure-t-il, s'est opérée à la fin du 18<sup>e</sup> siècle et d'abord en Angleterre. De ce système résulte la séparation de l'économie et de la société laquelle se soumet alors au marché. Polanyi qualifie le marché autorégulateur de «matrice» de tout le système sociétal lequel globalement est orienté et régulé par le seul marché. Le marché n'est plus intégré dans la société, ce sont les relations sociales qui y sont adultérées et encastrées. La thèse de l'auteur est que l'idée ou la vision d'un marché s'ajustant lui-même était purement chimérique: une telle institution «ne pouvait exister de façon suivie «sans anéantir la substance humaine et naturelle de la société, sans détruire l'homme et sans transformer son milieu en désert».<sup>387</sup> La civilisation du 19<sup>e</sup> siècle n'a pas été détruite par les barbares, les guerres, les révolutions ou les lois de l'économie mais par la société elle-même dans sa tentative désespérée mais inlassable de résistance au système du marché autorégulateur.

Je vois alors le totalitarisme soviétique comme la rencontre, la convergence de deux séries indépendantes – ou relativement telles. Le passage à l'acte totalitaire du 20<sup>e</sup> siècle fait voir la rencontre des projets utopiques et des idées autoritaires et normatives nées dans la société que les socialistes

---

<sup>386</sup> Polanyi, Karl. *The Great Transformation*. 1944. ➡ *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*. Paris: Gallimard, 2008 [1<sup>ère</sup> éd. fr. 1983].

<sup>387</sup> *La grande transformation*, 1983. 22.

désignaient comme «bourgeoises», mais dont ils avaient intériorisé et adopté les éléments-clés en croyant les avoir amendés dans un sens humanitaire: industrialisation accélérée, «croissance» à tout prix et productivisme, planisme bureaucratique, étatsisme centralisateur et autoritaire, surveillance panoptique, Grandes politiques et grands travaux, militarisation de la vie, conformation sociétale assurée dès l'enfance, rationalisation du travail à la chaîne et même, un peu plus tard, des loisirs de masse «rêvés» pour tous, adoption en fait des *modèles* de l'asile, de la prison, du bagne, du *workhouse*, de la «cité ouvrière», de la caserne, du bataillon disciplinaire, de l'usine tayloriste, – les anarchistes, souvent perspicaces, du moins à l'égard des idées des autres, ne se sont pas fait faute de le répéter aux «socialistes autoritaires». Le socialisme réel, dans toute son horreur inefficace, est cette rencontre nullement inattendue, cette combinaison intime de deux séries d'idées, nées simultanément avec la modernité, l'une humanitaire/utopique et l'autre, organisationnelle et contrôlante.<sup>388</sup>

Ceci inviterait à conclure alors que c'est dans la mesure où entre les utopies romantiques et les idéocraties du 20<sup>e</sup> siècle ont fait massivement retour les catégories même de la société industrielle-capitaliste censées répudiées que le socialisme en tant que *Capitalismus inversus* a débouché sur l'horreur. L'URSS a mué la vaine et chimérique «Construction du socialisme» en une industrialisation à marche forcée d'un pays arriéré, «grande politique» impitoyable censée justifier les moyens inhumains mobilisés.

Le paradigme collectiviste élaboré «sur papier» au 19<sup>e</sup> siècle se formulait déjà comme un compromis avec la dynamique historique apparemment indépassable du développement productif, de l'organisation panoptique, du pouvoir contrôlant et manipulant. Il prétendait «simplement» et abstraitement substituer à certains de ses caractères fâcheux – vénal, exploiteur, concurrentiel, aliénant, inégalitaire, – une autre logique, bienveillante, démocratique, égalitaire, libératrice, et conjurer ainsi l'angoisse d'une histoire qui n'irait vers nulle part, d'une fuite en avant économique, démographique que les «hommes de bonne volonté» seraient incapables de contrôler avec plus de justice et moins d'irrationalité.

---

<sup>388</sup> J'ai par exemple étudié les projets socialistes (avant 1917) de rééducation des fainéants, des parasites et réfractaires dans *L'utopie collectiviste*. Paris: PUF, 1993, au chapitre 19.

La Grande guerre apparaît alors, pour la convergence que je postule, un déclencheur et un accélérateur. Elle ne crée pas les doctrines pas plus qu'elle engendre la «mentalité» totalitaire. L'esprit d'utopie, le volontarisme jacobin viennent de «gauche», mais le productivisme, l'expansionnisme industriel, l'étatisme et le planisme, le scientisme, l'*hybris* des Grands politiques viennent de la «civilisation moderne» tout entière.

On a confronté la remontée cumulative dans le temps de l'Occident avec la progressive sécularisation des visions eschatologique et millénaristes, l'émergence de l'idée de race en Espagne au 16e siècle,<sup>389</sup> Rousseau et l'«esprit du jacobinisme», les maîtres de la contre-révolution, de Maistre, Bonald *aussi bien que* les utopistes des Lumières, à Saint-Simon et à son idée de «gouvernement scientifique», les *blueprints* des autres socialistes romantiques (c'est la thèse de Jacob Talmon), les techniques multipliées de contrôle panoptique, le bagne, l'asile, la caserne, le *workhouse*, l'usine, la chaîne de montage, les projets de «Grandes politiques» industrialistes, les doctrines impérialistes et l'expansionnisme colonial, Gobineau et les théoriciens de l'inégalité des races, Galton et les social-darwinistes, l'eugénique, la sociologie,<sup>390</sup> l'anthropologie physique et autres sciences positives, Gustave Le Bon et la «psychologie des foules», l'extrême gauche syndicaliste-révolutionnaire et l'apologie de la «violence» selon Sorel: un foisonnement de généalogies convergentes qui impliquent finalement toutes les formes de pensée radicale, toutes les expressions de l'*hybris* engendrée par la modernité séculière et la révolution industrielle, vues comme, pour transposer Fichte, *allgemeine Sündhaftigkeit*, comme l'ère de la Culpabilité universelle.

Les sociétés parfaites et définitives, de Morelly à Cabet, avec le volontarisme abstrait qui anime leurs «solutions» rationnelles semblent par une erreur de perspective et de méthode préfigurer expressément le totalitarisme. Le seul fait de vouloir créer de l'unanimité sociale mobilisée pour une grande tâche dans un monde post-religieux, l'imaginaire socialiste dans son expression la plus *naïve*, réaction spontanée à l'expérience de la misère ouvrière côtoyée, l'idée d'une «république du travail» composée de travailleurs égaux, dévoués au bien commun, la méfiance envers les aspirations «bourgeoises» à la liberté

---

<sup>389</sup> Voir Llobera, Josep. *The Making of Totalitarian Thought*. Oxford: Berg, 2003.

<sup>390</sup> Albert Salomon met la sociologie à l'origine de la pensée totalitaire dans *The Tyranny of Progress. Reflections on the Origins of Sociology*. New York: Noonday Press, 1955.

individuelle, la soumission d'avance acceptée à la Volonté générale, le mépris plébéen du luxe réservé à quelques-uns, la préférence pour une société fermée dirigée autoritairement «d'en haut», préférence donnée à l'ascétique Sparte plutôt qu'à Athènes la riche et corrompue, – toutes ces «idées» ont une longue histoire mais ce n'est que par une erreur de perspective qu'on leur assigne une complicité ... s'il est vrai que l'échec sanglant des régimes socialistes sème la suspicion sur ces idées de jadis.

Dans tout projet «prométhéen» de connaître de part en part le monde et de le changer radicalement, Eric Voegelin ne voyait qu'*hybris* et vaine révolte contre la condition humaine. On peut tirer de cette méfiance désabusée le corrélat que l'apprentissage du désenchantement et du scepticisme, s'il est dur à faire, sera ultimement bénéfique: les religions révélées ont apporté au monde le fanatisme, l'intolérance et les bûchers; les religions intra-mondaines ont accouché du totalitarisme. Elles se sont dissipées en Occident. Tout invite à penser qu'il faut dire désormais *amen* et tant mieux.

● ● ●

## Conclusion. «Totalitarisme» aujourd'hui

Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde.  
(Albert Camus)<sup>391</sup>

### ● Banalisation polémique

Je vais me demander d'abord dans ce chapitre de conclusion ce qui reste au concept de pertinent et d'opérateur dans le siècle où nous sommes, dans un monde qui a changé du tout au tout, où les menaces viennent *d'ailleurs*, où les régimes totalitaires appartiennent apparemment, vus de l'Occident, à un passé qui s'éloigne et devient de moins en moins intelligible. La catégorie, sobre et purement technique, ne sera-t-elle plus désormais qu'un outil pour les érudits, pour les «spécialistes» d'un siècle maudit? Ou bien au contraire, persiste-t-il, sinon des expressions accomplies, du moins des virtualités, des traces de politiques totalitaires ici-bas et des résurgences sont-elles à redouter? N'y a-t-il à mentionner – ainsi que fait la *doxa* médiatique – que la Corée du Nord comme anachronique et édifiante persistance stalinienne en quelque sorte poussée à la perfection de l'horreur? L'esprit totalitaire dont les éléments convergents occupent le chapitre 5 forme-t-il un état mental à jamais dissipé, ou faut-il y voir un faisceau de traits récurrents de la psychologie humaine et, singulièrement, une forte tendance des sociétés modernes, un état d'esprit susceptible de retours insidieux et de mutations inopinées?

Je reviendrai une dernière fois sur le fallacieux paradigme en noir et blanc, Totalitarisme/Démocratie pour le dé-composer, pour sonder (sans donner

---

<sup>391</sup> Dans un article, «Sur une philosophie de l'expression», paru dans *Poésie 44*, Camus résume ainsi ce qu'il donne pour l'idée profonde de Brice Parain : «Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde. Et justement la grande misère humaine qui a longtemps poursuivi Parain et qui lui a inspiré des accents si émouvants, c'est le mensonge. Sans savoir ou sans dire encore comment cela est possible, il sait que la grande tâche de l'homme est de ne pas servir le mensonge.» Essai repris dans *Oeuvres complètes, tome I*, Gallimard, Bibl. La Pléiade, 908. Dans *L'homme révolté*, Camus a par ailleurs écrit ceci : «La logique du révolté est ... de s'efforcer au langage clair pour ne pas épaissir le mensonge universel». Pertinente maxime pour un exergue!

dans l'alarmisme ni l'hyperbole) un potentiel totalitaire insidieux dans les sociétés et les régimes politiques que nous qualifions de démocratiques ou dans certaines de leurs institutions.

Le concept demeure-t-il de quelque pertinence herméneutique pour observer un monde occidental sauvé de l'horreur totalitaire mais qui ignore «où il va» et observe avec angoisse la montée de nouveaux périls? «Nous entrons dans le troisième millénaire au milieu du plus épais brouillard. Jamais l'horizon ne fut plus bouché.»<sup>392</sup> De telles remarques perplexes dont je pourrais livrer bien des échantillons de nos jours ne sont que le contre-coup réactif, l'inversion de la connaissance optimiste du présent, illuminée par une foi mal inspirée en l'avenir qui, au 20<sup>e</sup> siècle, a comporté tant d'illusions perverses et de dénégations du réel. «La chouette de Minerve se lève au crépuscule»;<sup>393</sup> c'est l'occasion de rappeler l'aphorisme de Hegel. Il trace le mandat de l'historien qui analyse et synthétise «lorsque tout est fini».<sup>394</sup> Tâchons de profiter de la conjoncture post-totalitaire pour chercher à comprendre ce passé qui s'estompe, pour *rendre raison* du 20<sup>e</sup> siècle. Le devoir de l'historien – ne serait-ce que par réaction envers les moralistes sommaires qui font du Présent absolu la pierre de touche d'un passé qui a eu le tort de n'être pas le monde actuel – c'est de refaire inlassablement un travail qui peut, avec une modestie ambitieuse, chercher à répondre non à un bien problématique «Où allons-nous?», mais à la question préalable: «D'où venons-nous?» Si les grandes idéologies défuntes furent des moyens collectifs d'aller, guidés par des aveugles et par des borgnes roublards, vers *quelque chose* que personne ne soupçonnait, il appartient à l'analyste historique d'en expliquer les dérapages perpétuels tout en se gardant d'extrapoler à son tour des «lois de l'histoire» et des prédictions sur l'évolution des choses à moyen terme. Il s'agit de donner à comprendre ce Siècle-charnier dans sa terrible complexité,

---

<sup>392</sup> Georges Minois, *Histoire de l'avenir, des prophètes à la prospective*. Paris: Fayard, 1996, 597.

<sup>393</sup> Hegel, *Principes de la philosophie du droit*, Préface.

<sup>394</sup> L'historien comme le biographe bénéficie d'un privilège élémentaire et radical: il possède un avantage immense sur ses «personnages», avantage dont il ne devrait pas abuser, – mais il tend à le faire: il connaît, lui, la suite et la fin de l'histoire et il construit ses catégories et établit la *cohérence rétroactive* des pensées et des actions «lorsque tout est fini». Même si l'histoire est énigmatique et le devenir non clos, ses «objets d'étude» ne venaient pas venir des tas de choses irréversibles que *nous* savons, pour cause, vingt-cinq, cinquante ou cent ans après leur «passage » ici-bas et qui annulent rétroactivement les aveugles parisiens obsolètes qu'ils firent sur le cours des choses.

indéchiffrable pour les acteurs, en écartant les réductions moralisatrices sur les crimes comparés des «autres», des totalitarismes brun, noir et rouge, *chiens de faïence* d'une histoire truquée.

Je trouve à propos de commencer toutefois en rappelant – avant de décrire les bilans que l'on dresse ici et là, les usages savants d'aujourd'hui qui peuvent se déchiffrer comme les «buttes-témoins», dans un paysage intellectuel moins tourmenté, des âpres controverses du passé – en rappelant, dis-je, que la catégorie, à l'instar d'autres, de tous les autres catégorèmes historiographiques, tirés à hue et à dia dans la vie publique, instrumentalisés par les camps politiques qui s'affrontent, s'est vidée de sens à force d'abus d'usage et qu'elle s'est dégradée dans le discours social en plat slogan polémique et moyen d'intimidation.

Il est, on le sait bien, des catégorèmes faussement savants qui sont en eux-mêmes toute une argumentation ou plutôt qui en permettent avantageusement l'économie tout en cherchant à intimider. La liste de base des *étiquettes* infamantes de notre culture publique se dresse aisément: «fasciste», «nazi», «raciste», les plus anciennes, à quoi sont venus s'adjoindre successivement «sexiste», «homophobe», «islamophobe». Ce sont ici des étiquettes accusatrices que des progressistes auto-proclamés lancent à l'adresse des «réactionnaires» incorrigibles. «Totalitaire» s'est joint à la liste et à l'avantage de pouvoir servir de droite comme de gauche.

J'ai consacré quelques pages du volume I à décrire sur le cours d'un demi-siècle la banalisation et l'évidement polémiques de «fasciste/isme», à montrer un fascisme fantasmé comme menace perpétuelle par la «vigilance» réputée de gauche, et la déperdition de sens que l'usage insultant et intimidant à tout-va a occasionnée. L'antifascisme d'avant la Guerre a légué non seulement aux communistes – qui se sont abondamment et automatiquement servi de l'accusation lancée à quiconque les critiquait ou critiquait l'URSS, – mais aux gauches, depuis les plus radicales jusqu'au plus modérées, une catégorie nébuleuse qui allait être en perpétuelle expansion, un «fascisme» sans rivage devenu l'injure suprême semée à tout vent, quoique de plus en plus vide de sens. «En France, on est toujours, ou l'on a été, le fasciste de quelqu'un», dirait-on.<sup>395</sup> L'antifascisme à force d'abus par des courants de gauche qui ne s'entendent du reste pas entre eux et se renvoient éventuellement

---

<sup>395</sup> Philippe Machefer, *Ligues et fascismes en France, 1919-1939*. Paris: PUF, 1974, 1er §.

l'accusation, s'est trouvé réduit à n'être plus qu'un «ensemble d'attitudes mentales, de représentations stéréotypées et de croyances sloganisées» que Pierre-André Taguieff montre nocives à la vie civique non moins qu'absurdes.<sup>396</sup>

Le Front national en France, le F. N. – «F comme fasciste, N comme nazi», – concentre depuis plus d'un quart de siècle les haines, les fantasmes aussi, il incarne la menace fasciste résurgente, toujours croissante, jamais vaincue. Il a procuré à la gauche un *Straw Man* qui lui sert à compenser la débandade des projets «révolutionnaires» et même le manque de programme tout court. Il est permis de soutenir que cette dénonciation hyperbolique rate sa cible et qu'elle contribue en réalité aux progrès des national-populistes.

On a vu dans le 1<sup>er</sup> cahier, qu'en 1997, les adversaires du *Livre noir du communisme* ont ressorti en un réflexe routinier comme leur *ultima ratio* polémique le vieil épouvantail de l'extrême droite, dont cet ouvrage collectif était censé «faire le jeu» : exposer les crimes des idéocraties réputées de gauche revenait à «faire le lit» du Front national, «seuls des fascistes» pouvait se livrer à ce genre d'«opération» etc. Phraséologie élimée. Or, c'est précisément la question de l'équivalence morale des deux totalitarismes de notre siècle qui était soulevée dans le livre, et qui indignait au plus haut degré les ennemis de toute comparaison.<sup>397</sup>

Ceux qui aujourd'hui encore sur le *web* sur-utilisent à tout-va ce malheureux terme «fasciste» savent son vide sémantique, mais ils sentent qu'à titre de dénonciation suprême, il conserve un pouvoir intimidant, un pouvoir de nuisance avéré.

«Raciste» a été entraîné à son tour dans la même sorte de dilution et de dévaluation dans la mesure où un autre activisme *anti-*, l'«antiracisme», en progrès dans les années 1980, a pris à point nommé dans les gauches «la

---

<sup>396</sup> Taguieff, *Les contre-réactionnaires*, 324 & 460.

<sup>397</sup> Une autre cause de colère avait été suscitée par le retour de la morale – du «moralisme» – par l'invocation, face aux crimes d'État du 20<sup>e</sup> siècle, de règles morales élémentaires et séculaires, invocation qui, de fait, accompagne la rhétorique des anti-totalitaires et des ainsi dénommés néo-réactionnaires dans les dernières années du 20<sup>e</sup> siècle.



relève d'un antifascisme bien fatigué». <sup>398</sup> Lui aussi a dûment suivi la pente de l'instrumentalisation tous azimuts et de la déperdition sémantique concomitante.

La substitution à la controverse de jadis (jadis veut dire du temps des Sartre et Camus) qui passait par l'imprimé, par la revue, de la dispute «en temps réel» dans les médias visuels avec leurs *soundbites* a accéléré le remplacement de l'argumentation élaborée par l'étiquetage sommaire censé percutant: «Crever la paillasse de Tartempion en mille mots oblige à sortir les balles dum-dum: *collabo, stalinien, révisionniste, Auschwitz, Kolyma*, etc.» <sup>399</sup> «Totalitaire» fait l'affaire dans ce contexte d'agressivité accrue et de simplisme. Les horreurs du siècle passé servent d'hyperboles pour parler de notre temps et tenir en haleine un public distrait et indifférent. L'intellectuel médiatique convoque le «siècle d'Auschwitz et de la Kolyma» pour donner à son compte rendu de temps plus ternes l'ampleur attendue et réveiller le public de sa torpeur. «N'avons-nous pas tous besoin de croque-mitaines pour éviter l'avachissement et nous ressaisir enfin?» <sup>400</sup>

L'internet est en passe de se transformer en une immense mêlée hargneuse et haineuse, un champ de bataille où tous les coups de la rhétorique éristique sont permis, où tous les débats carburent à l'outrancier, tournent à la *reductio ad Hitlerum* ou *ad Stalinam*, au procès en règle, au procès d'intention instruit à la façon d'un réquisitoire vychinskyen, à la menace explicite souvent, à la volonté de censurer, de réduire au silence. Au moindre «mot de travers», la vigilance intimidatrice et bien-pensante se déchaîne, celle des lobbies identitaires «professionnels» qui ne vivent que de ces procédés. Cette vigilance «paranoïde» en vient à faire paraître sympathiques *a contrario* les rares non-conformistes et réticents quels qu'ils soient et quelle que soit leur motivation.

«Fasciste» (de pair avec «réac'») stigmatisait et stigmatise toujours des idées et des gens réputés de droite et d'autres qui sont censé glisser sur «une mauvaise pente». Il était fatal que les gens de droite (et du centre libéral) se trouvent un catégorème-réplique pour stigmatiser à leur tour ce qu'ils

---

<sup>398</sup> M. Gauchet, *La démocratie contre elle-même*, 222.

<sup>399</sup> Debray, *I. F., suite et fin*, 56.

<sup>400</sup> Ibid., 68.

détestent dans les programmes et les projets de gauche. «Totalitarisme», réhabilité naguère parmi les doctes, revenu dans la sphère publique dans les années 1970 fait l'affaire. Dès que la gauche se montre «étatiste» et dès que le pouvoir censure, qu'il réprime des «libertés» alléguées, le mot de «Totalitarisme» est brandi symétriquement par la droite. Les socialistes, si hésitants et déconsidérés, au pouvoir depuis 2012, sont régulièrement accusés de visées totalitaires.<sup>401</sup>

L'ancienne ministre de droite Michèle Alliot-Marie dans un brûlot polémique, *La tentation totalitaire de la gauche*, publié chez Plon en 2014 est censée «faire éclater la vérité sur la tentation totalitaire de la gauche», comme l'assure le prière d'insérer. Cette gauche française indécise et divisée, dirigée par le mol François Hollande, lui paraît glisser si on n'y prend garde sur une pente tyrannique et liberticide. La politicienne tire le signal d'alarme — posture bien banalement excessive. «Le gouvernement et sa majorité de gauche ne peuvent accepter l'idée de l'échec, et encore moins ses conséquences. Ils nient l'importance, et même l'existence d'une contestation. Il faut camoufler ce qui signerait les renoncements, erreurs, mensonges».

Moins sommaire d'ordinaire, mais pas ennemi de la controverse, Michel Onfray, philosophe libertaire et proudhonien, accuse à son tour dans les journaux au cours de l'hiver 2015, applaudi par les médias de droite: «Nous avons basculé dans une forme de totalitarisme intellectuel». Michel Onfray réagit à l'éviction du polémiste anti-européen «controversé» Eric Zemmour de tous les programmes télé, éviction qu'il voit télécommandée par le pouvoir. Onfray considère qu'en France la discussion a été remplacée par un discours «uniforme et snob» qui étouffe le mouvement des idées. Sommes-nous en train de «basculer vers une forme de totalitarisme intellectuel», lui demande *Le Figaro*?

---

<sup>401</sup> Quelques exemples de ces hyperboles – on en rencontre en ligne des centaines. «La tentation totalitaire de la gauche française» dans *Les 4 vérités*, 3 juillet 2013, en ligne. La gauche française tient en main «l'enseignement, au point que nombre de manuels scolaires, dès lors qu'il ne s'agit pas de mathématiques ou de physique-chimie, ressemblent à des manuels de propagande conçus par des disciples de Jdanov et de Beria.» – Autre sur le site [lagauchematuer.fr](http://lagauchematuer.fr) : «L'URSSAF enfant illégitime du régime totalitaire de l'URSS». (URSSAF = Unions de recouvrement des cotisations de sécurité sociale et d'allocations familiales) – Autre site qui annonce sa couleur: [www.gauchetotalitaire.net](http://www.gauchetotalitaire.net) où on peut lire un article: [michel-onfray-fait-le-menage-dans-la-gauche-totalitaire-109122537.html](http://michel-onfray-fait-le-menage-dans-la-gauche-totalitaire-109122537.html)

Nous y sommes, c'est évident! Plus question de craindre le basculement, nous avons déjà basculé. Seules les idées politiquement correctes sont admises dans ce qui se présente comme un débat mais qui n'est qu'un salon mondain où l'on invite le marginal qui ne pense pas comme soi pour montrer sa grandeur d'âme, sa libéralité, sa tolérance. Mais dès que l'invité prend plus de place que prévu, qu'on ne parle plus que de lui, comme avec Zemmour, alors on disperse façon puzzle: on montre sa véritable nature. Inviter en bout de table, pour le dîner de con, oui, mais pas question que l'invité retourne la situation et montre à toute la tablée que le con ça n'est pas lui...

«En France, accuse Onfray (ici il n'a pas tort), on ne polémique plus : on assassine, on méprise, on tue, on détruit, on calomnie, on attaque, on souille, on insinue.»<sup>402</sup>

### ● Sauver la notion de son instrumentalisation passée

La catégorie de totalitarisme a servi depuis 1945 aux historiens, aux politologues, aux chercheurs académiques qui ont fait ce qu'ils pouvaient pour la rendre opératoire et sereine, mais elle a aussi beaucoup servi à la classe régnante politique et médiatique des pays d'Occident, elle a servi du reste à des usages variables dans des conjonctures changeantes. Elle s'est trouvée instrumentalisée à titre de bouc émissaire des péchés du monde et – tant qu'à faire dans les références bibliques, – elle a non moins servi de Manteau de Noé.<sup>403</sup>

Le «Monde libre» face aux régimes soviétique, alliés et apparentés, s'est positionné avantageusement non comme le Bien suréminent – on pouvait concéder des réserves sur ce point – mais à tout le moins comme l'Empire du

---

<sup>402</sup> Les journaux, 21 décembre 2014, dont le site: [www.lefigaro.fr/vox/](http://www.lefigaro.fr/vox/), «michel-onfray-eric-zemmour-est-un-bouc-emissaire-ideal-pour-la-gauche.php». «Pour Michel Onfray, le totalitarisme intellectuel a gagné en France», *Liberté philo*, 22 décembre.

<sup>403</sup> Le terme de «bouc émissaire» n'apparaît qu'à une seule reprise dans l'Ancien Testament: Dieu demande à Moïse de faire porter les péchés de l'homme par un bouc. Le prêtre pose alors les mains sur le bouc, et le charge par là, symboliquement de tous les péchés. Puis le prêtre envoie l'animal dans le désert pour les porter à Azazel.

moindre mal.<sup>404</sup> C'est le *topos* même de l'éloge de la démocratie: celle-ci est un régime imparfait et amendable — Dieu merci.

Le catégorème a servi à l'anti-communisme, — lesté de faits avérés et atroces — à exonérer les ainsi nommées démocraties de leurs crimes coloniaux, de leur appui à des régimes répressifs et sanguinaires qui avaient le mérite de faire barrage aux Soviétiques — et il a servi systématiquement contre les mouvements d'émancipation nationale qui étaient réputés manipulés par le Kremlin, — beaucoup l'étaient. Il fallait dès lors surestimer la puissance maléfique du Camp adverse, le décrire comme plus redoutable, monolithique, plus solide, immuable, indestructible qu'il n'était. «À force de décrire l'Union soviétique comme un immense bunker géré d'une main de fer par une nomenklatura implacable, et efficacement quadrillé par un omniprésent appareil policier, ils n'appréhendèrent jamais, dans leur ampleur, l'état d'anarchie réelle de la société, l'autonomisation généralisée de ses composantes sociales, la sécession passive de ses forces vives.»<sup>405</sup> Le «totalitarisme» de Guerre froide a construit ainsi une équation /communisme redoutable  $\approx$  fascisme + nazisme anéantis/, équation qui a essentiellement servi à légitimer la politique étrangère du «Monde libre» sous hégémonie américaine et à alimenter la rivalité politique, économique et idéologique entre les démocraties capitalistes et l'URSS et ses alliés, — rivalité limitée, mais du Blocus de Berlin aux guerres de Corée et du Vietnam, guerre *chaude* également. Le concept a été placé au cœur de l'arsenal anti-communiste car il comportait la conclusion, patente ou latente, que je viens d'évoquer: quels que soient les défauts des sociétés capitalistes et les horreurs des régimes «autoritaires» qu'elles soutiennent ici et là sur la planète, les totalitarismes sont infiniment pires. Tout au long de la Guerre froide, les *Cold Warriors* des deux côtés de l'Atlantique se sont occupés à présenter le «Monde libre», en dépit de tares plus ou moins concédées, comme le meilleur des mondes possibles ... ou le moins mauvais.

Le Congrès pour la liberté de la culture a diffusé les théories du totalitarisme (soviétique) contrasté à la démocratie occidentale grâce à un vaste réseau de revues de qualité, *Encounter*, *Preuves*, *Der Monat*, *Tempo présente*. Pour ces politologues et ces publicistes qu'on étiquette «libéraux», la Chute finale de

---

<sup>404</sup> J'emprunte le titre de Jean- Claude Michea, *L'Empire du moindre mal : essai sur la civilisation libérale* (2007).

<sup>405</sup> J. F. Kahn, *Tout était faux*, 156.

1989-91 de L'Ennemi totalitaire est venue comme une divine surprise. On pourrait multiplier les échantillons du discours triomphant du «vainqueur» de la Guerre froide savourant sa victoire, inopinée et sans effusion de sang: «The fall of the Soviet Union demonstrates the superiority of Western Capitalism – and in a way that transcends the material realm of economics».<sup>406</sup> Je viens à ce triomphalisme un peu plus bas.

La gauche européenne en sa majorité a refusé longtemps de se servir de la catégorie comme elle refusait, en dépit des nombreux travaux d'avant la guerre qui suggéraient ceci, de *rapprocher* les défunts régimes fascistes de certains traits patents du système soviétique. Censure des esprits qui a été spécialement pesante en France en raison de son passé, du passé de toute la gauche et de ses alliances de Front populaire avec les communistes depuis les années 1930 et dans la Résistance. — Et puis après des années de vaine résistance, la gauche intellectuelle a lâché prise et a changé de bord de façon non moins simpliste. J'ai décrit dans le cahier I, le renversement d'hégémonie des années 1970-80 au profit de l'anti-totalitarisme libéral et du capitalisme comme horizon indépassable de notre temps. «Beaucoup d'intellectuels de gauche, au sens large du terme, ont été amenés à abandonner toute critique de l'ordre établi, analyse Enzo Traverso en 2002 dans un entretien accordé à la revue *Vacarme*. Ils sont passés avec la plus grande désinvolture du culte de Mao aux appels contre le “totalitarisme” sandiniste au Nicaragua.»

Au bout de tout ceci, en ce 21<sup>e</sup> siècle qui a d'autres sujets brûlants d'inquiétude, y a-t-il lieu de retenir la catégorie de totalitarisme, de la «sauver» de ses abus et de ces usages sommaires? — Oui, je le pense, parce qu'il n'y a pas d'autre mot, que la catégorie a valeur heuristique à titre de synthèse de paramètres singuliers, qu'elle identifie un moment de l'histoire. Il faut la retenir et la retravailler tout en rejetant résolument, en raison de sa fausseté inhérente, avantageuse à l'idéologue, inutile au «docte», le paradigme manichéen, /Démocratie idéalisée vs Totalitarisme diabolisé/, — paradigme qui est rejeté en fait par tous les historiens «sérieux».

Bernard Bruneteau a publié récemment un petit glossaire des idées reçues sur

---

<sup>406</sup> Ellen Schrecker, dir. *Cold War Triumphalism. The Misuse of History after the Fall of Communism*. New York, London: Free Press, 2004, 5.

le totalitarisme, idées qu'il se met en devoir de réfuter une à une.<sup>407</sup> Au paradigme manichéen qu'il rejette, bien entendu, il objecte en rappelant d'abord le potentiel totalitaire qui est toujours sous-jacent à la démocratie de masse. «C'est ce qui explique le soupçon récurrent des libéraux d'après-guerre à l'égard des possibles dérives despotiques de la composante «populaire» de la démocratie, vite accusée par certains de paver «la Route de la servitude» [titre de Friedrich Hayek]. Cette hantise d'un détournement de la volonté générale nous fait aussi comprendre l'exigence des normes surplombantes de l'État de droit dans les reconstructions démocratiques d'après-guerre et, à terme, la mise en place d'un espace juridique européen à finalité préventive.»<sup>408</sup> La notion de totalitarisme est à rejeter sans plus si le concept fonde une axiologie partisane, s'il sert à opposer simplement le Bien démocratique au Mal totalitaire – et à s'installer dans le confort du *statu-quo*. Elle est à écarter si Totalitarisme et Démocratie sont construits comme contraste du bien et du mal politiques. «Terme positif dans le couple formé avec le totalitarisme, la démocratie se voit érigée en concept fondamental. Ce qui la caractérise est son humilité: elle admet ses limites, elle se sait imparfaite, perfectible, elle est « réflexive » (compliment théorique récemment introduit) .... Le pluralisme démocratique est ainsi pris au pied de la lettre: il y a des élections, un parlement, une presse libre et même, à l'occasion, des manifestations. L'idée que la démocratie puisse fonctionner comme un mode de légitimation d'une domination sociale d'un degré sans doute élevé de subtilité et de raffinement, est retraduite avec indignation en critique de la démocratie, comme si la critique, en principe légitime, des limites d'une démocratie déterminée n'était que le symptôme projectif d'une mentalité totalitaire.»<sup>409</sup>

### ● La Russie après l'effondrement

Quiconque venu de l'Ouest observait l'URSS de Gorbatchev entre 1985 et 1990 constatait certes que «rien ne marchait», mais peu d'«observateurs» tiraient de ce constat – observation routinière depuis Khrouchtchev sauf que ça s'aggravait... – que le régime soviétique était un colosse aux pieds d'argile

---

<sup>407</sup> *L'Âge totalitaire. Idées reçues sur le totalitarisme*. Paris: Cavalier bleu, 2011.

<sup>408</sup> Page 36.

<sup>409</sup> Louis Pinto. *Le café du commerce des penseurs. A propos de la doxa intellectuelle*. Editions du Croquant. 2009, 73.

et qu'il risquait de s'effondrer avant peu.<sup>410</sup>

La «glasnost» ne marque pas la fin du mensonge d'État et de l'hypocrisie obligatoire générale mais elle leur porte un coup fatal en déliant les langues et en faisant remonter à la conscience publique les souvenirs refoulés. «La glasnost, dont Gorbatchev attend qu'elle «remplisse les blancs» de l'histoire soviétique, multiplie les révélations à une allure insoutenable pour la survie du mensonge et, partant, du régime», constate Lucien Bianco qui ajoute – en 2014: «La Chine n'en est pas arrivée là, c'est un des quelques aspects (avec le monopole du parti unique et la richesse mal acquise de ses dirigeants) qui la rattachent au passé maoïste: le mensonge y sévit toujours. Tant que parents ou grands-parents ne se sont pas confiés (et la prudence les incite au silence), un jeune Chinois en sait moins sur la Révolution culturelle, le Grand Bond et la famine que son homologue d'Occident, autant dire rien.»<sup>411</sup>

Ce n'est pas la rue, toutefois, ce n'est pas l'émeute, ce n'est pas la révolte populaire, inorganisée sinon inexistante vers 1985, qui ont fait s'effondrer l'URSS. L'Union s'est détruite «par en haut», très involontairement et essentiellement par le fait d'un homme, Mikhaïl Sergueïevitch Gorbatchev qui était convaincu que des réformes vigoureuses, menées dans un esprit «léniniste» étaient souhaitables et étaient possibles. Comme le dénomme avec une part d'ironie Orlando Figes dans *Revolutionary Russia*, Gorbatchev fut à ce titre le «dernier léniniste» et il le fut jusqu'à la ruine inclusivement ! Son échec intégral illustre de façon éclatante la remarque fameuse de Tocqueville que le moment le plus dangereux pour un régime déconsidéré et décadent est celui où il va essayer de se réformer. De Gomulka à Dubček et à Gorbatchev, tout ceux qui ont, d'abord prudemment mais déjà trop présomptueusement, essayé de réformer le socialisme «réel» se sont cassé le

---

<sup>410</sup> Orlando Figes, *Revolutionary Russia 1891-1991*. 2014. 273. Il ajoute: «Most revolutions die with a whimper rather than a bang. Some people say that the events of 1985-91 constitute a revolution in themselves. This is not quite right. But the speed with which the system fell apart took everybody by surprise, and this seemed to earn the name.»

<sup>411</sup> *La récidive. Révolution russe, révolution chinoise*. 475. «Le remède au mensonge est simple, mais il a fallu attendre plus d'un demi-siècle pour qu'un homme trouve la force de le préconiser. Soljénitsyne appelle en 1974 les intellectuels et le pays entier à «vivre hors du mensonge»... Liu Xiaobo en 2003 : « Dans la Chine post-totalitaire [...], le système ne dispose pas d'autre ressource que le mensonge pour se maintenir. » La solution s'impose : « [...] refuser de mentir [...] ne pas participer au mensonge, ne pas recourir au mensonge pour survivre. » 477.

nez. Toutefois, ils ne semblent avoir jamais rien appris de ces échecs successifs qui sont tout à fait analogues d'allure.

En 1992, Boris Eltsine et une équipe de juristes ont soumis au nouvellement établi Tribunal Constitutionnel (mais celui-ci ne pouvait à cette date que s'appuyer sur la constitution de l'URSS de Brejnev qui sanctionnait évidemment le rôle dirigeant du Parti!) trente-six volumes d'archives visant à démontrer que le PCUS, le Parti communiste de l'URSS n'était pas un «parti» du tout, mais à travers toutes les étapes de son histoire une entreprise «criminelle». Le tribunal dans sa sagesse ou sa prudence se déclara incompétent pour juger de l'histoire soviétique et, en pratique, il offrit à Boris Eltsine et aux communistes un compromis: le PCUS était supprimé, interdit et aboli — mais un Parti communiste de la Fédération de Russie pouvait se (re)constituer à sa place. En février 1993, ce parti ressuscité comptait tout de même plus d'un million de membres. Il était l'organisation politique la plus puissante de l'ex-URSS quoiqu'en concurrence désormais avec plusieurs autres de droite et de gauche — et glissant pour sa part sur la pente du national-populisme le plus répugnant.

Que faire du reste à la chute d'un régime où des millions sont plus ou moins «coupables», et tous ont été complices? «What kind of judgement could be passed on the Party's history? Who had the legal or the moral right to reach a verdict on its 'criminal' record? At Nuremberg there were obvious war crimes to be punished and military victors to impose the jurisdiction of the court under international law. But there were no liberating powers to establish justice for the former Soviet Union. The Constitutional Court was in no position to assume such high authority. Twelve of its thirteen judges were former Communists. So who were they to judge?»<sup>412</sup> Qui pouvait s'ériger en juge dans de tels pays? Une commission de vérité et réconciliation comme en Afrique du Sud après la chute du régime d'*Apartheid* aurait été appropriée. Mais Boris Eltsine hésitait et les anciens apparatchiks et agents du KGB, recyclés en capitalistes portant un faux nez de démocrates, s'accrochaient au pouvoir nouveau et n'entendaient pas avoir à avouer des choses, même sans risque pénal, ni à exprimer publiquement de quelconques «regrets».

La plupart des ex-citoyens soviétiques avaient eu le sentiment roboratif, à travers le souvenir lancinant ou refoulé des crimes, à travers les avanies et la

---

<sup>412</sup> Figes, Orlando. *Revolutionary Russia 1891-1991*. 289.



grisaille de la vie quotidienne, d'appartenir au moins à une grande puissance, et beaucoup regrettaient cette époque de grandeur: que pouvait-on gagner à fouiller le passé et étaler la criminalité continue du régime aboli? Les juristes comme tous les esprits prudents voyaient bien qu'il importait de préserver un fragile consensus national russe entre les tenants du drapeau rouge et du drapeau tricolore.

Poutine ne cesse de le dire: oui l'URSS, oui le régime soviétique a commis des crimes mais à quoi bon s'appesantir, à quoi bon nous culpabiliser? Nous ne sommes pas les seuls, nous les Russes, nous ne sommes pas pires que les autres: qu'on songe à l'Allemagne nazie — ou aux USA déversant leurs bombes et leur napalm dans le cours de la sale guerre du Vietnam ! Laissons tomber et entretenons le seul souvenir du «passé glorieux». Politiquement, l'ancien colonel du KGB devenu chef d'État a raison. On ne fait pas de politique sans quelque nécessaire mensonge patriotique et un grand peuple ne peut traîner un passé atroce et le ressasser pour se trouver un avenir. Il y a des choses pas jolies dans le passé russe – mais quel pays n'en a pas ?

As to some problematic pages in our history, yes, we have had them. But what state hasn't? And we've had fewer of such pages than some other [states]. And ours were not as horrible as those of some others. Yes, we have had some terrible pages: let us remember the events beginning in 1937, let us not forge about them. But other countries have had no less, and even more. In any case, we did not pour chemicals over thousands of kilometers or drop on a small country seven times more bombs than during the entire World War II, as the Americans did in Vietnam. Nor did we have other black pages, such as Nazism, for instance. All sorts of things happen in the history of every state. And we cannot allow ourselves to be saddled with guilt...<sup>413</sup>

Poutine croit sage de conclure qu'un peuple ne peut prospérer en entretenant une culpabilité perpétuelle, il faut tourner la page. (Ceci se discuterait: le peuple allemand est parvenu à renaître de ses cendres après 1945 en ne se refusant précisément pas à regarder les horreurs de son passé.)

Les dirigeants du Kremlin ont lancé une vaste entreprise de révision des

---

<sup>413</sup> En 2008. Cité par: Figes, *Revolutionary Russia 1891-1991*. 2014. 295.

manuels scolaires «afin de ne pas “culpabiliser” les Russes désenchantés par les réformes des années 1990 et qui ont plutôt besoin de “fierté”, de rêve de grande puissance, campagne visant à réhabiliter Staline, «l’un des dirigeants les plus efficaces de l’URSS», à le présenter non comme un monstre totalitaire, mais «comme un grand homme ayant gagné la Seconde Guerre mondiale contre les nazis et bâti la moderne Union soviétique.»<sup>414</sup> La station de métro *Kourskaïa* (l’une des plus fréquentées) qui a été restaurée en août 2009 à Moscou montre désormais sur le plafond du hall d’entrée l’inscription: «Staline nous a éduqués à la fidélité du peuple, nous a inspiré la foi dans le peuple, le travail, les exploits», phrase qui figurait jadis dans l’hymne soviétique.<sup>415</sup> Dans les médias sous contrôle et sous influence, une certaine réhabilitation de Staline, du *Vojd* vainqueur à poigne du nazisme, sert la propagande ultra-nationaliste du pouvoir. Poutine loue volontiers le rôle de Staline dans la victoire de l’URSS contre l’Allemagne nazie et justifie par la bande la brutalité dont il a fait preuve: «Il est difficile de dire si nous aurions pu gagner la guerre si le pouvoir n’avait pas été aussi implacable», a lancé le chef d’Etat russe au cours d’une rencontre avec des universitaires et des professeurs d’histoire dans un musée d’histoire à Moscou.<sup>416</sup> Mais Vladimir Poutine incarne aussi l’ambivalence russe à l’égard du passé stalinien. Car c’est lui qui, tout en sous-estimant la criminalité de Staline et en mettant de l’avant son génie d’homme de guerre avec les souvenirs patriotiques qui accompagnent cette image, a fait de *l’Archipel du Goulag* une lecture obligatoire dans les écoles et lui qui a invité les dirigeants polonais à commémorer avec lui le Massacre de Katyn, un des grands exemples et le symbole par excellence de ces crimes.<sup>417</sup>

La controverse entre anti- et pro-staliniens continue de se rallumer régulièrement en Russie et dans certains pays de l’Est. Pour des peuples traumatisés, le travail du deuil est long. On peu supposer qu’à la longue les anti- prévaudront.

Given the trends in the world, the anti-Stalinists will most likely

---

<sup>414</sup> Delestre et Lévy, dans *Penser les totalitarismes*, 277.

<sup>415</sup> Ibid.

<sup>416</sup> AFP, 5 novembre 2014.

<sup>417</sup> Gellately, *Stalin’s Curse. Battling for Communism in War and Cold War*. New York: Vintage Books, 2013. 391.

prevail. We need to keep in mind that it took the Soviet Union three-quarters of a century or so to dig itself into a hole, and with varying amounts of coercion and encouragement from Moscow, other nations followed the Red flag into the abyss. It is going to take time to get out of it. Even now there are signs that the worst may be behind them and grounds for hope that they will ultimately triumph over Stalin's curse.<sup>418</sup>

Partout ailleurs dans les pays du ci-devant Pacte de Varsovie, la prudence a dissuadé d'entamer des poursuites, — la prudence autant que les réticences de la nouvelle/recyclée classe régnante. Par contre le ressentiment anti-soviétique (et anti-russe dans la foulée) dans les pays de l'Est qui ont connu le stalinisme et sa séquelle a entraîné un radical retournement des valeurs. Le parallèle ou même l'identification pure et simple nazisme/communisme fait désormais partie du discours officiel et est transmis par l'école, les musées, la presse et les médias. Ainsi en Ukraine:

Les autorités de Lviv, bastion nationaliste et anti-soviétique dans l'ouest de l'Ukraine, ont affiché des panneaux publicitaires mettant sur le même plan le communisme et le nazisme, à l'occasion du 70<sup>e</sup> anniversaire de l'invasion de l'URSS par l'Allemagne nazie. *Communisme=Nazisme*, est-il écrit sur ces panneaux, commandés par le conseil municipal, où sont accolées deux photographies d'archives, en noir et blanc, représentant des habitants victimes à la fois des autorités soviétiques et de l'armée nazie dans les années 1940. Une des photographies montre des corps gisant sur le sol, après des exécutions à Lviv en juin 1941 par la police politique de Staline, le NKVD, a indiqué le maire adjoint Vassyl Kossiv. L'autre, datée de mars 1942, représente sept corps pendus derrière un homme vêtu d'un uniforme nazi.<sup>419</sup>

Les résistants anticomunistes sont un à un réhabilités en République

---

<sup>418</sup> Gellately, Ibid.

<sup>419</sup> *La dernière heure*, quot., Bruxelles: «Le communisme équivaut au nazisme (22/06/2011)». Lviv, qui a appartenu à l'Autriche, puis à la Pologne à partir de 1918, a ensuite été occupé en 1939 par l'armée soviétique, puis par le Reich et enfin annexé en 1945 par l'URSS. Certains de ses habitants ont salué l'arrivée des nazis en 1941, les considérant comme des libérateurs du joug communiste. Ils ont dû rapidement déchanter. Les tendances anti-russes y sont, dit-on, toujours très fortes.

tchèque après avoir été assimilés à des «fascistes» pendant un demi-siècle et souvent avoir été «liquidés» par le régime déchu, régime une fois encore assimilé par le gouvernement en 2010 au nazisme:

5 août 2010. *Presseurope* — L'enterrement de [Milan] Paumer change le regard sur la résistance anticomuniste, titre *Mlada Fronta DNES*, au lendemain des obsèques du célèbre résistant. La participation des principaux leaders politiques tchèques a conféré de fait à Milan Paumer (1931-2010) le statut de «héros» de l'opposition au régime pro-soviétique. Il faisait partie du groupe des frères Mašín, qui était passé à l'Ouest en 1953. Alors que l'hommage national à Paumer et aux frères Mašín divise toujours l'opinion publique, le gouvernement de centre droit de Petr Necas s'apprête à passer une loi qui mettra «la lutte contre le communisme au même niveau que la lutte contre le nazisme». Après plus d'un demi-siècle, les représentants de la “troisième résistance” (après celle contre l'Empire austro-hongrois et contre le nazisme) pourraient être enfin réhabilités, constate le quotidien.

— Survivances totalitaires après la Chute

Après l'effondrement du Bloc de l'Est et de l'URSS, en dépit de la gestuelle anti-totalitaire et des réhabilitations dont je viens de faire état, de la répudiation «officielle» du système déchu (avec les réticences et ambivalences que je viens d'évoquer), on n'a certes pas assisté à un pur et simple changement à vue où la démocratie et l'état de droit se seraient substitués, sous la pression de foules enthousiastes qui n'attendaient que ça, à un post-totalitarisme stagnant, en bout de course et déconsidéré.

Au contraire, ce qu'on observe, alors que les appareils policiers qui en avaient vu d'autres résistent plutôt bien dans la plupart de ces pays à la débandade des institutions «socialistes», c'est une sorte de «demi-vie»<sup>420</sup> persistante de certains aspects répressifs d'autrefois: rôle perpétué des polices étatiques précisément, désormais au service de l'affairisme de la nouvelle-ancienne classe régnante qui s'enrichit, esprit de censure, techniques d'intimidation, autoritarisme des appareils d'État gérés par des kleptocrates, regains de

---

<sup>420</sup> Le temps de demi-vie correspond à la durée nécessaire pour que la moitié des noyaux radioactifs d'une source se soient désintégrés.

xénophobies ici et là et populismes réactifs – le tout joint à une corruption étendue et entrecoupé de règlements de compte entre camarillas et factions.

La gestuelle, les exorcismes officiels répudiant l'idéologie «socialiste» déchue cachent – mal – la persistance souvent du même personnel et surtout des mœurs et mentalités du passé. Tant de citoyens de ces pays, parmi les puissants et les gens de peu, ont des «choses à cacher» et ont intérêt commun à ce qu'on n'ouvre pas trop grand les archives ni n'agite les mauvais souvenirs. Cette «culpabilité universelle» perpétue une atmosphère délétère de mensonge et de dénégation. Marci Shore dans *The Taste of Ashes*<sup>421</sup> étudie ces survivances.

La peur de la liberté (formule d'Eric Fromm), l'hostilité apprise envers la libre critique, envers tout non-conformisme sont des traits qui semblent susceptibles de persister longtemps à la disparition des régimes. À ces égards, un «spectre» totalitaire insidieux hante toujours – au moins pour la génération présente – la Russie et les pays du ci-devant Pacte de Varsovie.

### ● Triomphalisme et bonne conscience

Le 20<sup>e</sup> siècle est en train de devenir de moins en moins compréhensible à mesure même de son horreur. Siècle maudit, il ploie sous l'excès de ses crimes, il est empli par les défilés successifs des victimes et des bourreaux.

On a assisté à la fin du siècle chez plusieurs publicistes officiels à la transformation des années 1917-1991 en une sorte d'obscur parenthèse totalitaire enfin refermée, après quoi «l'Occident» aurait repris son régime de croisière démocratique et libéral de petits progrès par étape qui avait été interrompu en 1914. L'histoire, une histoire tragique mais qui finit bien, du siècle XX aurait été l'affrontement entre les démocraties et ce qu'elles désignent comme leur autre, la barbarie dont elles sont innocentes et qui s'est effondrée sous le poids de ses turpitudes. *Looking backward* : au tournant du 21<sup>e</sup> siècle, les hommes d'Occident devenus enfin sobres n'auraient plus qu'à contempler incrédules et horrifiés un siècle enivré, puis en *delirium tremens*, puis en coma dépassé. Ce stoïcisme médiatique débouche sur un

---

<sup>421</sup> Sous-titré *The Afterlife of Totalitarianism in Eastern Europe*. London: Heinemann, 2013. Rééd. Windmill Books, 2014.

*amor fati* : il faut vouloir regarder le cours du monde tel qu'il est et l'accepter *tel quel*.<sup>422</sup> Or, dans ce monde, il y a la démocratie-de-marché, le démocapitalisme avec ses avantages et ses inconvénients, — et puis il y a bien pire. Slobodan Milošević, Saddam Hussein, Osama Bin Laden et leurs comparses ont servi à leur corps défendant à cette inlassable et peu réfutable démonstration. Pédagogie de la résignation: le discours tourne autour d'une démonstration inlassablement refaite: il n'y a pas d'alternative! Dans cette pédagogie, les idéologues médiatiques n'ont plus qu'à projeter sur le 20<sup>me</sup> siècle écoulé, la vision amnésique ici, hypermnésique là, qui accommode de transitoires consensus comme elle justifie de prudents oublis. Le temps du passé et celui de l'énonciation coïncident dans celui du jugement. Il n'y a plus de coupure à anticiper, pas plus qu'il n'y a d'imprévisibilité de l'avenir, encore moins du reste de déterministes «lois de l'histoire» entraînant le monde vers le bien et le mieux. L'avenir s'il est entrevu, n'est plus qu'une sorte de présent qui persévérera, sauf catastrophe, dans son être. Le futur est entrevu comme perpétuation du présent faute de pouvoir imaginer autre chose. Ou bien si on ne prend garde, si on n'applique pas le Principe de précaution (de Hans Jonas), ce sera le cataclysme climatérique, la glaciation etc.<sup>423</sup>

C'est l'extrapolation caricaturale et complaisante de ce qu'a énoncé il y a vingt ans François Furet: le communisme est un «cycle entièrement clos de l'imagination politique moderne». Ceci comme tel est indubitable. Le «cycle» est achevé et, si l'avenir demeure ouvert, il est raisonnable d'affirmer qu'il ne renaîtra pas, pas plus que ne sont ressuscités les vaudois et les cathares.<sup>424</sup>

---

<sup>422</sup> «Je veux le monde et le veux tel quel», phrase de Nietzsche mise en exergue dans le numéro 1 de *Tel Quel*.

<sup>423</sup> Je renvoie à deux livres: Fr. Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*. Paris: Le Seuil, 2003. Et : P.-A. Taguieff, *L'effacement de l'avenir*. Paris: Galilée, 2000. — Je me laisse aller toutefois aussi à prédire que le 20<sup>e</sup> siècle avec ses grandes espérances, ses grandes luttes, ses héroïsmes et ses désillusions, vu de la société veule et précautionneuse du 21<sup>ème</sup>, va susciter ici et là un jour prochain un immense regret, regret de temps moins fades et moins assoupis. Une minorité de «gens d'esprit» lui trouveront une saveur perdue. Nostalgie de temps révolus, héroïques et troubles...

<sup>424</sup> Ceci ne veut aucunement dire qu'on ne rencontre pas de nos jours des nostalgiques des Grandes espérances. Il n'est que de parcourir *Le Monde diplomatique* pour déchiffrer, dépouillé des rationalisations «matérialistes», des chiffres et des données concrètes dont elle se maquillait jadis, revenue, dans son expression même, à sa *naïveté* originelle, celle du début utopique du 19<sup>e</sup> siècle, l'attente militante d'une nouvelle prophétie, l'attente explicite d'une révélation eschatologique: «De nombreux citoyens ... attendent une sorte  
(à suivre...)

L'éloignement dans le temps culturel/mentalitaire de l'idée révolutionnaire, qui est un constat d'historien et non un thème de pédagogue résigné, cet éloignement rend l'histoire idéologique du siècle écoulé de moins en moins compréhensible. D'où le travail de reconstitution archéologique à quoi Furet se sentait désormais contraint pour se faire comprendre des générations nouvelles: «il est un peu difficile d'imaginer aujourd'hui que ce sont des idéologies si récentes alors qu'elles nous paraissent selon les cas désuètes, absurdes, déplorables ou criminelles. Pourtant elles ont rempli le siècle.»<sup>425</sup>

On rencontre chez certains une thèse connexe, mais différente, celle du 20<sup>e</sup> siècle comme ayant été un «accident» inopiné, car l'histoire est aléatoire – accident déclenché par l'impérialisme concurrentiel et militariste débouchant sur une guerre mondiale que «personne ne voulait». Elle se rencontre dans l'essai de Jean Baechler, *La grande parenthèse, 1914-1991, essai sur un accident de l'histoire*.<sup>426</sup>

La thèse «néo-libérale» selon laquelle tout projet politique révolutionnaire, tout mouvement radical d'émancipation aboutit nécessairement à la domination et au contrôle totalitaires est une prédiction qui ne peut s'appuyer que sur des exemples cumulés du passé et sur le «principe de précaution» qui en découle: ce n'est pas peu, du moins pour les esprits sobres et prudents, mais cette thèse désole les idéologues qui se réclament de l'Espérance-malgré-tout.

Après 1991, on assiste à une renaissance très vive du concept qui tombait tant soit peu en quenouille, revivifié pour sceller la victoire des sociétés pluralistes, après la disparition de l'URSS.<sup>427</sup> Fascisme, communisme: ce sont deux visions de la modernité qui ont spectaculairement échoué en ne laissant

---

<sup>424</sup>(...suite)

de prophétie politique, un projet réfléchi de l'avenir, la promesse d'une société réconciliée, en pleine harmonie avec elle-même». Ignacio Ramonet, numéro de mai 1998, 9. UN AUTRE MONDE EST POSSIBLE...

<sup>425</sup> *Passé d'une illusion*, 38. – S'il est des choses encore dont la nouvelle génération n'a plus aucune idée, c'est ce que pouvait bien vouloir dire il y a 30 ou 40 ans être titiste, trotskyste, bordighiste, maoïste, castriste, anarcho-syndicaliste, etc.

<sup>426</sup> Paris: Calmann-Lévy, 1993.

<sup>427</sup> Karl Heinz Roth, *Geschichtsrevisionismus, die Wiedergeburt der Totalitarismustheorie*. Hamburg: KW Konkret, 1999.

que le souvenir de leurs crimes, ne reste que le modèle démocratie + marché. Au cœur des analyses, à l'exception de quelques cassandres, on entend un soupir de soulagement, «c'est fini, ça ne reviendra plus», la page est tournée. Le sociologue libéral Raymond Boudon avait la sagesse de se montrer moins rassuré: «il serait bien risqué d'affirmer que la sobriété idéologique qui caractérise les sociétés occidentales depuis un petit nombre d'années est définitivement acquise». <sup>428</sup>

Le Californien Francis Fukuyama avec *The End of History and the Last Man* a bricolé *in extremis* en vue de célébrer en 1992 la victoire de la capitalo-démocratie une «eschatologie libérale», selon les termes de Jacques Derrida: la démocratie indissociable du marché est la fin de l'histoire faute d'alternative crédible subsistante — et sans en être et pour cause «l'énigme résolue». <sup>429</sup> Au reste, si on s'amuse à pousser le raisonnement fukuyamien, de Saint-Simon et Robert Owen à Karl Marx, et de Marx à Lénine et à Staline et de celui-ci à Brejnev et Gorbatchev, il ne s'est vraiment jamais rien passé: il a fallu le temps seulement que les lois historiques et économiques donnent les démentis répétitifs et finalement le coup d'estoc ultime aux funestes illusions révolutionnaires-utopiques. «Liberal democracy may constitute the end point of mankind's ideological evolution and the final form of human government», pose-t-il doctrinairement. <sup>430</sup>

Plus rien de *grandiose* n'arrivera sauf à la périphérie misérable de l'*Imperium* démocratico-capitaliste — et à penser aux massacres récurrents du grandiose 20<sup>ème</sup> siècle, on ne peut que se sentir soulagé si on habite le Premier Monde. On ne ressuscitera pas les religions politiques du salut révolutionnaire ou du salut par la race — «Dieu merci!» Si l'histoire est finie, si elle est terminée, elle n'a ainsi abouti nulle part: ni au souverain bien, ni à la justice, ni au bonheur de l'humanité, ni à la punition des scélérats, mais à un système bâtard — anarchique et brutal en tant que Marché, bienveillant et protecteur en tant que Démocratie — système qui n'a d'autre mérite que celui d'être victorieux par K. O. technique et resté seul sur le ring.

Dans la foulée, d'autres ou les mêmes ont annoncé la mort du marxisme.

---

<sup>428</sup> *L'idéologie, ou L'origine des idées reçues*. Paris: Fayard, 1986, 284.

<sup>429</sup> New York: The Free Press, 1992. ⇨ *La fin de l'histoire et le dernier homme*. Paris: Flammarion, 1992.

<sup>430</sup> P. XI de l'original.



Décès accompagné de la nécrologie ironique de l'hégélien Francis Fukuyama: Il pourrait certes «demeurer quelques croyants isolés dans des lieux comme Managua, Pyongyang «ou Cambridge Mass.»<sup>431</sup>

Fin du communisme organisé, du communisme de partis en Europe continentale: on peut narrer l'histoire du Parti communiste français comme celle d'une lente mais inflexible érosion étalée sur 60 ans – en termes de suffrages, on va de 1946 = 30% des voix, au groupusculaire 5% de 2002, et à la dissipation finale à moins de 2% en 2007.<sup>432</sup> La disparition du communisme livrerait son sens rétroactif: celui d'une illusion évanouie après, au fond, une assez courte efflorescence ici-bas.

À l'autre bout de l'Eurasie, la Chine post-Mao, la Chine toujours socialiste «sur papier» a abouti, elle, à une formule économico-politique réellement inouïe: un capitalisme brutal, ultra-libéral (pas de syndicats, licenciements immédiats pour ceux qui n'atteignent pas les objectifs, répression de toutes revendications), garanti par un pouvoir autoritaire sinon totalitaire, ultra-patriote et productiviste, revêtu d'un manteau de Noé rouge.

Ce ne sont pas seulement les libéraux ou la droite; ce sont les socialistes français eux-mêmes, que cette suggestion naguère aurait indignés, qui adoptent désormais, de pair avec la catégorie de «totalitarisme», celle d'«idéologie totalitaire» qui leur faisait pousser les hauts cris vers 1975, l'analyse qui fait des Grands récits de l'histoire — au premier chef le socialisme révolutionnaire, mais aussi les idéologies fasciste et nazie — des «religions politiques», apparues au cours du 19<sup>e</sup> siècle et passées à l'acte au siècle suivant. Lionel Jospin, ci-devant trotskyste désabusé, écrivait dans son bilan du siècle écoulé:

---

<sup>431</sup> Et dans la foulée, *Fin du politique*. = titre de Pierre Birnbaum. Voir récemment la synthèse de M. Revault d'Allonnes, *Le dépérissement de la politique. Généalogie d'un lieu commun*. Paris: Aubier, 1999. Et point de vue marxisto-nostalgique, Daniel Bensaid, chap. "La politique introuvable", *Pari mélancolique*. Paris: Fayard, 1997.

<sup>432</sup> St. Courtois et Patrick Moreau, dir. *Communisme 1989-2014 en Europe. L'Éternel retour des communistes* passent en revue en 2014 les partis communistes, qu'ils aient ou non changé d'étiquette en Europe occidentale et centrale. Leurs degrés de persistance (au plan électoral) et leurs nouvelles alliances avec diverses formations gauchistes, leurs programmes recyclés et combinés de féminisme, d'écologisme etc, varient remarquablement d'un pays à l'autre.

Le 20<sup>e</sup> siècle a produit deux grandes idéologies totalitaires: le fascisme et le communisme. ... Toutes deux ont été des substituts profanes au religieux ... Ces grandes idéologies globalisantes, aujourd'hui presque défuntes, fournissaient des doctrines manichéennes et des certitudes où s'abolissaient les individualités.... Elles ont provoqué des catastrophes historiques mais aussi des passions que certains nostalgiques opposent à la banalité d'aujourd'hui.<sup>433</sup>

### ● Persistances et dénégations

C'est la chronique d'un phénomène mineur qu'il faudra écrire: l'histoire de ceux qui ont persisté à nier après 1991 que le communisme en ait pris un coup, qui sont allés répétant que la chute de l'URSS n'est qu'un début, un revers passager, – continuons le combat. «L'époque actuelle est un intermède et une pause..., le matérialisme et le socialisme, des matérialismes et des socialismes moins primitifs, mieux prémunis contre les régressions possibles sont pour longtemps l'avenir de l'espèce.»<sup>434</sup> Claude Bitot a trouvé un titre qui dit tout: *Le communisme n'a pas encore commencé*<sup>435</sup> ... Diable ! On peut trouver que cette persistance imperturbable confirme le caractère de «religion politique» de la foi communiste chez les ultimes croyants.<sup>436</sup>

Alain Badiou édicte sereinement, à propos de la violence stalinienne et de celle de son épigone et émule maoïste que «l'échec sanglant d'une politique n'est pas son jugement dernier», — sidérante formule d'un philosophe qui pose en histrion vaniteux.<sup>437</sup> On peut signaler encore parmi les motifs d'«accablement» pour le rationaliste sobre, la réception très peu critique du livre du marxiste italien Domenico Losurdo, *Staline, histoire et critique d'une légende noire*, qui, sous «couvert d'une remise en cause des clichés de l'anti-

---

<sup>433</sup> *Le monde comme je le vois*. Gallimard, 2005, 11.

<sup>434</sup> Bonnaud, *Les succès de l'échec: où va l'histoire?* Paris: Arcantère, 1993, 10

<sup>435</sup> Paris: Spartacus, 1995.

<sup>436</sup> Voir aussi: Denis Berger, *Le spectre défait: la fin du communisme ?* Arles: Coutaz, 1990.

<sup>437</sup> L'engagement cabotin d'Alain Badiou à l'extrême gauche et sa «fidélité» affirmée au maoïsme a suscité plusieurs polémiques – ses critiques le qualifiant de «gourou gauchiste» et autres aménités. Myriam Revault d'Allonnes l'accuse d'avoir «la haine de la démocratie» chevillée au corps.

stalinisme de droite et de gauche», accorde «une pleine rationalité à la terreur mise en œuvre par le dictateur soviétique.»<sup>438</sup> Bernard Bruneteau qui s'afflige et s'exaspère de ces dénégations têtues se veut optimiste à terme, il croit au triomphe ultime de la sobre rationalité sur les sophismes qui font du régime soviétique un régime qui bénéficierait même de façon posthume de la clause du *totalitarisme le plus privilégié*,<sup>439</sup> — le seul dont les massacres seraient issus de l'Esprit des Lumières et susceptibles à ce titre d'acquiescement ou d'une grande indulgence: «Même si les derniers poètes du «grand récit» faisant d'Octobre tout à la fois un acte émancipateur universaliste et le point d'origine d'un despotisme, distillent encore le doute sur la légitimité de toute assimilation entre les violences des deux grandes dictatures du 20<sup>e</sup> siècle, ce climat intellectuel est quand même appelé à s'estomper», — ne serait-ce que par la fusion, inévitable à terme, des mémoires européennes de l'est et de l'ouest, par l'effacement, l'oblitération des chimériques nostalgies persistant ici et là à l'Ouest.<sup>440</sup>

La pensée dénégatrice n'a guère fait preuve d'inventivité du reste depuis 1991. Ce sont les mêmes sophismes et les mêmes procédés d'intimidation qui avaient servi jadis contre Boris Souvarine, contre Arthur Koestler, Ignazio Silone et autres anti-staliniens, contre Soljénitsyne et les «dissidents», qui resservent aujourd'hui chez les ultimes et impavides défenseurs des régimes défunts. C'est le raisonnement *du chaudron* qui revient depuis près d'un siècle, impavide, formé de quatre arguments censés vous disculper ... mais qui se contredisent l'un l'autre:<sup>441</sup> — ces crimes dont vous parlez et qu'il «n'est pas question de nier» n'ont rien à voir avec le communisme idéal, le communisme

---

<sup>438</sup> Bruneteau, *Introd.*, in Baudouin et Bruneteau, *Totalit.*, 23. Citant Badiou in Zizek S., *Mao*, Paris, Éd. De la Fabrique, 2008, 201. Bruneteau signale aussi le retour d'un sophisme exemplifié par l'historien Roger Martelli, ex-refondateur du PCF qui considère en un contraste rhétorique usé que «le Goulag est contradictoire «avec l'idéal profond du communisme» alors que le génocide des Juifs accomplit exactement la théorie raciale nazie. Ibid. 24.

<sup>439</sup> Je crois que la formule est due à l'ironie de Jean Fr. Revel.

<sup>440</sup> Page 24.

<sup>441</sup> «Le chaudron était déjà fendu quand je l'ai reçu; je l'ai rendu intact; et d'ailleurs je n'ai jamais emprunté ce chaudron». Ainsi s'énonce le vieux Paralogisme du chaudron : trois arguments qui, pris isolément, seraient plausibles et qui, s'ils étaient démontrés, vous disculperaient, — mais dont la co-présence trahit une volonté trop brouillonne de rejeter toute responsabilité pour le bris du fameux chaudron. L'argumentation du chaudron est nulle à force de vouloir trop prouver l'innocence de l'énonciateur.

qui a échoué n'était simplement pas le vrai<sup>442</sup> – ces crimes qui «n'ont rien à voir» sont toutefois très exagérés et dissimulent ou négligent les bons côtés des totalitarismes de progrès – et enfin, ceux qui dénoncent les crimes sont animés, en fait, par la haine sournoise de l'idéal de justice égalitaire qui servait d'idéologie officielle aux totalitarismes disparus, par leur honteux amour pour l'exploitation et les inégalités qui perdurent dans les sociétés libérales<sup>443</sup> – ceux qui les dénoncent font en outre sciemment «le jeu» de l'extrême droite, des néo-fascistes qui se réjouissent de voir étalés les crimes commis au nom du Bien. Voyez *cui prodest*, à qui tout ceci profite et tout est dit !

Autre paralogisme attesté : si horribles que soient les crimes du communisme que vous ressassez, ceux du libéralisme (celui-ci conçu, précisément selon une pensée manichéenne ignorante de son absurdité pour qui ne la partage pas, comme une idéologie antagoniste complémentaire à laquelle adhérerait, *tertium non datur*, quiconque réproue l'autre camp) libéralisme couplé à, et indissociable de l'impérialisme et du colonialisme, les valent bien.<sup>444</sup> Le communisme du moins faisait barrage à l'arrogance «néo-libérale» aujourd'hui déchaînée; nous aurons l'occasion de le regretter à ce titre et en dépit de tout.

Est-il besoin de souligner que les querelles de chiffrage dont j'ai parlé, les controverses autour des massacres totalitaires et leur ampleur obèrent toute l'historiographie du siècle écoulé – y compris celle des démocraties naguère colonialistes et belliqueuses? Le communiste Gilles Perrault, soucieux de

---

<sup>442</sup> «Lequel de ce fait, ironise Revel, continue et continuera jusqu'à la fin des temps à rester à la fois irremplaçable et introuvable, donc immunisé contre toute critique.» *La grande parade : essai sur la survie de l'utopie socialiste*. 51. De fait, le communisme de Marx, c'est une société sans classes et une société sans État. Guère de rapport avec les «socialismes réels» j'en conviens. Comme une telle société n'a jamais existé, ni de près ni de loin, qu'elle n'existe que sur papier, elle ne saurait être tenue responsable des crimes commis par des régimes tout différents!» Le communisme est ainsi sauvé à titre de pure chimère...

<sup>443</sup> On ira lire ici un essai de sophistique sentimentale sur les regrets en dépit de tout qu'inspire à toute âme sensible la fin du communisme : Danièle Sallenave, «Fin du communisme: l'hiver des âmes», *Les Temps modernes*, 548, 1992, p. 1-18. Maintenant que le communisme est mort, plus rien ne fera barrage à l'injustice sociale !

<sup>444</sup> Voir p. ex. : Marc Ferro, édit. *Le livre noir du colonialisme, XVIe-XXIe siècle: de l'extermination à la repentance*. Paris, Robert Laffont, 2003. C'est la vieille figure de rhétorique éristique appelée *apodioxis* qui consiste à renvoyer l'accusation à l'accusateur.

«relativiser» les crimes de son «camp», rappelle que la France «républicaine» a eu aussi ses massacres de masse dont elle a refoulé le souvenir<sup>445</sup> et à ce titre peut-être ne doit pas lancer des chiffres accusateurs incertains à la tête des autres pays et des régimes disparus:

Longtemps après, les chiffres restent approximatifs et ne fournissent guère qu'un ordre de grandeur. Pour la répression de Sétif (1945), les estimations vont de 6 000 à 45 000 morts. À Madagascar (1947), il y aurait eu 80 000 victimes. En Indochine (1946-1954), les chiffres varient selon les sources de 800 000 à 2 millions de morts, et en Algérie (1954-1962) de 300 000 à un million. Même sans tenir compte de la Tunisie et du Maroc, et en s'abstenant d'évoquer les responsabilités françaises dans des catastrophes plus récentes comme le génocide rwandais, cette sinistre comptabilité atteste que, si l'on rapporte le nombre de ses victimes à celui – médiocre – de sa population, la France se place dans le peloton de tête des pays massacreurs de la seconde partie du siècle.<sup>446</sup>

— Renvoi en boomerang : C'est celui qui le dit qui l'est

Dans l'argumentaire dénégateur des nostalgiques figure donc en bonne place la réplique du berger à la bergère: c'est le démo-capitalisme qui a toujours été et qui est totalitaire, c'est celui qui le dit qui l'est.<sup>447</sup> Pour la «nouvelle gauche» U.S. des années 1970, les États-Unis étaient depuis toujours, à leur façon sournoise qui en valait bien une autre, sans doute plus franche et plus spectaculaire, un régime «totalitaire». La «repressive tolerance» américaine est pire que la Terreur stalino-nazie! On rassemblerait sans peine une vaste bibliothèque militante qui dénonce «le libéralisme totalitaire».<sup>448</sup> Ceux mêmes qui pinaillent sur le mot de «totalitarisme» appliqué à l'URSS ou à la Chine maoïste, trouvent en abondance des traits totalitaires à la société «néo-libérale». Tel gauchiste évoque «le néo-totalitarisme qu'on appelle démocratie

---

<sup>445</sup> Et ne se soucie pas de poursuivre les auteurs.

<sup>446</sup> «Communisme, les falsifications d'un "livre noir"» par Gilles Perrault, *Le Monde diplomatique*, décembre 1997.

<sup>447</sup> Ex.: Liodakes, G. (Giorgos K.) *Totalitarian Capitalism and beyond*. Farnham, Surrey ; Burlington, VT: Ashgate, 2010.

<sup>448</sup> Article de ce titre sur: [www.lepost.fr/article/2011/05/12/](http://www.lepost.fr/article/2011/05/12/)

de marché» ;<sup>449</sup> d'autres le rapportent au pouvoir incontrôlé des multinationales, ou au développement des médias, ou au matraquage publicitaire. Marie-Claire Calmus, dans *Court-circuit: des nouveaux totalitarismes* analyse et dénonce le «totalitarisme sportif» etc.<sup>450</sup> La presse d'extrême gauche, débarrassée du boulet du «socialisme réel» et prenant revanche des accusations de complicité complaisante, refoulant son appui donné jadis au totalitarisme de l'Est va désormais répétant que «le néolibéralisme met en place un régime totalitaire».<sup>451</sup> On peut aligner des échantillons de cet alarmisme routinier qui fait le fond du discours gauchiste. «Par delà les vernis “démocratiques” [mot toujours mis entre guillemets], culturels, scientifiques, nos sociétés se révèlent être des systèmes «de plus en plus totalitaires». Un totalitarisme rampant, feutré, sournois, s'incrute partout. Un régime totalitaire s'accommode fort bien d'une façade démocratique. «Ses possibilités d'expansion et de durer dans le temps sont d'ailleurs bien plus grandes dans une *démocrature* comme la France que dans une franche dictature.»<sup>452</sup> Le Suisse Jean Ziegler va répétant depuis un demi-siècle: «Il y a eu trois totalitarismes: le totalitarisme stalinien, nazi et maintenant, il n'en subsiste qu'un, c'est *TINA*», sigle de «*There is no alternative*» (il n'y a pas de solution de rechange), propos fameux de la première ministre britannique Margaret Thatcher affirmant le caractère inéluctable du développement néolibéral duquel, faute de mieux, tous seraient tenus de s'accommoder.

Cette réplique en forme de «c'est celui qui le dit qui l'est», – figure que l'ancienne rhétorique appelle «apodioxis», – a le don de mettre en fureur les polémistes libéraux. Jean-François Revel s'en est pris autrefois à Michel Foucault, *même pas marxiste*, mais qui soucieux de plaire, a donné dans ce facile travers. La rencontre de l'œuvre de Foucault avec l'esprit de 1968 – «Il

---

<sup>449</sup> Serge Halimi cité – avec dégoût – par Edwy Plenel, *Épreuve...*, 42

<sup>450</sup> Soisy sur-Seine: Editinter, 2000.

<sup>451</sup> «Le néolibéralisme met en place un régime totalitaire» par Marc Delepouve. *L'Humanité*, 28 Octobre 2011: «Le néolibéralisme a insidieusement rompu le compromis entre le capitalisme et la démocratie qui était établi dans les pays occidentaux. Il met en place un régime néo-totalitaire, dans le sens où il tend à régenter l'ensemble des activités humaines et à étouffer les ressorts de la liberté. »

– Voir encore «Le libéralisme est un totalitarisme» sur le site de *Marianne*, <http://www.over-blog.com/profil/blogueur-2936682.html>. En réalité cette équation est omniprésente sur le web.

<sup>452</sup> [www.mutations-radicales.org/Totalitarisme-regime-totalitaire.html](http://www.mutations-radicales.org/Totalitarisme-regime-totalitaire.html)

est interdit d'interdire», «Jouer sans entrave» – n'était certes nullement inattendue. Toute norme, toute valeur prédominantes oppriment des «minorités» sexuelles et autres etc. Foucault a alimenté le narcissisme libertaire. Sa vision de la Société dite démocratique comme possédée d'une inextinguible passion de discipliner, de contraindre, réprimer, d'enfermer nourrit chez lui une haine libertaire. C'est cette vision du caractère répressif de toute société libérale dont la Prison serait la *synecdoque* qui a séduit les âmes gauchistes.

Une des manies les plus intrigantes des intellectuels consiste à projeter ainsi sur les sociétés libérales les défauts qu'ils refusent de discerner dans les sociétés totalitaires, ... En Europe, Michel Foucault est l'un des penseurs chez qui on l'observe avec le plus d'étonnement, car Foucault n'a jamais été communiste, ni sympathisant, ni même marxiste, contrairement à Sartre et à tant d'autres. Seul un banal parti pris "progressiste" intervient donc chez lui quand il interprète les sociétés ouvertes avec sa théorie de l'enfermement, développée en particulier dans *Surveiller et punir*. Foucault y décrit les sociétés libérales comme fondées sur le principe d'un enfermement généralisé: enfermement de l'enfant à l'école, du soldat dans la caserne, du délinquant, ou prétendu tel, dans les prisons; du fou ou du pseudo-fou à l'hôpital psychiatrique. Lorsqu'il fourre dans le même panier des formes aussi hétéroclites d'enfermement, pour tenter un procès en totalitarisme aux sociétés démocratiques, et ce au moment même où celles-ci n'avaient jamais connu un tel degré de liberté, ni ne libéralisation de tous les secteurs ci-dessus énumérés, Foucault, on ne peut s'empêcher de la penser, décrit en réalité une autre société, une société qui le fascine, mais qu'il ne nomme pas: la société communiste.<sup>453</sup>

L'opération de transposition polémique du concept de totalitarisme au «capitalisme avancé», aux sociétés «répressives» dites libérales remonte sans nul doute à Herbert Marcuse qui fut l'inspirateur par excellence de la Nouvelle gauche soixante-huitarde. Celui-ci, prétend-on, dans sa synthèse freudo-marxiste de 1955, *Eros and Civilization* et dans *One-Dimensional Man*, en 1964, dans *Das Ende der Utopie*, dans *Problem der Gewalt* jugerait péremptoirement la démocratie, muée en société «de consommation»,

---

<sup>453</sup> Revel, *La Connaissance inutile*, 1988, 385

comme un système de domination plus efficace que les totalitarismes de l'Est, car système intériorisé par ses victimes inconscientes, système de «servitude volontaire» — dès lors, disons-le, plus *condamnable*. Les nouvelles formes de contrôle social, l'homogénéisation des consciences sous la houlette de la technologie et du productivisme marchand aboutissent à faire perdre à l'homme tout potentiel de contestation, de révolte. La tolérance dont fait preuve la société occidentale n'est autre chose qu'hypocrisie et manipulation sournoise des esprits, etc. Le capitalisme de la société «d'abondance» est une machine «obscène» qui étale impudemment «une quantité étouffante de marchandises, alors que ses victimes se voient privés du plus strict nécessaire; qui [se gave] de nourriture, bourre de déchets ses boîtes à ordures, tandis que dans ses zones d'agression elle détruit ou empoisonne les rares denrées comestibles qui existent.» — En réalité, si on consent à le lire, Herbert Marcuse, si critique soit-il de l'«Affluent Society» américaine avec sa «liberté administrée» et sa répression des pulsions et des instincts au service du productivisme, a marqué fermement la différence entre la violence et la terreur soviétiques et les moyens insidieux de conformation et d'aliénation des esprits utilisés dans ces démocraties qu'il qualifie néanmoins de «totalitaires»:<sup>454</sup>

Violence remains violence, and a system that itself provides the illusory freedom of such things as television sets that I can in fact turn off whenever I want to – which is no illusion – this is not the dimension of violence. If you say that, then you are blurring one of the decisive factors of present society, namely the distinction between terror and totalitarian democracy, which works not with terror but rather with internalization, with mechanisms of coordination: that is not violence. Violence is when someone beats someone else's head in with a club, or threatens to. It is not violence when I am presented with television programs that show the existing state of things transfigured in some way or other.<sup>455</sup>

Marcuse, adepte d'un marxisme *purement* idéal et dès lors pur de toute complicité avec le système soviétique et de toute responsabilité pour les

---

<sup>454</sup> Dans les écrits du défunt professeur de San Diego, *Totalitarian et Repressive* me semblent opérer comme des quasi-synonymes.

<sup>455</sup> *Das Ende der Utopie*. Berlin: Verlag Peter von Maikowski, 1967 = *The End of Utopia*, «Questions and Answers», 73. Voir aussi *An Essay on Liberation*. Boston: Beacon Press, 1969.



échecs des régimes «réels», Marcuse qui était une sorte de fouriériste déguisé en disciple de Marx (corrigé par Freud lui-même mué en un libertaire que le médecin viennois n'était aucunement<sup>456</sup>), Marcuse, chantre du «règne de la liberté» promis jadis par Engels, était pleinement conscient de la nature totalitaire des États dits socialistes. Sa critique de la bureaucratie soviétique est sans réserve et sans appel. Il voit simplement dans l'État soviétique non l'antonyme mais un *avatar* hyper-répressif du capitalisme même sous la forme despotique du capitalisme monopoliste d'État.

C'est dans un esprit censé marcusien mais qui trahit donc la distinction de degrés d'horreur fermement faite par le «vrai» Herbert Marcuse, que l'on peut continuer à clamer de façon oratoire que la tyrannie du monde de l'argent, de la finance *vaut bien* la tyrannie des régimes policiers et des Partis-États.

Faire de l'argent et toujours plus, voire faire de l'argent avec de l'argent, sans limite. C'est ce qui est proposé à tous et que peu ont les moyens d'accomplir, sans meubler beaucoup l'âme des uns et des autres. Peut-être cela aide-t-il les gagnants à oublier la mort, mais celle, massive de leurs victimes est là pour leur rappeler à tout moment la vanité de ce divertissement. Ce totalitarisme de l'économie débouche à court terme sur son suicide et peut-être celui de l'humanité elle-même.<sup>457</sup>

Mais il est vrai, et ce, par delà les indignations oratoires, que certains paramètres avancés naguère pour caractériser les totalitarismes peuvent faire retour sur les imparfaites démocraties» et leur *moindre mal*. Ce retour de boomerang sur le ci-devant Monde libre avec ses hypocrisies et ses monstruosité déniées a des mérites critiques, il doit à tout le moins faire réfléchir. Ainsi, la notion de «superfluité» des être humains qu'Hannah Arendt met à l'origine, en quelque sorte ontologique, des camps s'applique à ceux qui sont, dans les sociétés libérales, réputés être des «illégaux», des sans papiers, des «sans-État» et dès lors sans-droits, sans-toit, sans-emploi,

---

<sup>456</sup> La notion selon laquelle une civilisation non répressive est impossible est la pierre angulaire de la théorie freudienne, et c'est l'axiome que Marcuse rejette dans *Eros et civilisation*, 1955.

<sup>457</sup> Serge Latouche, Préface de *Decrescendo cantabile* de Jean-Claude Besson-Girard, 2005, 10. — Friedrich Nietzsche a écrit: «Nul ne ment plus qu'un homme indigné»: dernière phrase du paragraphe 26 de la deuxième partie, intitulée «L'esprit libre», de *Par-delà le bien et le mal*.

immigrants clandestins parqués dans des «camps de rétention» avant expulsion etc. Ce sont des données factuelles établies qui peuvent nous guider dans les conclusions de cette étude: nazisme et socialisme «réel» ont disparu, du moins en Occident, mais il y a des bribes de «totalitaire» dissimulé et dénié dans nos sociétés. Les «institutions totales» parmi nous, selon Erving Goffman et Michel Foucault, le camp de réfugiés, la prison, le bagne, l'asile d'aliénés, et même la caserne, l'usine, la chaîne de montage, l'internat de collège, l'hospice, la maison de retraite à fonction de mouvoir figurent des aires totalitaires circonscrites et en quelque sorte refoulées qui permettent aux sociétés libérales de *fonctionner*. Je viens à ceci un peu plus bas.

*La démocratie post-totalitaire* de Jean-Pierre Le Goff,<sup>458</sup> dans le prolongement de la critique foucauldienne-libertaire que j'évoque, est un exemple de transposition des critères qui prétend déceler les ferments totalitaires de la démocratie sous hégémonie néo-libérale en faisant converger Marcuse et le Karl Polanyi de *The Great Transformation* de 1944.<sup>459</sup> Dans un livre précédent, *La Barbarie douce*, Jean-Pierre Le Goff avait dénoncé les dérives «totalitaires» de la modernisation aveugle des entreprises et de l'école.<sup>460</sup> C'est de la «domination totale» de la logique économique sur le travail, l'école, la santé, la culture dont l'essayiste prétend rendre compte. Comme toute idéologie, l'idéologie post-totalitaire de la modernisation pour la modernisation ne se reconnaît pas comme telle, mais se prétend le reflet de la réalité même. Elle répudie précisément les Grands récits, les idéologie totales de jadis qui «nous ont fait tant de mal», elle se veut sceptique et tolérante, mais c'est pour imposer un simple axiome: il n'y a pas d'alternative au cours des choses et les défunts totalitarismes mêmes en fournissent la preuve. Pendant un siècle, du règne de Charles X à la Révolution d'octobre, les doctrinaires libéraux ont prédit que le socialisme, s'il devait s'instaurer quelque part, ferait retourner la civilisation à la barbarie; or, de Staline à Mao et à Pol Pot, le socialisme réel a mis la preuve sur la somme. Par ailleurs, la publicité omniprésente n'est pas la propagande d'une dictature, elle vous laisse «malgré tout» une marge de liberté, un centre d'achat n'est pas un goulag etc. (Il n'est pas inopportun de

---

<sup>458</sup> La découverte, 2002.

<sup>459</sup> *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*. Paris: Gallimard, 2008 [1<sup>ère</sup> éd. fr. 1983].

<sup>460</sup> *La barbarie douce: la modernisation aveugle des entreprises et de l'école*. Paris: La Découverte, 1999, édition augmentée 2003. & *La démocratie post-totalitaire*. Paris: La Découverte, 2003.

souligner ces différences.)

— Slavoj Žižek

Dans les cinq essais de *Did Somebody say Totalitarianism? – Vous avez dit totalitarisme?*, le médiatique philosophe slovène Slavoj Žižek travaille à une déconstruction de la notion de totalitarisme qui peut surprendre: il écarte d'abord l'oiseuse question de son bien-fondé éventuel, de sa pertinence, de sa valeur heuristique pour comprendre le siècle écoulé, il s'en tient à en dénoncer l'usage de stridente façon en tant que moyen de légitimation de la présente hégémonie libéralo-démocratique et d'attaque contre les ultimes espérances révolutionnaires. Cette fallacieuse notion, accuse-t-il, instrumentalise «les horreurs du goulag et de l'Holocauste» pour discréditer «tout engagement radical sérieux» – Cette façon de raisonner surprend? Žižek opère avec le vieux sophisme de la rhétorique militante, dont il est le dernier usager, avec ce que je dénomme l'argument «par les conséquences» qui pose que ce qui alimente et semble soutenir l'idéologie dominante, procurer à celle-ci des arguments contre l'engagement radical «sérieux» ne peut être que faux. Ou plus exactement, l'axiologie qu'actionne Slavoj Žižek n'est pas, comme le veut la logique depuis Aristote, vrai/faux, soutenable/insoutenable, mais favorable ou défavorable aux convictions du Camp du bien duquel je me réclame. Les esprits militants pratiquent depuis toujours une sophistique propre, ils raisonnent par les conséquences: ils ne raisonnent jamais sur la seule proposition ou catégorie en litige en avançant des arguments et des objections, comme le voudraient d'eux les logiciens, mais ils *supputent* les conséquences que la concession d'une thèse ou l'adoption d'un paradigme aura pour la *prospérité générale* de la vision du monde à laquelle ils adhèrent. Le vrai est ce qui fait communier dans l'unanimité les hommes de bien: telle est, selon Augustin Cochin, la définition neuve qui a commencé à en prévaloir dans les «sociétés de pensée» peu avant 1789.

Žižek s'efforce d'articuler la critique du stalinisme et des régimes post-totalitaires dont il a l'expérience «vécue» avec le souci pourtant de ne rien concéder à l'hégémonie démocratique-libérale triomphante qui étouffe toute alternative «radicale de gauche» et laisse le champ libre à la rhétorique anticapitaliste des national-populismes. «Le nouveau centre libéral-démocrate joue ici un double jeu: il présente les partis d'extrême droite comme l'ennemi commun, et manipule en même temps la peur de l'extrême droite pour

dominer le champ «démocratique», c'est-à-dire pour vaincre et discréditer «son véritable adversaire, la gauche radicale».<sup>461</sup> Žižek n'a pas tort au début de son analyse, mais il termine en évoquant le «véritable adversaire» qui serait à contrôler, «la gauche radicale» – laquelle est une chimère de sa façon. Il a pris soin, je l'ai dit, d'écarter d'entrée de jeu le «principe de précaution» par lui étiqueté libéral qui tire fâcheuse conclusion de la pente totalitaire suivie au cours du 20<sup>e</sup> siècle par toutes les dictatures «progressistes» du Second monde et du Tiers monde.<sup>462</sup> Le philosophe et psychanalyste slovène qui, ainsi que l'identifie approbativement *Le Monde diplomatique* «se situe au cœur des débats qui, après l'effondrement du paradigme marxiste-léniniste et à l'heure de la mondialisation libérale, cherchent à redéfinir les termes d'une politique d'émancipation véritable» prend appui sur l'œuvre de Jacques Lacan – mais il bat son maître en matière de verbalisme inspiré et de pirouettes oraculaires. Au terme de l'ouvrage, celui que l'on a dénommé «la superstar slovène du marxisme pop» conclut comme il a commencé, que le concept de totalitarisme est un «subterfuge» qui ne sert qu'à prêcher l'acceptation de l'ordre actuel du monde et «nous dispense de penser». «La notion de totalitarisme a toujours été une notion idéologique au service de l'opération complexe visant à neutraliser les 'radicaux libres', à garantir l'hégémonie libérale-démocrate, et à dénoncer la critique de gauche de la démocratie libérale comme pendant ou double de la dictature fasciste de droite. ... Loin d'être un concept théorique valable, la notion de totalitarisme est une sorte de subterfuge théorique; au lieu de nous donner les moyens de réfléchir, de nous contraindre à appréhender sous un jour nouveau la réalité historique qu'elle désigne, elle nous dispense de penser, et même nous empêche activement de le faire.»<sup>463</sup>

Les ultimes historiens communistes en France font également profession de

---

<sup>461</sup> Žižek, *Vous avez dit totalitarisme? Cinq interventions sur les (més)usages d'une notion*. Paris: Éditions Amsterdam, 2004. 278.

<sup>462</sup> J'observe que Slavoj Žižek retombe philosophiquement dans les *illusions-malgré-tout* dont il avait dans son livre de 2001 souligné à la fois la nocivité et la récurrence au 20<sup>e</sup> siècle ! «Il importe, énonce-t-il, de ne pas fétichiser la démocratie formelle : ses limites sont ainsi parfaitement lisibles dans la situation du Venezuela après l'élection du général Chávez à la présidence en 1998. Cet homme est effectivement un anti-libéral, effectivement un populiste «autoritaire», charismatique, mais il faut prendre ce risque dans la mesure où la démocratie libérale traditionnelle n'est pas capable d'énoncer un certain nombre de revendications populaires radicales.» 282.

<sup>463</sup> Ibid.

rejeter la notion de totalitarisme qui dérange leurs convictions passées et présente sous un jour fâcheux leurs aveuglements et leurs dénégations. Roger Martelli, ancien membre de la direction du Parti communiste français et co-directeur du mensuel *Regards* a publié en 2012 *Pour en finir avec le totalitarisme*.<sup>464</sup> Finalement, démontre-t-il, l'URSS même du temps de Staline n'était pas «totalitaire» car le totalitarisme pur ne se rencontre que dans les romans. il fallait y penser! J'ai peine à suivre le raisonnement contrefactuel par lequel, en fin de paragraphe, Martelli sauve la part d'«idéal» du naufrage «concret»:

Si le concept s'appliquait pleinement, on en trouverait la réalisation dans la société irrémédiablement close de Jack London, d'Evgueni Zamiatine et de George Orwell. Tout compte fait, c'est pour nous une chance que même le stalinisme dans son horreur n'ait pas été un totalitarisme et que, au lieu d'être en congruence, fascisme et stalinisme se soient opposés avec la plus grande sauvagerie. Si le communisme stalinisé avait été de part en part totalitaire, à part égale avec le nazisme, s'il n'avait pas conservé, au cœur même de sa démesure, quelque chose de l'idéal d'émancipation fondateur, peut-être notre monde serait-il devenu celui d'Orwell.<sup>465</sup>

En somme, les insurmontables réticences à la condamnation sans appel des régimes totalitaires et post-totalitaires, réputés d'origine «progressiste», émanant d'un esprit de résistance des hommes de bonne volonté face à l'idée, pour eux désolante, idée qui censément ne peut convenir qu'aux satisfaits, aux sceptiques, aux rationalistes résignés, que nous, dans les démocraties occidentales, vivons, à moins de tomber dans pire, dans le *meilleur des mondes possibles*, – l'accent étant mis sur «possible» — un monde avec ses injustices patentes, insolentes, ses formes renouvelées d'oppression et d'exploitation, ses manipulations sournoises par les puissants et leurs séides, un monde qui est réformable à la marge et à grand peine, mais qui jamais ne devra plus désirer ni espérer être un jour intégralement *délivré du mal*. Pendant deux siècles, le raisonnement que j'ai appelé «militant» dans *Le marxisme dans les grands récits* a tiré d'abord de l'omniprésence du mal social, la conclusion que la société est simplement mal faite, le corrélat qu'elle pourrait et devrait être entièrement refaite sur «d'autres bases», sur des bases

---

<sup>464</sup> S. I.: La ville brûle, 2012.

<sup>465</sup> 158.

contraires, puis la nécessité morale et, tout d'un tenant, la fatalité «historique» de l'avènement prochain du bien définitif. Une fois cette pensée irrépressible venue, il *suffisait* en effet de se représenter une société inverse de la société «fausse» qui prévalait, un *mundus inversus* satisfaisant et de le dire promis aux humains, pour mettre la preuve sur la somme et compléter la «méthode» en ayant pris le problème social par le bon bout de l'utopie. Ce raisonnement généreux et sophistique a été l'amorce du totalitarisme, il est au cœur de la pensée totalitaire.

#### — Les États-Unis comme Totalitarisme inversé

On a vu défiler plus haut ceux, conservateurs et libéraux, qui idéalisent la Démocratie pour faire ressortir toute l'horreur en contraste des totalitarismes, — mais, on vient de les observer en pendant, il y a parallèlement ceux, à l'autre bout de la topographie politique, dans la gauche dite radicale, qui non moins simplistement la diabolisent au point d'en faire le clone, le jumeau déguisé sous des atours fallacieux, du nazisme et du bolchevisme. Une formule récente a séduit dans ce secteur : le «totalitarisme inversé». C'est une formule «apocalyptique» inventée et propagée par le philosophe politique Sheldon Wolin pour décrire ce qu'il croit être la forme émergente du gouvernement des États-Unis au début du 21<sup>e</sup> siècle, perversion radicale de la démocratie libérale qui s'opèrerait au grand jour depuis la présidence de George W. Bush. Sheldon S. Wolin est un philosophe américain, professeur émérite à l'Université de Princeton qui collabore au journal de gauche *The Nation*. Il a d'abord exposé dans ce journal en 2003 sa thèse alarmiste qui a reçu, comme on le conçoit bien, un grand écho approubatif dans la gauche radicale U. S.<sup>466</sup> Wolin développe son diagnostic dans un gros livre paru à Princeton en 2008, *Democracy Incorporated: Managed Democracy and the Specter of Inverted Totalitarianism*. Ce livre qui est plus complexe et nuancé que son titre n'est pas encore traduit. Wolin soutient que les États-Unis, Empire mondial et seul *Superpower* hégémonique, mais sur la défensive, empêtrés qu'ils sont dans une interminable «guerre contre la Terreur» et dont le gouvernement est soumis plus que jamais au pouvoir du Grand capital *corporate*, sont en passe de se pervertir en une pseudo-démocratie, en l'inverse de la démocratie voulue par les Pères fondateurs. Wolin utilise le terme de «totalitarisme inversé» — on n'en est pas

---

<sup>466</sup> Voir son article, «Inverted Totalitarianism : How the Bush regime is effecting the transformation to a fascist-like state», *The Nation*, May 19, 2003.

encore là, dit-il, mais c'est le «spectre» qui hante les USA sur le déclin – pour qualifier d'une formule ce qu'il présente comme des similitudes et des différences «inversées» entre le système actuel des États-Unis et les régimes totalitaires tels que l'Allemagne nazie et l'Union soviétique.<sup>467</sup> Voici comment il décrit la perversion radicale de la démocratie électorale en Amérique du Nord:

Inverted totalitarianism reverses things. It is all politics all of the time but a politics largely untempered by the political. Party squabbles are occasionally on public display, and there is a frantic and continuous politics among factions of the party, interest groups, competing corporate powers, and rival media concerns. And there is, of course, the culminating moment of national elections when the attention of the nation is required to make a choice of personalities rather than a choice between alternatives. What is absent is the political, the commitment to finding where the common good lies amidst the welter of well-financed, highly organized, single-minded interests rabidly seeking governmental favors and overwhelming the practices of representative government and public administration by a sea of cash.<sup>468</sup>

Les États-Unis sous George Bush Jr. sont devenus, à l'instar des totalitarismes disparus, un régime qui carbure au mensonge officiel relayé par des médias serviles. C'est en effet le cynisme du mensonge d'État omniprésent qui entretient l'indignation de Wolin. Il lui confirme la parenté avec les systèmes totalitaires de jadis:

---

<sup>467</sup> Sheldon Wolin, *Democracy Incorporated: Managed Democracy and the Specter of Inverted Totalitarianism*. Princeton University Press, 2008.

<sup>468</sup> 2008, 52. Voir parmi les approbateurs récents de Wolin: Chengu Garikai qui préfère parler de «fascisme inversé», formule à effet analogue, "The Rise of Inverted Fascist Democracy. The Death of American Democracy", *CounterPunch*, 7. 1. 2015: «Over the past half century, America has descended from a popular democracy into an inverted fascist democracy. An inverted fascist democracy is the new American system, because its self-proclaimed ideologies directly oppose its actual policies. The United States' government may claim liberty and justice for all; however, in practice, it exhibits all four major characteristics of a fascist state: a one party government, extravagant economic inequality, a totalitarian police state at home and militarism abroad, and a strong reliance on propaganda. Political philosopher, Sheldon Wolin, has provided a devastating critique on how America is increasingly becoming a totalitarian state. The U.S. operates via the impression of a multi-party state. Nobody should have any illusions. The United States essentially has a one-party system; and the ruling party is the corporate party.

Totalitarian regimes viewed intellectual integrity as subversive and imposed ideological or political orthodoxy upon all intellectual pursuits and professions. Under the Bush administration there have been repeated instances of governmental or corporate attempts to distort suppress unwelcome expert reports and scientific findings.<sup>469</sup>

Cette thèse avec ses rapprochements fougueux et approximatifs, aboutit à une comparaison «inversée» biscornue et excessive des USA au 21<sup>e</sup> siècle avec les régimes totalitaires du 20<sup>e</sup>. Elle repose sur des analogies forcées, sur des extrapolations hasardées, des rapprochements de pure rhétorique avec les régimes de terreur d'État et d'omniprésence policière de jadis. Elle est néanmoins appuyée sur des données alarmantes, sur des motifs d'inquiétude fondés que d'autres politistes exposent avec moins d'hyperboles, plus de rigueur et un peu de sérénité. On peut énumérer ces motifs qui alimentent les prédictions pessimistes: les activités extra-légales, tolérées par le pouvoir, des agences de contre-espionnage, la construction progressive d'un appareil sécuritaire de surveillance *tous azimuts*, le recours habituel à la torture au nom de la lutte contre le terrorisme islamiste, l'influence croissante du Grand capital, du Monde des affaires, du «1%» des plus riches,<sup>470</sup> sur le Congrès, sur l'Exécutif et sur le «quatrième pouvoir», les élections elles-mêmes contrôlées, tout à fait légalement au reste, par l'Argent, la concentration du pouvoir dans les mains d'un personnel politique de plus en plus restreint, coopté et oligarchique, le peu de différence réelle de programmes et de projets sociaux qu'autorise l'étroit bipartisme soumis à la pensée unique de la «rationalisation économique», les médias, cauteleux et auto-censurés, ou endossant simplement les mensonges du pouvoir, médias dans les mains des grandes corporations alliées aux lobbies militaristes, l'opinion publique conformiste et passive à laquelle l'industrie du spectacle offre inlassablement «du pain et

---

<sup>469</sup> *Democracy Incorporated: Managed Democracy and the Specter of Inverted Totalitarianism.*, 262. La guerre en Irak et ses perpétuels mensonges, à commencer par les prétendues armes de destruction massive, illustrent ceci non moins que la dénégaration ou la sous-estimation inspirée du réchauffement climatique.

<sup>470</sup> Il faut écrire l'histoire de l'idée de la ploutocratie, du règne des riches, dissimulée derrière des apparences démocratiques. Derrière la logomachie perpétuelle qui amuse un public jobard, derrière l'imposture d'une «souveraineté du peuple» qui n'est que la «souveraineté de l'ignorance», il n'y a que la domination d'une classe qui monopolise la richesse, cette classe que les socialistes romantiques appellent parfois, comme faisait Pierre Leroux, les «ploutocrates»: en fait, la démocratie, c'est le règne de la force brutale représentée par l'argent.



des jeux», le recours à des techniques de plus en plus sophistiquée de manipulation et d'intimidation qui surpassent de beaucoup les moyens frustrés de la propagande totalitaire de jadis, – technologies au reste entièrement privatisées ce qui fait la différence avec les ci-devant États totaux. Ce sont ici des raisons fort réelles d'inquiétude qu'analyse une à une, parmi d'autres essayistes, le politiste libéral Alan Wolfe dans *Does American Democracy still Work?*<sup>471</sup>

Les progrès de l'intolérance, de l'esprit de censure et de l'obscurantisme sous la pression de lobbies chrétiens ultra-réactionnaires font l'objet d'autre part de nombreux essais. La démocratie américaine n'est toutefois pas en train d'être éliminée, remplacée par une dictature ploutocratique-militariste, même à l'époque regrettable des Bush et des Cheney, mais la démocratie libérale, pluraliste, établie par les Pères fondateurs, qui suppose des médias libres et informés et des citoyens actifs, impavides, est une chose fragile.<sup>472</sup> Parler de «totalitarisme inversé» et évoquer *Big Brother*, agiter les spectres de Huxley et d'Orwell est néanmoins excessif et dès lors «insignifiant» et suppose qu'on n'a pas vraiment regardé en face ce qu'a été le totalitarisme en Occident.

#### ● À quoi sert encore le concept? Validité et limites d'usage

«Totalitarisme» sert à mon sens en premier lieu à donner un nom, à donner son nom au siècle écoulé. Jerzy Borejsza et Klaus Ziemer titrent leur panorama du siècle, *The Totalitarian Times of 1917-1989*<sup>473</sup>, Hans Maier intitule son livre *Das totalitäre Zeitalter*, le Siècle totalitaire.<sup>474</sup> Alfons Söllner donne pour titre à son histoire des idées au 20<sup>e</sup> siècle un seul mot: *Totalitarismus*.<sup>475</sup> La qualification de «totalitarisme», de quelque manière qu'on la circonscrive et

---

<sup>471</sup> Yale UP' 2006.

<sup>472</sup> 169.

<sup>473</sup> *Totalitarian and Authoritarian Regimes in Europe: Legacies and Lessons for the 20th Century*. In cooperation with Magdalena Hulaś. New York, Oxford: Berghahn, 2006, 4.

<sup>474</sup> Maier, *Das Doppelgesicht des Religiösen. Religion. Gewalt. Politik*. Freiburg iB: Herder, 2004. Voir aussi: O'Kane, Rosemary. *Terror, Force, and State. The Path for Modernity*. Brookfield VT: Elgar, 1996.

<sup>475</sup> Alfons Söllner, Ralf Walkenhausen & Karin Wieland, dir. *Totalitarismus. Eine Ideengeschichte des 20. Jahrhunderts*. Berlin: Akademie Verlag, 1997. Voir aussi: Shtromas, Alexander. *Totalitarianism and the Prospects for World Order: Closing the Door on the 20th Century*. Lanham MD: Lexington Books, 2003.

qu'on prétende en expliquer la genèse, nomme d'un mot prégnant *le propre* du 20<sup>e</sup> siècle. Dans *The Origins of Totalitarianism*, Hannah Arendt dessinait un débouché totalitaire de l'histoire européenne moderne tout entière. On tend à périodiser désormais une «Époque totalitaire» du monde, 1917-1989 et on caractérise une «modernité totalitaire» parallèle à la modernité libérale.<sup>476</sup> Forts de ce consensus, les ci-devant anticomunistes jadis marginalisés et qui tiennent le haut du pavé, triomphent: «totalitarisme», dit Stéphane Courtois, n'est plus rejeté que par «quelques négationnistes attardés».<sup>477</sup> — Il n'est pas sûr toutefois que la popularité consensuelle du concept sur les campus et dans les médias corresponde à un renouveau cognitif.

En synthèse, au bout de tous les débats résumés dans ce livre, la discussion savante avec sa large part de malentendus et ses dialogues de sourds, s'adresse à *quatre paradigmes* différents heuristiquement qui ont été élaborés au milieu du siècle passé – différents, quoique susceptibles de converger et de s'entremêler: l'idéaltype statique construit en opposition à la démocratie libérale, à la façon de Friedrich et Brzezinski, le paradigme généalogique qui fait émaner le totalitarisme de toute la culture moderne à l'ère des masses et de l'expansion impérialiste à la façon de Hannah Arendt, les généalogies qui remontent à l'immanentisation du millénarisme et du messianisme chrétiens, transmués par la modernité séculière et rationaliste en historicisme utopiste, — les interprétations du phénomène, enfin, à la façon de Nolte (et de bien des historiens contemporains dont Robert Gellately) par les interactions «dans leur époque» et l'imitation réactive des mouvements révolutionnaires et contre-révolutionnaires au 20<sup>e</sup> siècle.

Enzo Traverso conclut son analyse historique de la catégorie et de son évolution de façon réservée: «Totalitarisme» est un «mot caméléon, utilisé dans les contextes les plus différents et dans un but souvent plus descriptif qu'analytique». De peu d'usage pour l'analyse détaillée et pour la comparaison des régimes, il répond à une exigence philosophique: celle d'«appréhender et donner un nom aux nouvelles formes de domination et d'oppression apparues dans le monde contemporain.» C'est un idéaltype pertinent mais qui ne prend de sens que dans un paradigme binaire très général: Totalitarisme vs État de

---

<sup>476</sup> Gentile, *Fascismo. Storia e interpretazione*. Roma, Bari: Laterza, 2002. ➤ *Qu'est-ce que le fascisme? Histoire et interprétation*. Paris: Gallimard, 2004, chap. 11.

<sup>477</sup> *Une si longue nuit. L'apogée des régimes totalitaires en Europe. 1935-1953*. Monaco: Éditions du Rocher, 2003, 137.

droit.

Ces trois régimes [bolchevik, fasciste italien, nazi] ont exprimé de nouvelles formes de pouvoir, auparavant inconnues, dont les affinités sollicitent une approche de type comparatiste et dont les aboutissements criminels posent de nouvelles interrogations au sujet du rapport qui s'instaure, au 20<sup>e</sup> siècle, entre la violence et l'État. ... Le totalitarisme est l'antithèse, la négation radicale de l'État de droit tel qu'il s'était développé et étendu en Europe tout au long du siècle précédent. Toutes les caractéristiques fondamentales de l'État libéral classique, la séparation des pouvoirs, le pluralisme politique, des institutions représentatives (même si, dans la plupart des cas, sur la base d'un suffrage limité), ainsi que la garantie constitutionnelle de certains droits politiques essentiels sont radicalement détruites par les régimes totalitaires. ... La nouveauté du totalitarisme réside dans le fait que cette remise en cause des structures de l'État libéral n'implique pas un retour aux dictatures traditionnelles et aux anciennes formes de pouvoir absolu. Les régimes totalitaires s'inscrivent dans la modernité, ils supposent la société industrielle.<sup>478</sup>

Beaucoup d'encre a été gâchée en de vains débats qui ne tiennent qu'aux paramètres des définitions, tous pourvus de bonnes raisons contingentes, à des choix qui tiennent indissociablement à des passions politiques plus ou moins avouées: ainsi, le débat sur le point de décider si l'URSS et tous les régimes communistes sous sa houlette ont été totalitaires de bout en bout ou s'ils le sont devenus peu à peu – et alors quand, avant ou pendant le règne de Staline? – et si en aval, après la mort du *Vojd*, à un certain moment, la qualification est devenue excessive, si un autre terme – par exemple «régime autoritaire» sur fond de «stagnation économique» – ne s'appliquerait pas de façon moins exaltée, plus grise, à l'URSS de Brejnev, de Tchernenko et Andropov. Il n'existe pas de test décisif qui permette de départager les parties dans ces controverses sémantiques.

Un totalitarisme pur n'existe que chez Orwell et Huxley, a-t-on répété. Mais quant on a dit ceci, en vue d'exonérer tant soit peu de façon posthume les «socialismes réels», on signale qu'on n'a rien compris à l'usage *heuristique* des

---

<sup>478</sup> «Le totalitarisme. Histoire et apories d'un concept», *L'Homme et la société*, N. 129, 1998, «Regards sur l'humainitaire», 98.

idéaltypes historiques, qui ne sont ni des essences, des entéléchies ni des constantes, ni des identités fondées sur les «réalités matérielles».

L'opposition, dès lors que conçue comme exclusive, /totalitarisme vs fascisme/ a également engendré un demi-siècle d'assez vaines controverses. Dans les polémiques, ancrées à droite et à gauche et inconciliables, Totalitarisme est une catégorie propre aux historiens libéraux (donc historiens «de droite» pour la gauche), catégorie qui rapproche et parfois unifie les dictatures extrêmes censées de droite et de gauche au grand dam de ceux qui voulaient garder espoir dans l'URSS (et qui niaient à tout le moins ce qui rendait l'URSS «totalitaire» aux yeux de leurs adversaires), — tandis que «Fascisme» est la catégorie qui montre irréconciliables les deux systèmes, à la fois dans leur affrontement mais aussi en termes de comparaison, du seul fait que les régimes fascistes sont issus du nationalisme belliciste et xénophobe contre lequel luttait les antifascistes. Tout rapprochement URSS/nazisme était alors à répudier a priori; il ne pouvait précisément être que le fait de «crypto-fascistes».

Le problème des généalogies que nous avons confrontées est aussi un peu vain parce que chacun opte pour une genèse exclusive — décrite dans un enchaînement linéaire — et entre en d'insolubles polémiques avec ceux qui en développent un autre qui pourrait être complémentaire.

Les origines du nazisme peuvent ainsi être attribuées à: – la brutalisation de l'Occident due à la Guerre mondiale, jointe au traumatisme de la défaite allemande – à l'imitation réactive et réactionnaire du bolchevisme – à l'exacerbation en Allemagne, tardivement unifiée, des pulsions impérialistes et racistes-colonialistes propres à toute l'Europe, l'exacerbation de la mégalomanie des Grandes politiques issues de la fusion du capitalisme conquérant et des égoïsmes nationalistes et militaristes – à un *Sonderweg* antidémocratique et une mentalité autoritaire propre à l'Allemagne en remontant plus ou moins haut: aux romantisme allemand pour les uns, au traumatisme de l'occupation française napoléonienne, sinon à Luther pour d'autres. Tous ces «facteurs» additionnables sont appuyés de bonnes raisons. Le profane soupçonne que les thèses linéaires sont excessives quand elles se posent comme exclusives. Elles ne doivent s'exclure l'une de l'autre ni théoriquement ni pratiquement.

La catégorie est vieille de près d'un siècle. Apparue d'abord en italien et terme

polémique bricolé par des opposants au fascisme de Mussolini, puis repris et théorisé par Giovanni Gentile et adapté par Carl Schmitt, étendu par les libéraux et les chrétiens de l'entre-deux-guerres, en désaccord sur bien des choses, à la confrontation des bolchevisme, fascisme, nazisme qu'ils rejetaient en bloc, «totalitarisme» se retrouve après 1945 appliqué – catégorie censément devenue académique mais incapable d'atteindre la sérénité objective et le «consensus» savant car toute bruissante des polémiques de la Guerre froide – à l'URSS en tant que l'URSS est le seul régime totalitaire subsistant après la chute de Berlin.

Le catégorème reprend vie après une période de latence qui correspond *grosso modo* à la Détente dans le monde savant d'après 1989 et se répand de nouveau dans le grand public. La bibliographie des définitions et interprétations est énorme – quoique plus mince en domaine francophone qu'ailleurs – et les différences d'approche et de critères continuent à varier de façon étourdissante.

Les intellectuels du ci-devant Pacte de Varsovie et les historiens russes font revivre après 1991 la notion en l'infusant d'expérience quotidienne.<sup>479</sup> La catégorie, qui avait été mise en question comme statique et peu explicative dans les années 1950-1970, est en effet revenue remodelée par les historiens de l'Est, elle est remise sur le devant de la scène après la chute du Mur de Berlin.

À la fin des années 1990, la ville de Dresde (antérieurement en RDA) ouvre un *Hannah Arendt Institut für Totalitarismusforschung*, hommage ambigu car il n'est pas sûr que son interprétation et son pessimisme culturels ait été endossé par beaucoup dans le monde des politologues. L'éditeur Routledge à Londres lance l'abondante revue *Totalitarian Movements and Political Religions*, périodique créé par Emilio Gentile et Robert Mallett en 2000. «Totalitarisme» passe des Nouveaux philosophes et des historiens du communisme «d'avant la chute» comme Annie Kriegel et Alain Besançon à une «école» historiographique bien organisée, pluridisciplinaire et comparatiste, et résolue à marquer des points, menée par Stéphane Courtois avec Pierre Rigoulot, Bernard Bruneteau & al.

---

<sup>479</sup> Ex. Kuznetsov, Ivan S. *Sovetskii totalitarizm: ocherk psikhistorii*. Novosibirsk: Novosibirskii gos. Universitet, 1995.

L'examen concret de la dimension totalitaire du régime de l'URSS dans la durée ne faisait au reste que s'amorcer et il se prolongera et se renouvellera tard dans le 21<sup>e</sup> siècle à mesure que les archives soviétiques vont continuer à s'ouvrir. Il est loin d'être clos pas plus que n'est achevé le «travail du deuil» qui l'accompagne. Ce n'est que récemment que «le besoin de considérer d'un œil neuf le rapport du communisme au nazisme et au fascisme s'est ... largement imposé, même chez ceux qui mettent encore en doute la valeur heuristique de cette comparaison au regard de son instrumentalisation passée ... Si idéologiquement chargé soit-il dans sa dérivation historique et son usage politique, admet l'historien anglais Ian Kershaw, le concept de totalitarisme a peu de chances d'être évincé.»<sup>480</sup>

Le catégorème permet de comprendre ou aide à comprendre par contraste la démocratie représentative et son évolution. Les démocraties libérales ne proposent ni grand projet mobilisateur, ni promesse ni prophétie, ni harmonie promise ; elles se bornent à gérer en temporisant la coexistence conflictuelle des riches et des pauvres, des dominants, des prospères et des exclus. L'État et le «bras séculier» y ont renoncé à imposer un quelconque unanimisme et à arbitrer entre valeurs individuelles, ils ne proposent aucun but collectif mais prétendent garantir juridiquement le droit individuel à «*Life, Liberty and the pursuit of Happiness*». La politique comme rédemption et moyen de salut, la haine «gnostique» du monde scélérat fondé sur le profit et la concurrence, sur la lutte de tous contre chacun, l'avenir comme promesse assurée et comme réconciliation des hommes, toutes ces «illusions» qui avaient pu séduire des minorités activistes en démocratie se sont dissipées. Cet événement *spirituel* touche à quelque chose de beaucoup plus profond et de plus large que la dissolution des pays du Pacte de Varsovie, quelque chose qui atteint le cœur de la conscience moderne. «C'est de la désagrégation du croyable, bien plus que des démentis infligés par le réel à la croyance que la cause communiste est morte», formule Marcel Gauchet – et tout est ici. Les religions séculières «ont sombré pour avoir été frappées dans leur principe même. ... Il nous est devenu impossible de concevoir le devenir en fonction d'une issue récapitulatrice et réconciliatrice.»<sup>481</sup>

*Totalitarisme* sert ultimement à évoquer quelque chose de précisément non-

---

<sup>480</sup> Kershaw, « Retour sur le totalitarisme. Le nazisme et le stalinisme dans une perspective comparative », in Traverso, *Le Totalitarisme. Le 20<sup>e</sup> siècle en débat*, 850.

<sup>481</sup> Gauchet, *La religion dans la démocratie. Parcours de la laïcité*. Paris: Gallimard, 1998, 28.

conceptuel: à dénommer l'inimaginable et l'inconcevable. La Kolyma ou Auschwitz dépassent les bornes de ce que les philosophes et les clercs au cours des siècles avaient cru reconnaître comme l'extrême de la méchanceté humaine.

Le concept de «totalitarisme» n'a d'intérêt que s'il sert à caractériser par des similitudes *non triviales* et des traits spécifiques des régimes en conflit, mais au-delà de cette comparaison typologique qui pourrait n'aboutir qu'à un *artefact* intemporel, n'est pertinent que s'il contribue à la fois à expliquer des expériences humaines inouïes et à délimiter *a quo & ad quem* une époque, un moment de l'histoire mondiale à travers des systèmes de domination qui lui furent propres et dont les ultimes expressions furent les régimes maoïste et Khmer rouge. En ce sens, on peut soutenir que le concept n'a confirmé sa pertinence et n'est devenu opératoire – tout en réclamant de la souplesse et en demeurant ouvert aux révisions et amendements – que lorsque l'Époque totalitaire ainsi caractérisée et délimitée s'est refermée. «La chouette de Minerve se lève au crépuscule».

Le concept de «totalitarisme» qui a permis la comparaison des grandes tyrannies du 20<sup>e</sup> siècle est cependant en fin de vie utile dans la mesure où il a conduit justement, – tout intention polémique finalement dissipée et la confrontation et comparaison des régimes reconnues heuristiquement légitimes, – à relever et contraster plus de dissemblances que de ressemblances dans les deux régimes réputés par excellence totalitaires, le stalinien et le nazi. «Si la contemporanéité du nazisme et du stalinisme impose de penser l'unité du phénomène totalitaire, reste à comprendre les deux versions qu'il a comportées dans leur différence», conclut sobrement Marcel Gauchet.<sup>482</sup>

Les livres abondent qui comparent nazisme et bolchevisme/stalinisme, qui cherchent à déterminer des causalités et des enchaînements – en intégrant ou non ces régimes affrontés mais semblablement hostiles à la démocratie sous le chef du Totalitarisme. Je pense à *Stalinism and Nazism: Dictatorships in Comparison* d'Ian Kershaw et Moshe Lewin, à *Hitler and Stalin, Parallel Lives* d'Alan Bullock parmi les premiers en anglais. En français on a notamment, sous la direction de Henri Rousso, *Stalinisme et nazisme, histoire et mémoire*

---

<sup>482</sup> *La condition historique. Entretiens avec François Azouvi et Sylvain Piron*. Paris: Stock, 2003.  
↻ Rééd. en format poche. Paris: Gallimard, coll. «Folio. Essais», 2005, 327.

comparées.<sup>483</sup> Cependant les critères classiques (à la Friedrich et Brzezinski) quoique, littéralement entendus, ils s'appliquent sans peine aux deux régimes, ces critères déçoivent à l'usage dans la mesure où, tout pertinents qu'ils sont, ils font plutôt apparaître les multiples différences qui existaient entre deux systèmes voués à un affrontement sans quartier, systèmes qui n'ont eu de commun – ce qui suffit sans doute pour l'indignation morale, mais est un peu court pour l'historien, le politologue et le sociologue – que leur caractère inhumain et sanguinaire et leur haine de la démocratie et des droits «libéraux». C'est précisément parce que les critères politologiques s'appliquent en dépit d'immenses différences qu'ils laissent échapper, qu'ils ont fini par paraître limités en vue de la comparaison elle-même. Il se fait que la comparaison reste surdéterminée par la condamnation morale. Et en matière morale, la seule idée d'avoir à choisir entre les crimes nazis et ceux du stalinisme et d'avoir à les hiérarchiser dans l'horreur est, il va de soi, une idée odieuse. — Il s'agit alors somme toute de dépasser la catégorie, de ne plus s'obnubiler sur elle, mais pour continuer à comparer les deux régimes les plus extrêmes du siècle passé.

J'ai évoqué plus haut l'évolution de Sheila Fitzpatrick, figure éminente naguère du révisionnisme américain, qui s'est ralliée au bout du compte au concept de «révolution par le haut», estimant que le changement en URSS s'est toujours fait sur l'initiative des dirigeants. La comparaison «concrète», loin des spéculations idéaltypiques et des exorcismes, suppose au reste, pense-t-elle, que les historiens de l'Allemagne et de la Russie se connaissent mieux qu'ils ne font. «History has for the most part remained national — and devoid of grand narratives or grand explanations, constatent en 2009 Michael Geyer et Sheila Fitzpatrick. Unfortunately, this leaves us with an empirical history that is, by and large, parochial despite its broader ambitions. There is a price to pay for this self-limitation. With few exceptions, Soviet and German<sup>o</sup> historians have not studied each other's work, although they have eyed each other from a distance, never quite losing the sense and sensibility that in a better and more transparent world, in which everyone knew each other's history, they might actually learn from one another.»<sup>484</sup> Dans leur récent collectif *Beyond Totalitarianism. Stalinism and Nazism Compared*,<sup>485</sup>

---

<sup>483</sup> Bruxelles: Complexe et Institut d'histoire du temps présent, 1999.

<sup>484</sup> *Beyond Totalitarianism*. 9.

<sup>485</sup> Cambridge: Cambridge UP, 2009



Michael Geyer et Sheila Fitzpatrick – qui choisissent de mettre en face l'un de l'autre chapitre après chapitre deux historiens spécialistes de l'un ou de l'autre régime – prennent acte de cette comparaison jusqu'ici déficiente, comparaison trop spéculative qui ne prend de sens qu'en partant d'un troisième terme, la démocratie et l'État de droit, la Société ouverte poppérienne.<sup>486</sup>

C'est le problème des idéaltypes, problème que les épistémologues ne soulignent pas toujours et qui est décisif: une catégorie n'a de sens et ne prend de sens qu'inscrite dans une opposition sémantique généralement binaire dont le terme contraire est partiellement ou entièrement refoulé – ce qui est le cas avec Max Weber: L'«éthique protestante» n'a de sens que dans l'écart et l'opposition qu'elle creuse peu à peu avec l'éthique catholique.

Par ailleurs, depuis les premiers travaux comparatistes, les archives se sont ouvertes, surtout en ce qui concerne le régime communiste, et les livres se sont multipliés. C'est seulement maintenant que la comparaison est rendue possible dans le concret des archives. «The historiography on both regimes has grown quite large — massive and overwhelming for Nazi Germany and growing prodigiously for the Soviet Union — and is generally accessible to researchers. Comparison is now a matter of doing it — and doing it intelligently and productively».<sup>487</sup>

Quant aux débats amers qui ont opposé naguère encore les tenants de Totalitarisme et ceux de Fascisme/antifascisme, ils apparaissent à Geyer et Fitzpatrick comme une chose du passé, une controverse stérile dont la passion aurait dû s'être dissipée avec la fin de la Guerre froide et la disparition des régimes issus de la Révolution bolchevique. Ces débats sont devenus inintelligibles dans leur véhémence et leur intransigeance pinailleuse. «All of this happened not so long ago, écrivent-ils, yet these debates sound as if they occurred on a different planet. ... The debates on fascism and on totalitarianism were part and parcel of a receding world of the twentieth century, which in hindsight appears as tantalizing as it is

---

<sup>486</sup> Jusqu'à récemment, c'était sinon la comparaison du moins la confrontation avec la démocratie, avec les régimes démocratiques concrets et non «idéaux» qui faisait défaut. *L'avènement de la démocratie III: A l'épreuve des totalitarismes. 1914-1974* de Marcel Gauchet vient corriger ceci.

<sup>487</sup> *Beyond Totalitarianism. Stalinism and Nazism Compared*, 2.

remote.»<sup>488</sup> La dissipation, la «démobilisation», la perte d'intérêt de l'historiographie militante de naguère permettent au contraire enfin d'entreprendre sereinement le travail sérieux: «Historians now know a great deal more about Nazism and Stalinism than was ever known before and most of their findings have been tested repeatedly against an ever broader stream of sources. This research-oriented, scholarly community remains, for the most part, in a post-theoretical and post-totalitarian mode.»<sup>489</sup> Geyer et Fitzpatrick proposent dès lors, non pas de repartir à zéro, mais de reposer sereinement et plus «techniquement», non pas en bloc et à travers des conjectures philosophiques, mais dans les détails datés et localisés, selon les épisodes et les époques, la question même de la comparabilité des régimes – sans établir à priori jusqu'où, sur tel et tel thèmes, peut aller la comparaison, en quoi elle sera fructueuse et où devront être marqués des contrastes indépassables:

The basic questions that we are asking are simple ones: Where does a quarter-century or, in any case, more than a decade of research leave us in our understanding of Nazi Germany and Stalinist Russia? Were the two regimes in some important way similar, as so many have thought? Were they, as others have argued, profoundly different? And what would either of these variants entail for our understanding of twentieth-century Europe? Was there a significant relationship, or even mutual dependency, between these two quintessential rogue states of twentieth-century Europe, despite their professed enmity and the monstrous life-and-death struggle in which they engaged? Or were they largely blind to each other, driven forward by their own splendid isolations and cocooned in their respective worldviews, as is suggested by the notion of "Socialism in one country" and the supremacy of Nazi racial views? And if neither holds, what might capture their rise to world-shattering prominence?<sup>490</sup>

- Le concept à force de se banaliser a tendu aussi à se délayer dans des applications de moins en moins contrôlées, appliqué qu'il est – en assumant l'anachronisme – à l'Empire inca, à la Genève de Calvin,

---

<sup>488</sup> Op. Cit., 8.

<sup>489</sup> Ibid.

<sup>490</sup> Op. Cit., 18.

à la république despotique de Cromwell (excellent exemple préfiguré ici, mais les moyens technologiques et policiers en moins), au Massachusetts des puritains non moins qu'au régime islamiste chiite actuel des Ayatollah iraniens. L'empire inca ou la Sparte antique étaient-ils des totalitarismes avant la lettre? On fait plus que frôler ici l'abus de langage sans profit.

Je viens par contre un peu plus bas à la catégorie, certes controversée mais qui se répand de nos jours et avance des arguments assez abondants, du «totalitarisme vert», du totalitarisme islamique, chiite et sunnite. Le régime islamiste iranien dont Khomeini devient le guide suprême en 1979 est susceptible depuis un quart de siècle d'illustrer l'idée de résurgence et de persistance, mais dans un monde géopolitique et une culture très différents.

#### ● Le ventre encore fécond ?

Les deux régimes qualifiés par excellence de «totalitaires», le nazi et le soviétique, ont disparu il y a bien des années, mais leur souvenir hantera encore longtemps l'Occident — et c'est fort bien ainsi. L'idée d'une «parenthèse totalitaire» qui serait à jamais refermée est optimiste et présomptueuse. Au reste pour qui voudrait croire la page tournée, il suffit de noter qu'à la périphérie du Monde occidental prospèrent toujours, si l'on peut dire, des régimes à parti unique se perpétuant par la terreur – de la Syrie à la Corée du Nord – qui satisfont haut la main et un à un, aux critères idéaltypiques fixés jadis par Carl Joachim Friedrich et Zbigniew Brzezinski dans *Totalitarian Dictatorship and Autocracy* – à savoir: une idéologie «totaliste» d'État, un parti unique, une police secrète pleinement développée et trois monopoles: des communications, des armes, et de toutes les organisations civiles, notamment économiques. Il y avait encore de par le monde des régimes génocidaires et quasi-totalitaires à combattre au début du 21<sup>e</sup> siècle, mais cela tendait à se périphériser à la marge du «monde riche», du monde «occidental»: les Ayatollah, Milosevič et ses séides, la famille syrienne des El Assad, Saddam Hussein en étaient les figures. Le cas nord-coréen témoigne d'une persistance en quelque sorte poussée à la perfection du phénomène totalitaire. La République populaire démocratique de Corée (RPDC) se rapproche en effet de l'idéaltype. Quoiqu'un totalitarisme dynastique est un

avatar inopiné qui n'avait été prévu par aucun des «classiques»!<sup>491</sup>

Les ci-devant régimes totalitaires «rouges», la Russie de Poutine et la Chine de Xi conservent, au service d'une sorte de libéralisme manchestérien corrompu, couplé à un État policier et répressif, des rémanences de moyens totalitaires que dénoncent, impuissants, les rares défenseurs de la démocratie et des droits dans ces pays. Homme d'État à la retraite, Mikhaïl Gorbatchev associe la formation politique *Russie unie* de Vladimir Poutine aux pires aspects du Parti communiste, ce parti qu'il a dirigé et contribué à faire chuter: «C'est un parti de bureaucrates et une version en pire du PC de l'Union soviétique (PCUS) », qui n'hésite pas à utiliser des portraits de Staline comme matériel de campagne. Gorbatchev «ajoute que la Russie est aujourd'hui un pays où on «ne peut pas dire que le parlement est indépendant du pouvoir exécutif», pas plus que «la justice n'est conforme à la définition qu'en donne la Constitution».

Une page tournée? L'histoire totalitaire n'est pas achevée, parce que la *matrice* en est intacte, elle est encore «féconde», selon la formule brechtienne.<sup>492</sup> Le spectre hante toujours l'Europe comme une virtualité refoulée mais latente. C'est ce que soutient Alain Brossat qui invite à revenir à Hannah Arendt et sa mise en cause de toute la modernité. «La perception du totalitaire comme temps échu, page tournée, se prolonge en sensation sécurisante d'un présent démocratique garanti comme espace-temps pacifié, ré-humanisé, reconduit à la civilisation. Le présent se figure comme zone d'immunité et ordre devant être défendu contre toutes les figures du retour du totalitaire. Le souvenir de la catastrophe totalitaire se dissocie de la constitution démocratique restaurée pour devenir cet épouvantail destiné à compenser les déficits de légitimité du démocratique «réellement existant». L'approche proposée par Hannah Arendt du temps de la modernité brisé par l'irruption des régimes totalitaires récuse absolument cette perception des camps (de la violence totalitaire, de l'Extrême) comme parenthèse close et «dépassée» par la reprise de l'histoire intelligible et régulée. Elle installe au

---

<sup>491</sup> Avant sa destitution, Nicolae Ceaușescu, le « Génie des Carpates » ou le « Danube de la pensée » préparait aussi sa succession pour son fils. Il est vrai qu'après 1971, le Conducator commença à imiter en tout la dictature nord-coréenne, influencé qu'il était par la « philosophie du Juche » du président Kim Il-sung.

<sup>492</sup> Brossat, Alain. *L'épreuve du désastre. Le 20e siècle et les camps*. Paris: Albin Michel, 1996. 63.

cœur de sa perspective le caractère irrévocable de la brèche entre le passé et l'avenir — le présent comme brèche sans cesse reconduite. Il y a, dans la façon dont le paroxysme totalitaire nous arrache à la tradition, dont il la repousse dans un passé devenu inintelligible et impraticable, une violence irréparable qui est infligée à notre condition historique et à nos capacités d'intellection de l'histoire. Il y a, dans l'apocalypse totalitaire et les phénomènes qui la précèdent (transformation des classes en masse, destruction des espaces politiques, triomphe de l'idéologie sur la pensée, abolition progressive du principe de réalité) un facteur inaugural — entendu dans un sens purement négatif, une origine, une ouverture, une plaie qui ne se referme pas.»<sup>493</sup> Brossat revient sur le critère-clé d'Arendt: «La constance du camp dans le filigrane de toute l'histoire du 20<sup>e</sup> siècle (1901, premiers camps anglais en Afrique australe), nous contraint à congédier provisoirement le «ou bien»/«ou bien» démocratique/totalitaire et à diagnostiquer dans cette permanence le symptôme d'une irréversibilité qui polémique violemment contre les pronostics, voire les «promesses» de Kant et de Tocqueville.»<sup>494</sup> Pour Delestre et Lévy dans *Penser les totalitarismes*, ce n'est pas fini et cela ne finira pas car la séduction totalitaire est inhérente à la modernité, elle continuera à s'exercer fût-ce sous des expressions moins étendues et moins spectaculaires dans l'inhumain. Il suffit de regarder le monde alentours d'un regard lucide pour s'en persuader:

Savoir si le totalitarisme est mort, c'est savoir si ses charmes ont cessé de plaire. Or ils sont toujours là. Il faut donc continuer de les redouter et les combattre. D'autant que l'on constate l'incapacité (croissante?) de l'idéal démocratique à galvaniser les larges masses en dehors du monde occidental et, au sein de ce dernier, la montée régulière de l'abstentionnisme, sans parler du désintérêt pour la politique et du mépris en général pour les hommes politiques, voire éventuellement de la lassitude pour la démocratie. Les groupes totalitaires (de masse) naissent de l'insigne fragilité de l'individu (pris en groupe), c'est-à-dire de sa tendance dominante, sur certains plans, à la soif de pouvoir (même s'il ne s'agit que d'une simple parcelle d'autorité à contrôler), au mimétisme, à la fusion, à la surenchère, à la rivalité et aussi à l'obéissance, à la démission, au refus (ou à l'incapacité?) de voir certaines réalités le concernant ou concernant

---

<sup>493</sup> Brossat, *ibid.*, 64-5.

<sup>494</sup> *Ibid.*, 405.

le groupe auquel il adhère, à la veulerie, bref au désir de s'en remettre à d'autres pour prendre en charge sa destinée quel qu'en soit le prix à payer. Le contexte pris au sens large, quand il est favorable, permet une réceptivité affective.<sup>495</sup>

Alors? Une catégorie toujours active? Le qualificatif a été collé au tournant du siècle au régime de «nettoyage ethnique» de Slobodan Milosevič en Serbie. Les Occidentaux ne firent pas seulement du Serbe Slobodan Milošević un clone balkanique attardé de Hitler, ils ont vu dans le leader serbe le cas-type édifiant d'un ancien communiste devenu sans aucun effort un nationaliste génocidaire. Milosevič était la cible idéale, «le bouc émissaire parfait pour le camp de la civilisation: en passant d'un totalitarisme à l'autre, il est la synthèse de l'horreur.»<sup>496</sup> Les cas abondent d'anciens *apparatchiks* d'Europe de l'est recyclés après 1989 sans transition en tyrans ultra-nationalistes – cas qui comportent un indice en faveur de l'idée d'une persistance de l'«esprit totalitaire» indifférente aux oppositions gauche/droite. La catégorie est en tout cas d'application fréquente aux «survivances staliniennes», à la Corée du Nord, à la Turkménie de Saparmourat Niazov et autres régimes à poigne d'Asie centrale, au Belarus de Loukatchenko, mais aussi au régime ba'asiste de Saddam Hussein en Iraq lequel présentait, de fait, les caractères requis par la définition classique – s'il est permis, au décri de de toute rectitude politique, de l'appliquer au ci-devant Tiers monde, éternelle «victime» de l'impérialisme yankee.

— Destinée du *modèle* soviétique dans les pays du Tiers-monde

Le système soviétique a inspiré dans les années 1950 et 1960 nombre de mouvements de libération contre l'oppression coloniale dans ce qui va se dénommer le Tiers-monde. Ledit modèle soviétique, du temps de Staline et après lui, avec l'URSS appréciée comme alliée naturelle des peuples en lutte contre l'impérialisme «occidental», était beaucoup plus inspirant avec son volontarisme planiste que le modèle «anglo-saxon» de la démocratie parlementaire pluraliste et de l'État de droit: ceux-ci ne s'implantent

---

<sup>495</sup> Delestre et Lévy, op.cit., 321.

<sup>496</sup> E. Husson in: [www.libertepolitique.com /les-extraits-de-la-revue-liberte-politique /4332](http://www.libertepolitique.com/les-extraits-de-la-revue-liberte-politique/4332)

durablement que dans l'Inde et en Israël.<sup>497</sup> L'URSS semblait, pour qui accordait foi à sa propagande, accumuler les succès économiques et promettre, grâce à un État fort et de grandes politiques à poigne, à qui émulerait son modèle, un progrès productiviste nécessaire à des pays nouveaux enlisés dans la misère du sous-développement.

Aucun des régimes de ces pays devenus indépendants il y a un demi-siècle ne peut être qualifié de totalitaires; ils relèvent de la vaste catégorie intermédiaire des régimes *autoritaires* de divers acabits lesquels, en fait, prédominent en nombre sur la planète, aujourd'hui comme jadis.<sup>498</sup>

Les régimes de ces nouveaux États, qu'ils se réclamaient oratoirement du marxisme ou de quelque formule tiers-mondiste hybride, ont donc tous adopté plusieurs éléments empruntés à l'URSS (ou à ce que sa propagande leur figurait de succès prometteurs), tout en adaptant au «terrain» local des versions atténuées pour des régimes souvent militaires, toujours autoritaires qui n'avaient pas les moyens de leurs ambitions productivistes, ni une volonté de fuite en avant aussi inflexible que les bolcheviks naguère. Les composantes-clés récurrentes empruntées à l'URSS étaient: une idéologie officielle plus ou moins élaborée, nationaliste et socialisante en une combinaison variable, un Parti unique, des élections-plébiscites permettant le maintien indéfini au pouvoir de la classe régnante issue «des luttes», l'embrigadement de la jeunesse, la nationalisation des ressources naturelles et des (rares) industries rentables, un effort de planification et une économie dirigée.

Le concept de *Ideological One-party States* élaboré par Paul Brooker permet d'inclure et de comparer les dictatures post-1950 des Nasser, N'Krumah, Sékou Touré et tant d'autres, avec leur inspiration «socialisante» censées «non alignées».<sup>499</sup> Une mentalité de caste unit la classe régnante – mais la stabilité du pouvoir est entrecoupée de règlements de comptes et de putsch – plutôt qu'une solidarité conspiratrice et doctrinale. Le tyran «ordinaire» ne se réclame pas d'une mission à laquelle il serait censé croire et faire croire: il

---

<sup>497</sup> Au Nigéria et dans quelques autres pays du ci-devant Empire britannique aussi.

<sup>498</sup> Je rappelle les travaux de Juan Linz dont *Régimes totalitaires et autoritaires*. Préf. de Guy Hermet. Paris: Armand Colin, 2006.

<sup>499</sup> *Twentieth-Century Dictatorships: The Ideological One-party States*. Basingstoke: Macmillan, 1995.

mène la grande vie et se remplit les poches et celles de ses obligés. Il n'en manque pas d'exemples de ce type «sultanique». Les régimes à parti unique sont au contraire régis par une camarilla composée d'anciens militants-combattants issus de la clandestinité, qui accaparent le pouvoir. Ils se rapprochent à ce titre – mais en en restant loin néanmoins faute de moyens – de l'idéaltype totalitaire.

Ces régimes issus d'un combat d'émancipation avaient emprunté également – au cours de la lutte initiale à tout le moins et fût-ce pour atténuer et adultérer ce discours d'origine «occidentale» venus au pouvoir – une rhétorique laïque, universaliste, égalitaire (féministe aussi quoique d'emblée dans de certaines limites tenant aux mœurs et mentalités «nationales»), rhétorique agrémentée de références marxisantes parfois mêlées à des évocations religieuses susceptibles d'inspirer «le peuple».

Hybride et réticente ou non, l'idéologie séculière et égalitaire officielle allait justifier d'abord et permettre, à l'aide d'une police d'État calquée sur les KGB et autres organes de «sécurité» d'État, de réprimer les «archaïques» mouvements religieux locaux aussi bien que les minorités ethniques (toujours présentes dans ces pays artificiels et hétérogènes) au profit d'une Nation unitaire à constituer et largement illusoire.

Il se fait toutefois que ces régimes, qui se montreront incompetents, inefficaces, corrompus, ont dû faire face d'une part aux dites minorités «nationales», linguistiques ou religieuses, qui résistaient aux tentatives d'imposition d'une identité unanimiste, mais surtout, au bout de quelques années, ranimées et portées par les déceptions mêmes de la masse, à des résurgences de plus en plus fortes de fondamentalismes, d'intégrismes religieux que, ni les accommodements et les compromis, ni la répression aveugle ne parvinrent à brider et qui tous sont parvenus à déstabiliser ces États dictatoriaux impuissants à assurer le développement et à apporter le bonheur promis.

Les régimes «autoritaires» du ci-devant Tiers monde, ni démocratiques, ni totalitaires, ne vont pas «jusqu'au bout» de la répression et de la terreur. Ils n'en ont pas les moyens techniques en général et tombent vite dans la phase de stagnation corrompue qui les rend vulnérables aux mouvements «populaires» qui se réclament d'une Révélation, d'une Transcendance religieuse inséparable de l'identité nationale dont l'État même se réclame.



Celui-ci – en peine de maintenir l'ordre et de réaliser la croissance – se trouve alors en porte à faux.

J'ai évoqué en contraste les rares démocraties pluralistes nées dans les années 1950 – l'Inde et Israël au premier rang. Il se fait que, dans ces pays aussi cependant, les fondamentalismes et fanatismes religieux, après une période de latence, ont tous repris du poil de la bête ; l'intolérance violente et divinement inspirée de leurs minorités agissantes menace la paix sociale et ce qui subsiste de laïcité et de respect des libertés.

Quelques politologues ont pu parler dans ce contexte du Tiers-monde, de «totalitarismes tropicaux» apparus dans la seconde moitié du siècle écoulé, mais on voit bien ce qui fait défaut à ces dictatures exotiques: dans les régimes antillais des Trujillo, des Duvalier, on a bien la terreur, le chaos et la corruption – mais pas même la très relative capacité organisatrice et productiviste des totalitarismes idéaltypiques !

— Le totalitarisme vert

C'est à l'islamisme sous ses diverses expressions – mouvements et régimes – que je viens dans la mesure où le vocabulaire et la catégorisation *totalitaire* sont de plus en plus souvent convoqués, y compris par quelques bons esprits, pour rendre raison de leur montée en puissance et de leurs visées. En Europe, le totalitarisme appartient au passé, mais ailleurs dans le monde, il étend son emprise, conjecture l'Américain Anthony J. Gregor qui se rapporte aux pays d'Islam.<sup>500</sup> C'est en effet, le monde arabo-musulman qui fait l'objet de nos jours de nombreux essais alarmés qui réactivent et transposent la catégorie à un autre monde géopolitique.

L'islamisme apparaît comme une réaction véhémement à une modernité portée par l'Occident colonialiste et impérialiste, modernité que beaucoup de musulmans perçoivent de façon ambivalente comme une agression contre leurs traditions, une source de dégoût – en même qu'une source d'envie inaccessible et de ressentiment. L'islamisme se déchaîne contre les idées «dépravées» occidentales, irrégieuses, individualistes, matérialistes, permissives, mais, tout aussi bien et tout d'un tenant, contre l'éthos

---

<sup>500</sup> *Marxism, Fascism and Totalitarianism, Chapters in the Intellectual History of Radicalism.* Stanford: Stanford UP, 2009. 315.

productiviste et créatif et contre les valeurs démocratiques égalitaires dont l'imposition et le succès accompagnent la modernité occidentale et en ont conditionné les progrès. Contre la perception horrifiée de la sécularisation occidentale, ces mouvements et régimes prétendent accomplir ou ré-établir une fusion complète du religieux et du politique – c'est en quoi ils évoquent les totalitarismes de naguère.

La qualification d'«islamo-fascisme» dont j'ai traité au volume I m'a semblé défendable et fondée factuellement. Sa généalogie même le confirme en rattachant l'idéologie à son inspiration fasciste occidentale. On ne doit pas ignorer que Hassan el-Banna,<sup>501</sup> que Sayid Qotb et les Frères musulmans dès les années 1920 ont expressément tiré leur inspiration du fascisme italien avec une même volonté de réagir à la décadence «occidentale», à savoir à la modernité rationaliste et démocratique et aux odieux droits de l'individu en s'efforçant de recréer réactivement une Communauté «sans couture». El-Banna voulait lutter contre l'emprise laïque importée en Orient. Il s'opposait à la conception exclusivement spiritualiste de l'Islam. La *Oumma* devait avoir une dimension politique et c'est cette communauté indivise de croyants qu'il fallait rétablir. Il souhaitait restaurer le califat et comptait sur des minorités agissantes. L'apologie de la violence, de la mort et du martyr s'exprime partout dans ses écrits. Paul Berman, un des piliers de la revue de la gauche critique U. S., *Dissent*, a été lire les livres de doctrine de El-Banna et de Sayyid Qutb.<sup>502</sup> Il a consacré un essai informé en 2002, *Terror and Liberalism* à démontrer que l'ennemi des démocraties au 21<sup>e</sup> siècle est non pas le Monde arabe, mais précisément le totalitarisme éternel, «le même qui ensanglanta l'Europe du 20<sup>e</sup> siècle» et qui revient aujourd'hui «repeint aux couleurs du nationalisme arabe ou de l'islamisme.» Berman désigne des responsables parmi nous, en Occident, des complices à tout le moins de la montée du terrorisme: il s'en prend à une gauche qui, dans sa ferveur anti-impérialiste et son «angélisme» dénégateur, a perdu la capacité de regarder sobrement le cours des événements, d'appeler les choses par leur nom, de désigner le «totalitarisme» quand il se manifeste à l'évidence:

---

<sup>501</sup> Hassan el-Banna, assassiné le 12 février 1949, est un instituteur égyptien fondateur des Frères musulmans. Il est le grand-père de Tariq Ramadan.

<sup>502</sup> On écrit aussi Sayyid Qoutb, – né en 1906, au sud de l'Egypte, exécuté par pendaison le 29 août 1966. C'était un poète et essayiste, membre des Frères musulmans. Durant ses années de prison, il termine la rédaction du livre qui fera sa notoriété, *Fi Zilaal Al-Quraan* (Sous l'ombre du Coran).

Nous sommes, écrit-il, assaillis par des terroristes issus des mouvements totalitaires musulmans, qui ont déjà fait un nombre de victimes ahurissant, la plupart dans des pays musulmans, mais aussi ailleurs. Que nous aura-t-il fallu pour que ces terroristes prospèrent? Il aura fallu un manque abyssal de volonté politique et d'imagination au sein du monde musulman. Il nous aura fallu une absence de curiosité quasi délibérée pour les erreurs commises par d'autres dans le reste du monde — l'absence de curiosité qui nous a permis de supposer que le totalitarisme avait été vaincu, alors même qu'il atteignait à nouveau son zénith. Il nous aura fallu prendre sans modération nos désirs pour des réalités — avec cette foi simpliste en un monde rationnel qui, par son incapacité à comprendre la réalité, aura été la première à ouvrir la porte aux mouvements totalitaires.<sup>503</sup>

Clifford Geertz, anthropologue américain notoire, qui a étudié les sociétés balinaise et javanaise et fait plusieurs séjours à Séfrou, dans l'Atlas marocain, a avancé et argumenté de son côté la catégorie de «Totalitarian Islamic fundamentalists». Les États islamistes contemporains offrent en effet les principales caractéristiques «formelles» du totalitarisme défini dans les années 1950, «en particulier une dimension idéocratique, un projet d'expansion, la militarisation de la société, la privation des libertés individuelles et le recours à la terreur.»<sup>504</sup>

Dès les années 1920-30 – et plus tard, dans les années 1950 chez un Jules Monnerot<sup>505</sup> – le rapprochement savant Islam-nazisme et Islam-stalinisme a été fréquemment fait, mais c'était *dans l'autre sens*. Les totalitarismes émergeant et conquérants de gauche et de droite ont été perçus comme l'irruption de quelque chose d'«oriental» et de «djihadiste», d'étranger à l'Occident séculier, censé tolérant et rationaliste. Bertrand Russell le premier, en 1920, a rapproché spécialement et explicitement le bolchevisme, du fanatisme duquel il n'attendait d'emblée rien de bon, de l'Islam. Le philosophe rationaliste s'évertuait à trouver une analogie historique adéquate

---

<sup>503</sup> Berman, Paul. *Terror and Liberalism*. New York: Norton, 2003. Trad. *Les habits neufs de la terreur*. Préf. Pascal Bruckner. Paris: Hachette, 2004. 248.

<sup>504</sup> Taguieff, Pierre-André. *Les contre-réactionnaires. Le progressisme entre illusion et imposture*. Paris: Denoël, 2007, 406.

<sup>505</sup> Monnerot, *Sociologie de la révolution, mythologies politiques du 20<sup>e</sup> siècle, marxistes-léninistes et fascistes, la nouvelle stratégie révolutionnaire*. Paris: Fayard, 1969.

pour dépeindre les Bolcheviks: les hommes du Directoire, les Puritains de Cromwell...? L'Islam de Mahomet finalement le retient: il leur attribue «a state of mind not unlike that of the early successors of Mahomet».<sup>506</sup>

Jules Monnerot, co-fondateur du Collège de sociologie avec Roger Caillois et Georges Bataille, s'est consacré dans les années 1950 et 1960 à une suite d'études sur la sociologie du communisme, de la révolution et du fascisme. En 1949 paraît la *Sociologie du communisme*, gros ouvrage qui analyse le communisme comme une «religion séculière» dont la prétention à l'omniscience est un trait typique de même que l'imperméabilité aux démentis de l'expérience.<sup>507</sup> L'Islam de Mahomet, pense Monnerot, a inventé le modèle d'une société où le politique et le sacré sont confondus et qui par là est analogue à la conception communiste et le vrai précurseur de celle-ci. L'analogie entre l'Islam et le communisme sous-tend tout le livre, elle est au cœur de la troisième partie, la plus longue. Monnerot y affirme que Moscou est dans les années 1950 l'équivalent de La Mecque et que Staline est le calife du Kremlin. Ainsi, écrit-il, «de manière assez comparable à ce qui se produisit lors de l'apparition de l'Islam, le communisme se présente à la fois comme religion séculière et comme État universel».

Une foi fanatique, dogmatique et intolérante prête à sacrifier sa vie et celle des autres pour une cause sainte: ces traits semblent décrire le stalinien, le fasciste, non moins que l'islamiste, aujourd'hui comme jadis, et de fait, dès les années 1920, la comparaison du bolchevisme conquérant avec l'Islam a tenté à titre suggestif quelques bons esprit. Les États islamistes contemporains présentent en effet les principales caractéristiques «formelles» du fascisme et du totalitarisme tel que défini dans les années 1950, «en particulier une dimension idéocratique, un projet d'expansion, la militarisation de la société, la privation des libertés individuelles et le recours

---

<sup>506</sup> Russell, *The Practice and Theory of Bolshevism*. London: Allen & Unwin, 1920. 22.

<sup>507</sup> Monnerot, *Sociologie du communisme*. Paris: Gallimard, 1949. Suivi de *Sociologie de la révolution, mythologies politiques du XX<sup>e</sup> siècle, marxistes-léninistes et fascistes, la nouvelle stratégie révolutionnaire*. Paris: Fayard, 1969. Réédition avec d'autres ouvrages: *Sociologie du communisme. Échec d'une tentative religieuse au 20<sup>e</sup> siècle*. Paris: Trident, 2004-2005. Le vieux Monnerot a abouti au Front national dans les dernières années de sa vie. Voir Jean-Michel Heimonet, *Jules Monnerot ou la démission critique 1932-1990 : trajet d'un intellectuel vers le fascisme*. Paris: Kimé, 1993.

à la terreur.»<sup>508</sup> Califat islamique sunnite à établir par tous les moyens et régime des Mollahs chi'ites sont les deux faces de Janus du totalitarisme islamiste.

Si pourtant il s'agit de sobrement comparer et de distinguer, Anthony Gregor a raison de noter que ce prétendu totalitarisme extra-européen est à l'opposé du productivisme et du volontarisme modernisateurs des totalitarismes de jadis et qu'il ne doit rien à ce titre aux idéologies qui furent celles des «Incroyants»... «Radical Islamist movements, assuming some of the features of totalitarianism, do not trace their origins, however remote, to Fascism or Marxism. Their concern is not with productive systems or developing economies. Theirs is a preoccupation with the restoration of an archaic order of agrarian and nomadic religiosity.»<sup>509</sup> Mais le contexte culturel et géopolitique est tout différent. Le potentiel totalitaire de ces régimes est tout à fait opposé au productivisme et aux Grandes politiques de développement des totalitarismes européens. L'Islamisme ne doit rien à ce titre aux idéologies qui furent celles des «Incroyants»: «Radical Islamist movements, assuming some of the features of totalitarianism, do not trace their origins, however remote, to Fascism or Marxism. Their concern is not with productive systems or developing economies. Theirs is a preoccupation with the restoration of an archaic order of agrarian and nomadic religiosity.»<sup>510</sup>

Certains intellectuels britanniques comme Salman Rushdie ou Jack Straw mettent en garde non sans effroi depuis plusieurs années envers le «totalitarisme islamiste», le «nouveau totalitarisme» menaçant.

En français, Alexandre Del Valle a publié en 2002 *Le totalitarisme islamiste à l'assaut des démocraties*.<sup>511</sup> L'idée centrale de cet essai est que l'islamisme n'est

---

<sup>508</sup> Taguieff, *Les contre-réactionnaires*, 406.

<sup>509</sup> *Marxism, Fascism and Totalitarianism, Chapters in the Intellectual History of Radicalism*. Stanford: Stanford UP, 2009. 315.

<sup>510</sup> *Marxism, Fascism and Totalitarianism, Chapters in the Intellectual History of Radicalism*. Stanford: Stanford UP, 2009. 315.

<sup>511</sup> L'auteur concluait en termes alarmistes : «Le masochisme collectif des démocraties pluralistes occidentales,... fruit direct de leur propension à douter d'elles-mêmes et de leur civilisation, à s'autoflageller continuellement, ne constituerait-il pas finalement une irrésistible incitation au dévouement des pulsions agressives et sadiques du totalitarisme (à suivre...)»

pas un simple intégrisme religieux mais bien un totalitarisme expansionniste s'appuyant sur le fondamentalisme et menaçant le monde alentours. Tous les paramètres jadis énumérés par Arendt et Aron pour le totalitarisme sont au rendez-vous et répondent au centuple.<sup>512</sup> Alexandre Del Valle décrit en historien informé ce qu'il perçoit comme les étapes de la radicalisation intégriste du monde arabo-musulman et de la Turquie post-kémaliste. Del Valle est régulièrement accusé à ces titres d'islamophobie et traité de rhéteur qui récupérerait la vieille catégorie «totalitaire» pour diaboliser une pacifique religion.

À maints égards, n'hésite-t-il pas à exprimer, l'Islamisme est le digne successeur du nazisme. Les convergences sont proprement frappantes : même embrigadement de la jeunesse, même idéologie de guerre permanente et exterminatrice, mêmes méthodes de manipulation des foules, même complexe «d'humiliation», même mariage entre les élites scientifiques fanatisées et les marginaux désœuvrés ou autres exclus du système, séduits puis recrutés, même culte de la mort, mêmes conceptions paranoïaques du monde et même judéophobie obsessionnelle.<sup>513</sup>

En France encore, en mars 2006, une revue de politique internationale a été lancée par les éditions Denoël, *Le Meilleur des mondes*. Aujourd'hui disparue, elle revendiquait «l'héritage politique, intellectuel et moral du courant antitotalitaire» et elle avait les mouvements et régimes islamistes dans sa ligne de mire à titre d'héritiers directs du totalitarisme censé anéanti en Occident. Dans ses éditoriaux, elle amalgamait la lutte contre le communisme au temps de la Guerre froide et le combat actuel contre l'islamisme, déplorant que la France, notamment la France de gauche, ait montré et continue à montrer de la complaisance pour chacun de ces mouvements successivement.

«Totalitarisme vert» est attesté dans ce discours alarmiste que les belles âmes

---

<sup>511</sup> (...suite)

islamiste ?» 453. – Alexandre del Valle est le pseudonyme d'un essayiste franco-italien, chercheur, consultant international et éditorialiste à *France-Soir*, puis à *Atlantico*.

<sup>512</sup> L'auteur les passe en revue pp. 85-6.

<sup>513</sup> 93– et voir le compte rendu de Pierre Radcliffe, *Islamisme, nouveau*: [pratclif.com/islamism/totalitarisme.htm](http://pratclif.com/islamism/totalitarisme.htm). «Dans les représentations islamistes, une place prépondérante est réservée aux juifs, boucs émissaires et ennemis symboliques privilégiés.» 100.

dénoncent comme «islamophobe». La qualification de «totalitaire» pour étiqueter les mouvements islamistes et leurs accès de barbarie s'est répandue dans la grande presse. Je cite *France-Soir*:

Manhattan, Djerba, Karachi, Tel Aviv, Bali... Combien de nouvelles manifestations de barbarie verte devront-elles se produire avant que les consciences démocratiques cessent de définir l'islamisme comme un simple « intégrisme » comparable aux « autres intégrismes juif et chrétien » et admettent enfin que l'islamisme est une « idéologie de destruction de masse », un nouveau fascisme, la plus actuelle et la plus terrible incarnation du phénomène totalitaire après la déconfiture des totalitarismes nazi et stalinien ?<sup>514</sup>

À la même période du début de ce siècle, l'hebdomadaire satirique français *Charlie Hebdo* qui avait repris les «blasphématoires» caricatures de Mahomet diffusées initialement dans le journal danois *Jyllands Posten* publie un manifeste intitulé «Ensemble contre le nouveau totalitarisme». On y lit ceci: « Après avoir vaincu le fascisme, le nazisme, et le stalinisme, le monde fait face à une nouvelle menace globale de type totalitaire : l'islamisme. »<sup>515</sup> *Charlie-Hebdo* a publié le 1er mars 2006 un manifeste de douze intellectuels, dont Salman Rushdie, Taslima Nasreen, Ayaan Hirsi Ali, Antoine Sfeir (directeur de la revue *Les Cahiers de l'Orient*) et Bernard-Henri Levy, intitulé «Ensemble contre le nouveau totalitarisme, l'islamisme». «Après avoir vaincu le fascisme, le nazisme et le stalinisme, le monde fait face à une nouvelle menace globale de type totalitaire: l'islamisme. Nous, écrivains, journalistes, intellectuels, appelons à la résistance au totalitarisme religieux et à la promotion de la liberté, de l'égalité des chances et de la laïcité pour tous.» Les journalistes de *Charlie Hebdo* ont payé de leur vie en janvier 2015 leurs «blasphèmes» envers le Prophète.

- Un mot au passage sur la genèse du mot d'«islamophobie» : c'est un mot forgé par les intégristes iraniens à la fin des années 1970 pour contrer les critiques de féministes américaines. Ce néologisme flou (la cible en est à géométrie variable) et fallacieux d'«islamophobie», calqué sur xénophobie et judéophobie, a pour but exorbitant de faire

---

<sup>514</sup> «Le totalitarisme islamiste ou le nouveau nazisme vert» par Alexandre del Valle, 20/11/2002.

<sup>515</sup> 1<sup>er</sup> mars 2006.

de l'Islam un objet intouchable sous peine d'être accusé de racisme. Cette création, «digne des propagandes totalitaires, entretient une confusion délibérée entre une religion, système de piété spécifique, et les fidèles de toutes origines qui y adhèrent. Or, une confession n'est pas une race, pas plus que ne l'est une idéologie séculière.»<sup>516</sup> Une croyance religieuse est une conviction idéologique parmi d'autres pour ceux qui n'en partagent pas le caractère sacré et qui la jugent avec leurs seules «lumières naturelles» dans ses dogmes et les règles civiques et morales qu'elle prône.

### ● Lorsque tout est fini : mélancolie et inquiétude démocratiques

La démocratie, non comme une notion abstraite et idéalisée, mais comme une dynamique historique concrète et complexe, ne se prête pas plus à une évaluation manichéenne qu'elle ne se prête à des conjectures téléologiques, historicistes ou éthiques. La démocratie empirique avec la tension qui est en elle entre libertés individuelles et expression de la volonté générale est toujours «en crise» parce qu'elle déçoit toujours l'idéal démocratique. Marcel Gauchet s'inquiète de la démocratie actuelle qui ne maintient pas l'équilibre, qui «sacralise à ce point les droits des individus qu'elle sape la possibilité de leur conversion en puissance collective.»<sup>517</sup>

La démocratie, avec sa dépendances aux riches et puissants de ce monde, son égalité toujours différée, son suffrage manipulé, ses lourdeurs étatiques, ses progrès partiels et sa providence chiche, est liée au marché capitaliste mais elle l'est comme un *correctif*. Correctif indispensable puisqu'il s'agit d'humaniser et de réguler une machine anarchique qui a besoin d'ordre sécurisant et de compassion pour se rendre tolérable au personnel humain qui la fait fonctionner. À ce titre, la démocratie est indispensable tant qu'elle reste sous surveillance, parce qu'elle procure au Marché quelque chose qui lui est à la fois nécessaire comme l'huile dans les engrenages — et qu'étant contraire à sa nature, il ne saurait lui-même procurer. L'État démocratique-providentiel a suivi pas à pas la croissance économique produite par le

---

<sup>516</sup> «L'invention de l'islamophobie», Pascal Bruckner, *Libération*, 23 Novembre 2010. — Les lexicographes montrent que le mot est apparu ici et là depuis les années 1920, oublié et puis revivifié. Mais il ne prend un essor et un sens idéologique et activiste défini et marqué qu'avec le 21<sup>e</sup> siècle.

<sup>517</sup> Gauchet, *La démocratie contre elle-même*. Paris: Gallimard, 2002, xxviii.



capitalisme depuis la révolution industrielle, le développement asymptotique de la productivité de l'Occident, l'abondance, l'immense progression de la consommation et de l'emploi au cours des Trente glorieuses notamment qui a permis au féminisme de s'affirmer par l'absorption, par l'intégration des femmes à tous les niveaux dans le marché de l'emploi, et ce, faut-il le dire, non par grandeur d'âme mais en raison de besoins accrus.

L'esprit totalitaire, l'anti-morale totalitaires se sont dissous à la fin du siècle sans laisser guère de trace en Occident.<sup>518</sup> La débandade finale de l'idée communiste, apparemment indexée sur la dissolution en forme de sauve-qui-peut des régimes issus de la Révolution d'Octobre a entraîné dans son sillage la dissolution de visions du monde, de manières de sentir et de penser de longue durée et bien plus longue portée. Ce sont elles que recense le chapitre 5. L'historien des idées doit montrer l'effondrement à la fin du siècle vingt, *concomitant* de la Chute du Mur de Berlin et de la disparition des régimes issus de la Révolution bolchevique, mais pas nécessairement causé par cet événement massif, l'effondrement et la dévaluation des idées de progrès et de perfectionnement de l'humanité nées au siècle des Lumières, de l'idée de «justice sociale», des tableaux de communauté harmonieuse et des grands remèdes aux maux de la société – finalement *l'effacement* même de l'avenir, pour reprendre la formule et le titre de Taguieff.

Le travail de deuil idéologique après 1991 a été d'un pays à l'autre inégalement exigeant et pénible.<sup>519</sup> «Le marxisme-léninisme ... n'a jamais pris racine dans les îles Britanniques où en Scandinavie. Il ne s'est jamais relevé du nazisme et de la Seconde Guerre mondiale en RFA. Il a fleuri en Espagne, mais y a été gravement atteint par le drame de la guerre civile. Il a prospéré en Italie et en France, surtout, à l'occasion de la Résistance, et c'est dans ces deux pays — avec leurs îlots de famille communautaire exogame, leur religion catholique, leur essor industriel — qu'il a influencé pendant près de vingt-cinq ans la majorité des intellectuels. Non sans peser sur les débats idéologiques là où il n'était accepté que par une fraction infime des

---

<sup>518</sup> Vladimir Tismeaneanu, *Noaptea totalitare. Crepusculul ideologiilor radicale în secolul 20*. București: Athena, 1995.

<sup>519</sup> Cf. Bowd, Gavin. *L'interminable enterrement: le communisme et les intellectuels français depuis 1956*. Paris: Digraphe, 1999. Et Alain Brossat, *Un communisme insupportable: discours, figures, traces*. Paris: L'Harmattan, 1997.

Les ruines parcourues par les essayistes contestataires du cours des choses actuel qu'ils qualifient de «néolibéral» sont des ruines *d'idéologies*. Ce qui les attriste, ce n'est pas le réel qui s'effondre ni la société qui se désagrège, mais d'ultimes illusions qui s'envolent – et le choc de la désillusion pour plus d'un fut bien tardif: les mauvaises nouvelles sur l'évolution de l'URSS ont mis le temps de deux générations à pénétrer la conscience intellectuelle de la gauche française.

Fin de l'esprit d'utopie et de tout historicisme, de tout «millénarisme» politique? Oui très probablement, – du moins dévaluation prononcée de ces phénomènes qui ont accompagné les deux siècles de la modernité. «For the first time in two centuries, exprime Martin Malia qui va ici à l'essentiel, the world is *without any ongoing utopia*».<sup>521</sup> «L'avenir restera sans visage», renchérit Marcel Gauchet qui semble satisfait de cette sobriété désenchantée venue sur le tard.<sup>522</sup> Francis Fukuyama a annoncé en 1992 la «Fin de l'histoire». Une telle formule, naïve si elle était entendue littéralement, peut se ramener à ce qu'elle a de pertinent et qui ne porte pas sur le cours du monde, mais sur des formes de pensée collective qui ont certainement influencé le cours du monde: la mutation d'hégémonie qui rend obsolète l'idée de progrès, chimérique, la marche de l'humanité vers la justice et le bonheur, qui montre redoutable le paradigme de la table rase et de la révolution sociale, irréalisables non moins que pernicieux les programmes de réforme radicale, d'éradication de tous les vices sociaux. Mutation qui prive de crédibilité ces Grands récits de l'histoire qui ont été pendant deux siècles les «énigmes résolues» de l'éternelle exploitation des hommes. Dès 1979, Jean-François Lyotard, dans le plus perspicace de ses livres, avait caractérisé l'émergente Condition post-moderne comme étant essentiellement déterminée par la décomposition des Grands récits, par l'incrédulité nouvelle à l'égard d'un paradigme polymorphe dans lequel les générations modernes, depuis le

---

<sup>520</sup> Jacques Lesourne, Avec B. Lecomte. *De l'Atlantique à l'Oural. L'après-communisme*. 280. Laffont, 1990. Voir aussi *Le modèle français, grandeur et décadence*. Paris: Odile Jacob, 1998.

<sup>521</sup> In: Edwards, Lee, dir. *The Collapse of Communism*. Stanford CA: Hoover Institution Press, 2000, 72.

<sup>522</sup> *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*. Paris: Gallimard, 1985, 267.

siècle des Lumières, avaient investi leur foi et leur espérance.<sup>523</sup> Fukuyama ne faisait que donner une version pour le grand public, frappé par la disparition de l'URSS et la transformation à vue de ses satellites en élèves pressés du marché capitaliste en classe de rattrapage, d'une thèse sur l'échec fatal des programmes de changement social qui est aussi vieille que les idéologies radicales qu'elle a combattues. Ses arguments sur le Marché comme conforme à la nature humaine et seul porteur de progrès, sur le caractère irrationnel, chimérique et dangereux des projets révolutionnaires et communistes se rencontrent *verbatim* chez Frédéric Bastiat, Alfred Sudre, Louis Reybaud ou Adolphe Thiers polémiquant contre les «rouges» en 1848. Le socialisme, tonnait Bastiat, «ne se propose rien moins que de changer la nature de l'homme et les lois de la Providence».<sup>524</sup> Et comme les socialistes n'étaient que les héritiers de rêveries plébéiennes et égalitaires vieilles comme le monde, qui avaient été celles des Turlupins, des Anabaptistes, on pouvait démontrer que leurs rêves de reconstituer l'édifice social sur des bases plus justes, loin de naître du progrès moderne, ne faisaient qu'exhumer des cloaques de l'Antiquité «tout ce que le despotisme du vieux monde, le gnosticisme grec, le brigandage albigeois avaient imaginé de plus pervers et de plus anti-social.»<sup>525</sup>

Fin des espérances séculières, regain des dogmes révélés? On ne s'étonnera pas de voir réapparaître aussi avec une sorte d'aplomb renouvelé, dans une conjoncture qui semble confirmer leur séculaire vision hostile aux dynamiques modernes, l'anathème chrétien à l'égard d'une modernité irréligieuse, sottement fière d'avoir triomphé de la Foi, mais incapable d'engendrer des valeurs et ne pouvant qu'osciller indéfiniment entre le totalitarisme et le nihilisme consumériste.

Pascal Bruckner pour sa part s'est laissé aller naguère à parler d'une «sortie de l'histoire» dans *La mélancolie démocratique*, mais il cherchait du moins à comprendre ce qu'il nomme la «victoire-fardeau» de la démocratie et ce qui interdit à plus d'un de se réjouir de cette victoire. C'est que la démocratie qui demeure le «moins mauvais» système politique, selon le mot trop souvent répété de Churchill, ne sera jamais quelque chose d'enthousiasmant. «Nous

---

<sup>523</sup> J. Fr. Lyotard, *La condition postmoderne, rapport sur le savoir*. Paris: Minuit, 1979.

<sup>524</sup> Article de 1848 in *Œuvres IV*, 286.

<sup>525</sup> [Deschamps, Nicolas?] *Un éclair avant la foudre, ou: le Communisme et ses causes*. Avignon: Seguin, 1848-1849. 2 vol., 18.

sommes entrés, écrit-il, dans l'ère de la mélancolie démocratique. ... Car la démocratie est haïssable: elle contredit les penchants les plus spontanés de l'être humain à écraser, dominer ou asservir les autres.» À droite, la démocratie triomphante suscite «une peur devant son pouvoir de désagrégation des liens communautaires. ... À l'extrême gauche, une impatience devant ses lenteurs, son inacceptable mollesse».<sup>526</sup> Dans un essai ultérieur, Pascal Bruckner part du constat d'une «débâcle des croyances et des idéologies», phénomène lié à son sentiment à l'implosion du bloc soviétique (à mon sentiment, je viens de le dire, elle débute bien avant). Le deuxième chapitre de *Misère de la prospérité* s'afflige de la faiblesse routinière des critiques du système capitaliste, nostalgiques de l'ère des Grands récits et fallacieuses. On ne peut que se désoler par exemple d'entendre Danielle Mitterrand, veuve de l'ancien président français, affirmer lors d'une visite à Prague que le néo-libéralisme actuel est «pire que le totalitarisme communiste», thème provocateur d'une gauche en désarroi qui persiste dans la dénégation et le sentimentalisme.<sup>527</sup> Bruckner est sévère pour l'agitation altermondialiste, pour les imprécations anticapitalistes qui lui semble une gestuelle dépourvue de tout contre-projet: «Ce mouvement se présente comme une alternative globale au système mais n'a rien d'autre à offrir que sa contestation. Je suis stupéfait que l'on n'entende plus les anti-mondialistes à l'heure où l'économie mondiale est frappée d'une série de grands scandales. Force est de constater que ce mouvement se contente de courir après les grands sommets mondiaux et de cracher à la face du système: «Je te hais». En revanche, aucune proposition concrète ne se fait jour. Le mouvement anti-mondialisation n'est rien d'autre qu'une posture. Nous sommes face à un phénomène de plus en plus prégnant dans notre société, à savoir l'esthétique de la révolte.»<sup>528</sup> Une seule croyance résiste, constate-t-il, l'économisme, qui tend à devenir la dernière spiritualité du monde développé, «religion austère prospérant sur la ruine des totalitarismes et qui ambitionne de reconstruire l'intégralité des sociétés humaines, de se hisser au rang de principe général d'action». Après 1989, en effet, le capitalisme revigoré et transfiguré arbore «les traits du vainqueur radieux et [prétend], conjointement avec les Droits de l'homme, de répandre partout ses bienfaits et d'élever la planète à un niveau de civilisation inégalé». Bruckner appelle «économisme» la déviation

---

<sup>526</sup> *La mélancolie démocratique*. Paris: Seuil, 1990.

<sup>527</sup> Bruckner, Pascal. *Misère de la prospérité. La religion marchande et ses ennemis*. Paris: Grasset, 2002, 46.

<sup>528</sup> Entrevue sur [www.forum-events.com/debats/synthese-pascal-bruckner-57-26.html](http://www.forum-events.com/debats/synthese-pascal-bruckner-57-26.html)

trionphaliste du capitalisme désormais sans garde-fou, un capitalisme néo-féodal plutôt que libéral quoi qu'il prétende: «Ce n'est pas du capitalisme qu'il faut sortir, mais de l'économisme. De la glorification, par tous les camps, d'une discipline qui prétend régir la société entière, nous transformer en hamsters laborieux réduits au simple rôle de producteurs, consommateurs ou actionnaires. Remettre les activités marchandes à leur place, retrouver la place de ce qui n'est pas marchand: il en va tout simplement du sens de nos vies». <sup>529</sup> «Le monde actuel est en dérive, sans boussole. Et le tort est d'avoir voulu confier la boussole au marché. Il faut se soustraire à la mythologie bornée du capitalisme, faire en sorte que l'économie cesse d'être un destin, une fatalité, pour n'être qu'un instrument au service des hommes». Cette protestation humaniste n'est pas vaine, mais elle revient à activer la topique insatisfaite et perplexe des hommes de bonne volonté qui s'exprime de multiples façons: *Sœur Anne ne vois-tu rien venir?*

Pour Marcel Gauchet, il convient de penser historiquement non seulement l'ère totalitaire, mais la sortie de cette ère par une démocratie européenne qui s'est trouvée réinventée après 1945 – et il importe de se réjouir au passage de cette guérison inopinée et un peu imméritée de l'Europe:

L'Europe s'est extirpée de l'abîme de l'histoire où elle a failli sombrer. Elle a dompté les forces suicidaires qui la travaillaient. Elle a réinventé le régime de la liberté. Autant il importe de saisir pourquoi les sociétés européennes ont basculé, à un moment donné, dans l'orbite des solutions totalitaires, autant il est essentiel de comprendre, dans l'autre sens, comment elles s'y sont arrachées. Il y a eu, on voudrait l'avoir établi, un véritable moment idéocratique de la conscience européenne, où l'esprit des religions séculières dominait l'horizon. Si les régimes totalitaires ne se sont pas implantés n'importe où, leur philosophie a rayonné partout, de manière plus ou moins intense, y compris dans les pays qui ont le plus fermement résisté à la tentation. N'auraient-ils pas existé, au demeurant, que leur ombre potentielle aurait diffusément pesé sur le cours des pensées et des actes, tant l'issue qu'ils promettaient était inscrite en filigrane dans les dilemmes de l'univers libéral. Ils incarnaient l'aboutissement logiquement appelé par les impasses du

---

<sup>529</sup> «Nombreux sont ceux qui défendent l'idéologie libérale mais qui se comportent comme des féodaux foulant aux pieds les lois qu'ils ont promulguées pour les autres.»

présent.

On a parlé avec complaisance de la «victoire» de la démocratie. Oui, avec le recul : la démocratie, victorieuse de peu et à très grand prix, s'est ressaisie après 1945 par des réformes indispensables, notamment par l'extension de l'Etat-providence, qui ont permis d'instaurer une sorte d'unité par le politique remplaçant l'unité par le religieux. Elle a inventé un nouveau type d'Etat qui n'a plus rien à voir avec les anciens systèmes de domination. Elle a vaincu ses démons anciens, refoulé les reviviscences du religieux, mais en a inventé ou engendré de nouveaux. Depuis trente ans, les droits de l'homme et l'idéologie économique tendent à réduire l'existence en commun à un monde d'individus régulé par le seul marché et débarrassé de la contrainte politique. La démocratie règne désormais sans partage (non pas sans menace extérieure), constate Marcel Gauchet, il se pourrait toutefois, enchaîne-t-il, qu'elle ait «trouvé son plus redoutable adversaire: elle-même».<sup>530</sup> Gauchet se désole de constater que le supposé triomphe de la démocratie sur ses ennemis totalitaires correspond aussi à la dissolution intérieure même, à l'évidement du politique, à l'émiettement de celui-ci en individualismes et en communautés autistiques: «Émerge la figure d'un individu pur, ne devant rien à la société mais exigeant tout d'elle. L'obligation collective et l'inscription historique tendent à devenir purement et simplement impensables», voilà ce qu'entrevoit Gauchet d'un paradigme émergent qui n'aura «rien à envier du strict point de vue de l'irréalité aux délires de l'âge totalitaire.»<sup>531</sup> Je ne donnerai pas tort *a priori* à Gauchet: il y a une certaine sagacité à supposer que la disparition d'un mal n'exclut pas son remplacement par pire et que la cohésion sociale qu'on voit se défaire suppose un minimum de *communion* patriotique et civique dont on ne voit plus de quoi et d'où elle pourrait encore émaner. L'inquiétude de Marcel Gauchet tient au retournement à 180° de dynamique civique qu'il observe: on est passé de la tentation de l'État total à une forme d'incivisme, de non-civisme autiste dans les démocraties post-totalitaires. Nous sommes sortis de l'âge totalitaire où l'individu se voyait nié au profit du collectif, mais c'est pour entrer dans ce qu'il nomme «la deuxième crise de la démocratie», qui est exactement inverse de la précédente. Beaucoup d'observateurs sont frappés par le fait que la victoire de la démocratie contre ses adversaires s'accompagne d'une sorte

---

<sup>530</sup> M. Gauchet, *La démocratie contre elle-même*. Paris: Gallimard, 2002, prière d'insérer.

<sup>531</sup> M. Gauchet, *La condition historique*, 401-2. P. Rosanvallon, dans *La contre-démocratie. La politique à l'âge de la défiance* dit les mêmes choses exactement.

d'autodestruction «dans un activisme où elle se nie en voulant se parachever».<sup>532</sup> Bref, «nous ne risquons plus l'Etat total, mais la déroute de l'État devant l'individu total», formule Gauchet dans *La Condition historique*. «Pour autant, nuance Gauchet, je ne suis pas pessimiste. Il n'y a aucune raison que l'histoire s'arrête là. De même que la démocratie a surmonté l'épreuve des totalitarismes, elle dépassera cette nouvelle épreuve en trouvant des ressources inédites.»

La situation que décrit Gauchet a à voir avec le séculaire processus de la sécularisation. Nos sociétés se trouvent devant une nouvelle et, d'une certaine façon, devant l'ultime étape concevable du désenchantement et de l'anomie. Les sociétés ci-devant chrétiennes se trouvent avoir abouti à un état de dé-divinisation, de désacralisation, de déréliction qui a été longtemps freiné, tenu en respect par des formations de compromis, qui était resté notamment dissimulé en tant *qu'aboutissement*, par les bruyantes religions de salut politique – état véritablement post-religieux qui est absolument nouveau, inouï – quoiqu'entrevu avec perplexité par quelques penseurs de jadis.<sup>533</sup>

Les sociétés futures, dans cette étape nouvelle dans laquelle nous sommes entrés, se bricoleront encore des boucs émissaires, des ennemis publics, elles se lanceront, en situation de crise, dans des chasses aux sorcières, elles pratiqueront de vagues cultes de personnalités («médiatiques» et non plus totalitaires), elles s'imposeront des interdits et des censures (du «politiquement correct»), elles se donneront encore des angoisses collectives avec la part déraisonnable de toute angoisse, qu'elles se chercheront aussi de nouvelles espérances ou du moins voudront s'imposer des projets communs, que des individus du futur se lanceront à la conquête des Annapurna (et autres «ascèses» sportives) ou consacreront leurs vies à des passions dévorantes, artistiques et savantes que n'explique pas la sobre raison désenchantée, que les paumés et les désorientés se chercheront des mantras, des gourous et des maîtres, que le malheur existentiel incitera encore l'individu à adresser de vagues prières à une «présence», tutélaire ou

---

<sup>532</sup> M. Gauchet, *ibid.*, 11.

<sup>533</sup> Je renvoie à mon essai *En quoi sommes-nous encore pieux ? Sur l'état présent des croyances en Occident*. Suivi d'une *Réplique de l'avocat du diable* par Georges A. Lebel. Québec: Presses de l'Université Laval, 2008. Collection «Verbatim» dirigée par Josiane Boulad-Ayoub. Réédité au format 13x19 cm. Québec: Presses de l'Université Laval, 2009.

menaçante, tout ceci est certain, – et c'est intéressant, si vous voulez, du point de vue anthropologique. Mais elles ne reviendront pas aux grandes politiques unanimes et aux projets eschatologiques qui ont contribué au malheur du siècle écoulé.

C'est fort bien, dira-t-on ... D'aucuns suggèrent pourtant que l'effacement de tout projet utopique et de tout *sens*, si illusoire fût-il, de l'histoire humaine, que la disparition de toute attente collective tendue vers un avenir meilleur seront à échéance plus délétères, aussi fâcheux du moins dans leurs conséquences pour la cohésion sociale et pour la résistance aux dynamiques économiques aveugles, que les grands enthousiasmes totalitaires dont, soulagés, nous nous flattons d'être débarrassés. La fin des idéologies radicales qui soulage les uns, fatigués des enthousiasmes de masse, est identifiée par d'autres comme l'entrée dans une ère de ramollissement mental et d'apathie. «Les temps sont durs, les idées sont molles», ironise François-Bernard Huyghe dans *La soft-idéologie*.<sup>534</sup>

On ne s'étonnera pas de voir Régis Debray, théoricien de l'inconscient religieux-politique, exprimer une angoisse que d'autres ressentent sans doute, mais n'avouent pas parce qu'il leur faudrait admettre regretter à de certains égards les idéologies totales, les Grandes espérances historicistes, de l'effondrement desquelles il leur a paru bon de se réjouir: «Le trait majeur du climat spirituel où baigne notre présent et dont je n'aperçois guère de précédent dans notre histoire, n'est-ce pas *la peur amputée de l'espoir?*»<sup>535</sup>

Sans doute, le chapitre 5 est-il consacré à montrer la généalogie intellectuelle *imprévue* qui a conduit des Grandes espérances, de l'esprit d'utopie et de l'historicisme du progrès aux pratiques totalitaires. Mais il n'est pas vrai en histoire que ce qui vient remplacer une dynamique vue rétrospectivement comme dangereuse est nécessairement un bien. Une société placide, intégralement administrée et consumérisée, une humanité «riche» confortablement divertie par le «capitalisme de séduction», sans plus aucun

---

<sup>534</sup> *La soft-idéologie*. Paris: Laffont, 1987.

<sup>535</sup> *Aveuglantes lumières*. Paris: Gallimard, 2006, 25. Debray ajoute ceci qui marque la discordance qu'il ne cesse de souligner entre le 20<sup>e</sup> siècle et sa fin, portée à l'euphémisme pusillanime qui va de pair avec la méfiance à l'égard des grandes certitudes: «Ce qui me semble bien plus menacé ..., c'est la possibilité des parler des exploités et non des exclus, de Karl Marx et non de l'abbé Pierre, de la lutte des classes et non de la fracture sociale.» — *Le Monde*, 12.4.1996, vi.



rêve de changement, aboulique et sceptique à l'égard de l'esprit de justice et de ses égarements: cela a été le cauchemar de Herbert Marcuse et de l'École de Francfort et cela leur a servi de justification *a contrario* pour leur fidélité aux Grandes espérances au-delà des échecs répétés et des horreurs des passages à l'acte révolutionnaires. Ces sociétés sans transcendance seront aussi des sociétés de *différends* (Jean-François Lyotard) où les rancunes et les griefs ne se transcendent plus vers une règle de justice, vers un horizon de réconciliation, et des sociétés du *vide* (Yves Barel) où rien ne fait encore sens global ni effet durable.<sup>536</sup>

#### — La fin des croyances dans l'Avenir

La guerre, l'exploitation, la misère, le racisme, la destruction de l'écologie planétaire sont intolérables, ces maux doivent disparaître. Un tel sentiment de révolte ne disparaîtra pas chez les humains «de bonne volonté». L'indignation face à l'injustice, l'espérance en un changement indispensable: quels exutoires politiques, militants, demeurent pour ces sentiments que le cours des choses ne cesse d'inspirer? L'indignation face au monde n'est plus transcendée par une idée de progrès, une vision de perfectionnement fatal de l'humanité, un horizon de «justice sociale», plus inspirée par des tableaux de communauté harmonieuse et des grands remèdes aux maux de la société. Nous avons assisté à l'effacement même – pour reprendre un titre de Taguieff – de l'avenir.<sup>537</sup> Ça recycle et bricole encore dans les ruines des Grandes espérances sans que l'historien des idées trouve à repérer des paradigmes nouveaux. L'avenir est devenu unimaginable «autrement que sous la figure d'une poursuite indéfinie du processus techno-informatique actuellement

---

<sup>536</sup> Tout ceci est en passe de devenir une topique pamphlétaire pour les misanthropes de notre temps, genre Philippe Muray: il n'y aura plus au monde jusqu'à la fin des temps, qu'un *homo capitalo-democraticus*, homme neuronal et cyborganique, sans qualité et sans mémoire, sans espérance transcendante, diverti par le «festif» et le «convivial», fonctionnant vaille que vaille entre la lutte pour la vie de la concurrence économique et la jobardise du suffrage universel. Nous sommes entrés dans «l'ère hyperfestive» et nous n'en sortirons pas, constate Philippe Muray dans *Après l'histoire*. Ce sera le divertissement pascalien jusqu'à ce qu'on (en) crève ou comme dans certaines mauvaises dystopies de science-fiction, une société analgésisée à jamais au gaz hilarant.

<sup>537</sup> *L'Effacement de l'avenir*. Paris: Galilée, 2000. Cf dans la même veine l'essai de Zaki Laïdi, *Le sacre du présent*. Paris: Flammarion, 2000.

observable».<sup>538</sup> Et pourtant... «Une société que nul surmonde ne viendrait hanter frôlerait vite l'hébétude, tel un chat empêché de rêver», formule Régis Debray, perplexe plutôt que nostalgique car enfin, c'est vers cette sorte de société *désabusée* que nous semblons aller.<sup>539</sup> Y aura-t-il un avenir après le progrès? Si quelque chose demeure *entrevu* par la doxa actuelle du futur prochain, ce quelque chose est beaucoup plus menaçant que prometteur: plus de lutte finale ni de «lendemain qui chantent» à l'horizon, mais réchauffement de la planète, ruine écologique, hiver nucléaire, pandémies etc. À la façon dont Dieu est mort depuis Nietzsche mais se décompose et se recompose toujours, des restes, des vestiges de la défunte idée de progrès continuent à venir hanter le présent, sous forme de l'impératif de la «modernisation» néo-libérale et de la démagogie médiatique du «bouguisme», du discours du changement pour le changement. Fin du progrès-espérance, mais persistance requinquée des idéologies de la «croissance» et du «développement» — simplement une question ne sera plus posée: en vue de quoi?

Si les Grands récits historiques, avec leur *hybris*, ont aveuglé bien des gens, s'ils ont alimenté le fanatisme et la violence de masse, le désenchantement résigné qui succède à leur bruyante mais brève prédominance sera finalement, il ne pourra qu'être *mieux*?<sup>540</sup> On peut tenir ce genre de conjecture pour l'aveu d'une ultime espérance. Pierre-André Taguieff qui n'est pas porté à entretenir de vaines illusions ni sur le passé ni sur le moment présent conclut *Du diable en politique* par une réflexion résolument désenchantée: «Le spectacle offert par les horreurs du siècle passé alimente la misanthropie, et le sentiment du déclin, lorsqu'on s'y adonne, conduit au désespoir. Horreur du passé, misère du présent: deux raisons de répudier toute espérance. En ces premières années du 21<sup>e</sup> siècle, ces deux grandes obsessions intellectualisées se sont installées au cœur du paysage culturel.

---

<sup>538</sup> *Effacement de l'avenir*, 10. C'est un basculement des régimes de temporalité décrit en longue durée par François Hartog; autrefois tourné vers le passé; puis vers l'avenir, ce qui s'est appelé *modernité*; puis aujourd'hui, confiné à un présent qui n'a d'autre projet que de persister dans son être et de feindre de bouger en faisant du sur-place. Lire *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*. Paris: Seuil, 2003.

<sup>539</sup> Ibid. 105.

<sup>540</sup> Une grande difficulté pour l'histoire des idées «de progrès» — difficulté généralement esquivée — est d'expliquer pourquoi une pensée «génèreuse», une pensée sensible à la misère du monde devrait *nécessairement* être une pensée encombrée d'utopies, de sophismes, de dénégations et de chimères.

Elles incitent la désertion et à la retraite anticipée, à la sortie de l'Histoire, ou au moulinage des imprécations et des anathèmes à l'occasion commémorations sans fin, ou encore au cynisme du jouisseur de la fin d'un monde — l'individualisme hédoniste devenu idéologie dominante.»<sup>541</sup>

Je crois que la question qui se posera, qui se pose au 21<sup>ème</sup> siècle en Occident, question que je formule en termes larges mais prégnants, est la suivante et elle est l'inverse de la dynamique qui a «plombé» le 20<sup>e</sup> siècle : comment les humains parviendront-ils à vivre dans une société démocratique, certes, et censée respectueuse des individus, mais anomique, désillusionnée et *irréversible* sans s'inventer de nouvelles irrationalités collectives et sans les *projeter* dans le futur?<sup>542</sup> À l'insoutenable désenchantement moderne, les utopies de jadis remédiaient par le réenchantement d'une religion de l'immanence et la promesse d'une espérance ramenée ici-bas. Sentant venir la ruine irrévocable de la révélation judéo-chrétienne, des fables bibliques, des dogmes des Églises, et voyant ruinés avec eux la morale et le «lien social» que ces fables légitimaient, le premier 19<sup>ème</sup> siècle, la génération romantique s'est acharnée à combler, en ramenant les révélations sur terre, l'immense vide qu'il avait parachevé. Cette première modernité a été ainsi encombrée de tentatives ingénieuses de greffer de l'archaïque (des messianismes, des millénarismes et des eschatologies) sur du nouveau, des sciences et des techniques, de l'expansion économique, des mouvements sociaux incompressibles, du déroulement historique accéléré, de la dialectique sociale non maîtrisée, de l'inconnaissable, de l'anomie morale et des effets pervers.

Dieu est mort et les grandes espérances humanitaires qui ont servi aux modernes de succédanés à la transcendance sont au linceul. En quoi il est pertinent de parler pour le temps présent de post-modernité. Le dernier désenchantement est advenu avec la fin des espérances totales historicistes. «C'est la conscience qu'il n'y aura pas de parousie, que nos yeux ne verront pas le Messie, que l'an prochain nous ne serons pas dans Jérusalem, que les

---

<sup>541</sup> *Du diable en politique*, Paris: CNRS Éditions, 2014. 86.

<sup>542</sup> Pierre Bourdieu, *Contre-feux*, 17, donne une tâche aux hommes de bonne volonté critique d'aujourd'hui: «Au moment où les grandes utopies du 19<sup>e</sup> siècle ont livré toutes leurs perversions, il est urgent de créer les conditions d'un travail collectif de reconstruction d'un univers d'idéaux réalistes, capables de mobiliser les volontés sans mystifier les consciences». Verbalisme de bonne volonté : c'est bien ce *X sans Y* qui a été en tous temps la quadrature du cercle.

dieux sont en exil.»<sup>543</sup> Comment vivre dans une société désenchantée et regarder sa place dans le monde et les autres humains d'un regard «sobre»? Nul n'a démontré que les humains peuvent se passer d'illusions, d'évasion, de contre-proposition et d'espérances et nul n'a démontré que la volonté de justice qui animait les «religions séculières» n'est pas aussi irrépressible que la *sobre* volonté de savoir qui se marie bien au désenchantement.

Les passions «enthousiastes» des humains du 20<sup>e</sup> siècle qui ont prétendu faire leur *salut* séculier se sont élevées à des degrés inouïs de crédulité dont les cultes du Guide qui-a-toujours raison dans les régimes totalitaires illustrent l'intensité et l'absurdité. On ne saurait regretter leurs errements. Mais un monde social froid et hostile sans nulle promesse d'un Monde meilleur à l'avènement duquel on consacrerait sa vie est-il supportable? Sans communauté élective? Chacun pour soi? Les grandes certitudes militantes aujourd'hui évanouies apportaient un bonheur dans *l'illusio* (Bourdieu inspiré de Thomas d'Aquin), dans le fait d'être engagé pour la vie dans un jeu sérieux et de parvenir à y croire, *in-ludere*, d'y parvenir jusqu'à son «dernier souffle».

Je viens d'esquisser ce que je vois comme une pertinente périodisation de longue durée que j'ai développée au volume II: nous avons vécu à la fin du 20<sup>e</sup> siècle la dernière étape de la sécularisation, la fin irréversible des croyances totales — et dans la foulée, nous serions finalement à l'heure de la sobriété face à l'inconnaissable dans un monde fini et contingent, devant l'acceptation du doute et du scepticisme. La vérité dite «révélée» est extralucide, elle narre tout et trop: la genèse du monde, la fin des temps, les devoirs de l'homme, les moyens du salut. À la vérité contemplative cosmique et totale de la foi, la raison humaine ne pouvait opposer, aux débuts des progrès du rationalisme «libertin», mais aujourd'hui encore et toujours, qu'une science limitée et fragile, elle eût dû admettre son immense incertitude, l'étendue de son ignorance devant toutes les questions auxquelles la religion répondait depuis toujours avec trop d'aplomb. J'ai consacré au volume I quelques pages, elles mêmes dubitatives, sur les progrès réticents du *doute*, sur l'acceptation spirituelle de l'ignorance humaine face à l'inconnaissable, sur les bienfaits du

---

<sup>543</sup> Cl. Magris, *Utopia e disincanto*. ♦ *Utopie et désenchantement*. Paris: Gallimard, 2001, 17.  
— Hannah Arendt écrivait pareillement, il y a cinquante ans, que nous, modernes, devrions simplement apprendre à vivre «in the bitter realization that nothing has been promised to us, no Messianic Age, no classless society, no paradise after death». *The Origins of Totalitarianism*. 3rd Edition. New York: Harcourt Brace Jovanovitch, 1968. [éd. orig.: 1951], 436.

scepticisme – doute indissociable de cette curiosité humaine inextinguible qui, en se trouvant valorisée, a «légitimé» la modernité. Il me faudra y revenir quelque jour, mais ce ne sera pas ici.<sup>544</sup>

Il m'a semblé en effet juste de poser que les ainsi nommées «religions séculières» furent une *immanentisation* de cette vérité révélée extralucide, un ultime et véhément effort de résistance au désenchantement. Les stalinien, les trotskystes étaient peut-être avant tout des croyants, et si j'ai connu des croyants dans ma lointaine jeunesse, des croyants en l'espèce dans les Lois de l'histoire et ses fatalités, c'est à eux que je pense, avec leur enthousiasme et leur intolérance, avec tous les traits que l'on attribue au fanatisme «religieux».

À la question moderne, qui fut celle de Kant, spiritualiste post-religieux, «que nous est-il permis d'espérer?», plus aucune réponse définitive ne viendra. «L'avenir restera sans visage», exprime Marcel Gauchet, lequel me semble prendre tout de même les choses avec un stoïcisme de philosophe qui ne (se) pose pas la question de la viabilité sociale de ce serein scepticisme.<sup>545</sup> «Le monde occidental ... évolue vers un stade où il n'adorera plus rien».<sup>546</sup> Et certes, un monde sans *eschaton*, ayant renoncé à la vaine quête de la «vérité» immuable et totale, semble parfaitement convenir aussi au relativiste qu'est Richard Rorty ... mais on est en droit de leur demander: cela suffira-t-il aux humains ordinaires dont le Philosophe fait peu de cas?

La dernière étape de la sécularisation en dévaluant à leur tour les «religions civiques» et les rituels publics débouche sur une crise de la démocratie, sur la déconstruction de la *res publica*, sur une crise des solidarités, un rejet des devoirs civiques, conjoints à la dégradation concomitante de la vie démocratique en politique-spectacle couplée à la politique-sondages. Altération qui touche à l'essence de la chose et qui a même conduit quelques bons esprits à parler, pour le temps présent, de «post-démocratie». Tous les projets sociaux classiques se sont sclérosés ou sont en panne, les grands

---

<sup>544</sup> Voir le chapitre «— Croyances» au volume IV, à paraître.

<sup>545</sup> *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*. Paris: Gallimard, 1985, 267.

<sup>546</sup> Richard Rorty, *Contingency, Irony and Solidarity*. Cambridge: Cambridge University Press, 1989. ⇨ *Science et solidarité. La vérité sans le pouvoir*. Paris: Éditions de L'Éclat, 1990, 11.

principes civiques se sont affaîssés, leurs résidus se décomposent sous nos yeux. La démocratie est en panne d'idées neuves, et ce, partout dans le monde.

Une société qui ne croira plus au progrès, mais qui semblera toujours pressée de n'arriver nulle part, n'est-ce pas une perspective accablante? Il faut que ça bouge, il faut que ça avance lors même qu'on a renoncé à dire pourquoi et en vue de quoi. Il faut que tout change pour que tout reste pareil en somme, comme dit le vieil aristocrate sicilien dans le *Gattopardo* de Lampedusa. «Vers quoi? Pour quoi? Pour qui?» Ces questions ne sont plus posées.<sup>547</sup> Cet état de chose a engendré une sorte paradoxale de progressisme sans visée ni projet que Pierre-André Taguieff qualifie de façon moliéresque de «mouvementisme», résidu compulsif dérisoire de la «religion du progrès», comme si la fuite en avant était, pour le monde contemporain, le dernier vestige de la transcendance.<sup>548</sup>

Du religieux survit aujourd'hui mais il ne peut plus ni s'inscrire dans une *tradition* (une transmission, du moins autochtone) ni se socialiser et se massifier en communion collective reposant sur des institutions d'encadrement (sur des communautés ecclésiales: église ou parti). Du religieux, du «spirituel» subsistent bel et bien dans certains esprits «individuels», mais en ayant abandonné les *deux* caractères – transmission et communion et avec celle-ci, soumission et orthodoxie – qui en ont fait séculairement la raison d'être.

Tout ce que je dis ici ne vaut que pour la partie du monde dénommée Occident. Pendant que les démocraties abordent la dernière étape de la sécularisation, dans le reste du monde, les Chers Leaders et les Ayatollahs obtiennent sans peine un culte de masse qui relève des religions séculières censées disparues et éliminées «chez nous» – combinées ou non de foi traditionnelle et de fanatisme réactionnaire. Dans le reste du monde, les lieux de culte sont pleins et la participation aux rites et liturgies demeure massive.

#### ● Les institutions totales dans les démocraties

Tout semblait dit et redit, mais un livre tout récent, *Penser les totalitarismes* est

---

<sup>547</sup> *L'effacement de l'avenir*, 367.

<sup>548</sup> *L'effacement*, 105.

venu renouveler la problématique en la traduisant en termes micro- et psycho-sociologiques. Il s'agit pour Antoine Delestre et Clara Lévy, deux sociologues de Nancy, dans ce gros ouvrage paru en 2010, de sortir de la définition étroite, étatique et politique du «totalitarisme». Je trouve dans ce livre un intéressant effort de penser les régimes totalitaires et la «mentalité totalitaire» (et sa mise en pratique) en construisant une catégorie englobante d'institutions sociales, petites et grandes, qui présentent les traits convergents qu'on attribue à de tels régimes et de les penser dans ce *tout*. Il s'agit en somme de comprendre les «grands» totalitarismes imposés à l'échelle d'un pays, de pair avec les petits totalitarismes institutionnels, locaux et circonscrits. Les auteurs avancent alors une définition large, telle qu'elle peut englober les appareils despotiques d'État comme de petites institutions closes et des communautés sectaires:

Un groupe totalitaire, c'est communément une organisation. Elle peut être très élaborée ou succincte, petite ou grande (éventuellement un État, un parti, voire les deux). Elle est totalisante, omniprésente et son attrait est, entre autres, sa dimension mobilisatrice. Elle est censée recruter, intégrer et donc prendre en charge et contrôler (ou tenter de contrôler) tous les aspects de la vie de ceux qui en font partie, d'abord les «volontaires», puis, par la force des choses, les non-volontaires. Elle est auprès de ceux qu'elle contrôle. l'unique donneur de sens et la mesure unique à laquelle se rapportent et s'étalonnent toutes les valeurs. C'est elle qui désigne «l'ami et l'ennemi». <sup>549</sup>

Sans s'y rapporter expressément, les auteurs s'inscrivent évidemment dans la foulée d'Irving Goffman lequel a défini jadis l'institution totale, *total institution* comme «un lieu de résidence et de travail où un grand nombre d'individus, placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées». L'idée est développée d'abord par Goffman dans *Asylums* de 1961, étude, qui est devenue un classique, des asiles d'aliénés. Prisons, casernes, camps de concentration, couvents, mais aussi internats, orphelinats, etc., et certaines sectes et communautés religieuses «charismatiques» opérant en vase clos

---

<sup>549</sup> Delestre et Lévy. *Penser les totalitarismes*. Préface de Emmanuel de la Taille. S. L.: Éditions de l'Aube, 2010. 61.

doivent être considérés comme des «institutions totales», coupées du monde extérieur et où tous les besoins sont pris en charge par une institution à fonctionnement rigide, intolérant et bureaucratique.

On peut fructueusement – en dépit de la différence de leur formation et de leur tempérament intellectuel – rapprocher la réflexion issue du travail de terrain du sociologue américain d'origine canadienne de l'étude de généalogie du phénomène carcéral de Michel Foucault dans *Surveiller et punir*, sous-titré *Naissance de la prison* et parue aux éditions Gallimard en 1975. Foucault parlait plutôt d'«institutions disciplinaires» pour penser l'ensemble de ces «lieux», prison, asile, caserne, hôpital, usine, école, qui sont analogues dans leur rôle, celui de contrôler les corps et les esprits, de faire de l'homme un «animal prévisible». Le modèle carcéral était censément dans le *Panopticon* de Bentham.

Les «objets» favoris de Foucault, ce furent en effet ces *blueprints* savants qui se sont trouvé transformés sur le champ en pratiques (thérapeutiques et répressives) et en institutions. Le bagne, l'asile, la caserne, l'usine, la chaîne de montage, l'internat de collège même, l'hospice, la maison de retraite, ce sont de ces choses qui furent d'abord théorisées, «songées» et argumentées, légitimées par la Science et par la Morale — puis appliquées dans la foulée, justification morale incluse. La notion de «bio-pouvoir»,<sup>550</sup> la description de la microphysique des savoirs/pouvoirs diffus de contrôle des humains et de normalisation, mettait en question la conception classique du Pouvoir-*Gewalt* comme appareil central de domination: elle a eu une influence décisive sur les sciences sociales et culturelles aux USA – plus que dans la Francophonie européenne.

Le fait totalitaire, à ce compte, hante la vie en société, la vie censée démocratique, il y est à la fois contenu et diffus et il renaît et se ré-invente constamment: le *workhouse* d'Oliver Twist, le bagne d'Alfred Dreyfus, le *Biribi*

---

<sup>550</sup> «En tant que pouvoir souverain, l'État dispose de la force légitime autorisée par le peuple qu'il représente et auquel il confère des droits et des devoirs, en délimitant ses espaces de liberté individuelle et collective. Le biopouvoir, en revanche, n'est pas un appareil coercitif mais un mécanisme diffus de gestion de la vie par des moyens impersonnels, des pratiques administratives et des règles souvent non écrites», définit Enzo Traverso qui est un des plutôt rares historiens français à avoir remis en valeur la réflexion de Foucault. *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du 20<sup>e</sup> siècle*. Paris: La Découverte, 2011, 192.



de Darien, et même la caserne de Courteline sont des machines issues d'une mentalité totalitaire et répressive qui n'envahissent pas tout mais semblent inhérentes aux sociétés modernes en tant qu'elles sont imbibées d'une passion contrôlante. C'est le mérite de l'approche du sociologue et historien goffmaniens et foucaaldiens que de dissoudre l'opposition manichéenne simpliste, en blanc et noir, Démocratie vs Totalitarisme. Il n'y a pas que dans les régimes soviétiques et fascistes, dans le *Goulag* et dans les camps nazis, qu'on décèle, – certes à un moindre degré d'inhumanité, — des pulsions et des «passages à l'acte» [quasi- ou proto-] totalitaires. Mais il est vrai par ailleurs que «*Surveiller et punir*», cette formule appliquée par Foucault aux institutions disciplinaires et carcérales, résume fort bien les rapports entre les dirigeants et les citoyens ordinaires des régimes tant bolcheviks que fascistes-nazis.

En tout cas, le sociologue ne saurait, à travers ses observations de «terrain» et par devoir d'état, nourrir une vision anthropologique et historique optimiste de la «page tournée». Il ne risque pas de proclamer comme le fait le publiciste médiatique jobard que le totalitarisme est derrière nous ou qu'il ne se rencontre plus qu'en Corée du Nord ou au Turkménistan.<sup>551</sup>

Il est bon à travers de tels livres de rappeler que la démocratie a ses zones d'ombre, qu'elle abrite des «institutions totales» en grand nombre, qu'elle connaît aussi des dérapages autoritaires et «[anti-]terroristes». «Si le totalitarisme historique est synonyme d'empire du mal, la démocratie n'est pas partout et toujours synonyme du bien. Les démocrates peuvent être aussi terrifiants que ceux dont ils dénoncent la barbarie. D'autant qu'un fonctionnement totalitaire n'apparaît pas toujours nettement.»<sup>552</sup>

#### ● La société de consommation, totalitarisme sournois ?

D'autres encore ont pu faire de «totalitarisme», corrigé en «totalitarisme *soft*» une locution qui leur sert à stigmatiser le marché globalisé et le

---

<sup>551</sup> Un des ultimes cultes post-communistes prospère de nos jours en Asie centrale : Saparmyrat Nyýazow, dit le *Türkmenbasy* cumulait les postes de chef de l'État, de chef du gouvernement, de commandant suprême de l'armée et de président du Parti démocratique du Turkménistan a été une dernière incarnation du pouvoir charismatique absolu: «guide spirituel de la nation», sa statue *en or massif* surmonte l'Arche de la neutralité, monument emblématique d'Achgabat, capitale du Turkménistan.

<sup>552</sup> Delestre & Clara Lévy. *Penser les totalitarismes*, 312.

consumérisme des pays «riches» — paradoxe facile repris ici et là avec jubilation: il procure à petit prix une pose de révolté et de non-conformiste. La société de consommation où nous survivons vaille que vaille, voilà la véritable société totalitaire:

Au lieu d'égaliser les chances et d'apaiser la compétition sociale (économique, statutaire), le procès de consommation rend plus violente, plus aiguë la concurrence sous toutes ses formes. Avec la consommation, nous sommes enfin seulement dans une société de concurrence généralisée, totalitaire, qui joue à tous les niveaux, économique, savoir, désir, corps, signes et pulsions, toutes choses désormais produites comme valeur d'échange dans un processus incessant de différenciation et de sur-différenciation.<sup>553</sup>

Le discours gauchiste se rencontre ici – ce n'est pas rare – avec la vision crépusculaire et décadentiste de l'extrême droite. Alain de Benoist, doctrinaire de la droite «européenne», pense que ce que les totalitarismes n'ont pas pu accomplir jadis par la violence est en train de se réaliser insidieusement par la Globalisation:

Car l'idéologie du Même est plus que jamais à l'œuvre. L'irrésistible mouvement de la globalisation, d'essence techno-économique et financière, tend chaque un jour un peu plus à éradiquer les peuples et les cultures, les identités collectives et les modes de vie différenciés. Les pouvoirs publics disposent en outre aujourd'hui de moyens de contrôle dont les anciens régimes totalitaires pouvaient seulement rêver. Ne serait-il pas alors possible de parvenir par la douceur, et même avec le consentement des victimes, à cet état d'uniformité que les systèmes totalitaires ont tenté d'instaurer par la violence? Tocqueville et Nietzsche, dans des registres bien différents, semblent avoir prévu cela. La planète transformée en un immense marché homogène, une société de surveillance imposant peu à peu son emprise: la «forme nouvelle» du totalitarisme n'est peut-être rien d'autre que cela.<sup>554</sup>

Ces extrapolations sont peut-être des conjectures alarmistes, mais tout n'y

---

<sup>553</sup> Jean Baudrillard, *La Société de consommation*. Denoël, 1970, 292.

<sup>554</sup> Alain de Benoist, [http://www.alaindebenoist.com/pdf/sur\\_le\\_totalitarisme.pdf](http://www.alaindebenoist.com/pdf/sur_le_totalitarisme.pdf)

est pas faux. La tendance a été du reste perçue de longue date par des esprits perspicaces. Alexis de Tocqueville, dans un passage étonnant de *De la démocratie en Amérique*, avait cherché *un mot* pour un régime politique futur qu'il entrevoyait, pour un avatar possible ou probable de la démocratie, qu'il ne pouvait nommer:

Je cherche en vain moi-même une expression qui reproduise exactement l'idée que je m'en forme et la renferme; les anciens mots de despotisme et de tyrannie ne conviennent point. La chose est nouvelle, il faut donc tâcher de la définir, puisque je ne peux la nommer. Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde: je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres: ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas; il les touche et ne les sent point; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-la s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les fixer irrévocablement dans l'enfance; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur; mais il veut en être l'unique agent et le seul arbitre; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre?<sup>555</sup>

Telle allait être aussi – chez un penseur tout différent – la condition

---

<sup>555</sup> Alexis de Tocqueville. *De la démocratie en Amérique*, vol II, quatrième Partie, chapitre VI. (1840)

désenchantée et aboulique du «dernier homme» de Nietzsche, l'état passif ultime du «nihilisme» dans lequel l'homme, n'aspirant plus à changer le monde, ne désire plus rien que le bien-être et la sécurité.

Ces visions prémonitoires d'une tyrannie «soft» issue de la dynamique démocratique offrent bien quelque chose comme les linéaments, la représentation accentuée, hyperbolique de notre état de société à la fois surveillée, désabusée et divertie. Tout ce qui est dit dans les pages qui précèdent du et des totalitarismes, tous les paramètres retenus se rencontrent – mais sous des formes atténuées, circonscrites, sournoises peut-être, tenues en respect par divers dispositifs du droit et des mœurs, permettant dès lors la résistance et la contre-attaque, – dans les sociétés démocratiques. Ce qu'on appelle les démocraties dissimule et contient (dans le deux sens du verbe) des pulsions récurrentes de deshumanisation et de contrôle sociétal. Simplement, des obstacles institutionnels et moraux permettent de résister et mettent des freins.

Les médias et la «pub» fournissent leur généreuse part d'évasions programmées et d'illusions consolantes et il se peut que la parfaite sobriété stoïque ne soit jamais que l'affaire d'une «élite» philosophique. Des espérances totales et des dangereuses illusions inventées par des esprits généreux jadis, on serait passé, pour les masses à tenir en bride et à divertir, à des illusions commercialisées par des techniciens et publicistes et beaucoup mieux testées et contrôlées. Le «matraquage publicitaire» n'est pas la propagande totalitaire mais il n'est pas faux de dire qu'il est de même nature (ce serait piteux et fallacieux si on s'en tenait là) quoiqu'à basse intensité. Les programmes de surveillance de masse des contre-espionnages américains et britanniques, la fin de la vie privée qu'ils pourraient entraîner, ne sont pas *Big Brother*, mais la vigilance s'impose face à leur répressible expansion.<sup>556</sup> Il faut aujourd'hui des Edward Snowden comme il fallait naguère des Sakharov. L'internet, la télé-réalité, les «réseaux sociaux» et leurs *webcams* recèlent un potentiel de totalitarisme *soft* dont tout le monde parle pour les condamner (c'est même un lieu commun médiatique de ce début de siècle) sans que ces oratoires mises en garde aient le moindre effet sur l'opinion passive et mithridatisée.

---

<sup>556</sup> «En comparaison de laquelle, interjecte Zizek, soucieux de montrer que *Big Brother* est au milieu de nous, la vieille police secrète communiste semble un enfantillage primitif». *Op.cit.*, 293.

*Language police* est appliqué souvent, de façon sans doute hyperbolique mais pas tout à fait fausse, aux efforts de censure et d'intimidation ourdis par les lobbies de droite et de gauche du «politiquement correct».<sup>557</sup> Ces lobbies font censément ricaner les esprits libres, mais on constate que les journalistes, les enseignants harcelés, de guerre lasse, leur cèdent de plus en plus de terrain.

On a pu constater également, tout au long du présent essai, que la volonté de réécrire le passé, de l'oblitérer et de l'occulter est une passion qui s'étend bien au delà des régimes idéocratiques et à laquelle bien des historiens des démocraties, qu'ils soient patriotes ou militants, prêtent la main.

Si le but effectivement poursuivi des totalitarismes était uniformité, consensus inculqué, passivité civique, intériorisation de la *doxa* dominante, alors les démocraties dites post-modernes y parviennent par tâtonnements mais bien mieux qu'eux et à un moindre coût. C'était naguère la thèse de Herbert Marcuse: toute société industrielle avec l'emprise séductrice des technologies et sa relative abondance consumériste tend à engendrer un Homme unidimensionnel, — simplement, les capitalistes y parviennent infiniment mieux et avec moins de peine que les «démocraties populaires». La démocratie est plus efficace pour convaincre une population aliénée que son intérêt est d'appuyer le statu quo et d'intérioriser le Système. Une propagande omniprésente – qui se passe de moyens policiers et répressifs ouverts – persuade de la rationalité du monde tel qu'il fonctionne et qui «pathologise» les dissidents et les inadaptés.

Il est évident que ce que j'esquisse ici en deux ou trois paragraphes, est sommaire et simpliste, purement indicatif. Les démocraties, leurs contradictions, leurs faiblesses, les dangers qui les guettent ne sont pas l'objet de ce livre. Il résulte toutefois de ces remarques élémentaires que le totalitarisme ne doit aucunement être pensé comme l'envers scélérat d'une bienveillante modernité démocratique, il est lié intrinsèquement à celle-ci et il en provient. «À la fois par les conditions dont il hérite et contre lesquelles il se tourne (individualisme, libéralisme) et par les objectifs qu'il vise (auto-compréhension de la société héritée de la révolution démocratique mais qui prend la forme fantasmagorique du savoir absolu, capacité d'agir sur la

---

<sup>557</sup> On pourra lire l'édifiant essai, abondamment illustré d'exemples dans le monde scolaire et universitaire aux USA, *The Language Police. How Pressure Groups restrict what Students Learn*. Par Diane Ravitch. New York: Knopf, 2003.

société dans son ensemble).»<sup>558</sup> Le totalitarisme n'est pas un antagoniste, un absolu maléfique, il est une maladie historique des démocraties lorsqu'elles visent la stabilité bâtie sur de l'immuable et de la certitude unanimiste.

### ● Des mini-résurgences de l'esprit totalitaire : les communautarismes

La démocratie est constamment en réfection, toujours insatisfaisante, c'est même, nous a-t-on assuré naguère en la comparant aux unanimismes totalitaires, son principal mérite. Elle est aussi constamment ouverte à des perversions renouvelées ce qui contraint à la vigilance. Le triangle démocratique *suffrage universel – égalité et solidarité – protection des droits individuels* est, je viens de le rappeler avec Gauchet, composé de termes indéfiniment en tension et en conflit.

Or, ladite démocratie représentative est en crise car, en dépit de sa «victoire» sans coup férir sur les systèmes despotiques concurrents, elle a toujours été un système constitutionnellement fragile, faible, inefficace ayant face à elle des «monstres froids» économiques qui eux, sont dirigés fermement et savent ce qu'ils veulent. Le moment est alors venu d'être *vigilant* car la démocratie établie dans l'enceinte de l'État-nation est menacée plus que jamais à mesure que l'État-nation lui-même devient une coquille vide. Elle l'est de toutes parts. On a vu plus haut Marcel Gauchet s'inquiéter du repli individualiste, d'un *cocooning* qui affaiblit et évide la vie civique – ce n'est pourtant qu'une des menaces attestées. De l'extérieur, la démocratie de l'État-nation est déconsidérée en raison de son impuissance envers les multinationales incontrôlables qui dominent le marché mondial. De l'intérieur, elle est affaiblie et sapée par les communautarismes, par les intégrismes identitaires dont le repli absolutiste et l'intolérance raniment, contre tout civisme laïc, certains aspects indéniables parmi les plus odieux et redoutables du censément défunt «esprit totalitaire». Dogmatisme, grégarisme, prévalence du groupe tout d'un bloc sur le libre arbitre et la libre critique des individus, légitimation de la violence : l'essentiel y est en termes mentalitaires.

Mini-totalitarismes au service du narcissisme des «petites différences» sous la férule d'apparatchiks communautaires qui veillent à la conformité du groupe. C'est ce que décrit – en employant le mot de «totalitaire» à plus d'une reprise – Joseph Macé-Scarron qui observe dans un récent essai la régression

---

<sup>558</sup> Bussy, *Totalitarisme*, 337.

identitaire, la «panique identitaire» qui s'étend non pas seulement en France mais dans tous les pays de l'Europe à l'Asie. «L'identitaire religieux comme l'identitaire politique est un totalitarisme car il y a toujours plus pur, plus dur, plus authentique».<sup>559</sup> «Que s'est-il donc passé pour que de Paris à New-Delhi, de Tokyo à Moscou, d'Anvers à Riyad, on n'entende plus que les clameurs des possédés de l'identitaire?» L'histoire bégaie.<sup>560</sup> Macé-Scarron rend hommage au livre pionnier et prophétique paru en 1998 d'Amin Maalouf, grand romancier, Libanais chrétien qui à ce titre mieux que quiconque «voyait venir» à court terme, *Les identités meurtrières*.<sup>561</sup>

Les ethnicismes, les communautarismes, les intégrismes religieux et les vieux nationalismes naguère assoupis mais qui se sentent à la fois provoqués et requinqués me semblent fonctionner comme *bases de repli* et comme formules substitutives aux ci-devant Grandes espérances humanitaires déconsidérées par leur passage à l'acte au 20<sup>e</sup> siècle.<sup>562</sup> Ce sont les bases de repli de l'esprit holiste et anti-libéral: comme une armée affaiblie, après des pertes massives en première ligne, se replie pour éviter la débandade sur des positions préparées à l'avance, lui permettant de se refaire avant de repasser à

---

<sup>559</sup> *La panique identitaire*. Paris: Grasset, 2015. 70. L'auteur se demande si l'on ne verra pas bientôt la carte d'identité se transformer en «carte identitaire»: «Devra-t-on décliner notre communauté, notre tribu, notre ethnie, nos goûts culturels, sexuels, religieux, nos modes vestimentaires afin que l'on puisse plus sûrement nous étiqueter avant de nous enfermer dans le grand loft planétaire?» *La tentation communautaire*, 15-16.

<sup>560</sup> Il qualifie cette idéologie de «religion politique totalitaire», 10. Et il note ailleurs en utilisant le même adjectif que «la panique identitaire n'a pas attendu l'Europe pour accomplir des avancées foudroyantes comme on le voit dans les plaines et les déserts irakiens et syriens. Trop souvent, le Vieux Continent nous est présenté comme le terreau de cette nouvelle idéologie totalitaire, le ventre encore fécond d'où peut sortir la bête, auraient dit les antifascistes des années 1970.» 78. J. Macé-Scarron est l'auteur antérieur de *La tentation communautaire* qui développe les mêmes thèmes.

<sup>561</sup> Grasset, 1998, rééd. Livre de poche, 2001.

<sup>562</sup> Le relativisme culturel identitaire prévaut aujourd'hui en de nombreux secteurs des lettres et des sciences humaines. En alléguant les «discriminations» dont sont victimes des «minorités», une version académique de l'idéologie s'est bricolée et imposée ici et là depuis le temps d'une génération. Née aux USA, elle a passé l'Atlantique. Elle a construit une néo-représentation dualiste de la société, elle narre la lutte d'une majorité oppressive et de minorités opprimées, de *gender*, de race, d'ethnie, de culture religieuse. Pascal Bruckner s'en prend aussi aux dérives de ce multiculturalisme censé «de gauche». Il souligne les conséquences délétères de théories faussement généreuses et compatissantes qui mettent le groupe – et sa tyrannie – au-dessus de l'individu et de ses droits. «Y a-t-il un fondamentalisme des Lumières?» dans *Le Meilleur des Mondes*, n°4. 37-42.

l'offensive. Fin des grands Acteurs collectifs au service, malavisé, de l'avenir – repli sur le groupusculaire-identitaire. *Cultes du nous*, somme toute, si je transpose une formule d'un autre siècle. Régis Debray dresse le portrait de changement d'époque de ses contemporains, «ces anciens communistes ou maoïstes qui auraient rougi à vingt ans de s'avouer comme juifs, bretons ou homosexuels et qui, à soixante, ne sont plus que bretonnants, judaïsants ou *Gay-Pride*». <sup>563</sup> Cet identitaire à la mode est très souvent imprégné de ressentiment, il cultive des griefs collectifs à l'encontre de la société extérieure. Rien n'assure mieux la cohésion identitaire qu'un contentieux perpétué. La prééminence de la Communauté-*Gemeinschaft* oblitère la liberté des individus qui la composent. Aujourd'hui, le conflit de deux orientations idéologiques, l'une séculière et l'autre identitaire, divise ce qui est censé former la gauche en deux axiologies non seulement divergentes mais diamétralement en conflit, à mon sens, incompatibles.

Ce n'est plus le vieux conformisme bourgeois qui opprime la société, mais, imposé par intimidation par les lobbies identitaires ligüés ensemble, le "politiquement correct". Ce que décrit Alain-Gérard Slama dans *L'Angélisme exterminateur*. <sup>564</sup> Une démagogie moralisatrice domine notre époque, démagogie dont la chimère vertueuse, – qui est, elle aussi, une rémanence évidente de ce que j'ai désigné comme la «mentalité» totalitaire, – est celle du contrôle des pensées et de leur expression au nom de la coalition additionnée d'Identités fétichisées et intouchables, de la volonté de censure, du «rêve» du quadrillage de la société et de la répression des esprits rebelles par une orwellienne «police des cerveaux». L'activisme de la *Political correctness* avec sa passion de dénoncer, de censurer et d'intimider est un avatar de l'esprit d'orthodoxie, policier et délateur, que j'ai décrit au chapitre 5, investi dans une exploitation «paranoïde» du principe de respect égalitaire. <sup>565</sup>

---

<sup>563</sup> *Aveuglantes lumières*. Paris: Gallimard, 2006, 75.

<sup>564</sup> Grasset, 1993.

<sup>565</sup> J'ai parlé dans plusieurs essais de l'«esprit de censure» qui règne de nos jours, de sa justification «vertueuse» et civique, de la légitimation insidieuse de l'interdit porté sur certaines idées, sur certaines formes d'expression, — de la suspicion et du blâme à l'égard de l'exigence de liberté d'expression sans réserve réclamée depuis l'aube des temps modernes par l'artiste, l'écrivain, le savant et l'universitaire. Cet esprit de censure implique aussi de la part des générations nouvelles qui s'y plient une intériorisation de l'autocensure, une crainte bien compréhensible d'exprimer des idées que les anciens inquisiteurs eussent qualifiées de «téméraires».



● J'ai analysé dans un essai paru en 2014 le pamphlet de Daniel Lindenberg *Le rappel à l'ordre, enquête sur les nouveaux réactionnaires* et la polémique qu'il a suscitée au cours de l'année 2002 – avec des retours de flamme ultérieurs.<sup>566</sup> Brûlot fulminé au nom d'un progressisme mutant, *hybride* idéologique axé désormais non sur les figures de l'exploité «classique», de la classe ouvrière, mais sur le communautarisme et la défense des identités «minoritaires», il illustre bien cette chose nouvelle et que je juge déplaisante, l'idéologie *identitariste* censée de gauche. *L'Identity Politics* est une boîte de Pandore qui a répandu son contenu outre-Atlantique d'abord et qui a passé l'océan. Ce communautarisme «progressiste» met au goût du jour une néo-représentation dualiste de la société qui ne peut plus être celle de la ringarde «lutte des classes», mais qui représente tout de même l'affrontement de deux camps, victimes et scélérats, comme par le passé. On peut en conclure que la vision manichéenne de la société est la composante «mentaltaire» la plus résistante à gauche dans ses contradictoires «sensibilités».

Les religions politiques qui ensanglantèrent le 20<sup>e</sup> siècle se sont évanouies en Occident – mais l'instrumentalisation politique de la religion «révélée» muée en fanatisme obtus et violent et en haine sacrée de l'incroyance se répand partout dans le monde. Elle menace les rares sociétés laïques. L'Islam en tant que religion juridique-politique par nature congénitale est particulièrement susceptible de céder à cette dynamique fanatique qui a été récurrente au long de son histoire. Ensuite et par voie de conséquence, – réaction attestée partout en Europe aux réactions de ressentiment et de repli de minorités qui se sentent déstabilisées, et qui sont intolérantes et exclusivistes par culture et tradition, – le national-populisme peut être vu, certes, comme une descendance du fascisme, mais atténuée et rendue compatible avec le suffrage universel que les fascismes d'autrefois récusait. Je vois dans ce que

---

<sup>566</sup> *La querelle des «nouveaux réactionnaires» et la critique des Lumières*. Paru dans Discours social # 45, novembre 2014. Dans *La gauche en folie*, un pamphlet paru en réplique à Lindenberg, Guy Konopnicki épilogue sur la débandade de la gauche en avril 2002 et l'immatrité dont elle a témoigné – et dans la foulée, il dit son fait à Lindenberg, figure emblématique de ce qu'il désigne comme «La gauche réactionnaire». *La gauche en folie*. Paris: Balland, 2003. Le communautarisme, «c'est le nouveau cours réactionnaire à gauche, celui que défend Daniel Lindenberg. Et c'est contre ce cours, qu'il nous faut rêver de retrouver une gauche qui serait, tout à la fois, selon le mot de Jaurès, patriote et internationaliste.» 125.

l'on désigne comme le national-populisme, en grand progrès dans le moment présent, une mutation virale, engendrant une souche toujours pathogène du fascisme, d'un fascisme réduit à son élémentaire noyau: une démagogie de repli et de résistance nationalistes comportant des ingrédients ni droite ni gauche et l'identification de nouveaux "ennemis du peuple" face à un monde déstabilisant et menaçant.<sup>567</sup> Cette dynamique vers la droite remonte à un bon quart de siècle. Dès les années 1990 en Europe occidentale, on a assisté, de la France à l'Autriche, à la résurgence et la poussée de diverses espèces de national-populismes destinées à exorciser la fluidité migratoire planétaire.

Pierre-André Taguieff cherche à expliquer précisément les poussées continues des populismes en Europe dans le cadre d'une crise de la démocratie représentative et comme sa conséquence: «Ce qu'on appelle "populisme" constitue, dit-il, en tant que mouvement social, la forme pathologique prise par l'insatisfaction des citoyens dans les démocraties représentatives à faible participation civique.»<sup>568</sup> Il s'efforce de penser l'ainsi nommé populisme comme l'expression, fâcheuse mais explicable, d'une crise de confiance populaire non envers une Démocratie idéale, mais envers les démocraties réellement existantes réductibles à des systèmes oligarchiques «voilés par des jeux de règles et de procédures». Méfiance non moins explicable envers le Désordre mondial que les «élites politiques» prétendent ne pas redouter ou auquel elles prêtent la main. — Répliques réactives, non moins compréhensibles, avec leur polarisation aux extrêmes, leurs variantes réputées de droite ou de gauche radicales selon les pays, au lancinant *topos* «néo-libéral», à l'axiome de la courte pensée unique, «*There is no alternative*, Il n'y a pas d'alternative». L'Idéologie terriblement simpliste de la croissance pour la croissance et de l'accumulation indéfinie du capital déclenche des réactions idéologiques de défense des «petits», réaction au credo de foi aveugle envers le «marché autorégulateur» qui justifie la fuite en avant perpétuelle de l'économie libérale. Le populisme nationaliste est alors le symptôme et l'expression d'un malaise profond, très susceptible sans doute d'exploitation démagogique, qui mine des sociétés ébranlées par la

---

<sup>567</sup> Voir volume I. J'ai parlé d'un Avatar tardif du fascisme (en prenant ce mot, *Avatar*, au sens fort, de métamorphose, de changement de toutes les apparences), avec préservation de son essence fonctionnelle, si je puis dire, qui est d'être une réaction radicale contre le matérialisme et l'individualisme «modernes» accompagné d'un rejet de la classe régnante et de la recherche d'un Sauveur.

<sup>568</sup> *L'illusion populiste*. Berg, 2002. Rééd. Flammarion, 2007, 100.

mondialisation, émiettées et mises sur la défensive par les communautarismes ethniques et religieux. Il y a dans toute idéologie de ressentiment<sup>569</sup> une dénégation crispée de ce qui est en train de s'opérer dans le monde réel. Face à la «déterritorialisation» galopante, à une évolution mondiale sans fin ni cesse qui dissout les territoires symboliques et d'antiques enracinements,<sup>570</sup> le ressentiment populiste comme le communautarisme, en conflit mais frères ennemis, cherchent dans la rancœur à restituer des stabilités, des identités.

Les idéologies communautaires/identitaires sont à déchiffrer comme une protestation et une résistance, une contre-poussée, littéralement *réactionnaire*, face aux dynamiques de la fluidité angoissante, de la perte de stabilité symbolique.

Autrement dit, la démocratie qui a résisté, au bout du compte vaillamment, tout au long du 20<sup>e</sup> siècle, aux pressions et séductions des unanimismes et tyrannies totalitaires est menacée plus que jamais. Elle l'est littéralement, *de toutes parts*. Elle peine à faire face simultanément à des menaces contradictoires et elle peine encore plus à trouver des réponses appropriées. On peut craindre que l'idéologie de la croissance, le triomphe de la «marchandisation» et les réactions de ressentiment et de repli obscurantiste qu'ils entraînent auront raison d'une dynamique démocratique faible qui a perdu ses illusions de progrès et épuisé son inventivité militante.<sup>571</sup>

---

<sup>569</sup> Voir mon livre qui porte ce titre: *Les idéologies du ressentiment*, Montréal: XYZ, 1996.

<sup>570</sup> Face à la collaboration aveuglement enthousiaste des droite et gauche «de gouvernement» successivement à des politiques de «mobilité», de «déterritorialisation» mondialisante, face au ralliement de la gauche à cette attente de dissolution du local et du collectif, les populismes identitaires servent de base protestataire pour les «gens de peu» placés en permanence en situation d'insécurité et qui se sentent menacés et trahis.

<sup>571</sup> Un des effets intellectuels pervers de l'idéologie identitaire : le concept d'histoire au singulier s'efface. On voit s'affronter aujourd'hui des histoires *impossibles* contées par des groupes renfermés sur leurs griefs et leurs contentieux. L'histoire se trouve réécrite par les communautaristes comme «thérapie de groupe». Conflits des revendicateurs, «concurrence des victimes» (Chaumont). Incommensurabilité des mémoires. Dans le contexte de la réinvention du passé par des «minorités» gémissantes, on relèvera la thèse obscurantiste selon laquelle il *n'y a pas* de différence entre un fait et un mythe, que cette distinction ne peut émaner que des esprits hostiles à l'*empowerment* des victimes. Le passé revu et corrigé doit servir à conforter la mémoire ré-appropriée, la mémoire du groupe.

## ● Épilogue en forme de morale de l'histoire

La question de la *portée morale* de toute cette conceptualisation et de ces comparaisons et transpositions, de ces interminables disputes savantes et publiques, telle est la question ultime que j'aborde en un épilogue «sentencieux» lorsque tout est dit et redit.

Que reste-t-il d'un impératif militant, d'une problématique «volonté bonne» du militant des gauches radicales et «révolutionnaires» dans le monde occidental si le choix qui lui a été offert, tôt ou tard, était d'adhérer, de loin, au totalitarisme, de contribuer par des mensonges pour la bonne cause à le perpétuer et à en cacher les victimes – ou de trahir les siens et trahir ce qu'on persistait, sottement tant qu'on voudra, à voir tout au bout du très long tunnel comme le bien ultime et le seul moyen de lutter contre le mal social omniprésent? Telle s'exprime la casuistique de la mauvaise conscience activiste avec ses dilemmes «classiques», entre deux hontes dont il fallait choisir la moindre *ad libitum*, et les choix attestés se sont de fait distribués à égale proportion — dilemmes qui furent ceux de trois générations «de gauche» dans le cours du siècle 20. Finir par dire publiquement la vérité, d'abord péniblement admise *in petto*, et dès lors accepter de se «ranger» du côté des ennemis du peuple – ou mettre son honneur dans la seule fidélité à ses engagements avec ses perpétuels et pesants mensonges. «Un communiste qui, vers 1935 ou 1955, admettait publiquement l'infamie des procès de Moscou et le travail forcé en Sibérie, trahissait les siens, le Parti et tout ce qui avait jusque-là donné un sens, une unité à sa vie. Un de plus qui «crie avec les loups», se «joint à la curée», «sert objectivement nos ennemis». Mais ce déserteur avisé ne trahissait pas l'idée de révolution socialiste, qu'il sauvait même du désastre en l'arrachant, comme les trotskistes, à une incarnation exécrationnelle. Alors que les camarades aveugles trahissaient au fond l'Idée qu'ils croyaient servir (et au nom de laquelle ils condamnaient les voyants à la mort ou à l'infamie). Jusqu'ici, c'est facile, mais l'est-ce vraiment, en deuxième examen? Car affaiblir le Parti, c'était incontestablement diminuer les chances de la révolution. Pouvait-il y avoir une révolution prolétarienne en Occident sans et contre le principal parti ouvrier, qui portait l'Idée, fabriquait les cadres et les troupes? Resterait-il à l'honnête homme une troisième voie: rester coi, faire l'autruche? Celui-là refuserait de choisir entre justifier et dénoncer la dérive, il ferait silence, pour ne faire le jeu de

personne.»<sup>572</sup> Mais, comme ajoutait Simone Weil, «à force de ne pas vouloir savoir, on en arrive à ne plus pouvoir savoir».

Qu'en est-il encore, avec le recul du temps, de ces compagnons de route qui soutenaient le communisme sans en être et, censément, avec quelque vanité dans leur partielle perspicacité, sans prétendument entretenir la moindre illusion quant au présent de l'URSS ? «Leur illusion ... port[ait] moins sur la réalité du «socialisme réel», dont ils n'ignoraient pas les errements, que sur la désintégration de la démocratie bourgeoise que le communisme est censé rendre possible. Tel est, en tout cas, l'interprétation proposée par Raymond Aron sur l'engagement de Jean-Paul Sartre à l'époque où celui-ci reprend la défense du communisme après l'avoir un moment dénoncé.<sup>573</sup> Sartre, observe Aron, «maintenait que, pour sortir de la société de classes, sortir du capitalisme qui était en tant que tel mauvais, il n'y avait pas d'autre mouvement, il n'y avait pas d'autre chemin que le socialisme, et que seuls l'Union soviétique et le parti communiste ouvraient ce chemin qui conduisait à une société transfigurée. Ils n'ignoraient pas, ils ne niaient pas les cruautés du régime soviétique. Ils disaient que c'était le prix à payer pour l'avenir».<sup>574</sup> Faible raisonnement ou misérable *pari*, à la fois stoïque et vaniteux, dont ils n'attendaient pas de recevoir de façon posthume un démenti aussi total que celui infligé par la Disparition sans coup férir et sans laisser de trace de 1989-91.

Souvent, il a été difficile de résister à la tentation de monter sur scène quand la foule vous y encourageait et qu'on avait l'impression de connaître les paroles, le texte du drame en cours, de maîtriser *son rôle*. Du labeur interprétatif de la conjoncture, a découlé souvent, dans un siècle héritier de l'historiciste 19<sup>e</sup>, la découverte du sens de la (sa) vie, l'auto-attribution d'un «mandat» susceptible de mobiliser toute votre vie au service de quelque chose à faire advenir ou à conjurer. Tout nous ramène à cette gnoséologie moderne qui fut celle du 19<sup>e</sup> siècle tout d'abord, de l'histoire comme productrice de sens, de l'histoire comme un Grand récit eschatologique qui transcende la destinée individuelle vouée à la mort et à l'oubli, comme cette Scène immémoriale sur laquelle les uns et les autres prétendirent apparaître au

---

<sup>572</sup> R. Debray, *Loués soient nos seigneurs*, 411.

<sup>573</sup> *Le Spectateur engagé*, Julliard, 1981, 182.

<sup>574</sup> Han Halévy, *L'expérience du passé. François Furet dans l'atelier de l'histoire*. Paris: Gallimard, 2007. 31.

moins comme figurants.

Y a-t-il alors une morale de la fable de l'homme moderne qui, indigné par le cours des choses, a voulu «jouer un rôle» dans l'histoire, un épilogue moralisateur (mais non pharisaïque) à adjoindre à l'éducation politique et sentimentale procurée par le 20<sup>e</sup> siècle? Morale qui ne sera pas roborative en tout cas, — et à quoi bon remâcher des illusions perdues et macérer dans le regret d'erreurs irrémédiables? Debray encore: «Que disent, en définitive, non les illustres capitaines, mais les soldats de l'espoir qui ont survécu, assez pour revenir sur leur combat passé ? Que disent les Jules Vallès de la Commune, les Ravanel ou les Claude Bourdet de la Résistance, les Sadoul du communisme? Qu'ils ont sué sang et eau pour se débarrasser du vieux monde, et que c'est redevenu comme avant... Comme en 1938, en 1945; comme en 1788, en 1796; comme en 1916, en 1996. Litanie de tristesses. Si admirables soient ces Sisyphe à mes yeux, je me demande si leur désillusion n'est pas illusion encore, tel un ultime pan du voile de Maya posé devant les yeux de nos plus beaux désabusés.»<sup>575</sup>

Dans le recensement du mal radical et de la «nouveau-té» indubitable du siècle passé dans l'inhumain, remarque Alain Brossat, on aurait tort d'oublier que l'unique passage à l'acte nucléaire n'a pas été le fait d'un régime totalitaire ni d'une (pseudo-)religion politique.<sup>576</sup> Les bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki ont été décidés à l'initiative des États-Unis, d'accord avec les Alliés, après que les dirigeants japonais eurent rejeté les conditions de la conférence de Potsdam. (Le 26 juillet, un ultimatum avait été signifié à l'Empire du Japon, au nom des États-Unis, du Royaume-Uni et de la

---

<sup>575</sup> *Loués soient nos seigneurs*, 496. Pas de regrets — qui seraient pharisaïques — à déployer sur le tard pour Debray, mais l'aveu tout de même d'un apprentissage à l'«école de la vie» de la sobriété et de la prudence: «Sans Mané-Thecel-Pharès à brandir au-dessus des têtes, sans légitimité de remplacement dans mon chapeau, je me garderai bien d'appeler quiconque à faire oraison et à plier le genou devant la panacée de demain. Je ne suis pas revenu à la santé et nous n'étions pas des malades; dans un asile de fous, chacun met du sien. À l'instar des délirants du forum qui posent tous au bon docteur, la politique s'érigeant en solution est une maladie qui se donne pour une médecine. Du moins aurai-je appris à ne plus voir dans le «haut responsable», plus névrosé que la moyenne, un possible thérapeute pour nos propres névroses. D'aventureux optimistes avancent que «la fin des utopies et des idéologies» permettra une vie publique modeste et douce. Bien que je le souhaite tout autant qu'eux, je crains qu'ils n'aient à en rabattre. La pire des illusions serait celle d'une société sans illusions.

<sup>576</sup> Alain Brossat, *L'épreuve du désastre: le XX<sup>e</sup> siècle et les camps*. Paris: A. Michel, 1996.

République de Chine). La Seconde Guerre mondiale se conclut officiellement moins d'un mois après les deux bombardements par la signature de l'acte de capitulation du Japon le 2 septembre 1945. Le Musée du mémorial pour la paix d'Hiroshima avance le chiffre de 140 000 morts pour la seule ville d'Hiroshima. Selon Howard Zinn, le nombre total de victimes aurait atteint 250 000. À ceci, s'ajoutent les décès innombrables intervenus par la suite en raison de divers types de cancers notamment.

Plutôt que de s'interroger sur la monstruosité, pathologique, incompréhensible, de Staline, de Hitler, on peut laisser à l'historien-moraliste et à l'historien-procureur le soin d'évaluer le cas de Harry S. Truman, 33<sup>e</sup> président des États-Unis lequel venait de succéder inopinément à Franklin Delano Roosevelt.<sup>577</sup> Et voir s'il va lui appliquer les mêmes *inférences* éthiques et/ou psychiatriques. Voici pourtant un homme qui décide de la mort d'un quart de millions de personnes, «civils innocents» en l'espèce, et qui donne un petit coup de téléphone à son allié Winston Churchill pour lui annoncer la nouvelle du bombardement – lequel va se coucher rasséréné en sirotant un *single malt* et en se disant «pourvu que ça marche». Paul Warfield Tibbets Jr. est le pilote américain qui a été chargé de lancer la première bombe atomique. Il reçut pour ceci la *Distinguished Service Cross*. Lui aussi il a bien supporté, il a bien tenu le coup. Il est mort récemment.

Ce que je viens d'écrire n'est pas inexact dans les faits mais, bon, c'est caricatural, insupportable et fallacieux. Pourquoi l'est-ce? Parce que j'ai isolé un événement atroce comme s'il était précisément susceptible de *jugement moral* et j'ai supprimé ou refoulé, oblitéré le 20<sup>e</sup> siècle qui l'englobe et la longue suite de données qui le précède. C'est insupportable pour ceux qui défendent et exonèrent les Alliés en les dépeignant comme tragiquement contraints et forcés, face à un ennemi féroce, déterminé à ne jamais capituler et inaccessible à la raison. Dans une «guerre totale» qui vous est imposée, il n'y a plus de «civils», assure-t-on dans la foulée: c'est triste mais c'est ainsi. D'autres invoquent la «raison d'État» qui couvrirait de tous temps – même chez les philosophes antiques – les exécutants qui agissent au nom d'une nécessité transcendante, *Suprema Lex*. Et d'une Juste guerre.

---

<sup>577</sup> Le 21 juillet 1945, le président approuve le largage des bombes sur le Japon. Le 24 juillet, l'ordre est relayé par le secrétaire de la Guerre, Henri Stimson. Le 25 juillet, le général Thomas Handy envoie un ordre secret au général Carl A. Spaatz. Le 28 juillet, le Japon refuse l'accord de Potsdam et l'utilisation de la bombe paraît alors inéluctable. Wikipedia.

Plusieurs historiens avancent néanmoins la thèse selon laquelle l'usage de la Bombe était destiné tout autant à impressionner l'URSS. Les deux bombardements atomiques sont le signe prémonitoire et le coup d'envoi de la Guerre froide, ils sont une démonstration de force de la part des États-Unis à l'adresse de Staline. D'après certains historiens japonais, les civils sachant la guerre perdue et partisans de la capitulation virent dans les bombardements atomiques un argument décisif et «inespéré» à opposer aux militaires jusqu'au-boutistes.

Les excuses «classiques» sont sophistiquées et les tortueuses explications avancées sont elles-mêmes accablantes. Par ailleurs, posons le principe: la culpabilité – morale et/ou juridique – des individus coupables ou suspects de crime contre l'humanité ne peut se délayer dans l'invocation vaseuse d'une culpabilité universelle, d'une *allgemeine Sündhaftigkeit*, ni dans celle du malheur des temps, dans une nuit de la Modernité belliqueuse où tous les chats sont gris. Hannah Arendt s'énerve dans ce contexte précis des propos vaseux d'un moraliste commentant le procès d'Eichmann: «L'accusé, c'est l'humanité entière». Si tous coupables, nul n'est coupable ! Blabla qui invite à ne pas regarder *en face*. Et à ne pas dire les choses telles qu'on les sait.

Fuir le domaine des faits vérifiables et de la responsabilité personnelles, voilà ce que recouvrent aussi les innombrables théories fondées sur des présomptions imprécises, abstraites et hypothétiques — du *Zeitgeist* au complexe d'Œdipe — théories tellement générales qu'elles expliquent et justifient n'importe quel acte ou événement: on n'envisage jamais d'alternative à ce qui s'est effectivement produit et personne n'a jamais pu agir autrement qu'il ne l'a fait.<sup>578</sup>

Oui, les dirigeants alliés qui ont pris la décision étaient, ils sont responsables *personnellement* d'Hiroshima et de Nagasaki — et donc leurs approbateurs, si «crime» il y a, sont complices après le fait. Hannah Arendt est conséquente en ceci. Si vous voulez prononcer des jugements juridico-moraux, – j'ai dit plus haut et dans un long essai, «El historiador en traje de fiscal : la noción de

---

<sup>578</sup> *Origines*, 1204. Arendt illustre son point: quand Ralph Hochhuth accuse un seul pape, l'infâme ou le lâche Pie XII «homme facilement identifiable, avec son nom à lui», on lui oppose aussitôt vaseusement une condamnation de la chrétienté tout entière. Non dit-elle, soyons alors juridiques: identifions des «prévenus».



responsabilidad moral/jurídica en la historia»,<sup>579</sup> la distinction à faire entre l'historien et le juriste, l'historien comme tel n'est pas et n'a pas à être un procureur ni un avocat – mais si vous le voulez, soyez au moins, face aux crimes du 20<sup>e</sup> siècle, disposé à évaluer avec même poids et même mesure:

Les bombardements intensifs des villes et, surtout, les bombardements atomiques de Hiroshima et de Nagasaki constituaient, de toute évidence, des crimes de guerre au sens de la convention de La Haye. Et si les bombardements des villes allemandes aient été provoqués par l'ennemi, par les bombardements de Londres, de Coventry et de Rotterdam, on ne pouvait pas en dire tant de la bombe atomique, arme sans précédent et toute puissante dont l'existence aurait pu être annoncée, ou même manifestée par bien d'autres moyens.<sup>580</sup>

La seule sorte d'*explication* historique des bombardements atomiques de Hiroshima et de Nagasaki, s'exprime par delà tout jugement moral mais en tenant compte des mentalités des décideurs et des opinions «publiques» engendrées par la guerre totale, elle est de les montrer comme un aboutissement asymptotique de la déjà barbare idée, née et appliquée dans les années trente, de bombardements dits «stratégiques» de villes sans intérêt ni alibi militaires, de destructions avec le seul but de terroriser les populations civiles, de leur casser le moral et de hâter par là la capitulation de l'ennemi. Stratégie neuve, étrangère à toute les conceptions «classiques» du *Jus ad bellum*. Cela commence dans les années 1930 de la part des «fascistes», en Éthiopie, en Chine attaquée par les Japonais, en Espagne

---

<sup>579</sup> «El historiador en traje de fiscal. La noción de responsabilidad moral/jurídica en la historia.» Traducción de Gabriela Villalba & sous la dir. Carlos Altamirano, *Prismas. Revista de historia intelectual*. Centro de Historia Intelectual, Departamento de Ciencias Sociales, Universidad Nacional de Quilmes. Nº 18, 2014, 155-174.

<sup>580</sup> *Les origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, 1265. «... la vérité c'est qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale tout le monde savait que les progrès techniques réalisés dans le domaine des instruments de destruction rendaient inévitable l'adoption de techniques de guerre «criminelles». 1266. C'est précisément la distinction sur laquelle reposait la définition des crimes de guerre donnée par la convention de La Haye, entre combattants et civils, armée et population indigène, objectifs militaires et civils qui était désormais dépassée. La Convention de La Haye subsiste de nos jours indépassable – bien qu'elle soit inappliquée et inapplicable. Voir en ligne: Convention de la Haye 1907 – Convention (IV) concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre et son Annexe: Règlement concernant les lois et coutumes de la guerre sur terre.

(Guernica). Les Alliés à leur tour, répliquant au *Blitz*, aux attaques aériennes des Nazis sur Londres et le sud de l'Angleterre continuent dans la foulée et détruisent sous des tempêtes de feu, le vieux Hambourg (Opération Gomorrha) puis Dresde et Berlin, puis d'autres villes historiques allemandes tout en causant des pertes civiles de plus en plus terribles de 1943 à 1945. Ils bombardent aussi Turin, Milan, finalement Rome. La chute de Mussolini en 1943 peut être due en partie à la démoralisation de la population italienne qui se retourne contre les fascistes. Cette hypothèse conforte en tout cas les partisans anglo-américains des bombardements dits stratégiques. Dont Churchill. Mais les Allemands nazifiés restent stoïques sous les bombes jusqu'en mai 1945, du moins ils ne cèdent pas. Les généraux et dirigeants alliés se posent une seule question, décidément par delà le bien et le mal *as it were*: à quel prix de destructions massives de ses villes, l'adversaire se sentira-t-il acculé à la capitulation? Le coût humain de la Guerre des airs a été énorme – un million de morts – et aucune justification convaincante de sa «nécessité» n'a été procurée par les Démocraties.<sup>581</sup>

La tactique se trouve en effet transposée en 1945, de l'Europe où cependant la preuve n'avait pas été faite de l'efficacité toujours alléguée, jamais démontrée, de ces mesures de terreur, à l'Asie face au jusqu'au-boutisme militariste des Japonais – dont on a raison de croire qu'il ne sera pas facile de le mettre à genou. Car finalement, Hitler n'a pas cédé en dépit des «efforts» destructeurs et des villes allemandes rasées, — que faudra-t-il pour faire capituler Tojo et Hirohito? Un coup d'une violence telle que *même* un Japonais comprendra. La bombe atomique est la réponse appliquée de ce raisonnement.

L'explication de l'historien est celle d'une fuite en avant de *tous* les acteurs, les méchants et les «bons», dans ce qui naguère était im-pensable et moralement in-imaginable. L'inimaginable est devenu en quelques années le souhaitable dans la lutte contre la barbarie, tant pour les dirigeants que pour les opinions publiques... «What had seemed unacceptable legally or morally in 1939 was rapidly transformed by the relative ethics of survival or defeat. It is easy to deplore the losses and to condemn the strategy as immoral, even illegal—and a host of recent accounts of the bombing have done just that—but current ethical concerns get no nearer to an understanding of how

---

<sup>581</sup> *The Bombers and the Bombed: Allied Air War Over Europe 1940-1945*, Richard Overy. New York: Viking, 2013, 27

these things were possible, even applauded, and why so few voices were raised during the war against the notion that the home front could legitimately be a target of attack.»<sup>582</sup>

Peut-être démontrerait-on même, avec de «bons» arguments factuels, pour les bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki, qu'il n'y avait tragiquement pas d'autre choix pour les Alliés – sinon tous pires. Toutes les branches du dilemme ou trilemme étaient atroces. Pourtant, même s'il fallait passer par là et faire un calcul, conjecturer les morts occasionnées par le prolongement indéfini de la guerre contre l'Empire japonais, la question morale demeure. Comment Truman et Churchill ont-ils survécu moralement à la conscience qu'ils avaient d'avoir, au nom du mieux, sinon du Souverain bien et au nom des intérêts supérieurs de la Civilisation, et comme un «mal nécessaire», massacré, anéanti un quart de million de civils innocents? Comment, même justifiés à leurs propres yeux, n'ont-ils pas passé le reste de leurs jours dans l'affliction et la désolation?

J'agace en épilquant parce que c'est précisément ici une question d'un autre temps, – du temps de Kant si vous voulez. Et d'Aristote. Du temps où le Sage pouvait énoncer sur les affaires humaines, en temps de guerre comme en temps de paix, un jugement moral «catégorique». Tel est précisément mon point. C'est bien vrai, il n'y a pas de progrès moral. Hannah Arendt l'a dit à sa façon: «Toute cette catastrophe [du 20<sup>e</sup> siècle] ne se serait pas produite si les gens avaient encore cru en Dieu ou plutôt dans le diable, c'est à dire s'il y avait encore des absolus.»<sup>583</sup>

Hiroshima est l'aboutissement, l'*acmé* de l'effondrement moral du monde «civilisé» qui s'étend tout au long du 20<sup>e</sup> siècle.<sup>584</sup> La volonté totalitaire de

---

<sup>582</sup> Overy, op.cit., 31.

<sup>583</sup> Citée dans: Hans Jonas, *Entre le néant et l'éternité*. Précédé de: Sylvie Courtine-Denamy, *Hans Jonas, Hannah Arendt, histoire d'une complémentarité*. Paris: Belin, 1996, 49.

<sup>584</sup> Il y a d'autres crimes antérieurs commis par le bon Camp à mentionner. Le bombardement de Dresde, du 13 au 15 février 1945, détruisit presque entièrement cette ville allemande. Ces bombardements d'une ville sans intérêt stratégique avaient été conçus par les états-majors américain et britannique en vue de saper «une fois pour toutes» le moral des Allemands. La BBC en ligne cite toutefois W. Churchill qui a exprimé des doutes ultérieurs: «It seems to me that the moment has come when the question of bombing of German cities simply for the sake of increasing the terror, though under other pretexts, (à suivre...)»

rendre les hommes «superflus» n'a aucunement épargné les démocraties. Il faudrait trouver, formuler, dénommer une catégorie de la déshumanisation qui transcende l'opposition Totalitarisme/Démocratie – sans nier toutefois qu'il y a des seuils et des degrés dans l'inhumain et que de ce point de vue, les régimes de Staline et de Hitler ont dépassé tous les autres.

Tout remonte, après un siècle dénégateur enivré d'«illusions du progrès», au naufrage de l'Europe et à la déchéance morale de l'homme européen/occidental qui se sont accomplis entre 1914 et 1918, mais que le 19<sup>e</sup> siècle n'avait cessé de préparer.

Montréal, hiver-automne 2014. Revu en février-mars 2015.

●●●●●●

---

<sup>584</sup>(...suite)

should be reviewed ... The destruction of Dresden remains a serious query against the conduct of Allied bombing.»

## Ajouts 2011-2014 à la BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

On trouvera ci-dessous un certain nombre d'entrées additionnelles qui viennent en complément à la bibliographie publiée préalablement et qui couvre les problématiques des quatre volumes: *Religions séculières, totalitarisme, fascisme: des concepts pour le 20<sup>e</sup> siècle. Suivi de: Mal moral, mal politique, mal social. Et de: Les intellectuels – intellectuels et rôle politique.*

Précédé de: *Remarques sur «religions séculières» et «totalitarisme».*

Montréal: Discours social, # 20<sup>bis</sup>, version mise à jour parue en 2010.

Papier: \$ 20.00 - € 15.00. En ligne:

<http://marcangenot.com/wp-content/uploads/2012/01/religions-s%C3%A9culi%C3%A8res-nouvelle-version.pdf>.

Les entrées qui figurent dans la bibliographie de 2010 et sont seulement mises à jour et complétées (rééditions, traductions, etc.) sont précédées d'un astérisque.



Adler, Alexandre et Vladimir Fédorovski. *Le roman du siècle rouge*. Monaco: Éditions du Rocher, 2012.

Alond, Gabriel A. *The Appeals of Communism*. Princeton: Princeton UP, 1954.

Aly, Götz. *Warum die Deutschen? Warum die Juden?* Frankfurt aM: Fischer, 2011. ➡ *Why the Germans? Why the Jews? Envy, Race Hatred, and the Prehistory of the Holocaust*. New York: Metropolitan Books, Holt, 2014.

Applebaum, Ann. *Iron Curtain. The Crushing of Eastern Europe 1944-1956*. New York: Doubleday & London: Allen Lane, 2012

Arasse, Daniel. *La guillotine et l'imaginaire de la Terreur*. Paris: Flammarion, 1987.

Ardant, Philippe, «Le héros maoïste, modèle du Chinois de demain», *Revue française de science politique*, 19<sup>e</sup> année, num. 6, 1969, 1145-1171.

\* Aron, Raymond. *Démocratie et totalitarisme*. Paris: Gallimard, 1965 ; coll. «Idées», 1970. – Rééd. Folio essais, 2010.

Atteia, Marc. *Le techno-scientisme, le totalitarisme contemporain*. Paris: Yves Michel, 2009.

Aubry, Laurence et Béatrice Turpin, dir. Victor Klemperer. *Repenser le langage totalitaire*.

*Colloque de Cérisy*. Paris: CNRS Éditions, 2012.

Audoin-Rouzeau Stéphane. «George L. Mosse: réflexions sur une méconnaissance française», *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 56e année, N. 1, 2001. 183-186.

Augusteijn, Joost & Patrick G.C. Dassen, Maartje J. Janse, dir. *Political Religion Beyond Totalitarianism: The Sacralization of Politics in the Age of Democracy*. Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2013.

Aycard, Mathilde et Pierre Vallaud. *Russie. Révolution et stalinisme*. Paris: L'Archipel, 2012.

Baehr, Peter et Melvin Richter, dir., *Dictatorships in History and Theory: Bonapartism, Caesarism, and Totalitarianism*. Cambridge and New York: Cambridge University Press and German Historical Institute, Washington, DC, 2004.

Barbusse, Henri. *Staline. Un monde nouveau vu à travers un homme*. Flammarion, 1935. Rééd. Paris: L'Harmattan, 2006.

Barret-Kriegel, Blandine et Evelynne Pisier-Kouchner. *Les interprétations du stalinisme*. Paris: PUF, 1985.

Bartošek, Karel. *Les Aveux des archives, Prague-Paris-Prague, 1948-1968*. Paris: Seuil, 1996.<sup>585</sup>

Baudouin, Jean. *Mort ou déclin du marxisme?* Paris: Montchrestien, 1991.

Baudouin, Jean et Bruneteau, Bernard, dir. *Le totalitarisme. Un concept et ses usages*. Rennes: PU de Rennes, 2014.

Baumier, Matthieu. *La démocratie totalitaire. Penser la modernité post-démocratique*. Paris: Presses de la Renaissance, 2007.

Bellah, Robert. «Civil Religion in America», *Dedalus*, 97/1 (1967), 1-21.

\* Berlin, Isaiah. *The Crooked Timber of Humanity : Chapters in the History of ideas*. ♦ trad. *Le bois tordu de l'humanité. Romantisme, nationalisme et totalitarisme*. Paris: Albin Michel, 1992.

Berman, Paul. *Terror and Liberalism*. New York: Norton, 2003. Trad. *Les habits neufs de la terreur*. Paris: Hachette, 2004.

---

<sup>585</sup> K. B. a aussi collaboré au *Livre noir du communisme*, voir ce titre.

- Besançon, Alain. *La falsification du bien*. Paris: Julliard, 1984.
- Birnbaum, Jean. *Leur jeunesse et la nôtre. L'espérance révolutionnaire au fil des générations*. Paris: Stock, 2005.
- Bizeul, Yves. «Le statut de la sainteté dans les religions politiques». *Conserveries mémorielles*, en ligne, # 14: 2013.
- The Blackwell Companion to Political Theology* edited by Peter Scott and William T. Cavanaugh. Malden, MA: Blackwell, 2004.
- Bobineau, Olivier. *Le religieux et le politique*. [suivi de] *Douze réponses de Marcel Gauchet*. Paris: Desclée de Brouwer, 2010.
- Bof, Roberto, «Evita: A Case of Political Canonization», in James F. Hopgood, dir., *The Making of Saints: Contesting Sacred Ground*, Tuscaloosa: The University of Alabama Press, 2005, 59-74.
- Bonomi, Ivano. *Dal socialismo al fascismo*. Roma: Formiggini, 1924.
- Boucalt, Mosco. *Mémoires d'Ex*. Paris: Editions Montparnasse, 2004. Durée DVD: 185 mn. Format vidéo: Dolby Digital, PAL.
- Bouchard, Guy et André Rocque, Jacques G. Ruelland, *Orwell et 1984 - trois approches*, Montréal : Éditions Bellarmin, 1988.
- Boukovski Vladimir Konstantinovitch [ou Boukovsky]. *Jugement à Moscou*. Paris: Laffont, 1995.
- Bouthillon, Fabrice. *Brève histoire philosophique de l'Union soviétique*. Paris: Plon, 2003.
- Bracher, Karl Dietrich. *Die Totalitäre Erfahrung*. Munich: Piper, 1987.
- Brossat, Alain, «Les statues meurent aussi (Le culte de Lénine et son avenir en URSS et en Europe de l'Est)», *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 19, 1990, 2-9.
- Brown, Archie. *The Rise and Fall of Communism*. London, New York: Vintage Books, 2010.
- Bruneteau, Bernard. *Le siècle des génocides*. Paris: Armand Colin, 2004.
- Bruneteau, Bernard. Voir aussi : Baudouin.

- Buber, Martin. *Das Königtum Gottes*. Berlin, 1932.
- Bullock, Alan. *Hitler and Stalin, Parallel Lives*. London, Toronto: HarperCollins, 1991.
- Burrin, Philippe. «Political Religion. The Relevance of a Concept», *History and Memory*, 9, 1997. 321-349.
- Bussy, Florent. *Le totalitarisme. Histoire et philosophie d'un phénomène politique extrême*. Paris: Cerf, 2014.<sup>586</sup>
- Cabet, Étienne. *Voyage en Icarie*. 1840. Rééd. Paris: Dalloz, 2006. Préf. J. Attali.
- Chalamov, Varlam. *Récits de la Kolyma*. Paris: Verdier, 2003. [Des parties en sont parues chez Maspero/La Découverte entre 1980 et 1986.]
- Chaliand, Gérard. *Mythes révolutionnaires du tiers-monde*. Paris: Seuil, 1976.
- Chastenet de Géry, Sonia. *Du totalitarisme à la démocratie libérale : perspectives dissidentes*. Paris: EHESS, 2006.
- Christofferson, Michael. *The French Intellectuals against the Left. 1968-81. ♦ Les Intellectuels contre la gauche. L'idéologie antitotalitaire en France 1968-1981*. Marseille: Éditions Agone, 2009.
- Clair, Jean. *Du surréalisme considéré dans ses rapports au totalitarisme et aux tables tournantes. Contribution à une histoire de l'insensé*. Paris : Mille et une Nuits, 2003.
- Cohen, Yves. *Le siècle des chefs. Une histoire transnationale du commandement et de l'autorité*. Paris: Éditions Amsterdam, 2013.
- Colloti, Enzo. *Fascismo, Fascismi*. Florence: Sansoni, 1989.
- dir. *Fascismo e antifascismo. Rimozioni, revisioni, negazioni*. Roma-Bari: Laterza, 2000.<sup>587</sup>
- Combe, Sonia. *Une société sous surveillance. Les intellectuels et la Stasi*. Paris: Albin Michel, 1999.
- Courtois, Stéphane. *Le bolchevisme à la française*. Paris: Fayard, 2010.

---

<sup>586</sup> Voir aussi *Qu'est-ce que le totalitarisme?* Paris: Vrin, 2014.

<sup>587</sup> Du même: *Il Fascismo e gli ebrei*, Laterza, Roma-Bari. 2003.



- \* — . *Communisme et totalitarisme*. Paris: Perrin/Tempus, 2009.
- dir. *Dictionnaire du communisme*. Paris: Larousse, 2007.
- , dir. «Le Livre noir du communisme en débat: les critiques, les auteurs, mémoires et jugement», *Communisme*, Éd. L'Âge d'homme, n°59-60, avril 2000.<sup>588</sup>
- et Patrick Moreau, dir. *Communisme 1989-2014 en Europe. L'Éternel retour des communistes*. Paris: Vendémiaire, 2014.
- Crocker, Lester G. *Rousseau's Social Contract: An Interpretive Essay*. Cleveland: The Press of Case Western Reserve University, 1968.
- Culture et antifascisme* sous la direction de Maryse Souchard, B. Mediene, J. Tabet et S. Néel, préf. Michel Dreyfus et postface de Jean-Pierre Faye. Paris: Le Temps des cerises, 1998.
- Daix, Pierre. *Le socialisme du silence*. Paris: Seuil, 1976.
- Damus, Martin. *Sozialistischer Realismus und Kunst in Nationalsozialismus*, Frankfurt aMain, FischerTB, 1987.
- Debray, Régis. *Aveuglantes lumières*. Paris: Gallimard, 2006.
- . Conférence inaugurale, in *Religion et politique. Les rendez-vous de l'histoire. Blois 2005*. Nantes: Pleins Feux, 2006.
- De Felice, Renzo. *Le fascisme : un totalitarisme à l'italienne ?* Préf. P. Milza. Paris: Presses de la FNSP, 1988. = traduction partielle de *Lo stato totalitario*.
- Del Valle, Alexandre. *Le totalitarisme islamiste à l'assaut des démocraties*. Paris: Éd. Syrtes, 2002.
- Delestre, Antoine & Clara Lévy. *Penser les totalitarismes*. Préface de Emmanuel de la Taille. S. L.: Éditions de l'Aube, 2010.
- Delporte, Christian. *Une histoire de la langue de bois*. Paris: Flammarion, 2009.
- Depretto, Jean-P. *Pour une histoire sociale du régime soviétique (1918-1936)*. Paris: L'Harmattan, coll. « Pays de l'Est », 2001.

---

<sup>588</sup> En 2008, Stéphane Courtois a participé à l'élaboration d'un collectif dirigé par le P. Renaud Escande, *Le Livre noir de la Révolution française*. Paris: Cerf, 2008.

Droit, Emmanuel. *Vers un homme nouveau ? L'éducation socialiste en RDA (1949-1989)*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2009.

Duggan, Christopher. *Fascist Voices*. London: Bodley Head, 2012. Trad. *Ils y ont cru. Une histoire intime de l'Italie de Mussolini*. Paris: Flammarion, 2014.

Engel, Jeffrey A., dir. *The Fall of the Berlin Wall. The Revolutionary Legacy of 1989*. Oxford: Oxford UP, 2009.

Étiemble [René]. *Lignes d'une vie 2: Le meurtre du petit père*. Paris: Arléa, 1990.

Faye, Jean Pierre. *L'État total selon Carl Schmitt, ou comment la narration engendre des monstres*. S. L.: Germina, 2013.

Felice, Renzo : voir De Felice.

Ferguson, Niall. *The War of the World. 20th-century Conflict and the Descent of the West*. London, New York: Penguin Books, 2006.

Figes, Orlando. *Revolutionary Russia 1891-1991. A History*. New York: Holt, 2014. Également Pelican/Penguin Books, 2014.

—. *The Whisperers*. London: Allan Lane, 2007. Trad. *Les chuchoteurs. Vivre et survivre sous Staline*. Paris: Denoël, 2009. 2 vol.

Fitzpatrick, Sheila. *Everyday Stalinism : Ordinary life in extraordinary Times : Soviet Russia in the 1930s*. New York ; Oxford : Oxford University Press, 1999.

Fitzpatrick, Sheila : voir aussi Geyer, Michael.

Fleming, John V. *The Anti-communist Manifestos: Four Books That Shaped The Cold War*. New York; London: Norton, 2009.

Focardi, Filippo. *Il cattivo tedesco e il bravo italiano*. Milano: Laterza, 2013.

Forlin, Olivier. *Le fascisme. Historiographie et enjeux mémoriels*. Paris: La Découverte, 2013.

Foro, Mauro. *L'Italie fasciste*. Paris: Colin, 2006.

Funke, Manfred dir., *Totalitarismus: Ein Studien-Reader zur Herrschaftsanalyse moderner Diktaturen*. Düsseldorf: Droste, 1978.

Galtung, Johan. *Hitlerismus, Stalinismus, Reaganismus: Drei Variationen zu einem Thema von Orwell*. Baden-Baden: Nomos, 1987.

Gautier, Jean-François. *Le sens de l'histoire. Une histoire du messianisme en politique*. Paris: Ellipses, 2013.

Gellately, Robert. *Stalin's Curse. Battling for Communism in War and Cold War*. New York: Vintage Books, 2013.

Gentile, Emilio. *L'apocalisse della modernità. La Grande Guerra per l'uomo nuovo*. 2008. Trad. *L'apocalypse de la modernité. La Grande guerre et l'homme nouveau*. Paris: Aubier, 2011.

—. *Contro Cesare. Cristianesimo e totalitarismo nell'epoca dei fascismi*. Milano: Feltrinelli, 2010. ☞ *Pour ou contre César? Les religions chrétiennes face aux totalitarisme*. Paris: Aubier, 2013.

—. «Political Religion: A Concept and its Critics: A Critical Survey», *Totalitarian Movements and Political Religions*, Vol. 6, No. 1, June 2005. 19-32.

Getty, J. Arch. *Origins of the Great Purges: The Soviet Communist Party Reconsidered, 1933-1938*, New York, Cambridge: Cambridge University Press, 1985, neuvième édition, 1996.

— et Roberta T. Manning, dir, *Stalinist Terror: New Perspectives*. New York, Cambridge: Cambridge University Press, 1993

— et Oleg V. Naumov, *The Road to Terror: Stalin and the Self-Destruction of the Bolsheviks, 1932-1939*. New Haven: Yale University Press, 1999.

Geyer, Michael et Fitzpatrick, Sheila, dir. *Beyond Totalitarianism. Stalinism and Nazism Compared*. New York, Cambridge: Cambridge UP, 2009.

Gide, André. *Retour de l'U.R.S.S.* Paris: Gallimard, 1936.

—. *Retouches à mon «Retour de l'URSS»*. Paris: Gallimard, 1937.

Goldhagen, Daniel Jonah. *Worse than War. Genocide, Eliminationism, and the Ongoing Assault on Humanity*. 2009. ☛ *Pire que la guerre. Massacres et génocides au 20<sup>e</sup> siècle*. Paris: Fayard, 2012.

Goldring, Maurice. *Les ex-communistes: éloge de l'infidélité*. S. L.: Éd. Le bord de l'eau, 2014.

Groh, Dieter. "Cäsarismus, Napoleonismus, Bonapartismus. Führer, Chef, Imperialismus", in *Geschichtliche Grundbegriffe*, vol. I dir. Otto Brunner, Werner Conze, & Reinhart Koselleck. Stuttgart: Ernst Klett, 1997, 726-71. • Et y faisant suite: Hella Mandt, "Cäsarismus, Napoleonismus, Bonapartismus. Führer, Chef, Imperialismus," in *Geschichtliche Grundbegriffe*, vol. 6, dir. Otto Brunner, Werner Conze & Reinhart Koselleck. Stuttgart: Ernst Klett, 1990. 651-706.

Grossman, Vassili. *Jizn' i sudba. ♦ Vie et Destin*, traduit du russe par Alexis Berelowitch et Anne Coldefy-Faucard. Lausanne: L'Âge d'Homme, 1980.<sup>589</sup>

Guillebaud, Jean-Claude. *La force de conviction*. Paris: Seuil, 2005.

Halberstam, Michael. *Totalitarianism and the Modern Conception of Politics*. New Haven, CT: Yale University Press, 1999.

Hammond, P. E. «The Sociology of American Civil Religion: A Bibliographical Essay», *Sociological Analysis*, 2 (1976).

Henry, Michel. *Du communisme au capitalisme. Théorie d'une catastrophe*. Paris: Odile Jacob, 1990. Notamment les chap. «Le marxisme comme théorie fasciste».

Herf, Jeffrey. *The Jewish Enemy. Nazi Propaganda during World War II and the Holocaust*. Cambridge MA: Belknap Press, 2006.

Hermet Guy. *L'hiver de la démocratie ou : Le nouveau régime*. Paris: Colin, 2007.

—. «Populisme et nationalisme», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, N° 56, octobre-décembre 1997. 34-47.

Hewitt, A. *Fascist Modernism. Aesthetics, Politics and the Avant-garde*. Stanford: Stanford UP, 1993.

—. *Political Inversions. Homosexuality, Modernism and the Modernist Imaginary*. Stanford: Stanford UP, 1996.

Hoffmann, David L. *Stalinist Values. The Cultural Norms of Soviet Modernity. 1917-1941*. Ithaca: Cornell UP, 2003.

Hollander, Paul. *Political Pilgrims*. New York: Oxford UP, 1981.

\* Huxley, Aldous. *Brave New World*. London, New York: Harper, 1932. ∞ Rééd. 1946.

---

<sup>589</sup> Voir aussi *Pour une juste cause*.

◆ Traduction récente en poche: *Le meilleur des mondes*. Paris: Plon, Pocket, 2013.

Irvine, William D. «Fascism in France and the Strange Case of the Croix-de-Feu», *Journal of Modern History*, 63, juin 1991, 271-295.

Jaccard, Jean-Philippe, dir. *Un mensonge «déconcertant»? La Russie au 20<sup>e</sup> siècle*. Paris: L'Harmattan, 2003.

Jahanchahi, Amir. *Vaincre le III<sup>e</sup> totalitarisme*. Paris: Ramsay, 2001.

Janover, Louis. *La Tête contre le mur: essai sur l'idée anti-communiste au 20<sup>e</sup> siècle*. Paris: Éditions Sulliver, 1998.

Jeanjean, Maurice. *Sékou Touré : Un totalitarisme africain*. Préf. Hélène Cixous. Paris: L'Harmattan, 2005.

Jesse, Eckhard, Christiane Schroeder & Thomas Grosse-Gehling, dir., *Totalitarismus im 20. Jahrhundert: eine Bilanz der internationalen Forschung*. Baden-Baden: Nomos, 1999.

Jones, William David. *The Lost Debate: German Socialist Intellectuals and Totalitarianism*. Urbana: University of Illinois Press, 1999.

Judt, Tony. *Reappraisals. Reflections on the Forgotten 20th Century*. New York: Penguin Press, 2008. Trad. *Retour sur le 20<sup>e</sup> siècle*. Paris: Héloïse d'Ormesson, 2010. Posthume.

Judt, Tony with Timothy Snyder. *Thinking the 20th Century*. London, New York: Penguin Press, 2012.

Jünger, Ernst. *La mobilisation totale* (Traduction de *Die totale Mobilmachung*). Paris: Gallimard, 1990.

Kalman, Samuel. *The Faisceau and the Croix-de-Feu: The Extreme Right in Interwar France*, Ashgate, Aldershot and Burlington, 2008.

Kamentsky, Ihor. «Totalitarianism and Utopia», *Chicago Review*, 53: 1964.

Kautsky, Karl. «Marxism and Bolchevism. Democracy and Dictatorship» In Joseph Shaplen et D. Shub. *Socialism, Fascism, Communism*. New York: American League for Democratic Socialism, 1938.

Kechichian, Albert. *Les Croix-de-feu à l'âge des fascismes. Travail, famille, patrie*. Seyssel: Champ vallon, 2006.

Kennedy, Sean. *Reconciling France against Democracy: The Croix-de-Feu and the Parti social français, 1927-1945*, Montreal: Mc Gill-Queen's University Press, 2000.

Kershaw, Ian. *Hitler, The Germans, and the Final Solution*. Yale UP, 2008.

— . *The End : Hitler's Germany 1944-45*. London: Allen Lane, 2011.

Kestel, Laurent. *La conversion politique. Doriot, le PPF et la question du fascisme français*. Paris: Raisons d'agir, 2012.

Kizny Tomasz et Dominique Roynette, dir., *La Grande Terreur en URSS, 1937-1938*. Lausanne: Éditions Noir sur Blanc, 2013.

Koch, Stephen. *La fin de l'innocence: Les intellectuels d'Occident et la tentation stalinienne, trente ans de guerre secrète*. Paris: Grasset, 1995.

Koenen, Gerd. "Alte Reiche, neue Reiche: Der Maoismus auf der Folge des Stalinismus — Eine Gedankenskizze," in *Moderne Zeiten? Krieg, Revolution und Gewalt im 20. Jahrhundert*, ed. Jörg Baberowski. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 2006. 174-201.

Koestler, Arthur. *Darkness at Noon*. 1941. 📖 *Le Zéro et l'Infini*. Paris, 1945. rééd. Calmann-Lévy, 2005.

Koestler, Arthur et Phil Casoar (édition établie par), *Œuvres autobiographiques: La Corde raide, Hiéroglyphes, Dialogue avec la mort, La Lie de la terre, l'Étranger du square*. Paris: Laffont, 1994.

Kolakowski, Leszek. *L'esprit révolutionnaire, suivi de Marxisme, utopie et anti-utopie*. Bruxelles: Editions Complexe, 1978. Recueil d'articles en allemand et en anglais remontant à 1970.

Kuromiya Hiroaki. *The Voices of the Dead: Stalin's Great Terror in the 1930s*. New Haven: Yale University Press, 2007.

*La Revue des deux mondes : Les totalitarismes, communisme et nazisme dans les années trente*, textes rassemblés par Eryck de Rubercy. Michel Crépu, préfacier. Paris: Christian Bourgois, 2010.

Lacroix, Michel. *La spiritualité totalitaire: le new age et les sectes*. Paris: Plon, 1995.

Lane, C. *The Rites of the Rulers: Ritual in Industriel Society: The Soviet Case*. Cambridge: Cambridge University Press, 1981.

Latek, Stanisław. *From Totalitarianism to Democracy: Twisted and Unfinished Road: on the 20th Anniversary of The Fall of Communism in Eastern Europe*. Montréal & Québec: Polish Institute of Arts and Sciences in Canada ; Kraków: Polish Academy of Arts and Sciences, 2011.

Latouche, Serge. *Serge Latouche présente Jacques Ellul contre le totalitarisme technicien*. Neuvy-en-Champagne: Le passager clandestin, 2013.

Lefort, Claude. «La révolution comme religion nouvelle», *Écrire. À l'épreuve du politique*. Paris: Calmann-Lévy, 1992 [rééd. d'une étude publ. en 1989].

Le Goff, Jean-Pierre. *La démocratie post-totalitaire*. Paris: La découverte, 2003.

Le Kenz, David. *Le massacre, objet d'histoire*. Paris: Gallimard, 2005.

Lemkin, Rafaël. *Axis Rule in Occupied Europe. Laws Of Occupation, Analysis of Government, Proposals For Redress*. Washington: The Carnegie Endowment for International Peace, 1944, ♦ rééd. Lawbook Exchange, 2005.

—. *Qu'est-ce qu'un génocide ?* Jean-Louis Panné, préfacier. Monaco: Éd. Du Rocher, 2008.

Lepre, Aurelio, *Mussolini, l'Italiano. Il Duce nel mito e nella realtà*, Milano: Mondadori, 1995.

Le Roy Ladurie, Emmanuel. *Paris-Montpellier: PC-PSU, 1945-1963*, Paris: Gallimard, 1982.

Levin, Ira. *This Perfect Day*. New York: Random House, 1970. Paperback: Fawcett Books, 1971.

Levitsky, Steven & Lucan A. Way. *Competitive Authoritarianism. Hybrid Regimes after the Cold War*. Cambridge, New York: Cambridge UP, 2010.

Lévy, Clara. Voir: Delestre, Antoine.

Lietzmann, Hans J. *Politikwissenschaft im Zeitalter der Diktaturen: Die Entwicklung der Totalitarismustheorie Carl Joachim Friedrichs*. Opladen: Westdeutscher Verlag, 1999.

Löwith, Karl. *Von Hegel zu Nietzsche*. Zürich, Europa, 1941. ♦ Trad. *De Hegel à Nietzsche*. Paris: Gallimard, 1969. «Tel», 2003.

Lurçat, Liliane. *Vers une école totalitaire ? L'enfance massifiée à l'école et dans la société*. Paris: F. X. de Guibert, 2001.

Luzzaro, Sergio. *Il corpo del Duce*. Torino: Einaudi, 1998. Trad. *Le corps du duce. Essai sur la sortie du fascisme*. Paris: Gallimard, 2014.

Macciocchi, Maria-Antonietta et al. *Éléments pour une analyse du fascisme. Séminaire de 1974-1975 à Paris VIII*, avec François Châtelet et Jean-Toussaint Desanti, Paris: UGE, «10/18», 1976. 2 vol.

Machover, Jacobo. *Cuba, totalitarisme tropical*. Paris: Buchet-Chastel, 2004. ♣ rééd. 10/18, 2006.<sup>590</sup>

Mak, Geert. *In Europa. Reizen door de twintigste Eeuw*. 2004. ʒ Voyage d'un Européen à travers le 20<sup>e</sup> siècle. Paris: Gallimard, 2007.

Marcou, Lilli. «Staline entre le mythe et la légende», *Politix*, V, 18: 1992. 99-107.

Martelli, Roger. *Pour en finir avec le totalitarisme*. S. l.: La ville brûle, 2012.

Materialien der Enquete-Kommission «Aufarbeitung von Geschichte und Folgen der SED-Diktatur in Deutschland» (12. Wahlperiode des Deutschen Bundestages). Neun Bände in 18 Teilbänden Taschenbuch. Berlin: Deutscher Bundestag, 1995–.

Matonti, Frédérique. *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique*. Paris: La Découverte, 2005.

Mencherini, Robert. *Guerre froide, grèves rouges. Parti communiste, stalinisme et luttes sociales en France*. S. l., Syllepse, 1998.

Messadié, Gérald. *Autopsie de l'atroce 20<sup>e</sup> siècle*. Paris: Michel de Maule, 2014.

Michéa, Jean-Claude. *Le complexe d'Orphée. La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*. Paris: Champs essais, 2011.

— . *L'empire du moindre mal*. Paris: Champs essais, 2010.

— . *Les mystères de la gauche. De l'idéal des Lumières au triomphe du capitalisme absolu*. Paris: Champs essais, 2014.

Milza, Pierre. *Mussolini*. Paris, Fayard, 1999.

— . «Mussolini entre fascisme et populisme», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. N°56,

---

<sup>590</sup> Voir aussi de cet auteur: *Cuba : mémoires d'un naufrage*, Paris: Buchet-Chastel, 2009 et *La Face cachée du Che*, Buchet-Chastel, 2007.



octobre-décembre 1997. 115-120.

Milza, Pierre, dir. *Art et fascisme. Totalitarisme et résistance au totalitarisme dans les arts en Italie, Allemagne et France des années 30 à la défaite de l'Axe*, [= colloque, Paris, 6-7 mai 1988]. Bruxelles : Complexe, 1992.

Möll, Marc-Pierre. *Gesellschaft und totalitäre Ordnung: Eine theoriegeschichtliche Auseinandersetzung mit dem Totalitarismus*. Baden-Baden: Nomos, 1998.

Moorhouse, Roger. *The Devil's Alliance. Hitler's Pact with Stalin 1939-1941*. New York: Basic Books, 2014.

\* Morin, Edgar. *Autocritique*. Paris: Seuil, 1959. ∞ Éd. revue 1975; réédition la plus récente: Seuil, 2012.

Mouralis, Guillaume. *Une épuration allemande. La RDA en procès 1949-2004*. Paris: Fayard, 2008.

Musiedlak, Didier. «Renzo De Felice et l'histoire du fascisme», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. N°21, janvier-mars 1989. 91-100.

Nitti, Francesco Saverio. *Bolchevisme, fascisme et démocratie*. Paris: Progrès civique, 1926.

Nove, Alec. *The Stalin Phenomenon*. London: Weidenfeld & Nicolson, 1993.

—. *Was Stalin Really Necessary?* George Allen & Unwin, 1964.

—. *The Soviet System in Retrospect : An Obituary Notice*. New York: Columbia U., Averell Harriman Lecture, 1993.

Oberländer, Erwin & Rolf Ahmann, *Autoritäre Regime in Ostmittel- und Südosteuropa 1919– 1944*. Paderborn: Schöningh, 2001.

Omer, Atalia. *Religious Nationalism: a Reference Handbook*. Avec Jason A. Springs. Santa Barbara: Abc-clio, 2013.

Orwell, George. *Essays*. London: Penguin Books, s.d. «The essays in this volume appeared in *The Collected Essays, Journalism and Letters of George Orwell*, Volumes 1-4 edited by Sonia Orwell and Ian Angus».

—. *Homage to Catalonia*. London: Secker & Warburg, 1938. trad. Paris: Gallimard, 1955 sous le titre *La Catalogne libre*. Rééd. London: Penguin Books (Penguin Classics), 2000. Introd. J. Symons.

—. *Nineteen eighty-four. A Novel*. London; New York: Harcourt, Brace, 1949. ∞ Rééd. Afterword by Erich Fromm. New York: Plume, 2003. Trad. Paris: Gallimard Folio, [2014].

Parenti, Michael. *Le mythe des jumeaux totalitaires. Fascisme méthodique et renversement du communisme*. Paris: Delga, 2013.

Pavone, Claudio. *Une Guerre civile, essai historique sur l'éthique de la Résistance italienne*, préface de Jacques Droz. Paris: Seuil, 2005.

Pedio, A. *La cultura del totalitarismo imperfetto. Il dizionario di politica del Partito nazionale fascista*. Milano: Unicopoli, 2000.

Pisier-Kouchner, voir Barret-Kriegel, Blandine.

Pius XI. *Pie XI, nazisme et communisme. Deux encycliques de mars 1937*. Introd. Michel Sales. Paris: Desclée, 1991.

Polsky, Stephanie. *Walter Benjamin's Transit: a Destructive Tour of Modernity*. Palo Alto CA: Academica Press, 2010. Notamment le chap. «Catastrophising the Epoch: Benjamin's Atlas of Fascist Historiography».

Postone, Moishe & Eric L. Santner, dir. *Catastrophe and Meaning: The Holocaust and the Twentieth Century*. Chicago: University of Chicago Press, 2003.

Prochasson, Christophe. *Les chemins de la mélancolie : François Furet*. Paris: Stock, 2013.

Puddington, Arch. *Failed Utopias. Methods of Coercion in Communist Regimes*. San Francisco: Institute for Contemporary Studies, 1988.

Reader, Keith. *Régis Debray: A Critical Introduction*. London, Boulder, CO: Pluto Press, 1995.

Récanati, Jean. *Un gentil stalinien*, Paris, Ed. Mazarine, 1980.

Redeker, Robert. *Le progrès, ou l'opium de l'histoire*. Nantes: Pleins feux, 2004.

Reichel, P. *Der Schöne Schein des Dritten Reiches. Faszination und Gewalt des Faschismus*, München: Beck, 1991. Trad.: *La fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 1997.

Revel, Jean-François. *La nouvelle censure: exemple de mise en place d'une mentalité totalitaire*. Paris: R. Laffont, coll. «Libertés 2000», 1977.

- Revel, Jean-François. *La tentation totalitaire*. Paris: Laffont, 1976.
- Richard, Lionel. *Malheureux le pays qui a besoin d'un héros. La fabrication de Hitler*. Paris: Autrement, 2014.
- Rigoulot, Pierre. *Les paupières lourdes, aveuglements et indignations en France sur le goulag*. Paris: Éditions Universitaires, 1991.
- Rossi, A. [pseud. Tasca, Angelo.] *Nascita e avvento del fascismo*. 1938. Bari: Laterza, 1965.  
 ♦ Naissance du fascisme. L'Italie de l'Armistice à la marche sur Rome. Paris: Gallimard, 1967. Réédition: «Tel» 2003.
- Roth, Karl Heinz. *Geschichtsrevisionismus. Die Wiedergeburt der Totalitarismustheorie*. Hamburg: Konkret, 1999.
- Rouvillois, Frédéric. *Crime et utopie. Une nouvelle enquête sur le nazisme*. Paris: Flammarion, 2014.
- Rubercy, E. de : voir *La revue des deux mondes*. Etc.
- Santamaria, Yves. *L'enfant du malheur. Le Parti communiste dans la lutte pour la paix, 1914-1947*. Seli Arslan, 2002.
- Schapiro, Leonard Bertram . *Totalitarianism*. London: Pall Mall Press, 1972.
- Schmeitzner, Mike dir., *Totalitarismuskritik von Links: Deutsche Diskurse im 20. Jahrhundert*. Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 2007.
- Schmitt, Carl. 1888-1985. *Der Begriff des Politischen*. Hamburg : Hanseatische Verlagsanstalt, 1933.
- . *Parlementarisme et démocratie*. Paris: Seuil, 1988. Recueil d'articles, trad. J. L. Schlegel.<sup>591</sup>
- Scott, Peter, voir *The Blackwell Companion To Political Theology*.
- Shore, Marci. *The Taste of Ashes. The Afterlife of Totalitarianism in Eastern Europe*. London: Heinemann, 2013. Rééd. Windmill Books, 2014.
- Shorten, Richard. *Modernism and Totalitarianism*. Houndmills Basingstoke: Palgrave

---

<sup>591</sup> Voir aussi *Carl Schmitt sommo giurista del Führer : testi antisemiti (1933-1936)* [trad.] Carlo Angelino. Genova : Il melangolo, 2006.

Macmillan, 2012.

Siegel, Achim, dir. *The Totalitarian Paradigm after the end of Communism : towards a theoretical reassessment*. Amsterdam ; Atlanta, Ga. : Rodopi, 1998.

Simard Marc. «Intellectuels, fascisme et antimodernité dans la France des années trente», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. N°18, avril-juin 1988. 55-76.

Slama, Alain Gérard. «Vichy était-il fasciste ?» *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*. N°11, juillet-septembre 1986. 41-54.

Snyder, Timothy D. *Bloodlands: Europe Between Hitler and Stalin*. New York: Basic Books, 2010. Trad. *Terres de sang*. Paris: Gallimard, 2012.<sup>592</sup>

Sobtchak, Anatoli. *Russie, du totalitarisme à la démocratie*. Trad. Russe. Paris: Hachette, 1996.

Soljénitsyne, Alexandre (Solzhenitsyn, Aleksandr Isaevich). *L'archipel du Goulag. Essai d'investigation littéraire*. Paris: Seuil, 1974. 3 vol. Trad. *Arkhipelag GULag*. Paris: YMCA, 1973.

Söllner, Alfons, Ralf Walkenhaus, and Karin Wieland, dir., *Totalitarismus, eine Ideengeschichte des 20. Jahrhunderts*. Berlin: Akademie Verlag, 1997.

Souchard, Maryse & al., voir *Culture et antifascisme*.

Soulet, Jean-François. *L'Empire stalinien. L'URSS et les pays de l'Est depuis 1945*. Paris: Livre de poche, 2000.

Souvarine, Boris. *Staline*. Paris: Plon, 1935. rééd. Lebovici, 1985. [Rédigé en 1930-1935].

Spinosa, Antonio. *Mussolini. Il fascino di un dittatore*. Milano: Mondadori, 1989.

*Stalinism: Its Nature and Aftermath*. Houndmills, Basingstoke: Macmillan, 1992.

Sternhell, Zeev. *Aux origines d'Israël. Entre nationalisme et socialisme*. Paris: Fayard, 1996.

—. *Les anti-Lumières du 18<sup>e</sup> siècle à la guerre froide*. Paris: Fayard, 2006.

—. *Histoire et Lumières*. Paris: Albin Michel, 2014.

---

<sup>592</sup> Voir sur ce livre le dossier du *Débat*, #172: nov. 2012.

Storme, Tristan. *Carl Schmitt et le marcionisme*. Paris: CERF, 2008.

Strauss, Leo. «On German Nihilism», 1941, et deux autres essais □ *Nihilisme et politique*. Paris: Rivages, 2004.

Sumpf, Alexandre. *De Lénine à Gagarine*. Paris: Folio, 2013.

Taguieff, Pierre-André. *Court traité de complotologie*. Paris: Mille et une nuits, 2013.

— . *Prêcheurs de haine. Traversée de la judéophobie planétaire*. Paris: Mille et une nuits, 2004.

— . *La religion du Progrès. Esquisse d'une généalogie du progressisme*. S.l., TAK, édition numérique, 2012.

Thanassekos, Yannis et Heinz Wismann, dir. *Révision de l'histoire: totalitarismes, crimes et génocides nazis*. Paris: Cerf, 1990 (Colloque à l'Institut de sociologie, ULB, 1988).

Tarchi, Marco. *Fascismo. Teorie, interpretazioni e modelli*. Roma, Bari: Laterza, 2003.

Tasca, voir: Rossi, A.

\* Taubes, Jakob. *Abendländische Eschatologie*. Bern: Francke, 1947. ∞ Rééd. „, *Mit einem Anhang*“, München: Matte und Seitz, 1991. Trad. *Eschatologie occidentale*. Précédé de «La guérilla herméneutique de Jacob Taubes» par R. Lellouche. Paris: Editions de l'éclat, 2009.

Tellier, Frédéric et Ramine Kamrane. *Iran : les coulisses d'un totalitarisme*. S. L. : Climats, 2007.

Tismaneanu, Vladimir.<sup>593</sup> *The Devil in History. Communism, Fascism and some Lessons of the 20th Century*. Berkeley: Univ. of California Press, 2012.

— . *Stalinism Revisited: The Establishment of Communist Regimes in East-Central Europe*. New York: Central European University Press, 2009.

Todorov, Tzvetan. *L'expérience totalitaire. La signature humaine I*. Paris: Seuil, «Point», 2011. Réédition partielle de *La signature humaine*. Paris: Seuil, 2009.

— . *L'Homme dépaysé*. Paris: Le Seuil, 1996.

---

<sup>593</sup> «Professor of Politics at the University of Maryland». Voir aussi: *The Crisis of Marxist Ideology in Eastern Europe: the Poverty of Utopia*. London: Routledge, 1988.

— . *Le siècle des totalitarismes*. Paris: Laffont, 2010. Ce volume inclut: *Face à l'extrême* (1991<sup>594</sup>); *Une tragédie française* (1994); partie de *L'Homme dépaycé* (1996); et *Mémoire du mal, tentation du bien* (2000) et un texte d'introduction «Le totalitarisme entre passé et présent».

Tournier, Maurice. «Les mots fascistes, du populisme à la dénazification», *Mots*, juin 1998, N° 55. 153-168.

Traverso Enzo. «La “disparition”. Les historiens allemands et le fascisme», *Matériaux pour l'histoire de notre temps*. 2002, N. 68. 20-23.

— . «Le totalitarisme. Histoire et apories d'un concept», *L'Homme et la société*, num. 129, 1998, «Regards sur l'humanaire», 97-111.

Tréanton, Jean-René. «Réflexions sur *Fascisme et dictature*», *Revue française de sociologie*. 1976, 17-3. 533-540.

Trindade, Hégio. «La question du fascisme en Amérique latine», *Revue française de science politique*, 33e année, n°2, 1983. 281-312.

Vahlefeld, Hans Wilhelm. *Deutschlands totalitäre Tradition: Nationalsozialismus und SED Sozialismus als politische Religionen*. Stuttgart: Klett-Cotta, 2002.

Valentin-Mc Lean, Frédérique. *Dissidents du Parti Communiste Français: La révolte des intellectuels*. Paris: L'Harmattan, 2005.

Vallaud Pierre: voir Aycard, Mathilde.

Venner, Dominique. *Le siècle de 1914. Utopies, guerres et révolutions au 20<sup>e</sup> siècle*. Paris: Pygmalion, 2006.

Verdès-Leroux, Jeannine. *La Lune et le caudillo: le rêve des intellectuels et le régime cubain, 1959-1971*. Paris: Gallimard, 1989.

Vergnon, Gilles. *L'antifascisme en France de Mussolini à Le Pen*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2009.

Vidal, Georges. *La grande illusion. Le PCF et la défense nationale au temps du Front populaire*. Lyon: PU Lyon, 2006.

Vöegelin Eric et al., *Politische Religion? Politik, Religion und Anthropologie im Werk von Eric*

---

<sup>594</sup> Édition augmentée de *Face à l'extrême*, Seuil, 1994.

Vögelin. München: Fink, 2003.

Vögelin, E. et Leo Strauss. *Faith and Political Philosophy: The Correspondence between Leo Strauss and Eric Vögelin, 1934-1964*, trad. Peter Emberley et Barry Cooper. University Park: Pennsylvania State University Press, 1993.

\* Von Mises, Ludwig. *Omnipotent Government. The Rise of Total State and Total War*. New Haven CT: Yale UP, 1944. Rééd. With a Foreword by Bettina Bien Greaves. Indianapolis: Liberty Fund, 2011.

Weinberg, Leonard & Ami Pedahzur, dir. *Religious Fundamentalism and Political Extremism*. London: Frank Cass, 2004.

Werth, Nicolas. *La terreur et le désarroi. Staline et son système*. Paris: Perrin, coll. «Tempus», 2007.

— . *L'ivrogne et la marchande de fleurs. Autopsie d'un meurtre de masse, 1937-1938*, Paris: Tallandier, 2009.

Wippermann, Wolfgang *Dämonisierung durch Vergleich: DDR und Dritte Reich*. Berlin: Rotbuch, 2009.

Wolikow, Serge, dir. *Cultures communistes au 20<sup>e</sup> siècle. Entre guerre et modernité*. Paris: La dispute, 2003.

— . *Le Front populaire en France*. Bruxelles: Complexe, 1996.

— , et A. Bleton-Ruget, dir. *Antifascisme et nation. Les gauches européennes au temps du Front populaire*. Dijon: Éditions universitaires, 1998.

Zamiatin, Ievgueni Ivanovitch [Eugene]. *My*. En russe, 1920. Trad. We. New York : Dutton, 1924. Éd. Poche: Dutton Paperback, [1959 ?]. En français : Eugène Zamiatine, *Nous autres*, Gallimard, collection « L'Imaginaire » no 39, 1979.

Zheng, Yi. *Stèles rouges. Du totalitarisme au cannibalisme*. Paris: Bleu de Chine, 1999.

Zinoviev, Alexandre. *Le Communisme comme réalité*. Traduit du russe. Lausanne: L'Âge d'Homme, 1981.

Žižek, Slavoj. *Did Somebody say Totalitarianism ?* London: Verso, 2001. ♦ Trad. *Vous avez dit totalitarisme? Cinq interventions sur les (més-)usages d'une notion*. Paris: Éditions Amsterdam, 2004.

## Table

## Volume 39 : premier cahier

Introduction . . . . .	3
------------------------	---

①

Historique. . . . .	9
---------------------	---

②

Le nœud des polémiques : la comparaison de l'URSS et de l'Allemagne nazie. . . . .	175
---	-----

③

Paradigmes typologiques, contreparties notionnelles et catégories alternatives. . . . .	242
--	-----

④

Constantes alléguées, arguments en faveur et objections. . . . .	268
--	-----

## Volume 39<sup>bis</sup> : second cahier

⑤

Généalogies . . . . .	3
-----------------------	---


⑥

Conclusion. . . . .	149
---------------------	-----

● Ajouts 2011-2015 à la BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE . . . . .	236
---	-----

● ● ● ●





chevé d'imprimer sur les  
presses de l'Université  
McGill pour le compte de  
«Discours social»  
le jeudi 30 avril 2015